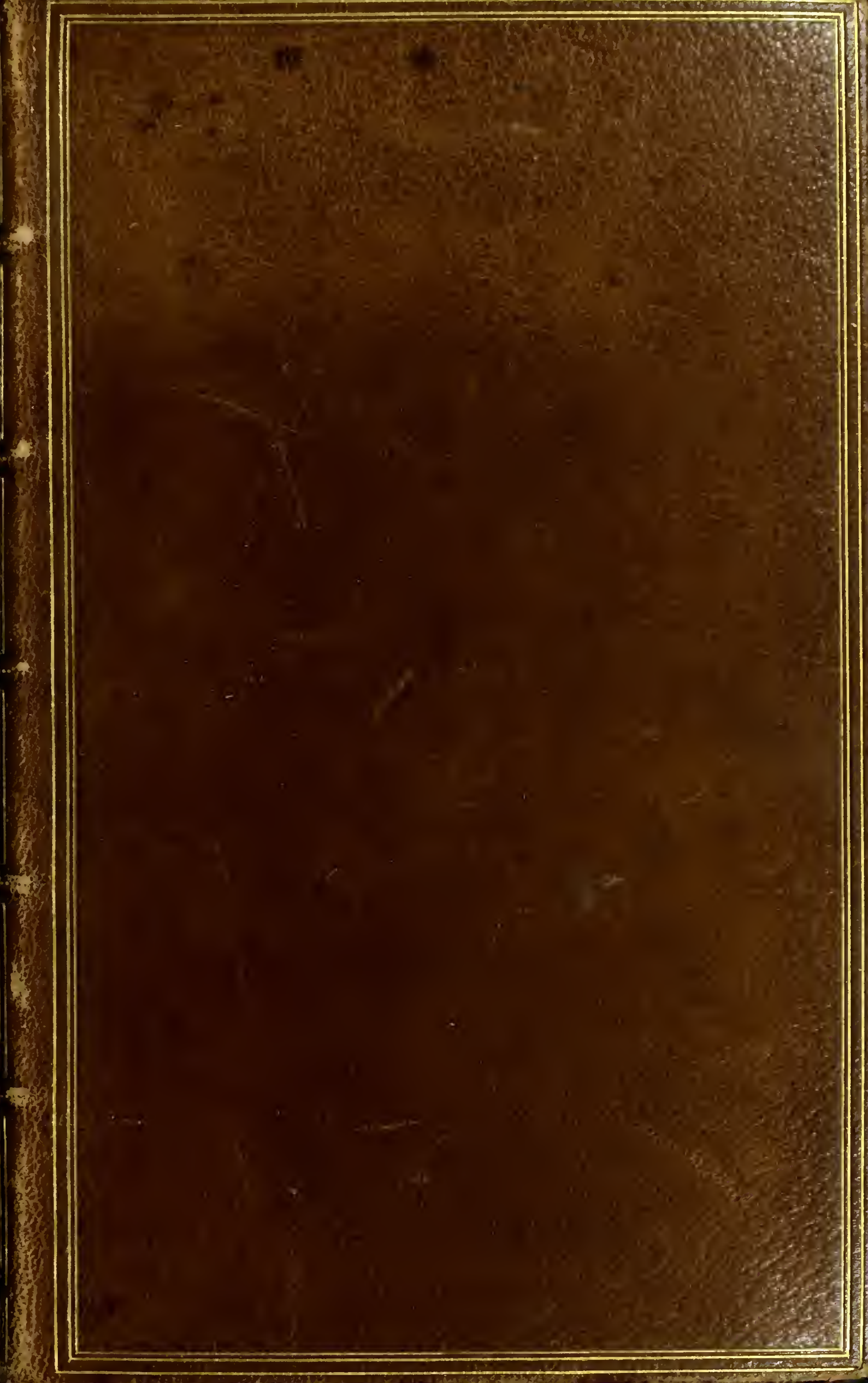
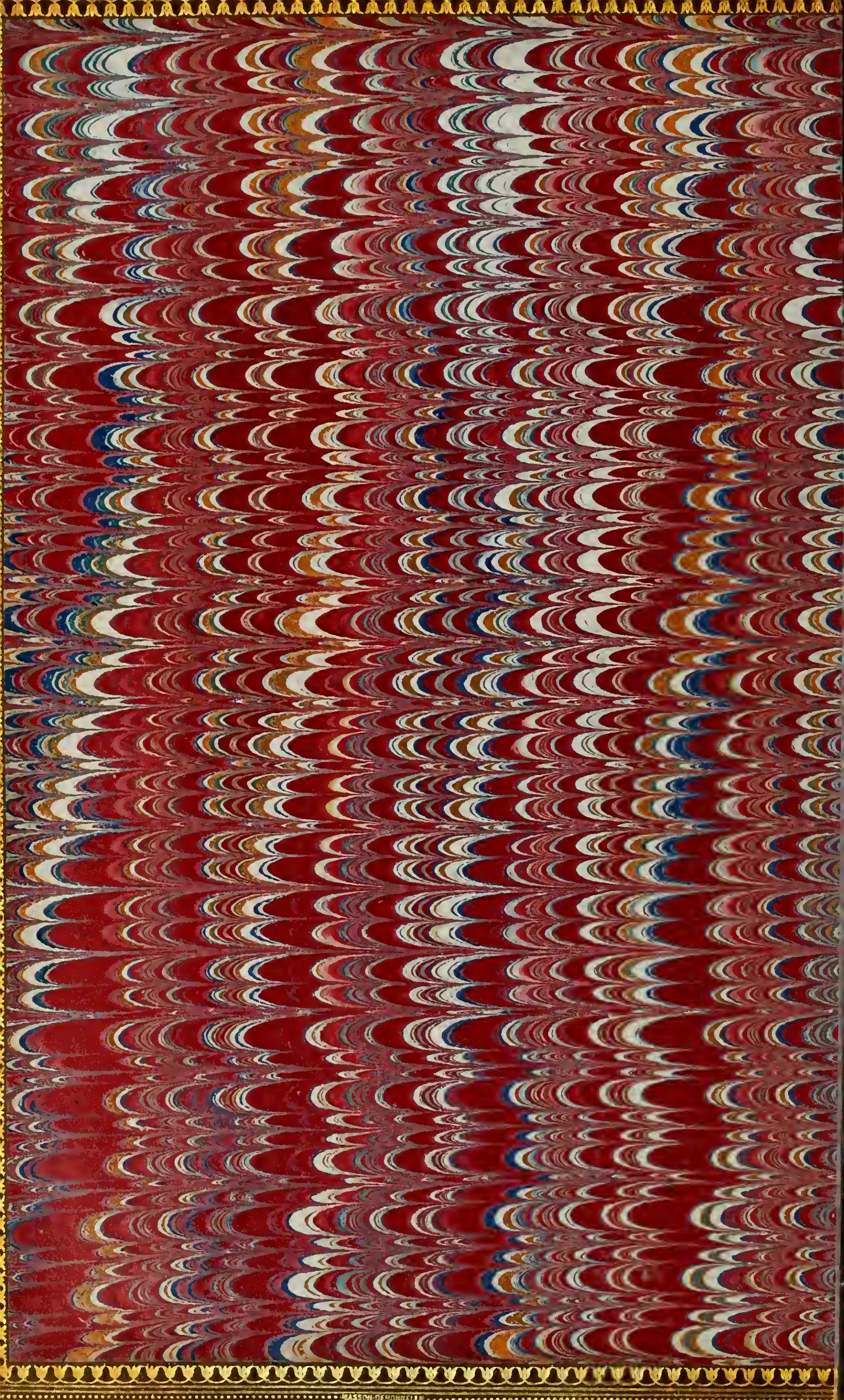
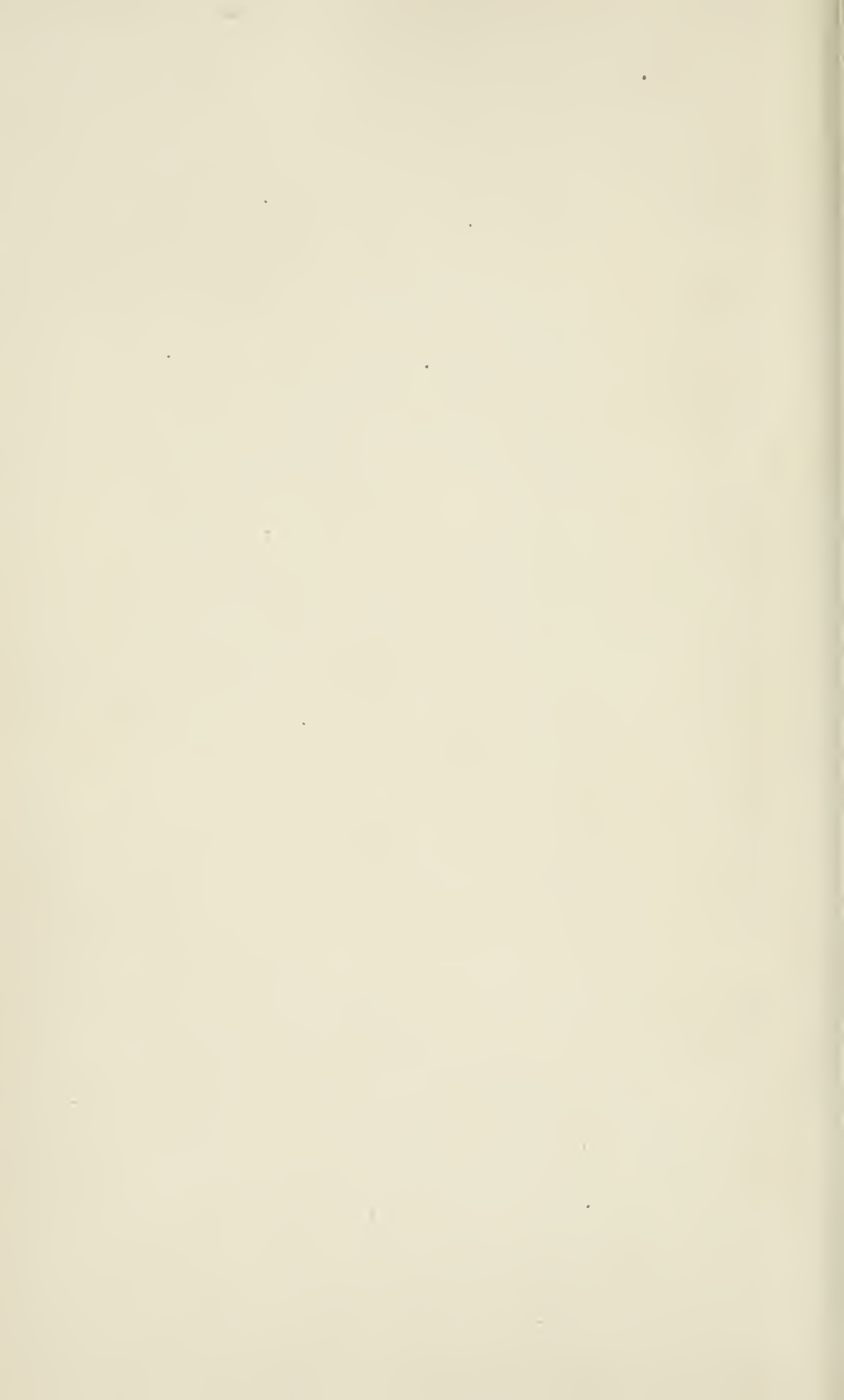




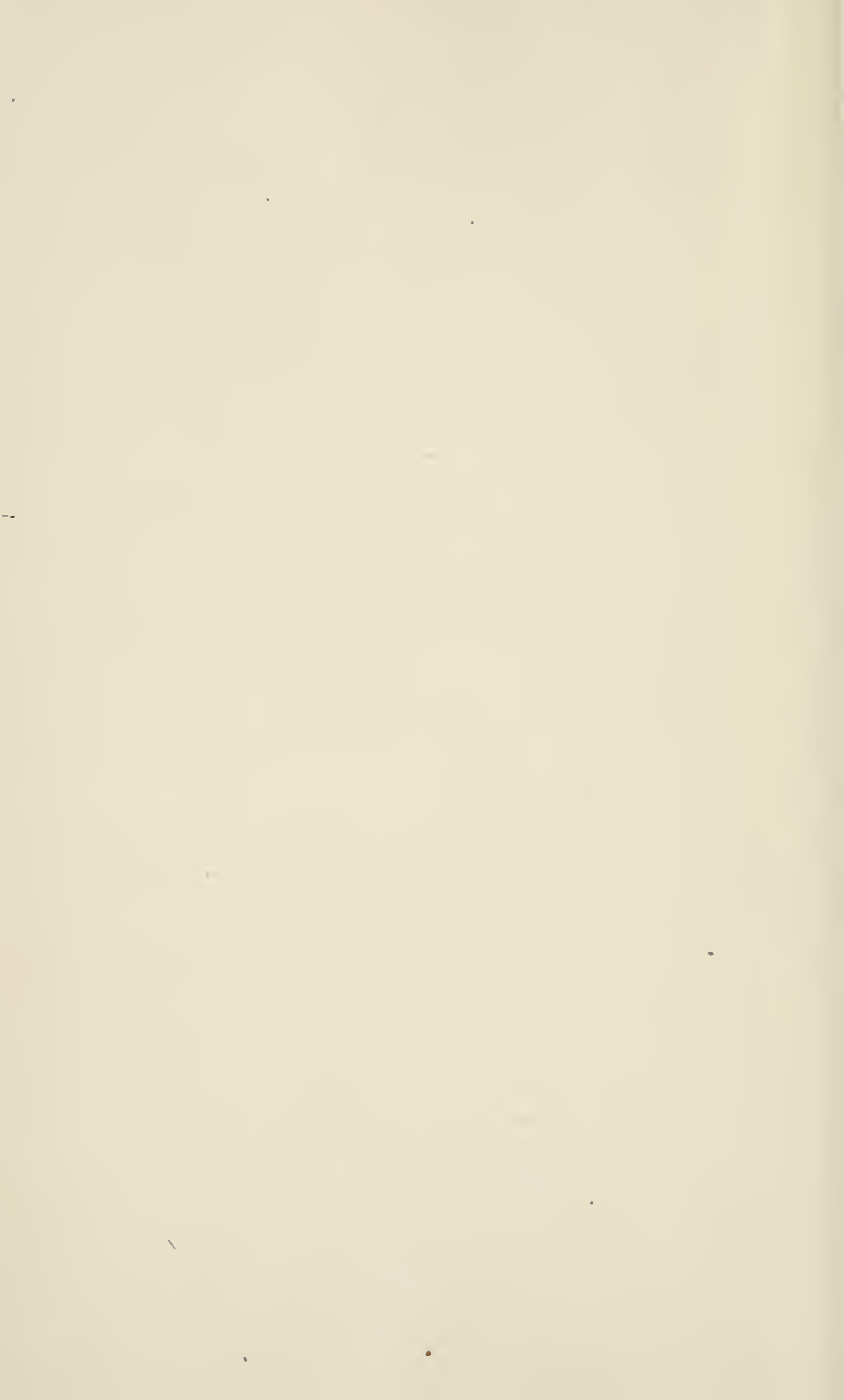
















D'AUBIGNÉ

LES TRAGIQUES

TIRAGE

15	exemplaires	sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15	—	sur papier Whatman (nos 16 à 30).
500	—	sur papier vergé (nos 31 à 530).

530 exemplaires numérotés.

N° 128

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

LES TRAGIQUES

ÉDITION NOUVELLE

Publiée d'après le manuscrit conservé parmi les papiers de l'auteur

AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES

PAR

M. CHARLES READ



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXII


LIBRARY
OCT 20 1965
1015846



NOTE SUR CETTE ÉDITION

Lorsque *nous avons commencé, en* 1867, *par les* Satires de Regnier, *notre collection des* Classiques français, *le nombre encore restreint des amateurs de beaux livres nous assignait le chiffre de* 500 *exemplaires comme maximum de notre tirage. Bien que nous vissions grossir chaque jour la phalange des bibliophiles, nous avons encore maintenu ce chiffre de* 500 *pour nos réimpressions des* Maximes de La Rochefoucauld, *des* Lettres persanes *et de* Rabelais. *Mais chaque publication nouvelle nous créait de nouveaux amateurs, et nous avons pris alors le parti d'étendre notre tirage. Ainsi avons-nous fait pour les* Caractères de La Bruyère, *qui vont paraître dans quelques jours, et pour les* Essais de Montaigne, *actuellement sous presse. En même temps que nous augmentions notre tirage, nous devions diminuer notre prix de vente, dont l'élévation relative avait pour cause le nombre très-restreint des exemplaires; aussi donnons-nous aujourd'hui pour* 12 *fr.* 50 *c. des volumes absolument identiques à ceux que nous avions dû coter au prix de* 20 *fr.*

Ces nouveaux volumes commencent la deuxième série *de nos* Classiques français, *dans laquelle nous ne ferons entrer que des ouvrages généralement connus.*

Quant à la première série, elle se compose d'abord des auteurs publiés jusqu'à ce jour, et se complétera par des œuvres s'adressant à un moins grand nombre de lecteurs et dont le tirage nous paraîtra devoir encore être limité à 500 *exemplaires. C'est à ces dernières que se rattachent* Les Tragiques, *dont nous offrons aujourd'hui une édition aux bibliophiles.*

Dans la notice qu'on va lire, M. Ch. Read, qui a bien voulu,

pour la suite de cette édition, remplacer notre regretté collaborateur M. Prosper Mérimée, fait connaître aux lecteurs les péripéties par lesquelles a passé l'impression de l'ouvrage. Les accidents mêmes de notre travail, ainsi que les irrégularités sans nombre d'un manuscrit souvent fautif, ont marqué leur trace dans ce volume par quelques imperfections, dont plusieurs se trouvent d'ailleurs relevées dans les notes. Cependant, tel qu'il se présente, il sera, nous n'en doutons pas, estimé pour ses qualités, aussi bien qu'excusé pour ses quelques défauts, par ceux qui savent apprécier les difficultés d'une impression telle que celle-ci.

Mais, en même temps que l'époque douloureuse que nous avons récemment traversée a si fâcheusement interrompu notre travail commencé, elle est venue donner à cet ouvrage un poignant intérêt d'actualité. A quelque page que nous ouvrions le volume, il nous semble y lire notre propre histoire. Dans ces analogies dont l'esprit est frappé à chaque instant, la comparaison n'est pas toujours, hélas! en faveur de notre époque, et l'on se demande parfois ce que trois siècles de civilisation ont diminué de la sottise et de la férocité des hommes. Mais, si nos désastres ont été sans exemple, ce qui est sans exemple aussi, c'est la rapidité avec laquelle notre pays se relève. Il le doit sans doute à sa puissante vitalité, mais il le doit encore au génie politique et au dévouement sans bornes de l'homme qui semble nous avoir été réservé pour réparer nos malheurs, et qui, en ramenant l'ordre et la prospérité dans la patrie troublée, nous a fait, en ce qui nous concerne personnellement, les loisirs nécessaires pour mener à bonne fin, avec ce livre qui paraît aujourd'hui, tant d'autres œuvres interrompues.

D. J.

Octobre 1872.





AVANT-PROPOS

> *Si jamais l'on pouvait en idée personnifier un siècle dans un individu, d'Aubigné serait, à lui seul, le type vivant, l'image abrégée du sien.*
>
> SAINTE-BEUVE.

I

MÊME avant de voir le jour, certains livres ont leur destin : *habent sua fata*.... Celui-ci est, pour sa part, un des témoins, une des victimes de la funeste année 1870-71, de notre guerre étrangère et de notre guerre civile. La première l'a arrêté au début de l'impression et a sans doute avancé la mort de l'éminent écrivain qui devait être le parrain de cette édition des *Tragiques*. La seconde l'a menacé dans son achèvement même ; car les désastreux incendies qui, en découronnant Paris, ont rendu la Commune à jamais exécrable, ont anéanti le cabinet et les travaux posthumes de ce premier éditeur ; et ils n'ont pas épargné non plus celui qui écrit ces lignes : en un mot, peu s'en est fallu que tout ce qui devait permettre la continuation de l'œuvre ne fût englouti en même temps.

Né dans de telles conjonctures, notre volume peut, en

quelque sorte, se faire à lui-même l'application de certains vers de l'auteur des *Tragiques,* et dire avec lui :

> J'ai vu. . . . . *la France affolée. . .*
> *Voicy le reistre noir foudroyer au travers*
> *Les masures de France... Et de doctes brigands...*
> . . . . *Et le furieux vice*
> *Et le meurtre public sous le nom de justice...*
> *Les temples, hospitaux, pillés et outragés,*
> *Les colléges détruits par la main ennemie*
> *Des citoyens esmus.* . . . .

Il peut dire, hélas! qu'il a vu, lui aussi ,

> . . . . *Eschauffer la bestise civile*
> *A fouler sous les pieds tout l'honneur de la ville...*
> *Piper les foibles cœurs du nom de liberté...*
> *Courir la multitude aux brutes cruautez...*
> *Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civile...*

Qu'il a été, une fois de plus, appelé

> *A juger quelle beste est un peuple sans bride...*

Et il peut s'écrier avec une amère douleur :

> *O France désolée! ô France sanguinaire!*
> *Non pas terre, mais cendre!*. . . . . . .
> *Tu donnes aux forains* (à l'étranger) *ton avoir qui s'esgare!*

Comment se défendrait-on aujourd'hui de tels rapprochements?

> *Car nos yeux sont tesmoings du subject de nos vers.*

Est-ce, en effet, pour son temps seulement que d'Aubigné semble avoir écrit :

Vous ne semez que vent en stériles sillons,
Vous n'y moissonnerez que volants tourbillons,
Qui, à vos yeux pleurants, folle et vaine canaille,
Feront pirouëtter les esprits et la paille !

Et n'a-t-il pas été plus prophète, en vérité, qu'il ne voulait l'être, lorsque, maudissant Catherine de Médicis et sa fastueuse création des Tuileries, il prédisait ces sombres destinées :

. . . des os et des charbons,
Restes de ton palais et de ton marbre en cendre,

associant encore ici, comme par une sorte de pronostication fatidique, le fatal *reistre noir* à ces prodigieuses catastrophes, qui n'étaient que trop réellement réservées à nos jours ?

Enfin, peut-on lire sans une impression de rage et de honte rétrospective des vers tels que ceux-ci, qui semblent dater d'hier :

Après se vient enfler une puissante armée,
Remarquable de fer, de feux et de fumée,
Où les reistres, couverts de noir et de fureurs,
Départent des François les tragiques erreurs [1]. . .

II

M. Prosper Mérimée et M. Ludovic Lalanne, en publiant leurs éditions nouvelles des *Aventures du baron de Fœneste* (1855) et des *Tragiques* (1857), regrettèrent de n'avoir pu obtenir communication des manuscrits de d'Aubigné, conservés chez M. le colonel Tronchin, près de Genève. En

1. Voir, pour tous ces vers, *passim*, p. 62, 43, 144, 38, 224, 208, 224, 218, 226, 34, 51, 43, 300, 297, 216.

effet, M. Tronchin, plein d'obligeance d'ailleurs, ne se souciait guère, à cette époque, de mettre ses précieuses archives à la disposition des chercheurs, dont il appréhendait quelque peu la curiosité indiscrète, surtout en ce qui touchait les papiers de d'Aubigné et ceux du célèbre docteur Tronchin, l'ami de Voltaire, parfois sujets à caution [1].

Toujours est-il que, quelques années après, en 1863, je fus plus heureux. Je reçus à Bessinges, près Genève, dans cette belle propriété du colonel Tronchin où sont soigneusement gardées ses archives de famille, et le meilleur accueil et la plus complète communication des papiers de d'Aubigné. Dès lors, il me fut permis de publier pour la première fois un inventaire exact de ces documents (*Bull. de la Soc. d'Hist. du Protest. franç.*, XII, 465).

Lorsque, en 1869, M. Mérimée et M. Jouaust eurent formé le projet de donner une nouvelle édition des *Tragiques*, je fus prié par eux de voir, dans un voyage que je faisais alors à Genève, s'il me serait possible de leur procurer une révision du texte imprimé, faite sur le manuscrit de Bessinges. L'autorisation me fut gracieusement accordée et, comme je n'avais pas le loisir d'en profiter moi-même, M. Theremin voulut bien, avec une rare obligeance, se charger d'accomplir cette tâche longue et minutieuse. Il s'en est acquitté avec un soin et une promptitude dont nous ne saurions assez le remercier.

Dès le mois d'avril 1870 on put mettre sous presse, et M. Mérimée, qui réservait ses annotations pour la fin, avait déjà reçu de M. Jouaust les cinquante-six premières pages du présent volume, lorsque le fléau d'une guerre insensée vint tout à coup précipiter notre pays dans l'abîme des barbaries et des calamités. C'en était donc fait pour longtemps de semblables travaux. *Cedat toga armis!*... M. Mérimée, déjà bien malade, quitta Paris le 11 septembre, pour gagner Cannes, où sa santé l'obligeait à chercher chaque hiver un refuge. Ses jours étaient comptés, et il ne se faisait

1. C'est ce que nous avait affirmé M. Sayous, qui d'ailleurs connaissait ces papiers, ayant été exceptionnellement admis à les consulter.

aucune illusion. Il succomba en arrivant, le 23 septembre, et le siége de Paris, qui avait commencé le 19, ne nous permit d'apprendre sa mort que trois mois après, par un de ces journaux de Londres qui nous parvenaient irrégulièrement et longtemps après leur date.

Heureux ceux à qui il a été donné de terminer leurs jours à temps pour ne pas assister à ce spectacle navrant de nos misères! Comme si ce n'eût pas été assez des douleurs et des humiliations que nous avait infligées ce lugubre siége de notre capitale, — siége conduit Dieu sait comme! et avec quelle funeste infatuation! — il fallut y ajouter les hontes et les épouvantements d'une autre guerre, — *plus quam civile*, — d'un second siége, dont l'histoire serait, certes, une page digne de la plume vengeresse de l'auteur des *Tragiques!*....

III

Pacis artes colere inter Martis incendia : chose malaisée! comme le dit d'Aubigné lui-même au début de ses *Mémoires* (p. 10). Si pourtant un ouvrage se trouvait approprié à de pareilles circonstances, c'était bien celui dont les tableaux portaient ces titres d'une sinistre actualité : *Misères*, — *Princes, — Chambre dorée, — Feux, — Fers, — Vengeances*, — *Jugement!* N'étaient-ce pas là, en effet, comme les rubriques du cycle infernal que nous venions de traverser ?

J'en fus frappé lorsque M. Jouaust, voulant reprendre le travail interrompu, me demanda de donner mes soins à cette édition. Ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, la maison de la rue de Lille où demeurait M. Mérimée n'était plus, le 26 mai 1871, qu'un monceau de cendres : sa belle bibliothèque d'érudit et fin connaisseur, qu'il avait léguée à l'Institut, ses riches collections, ses manuscrits, ses correspondances inédites de Victor Jacquemont et de Stendhal, tout était anéanti! Les matériaux qu'il avait préparés pour l'annota-

tion des *Tragiques*, et auxquels j'avais moi-même apporté ma petite part, avaient eu le même sort. De mon côté, avec l'Hôtel de ville, entièrement dévoré par les flammes, j'avais vu disparaître, non-seulement tous les services si précieux que j'avais à diriger : — Travaux historiques, — Archives, — État civil, — Bibliothèque, — Collections de toutes sortes, destinées au musée municipal de l'Hôtel Carnavalet, — mais aussi mon propre cabinet, situé au coin de l'avenue Victoria, et tout ce qu'il renfermait de livres, d'objets, de papiers m'appartenant, parmi lesquels se trouvaient bien des notes bibliographiques et philologiques, relatives à d'Aubigné, qui me font faute aujourd'hui !...

Le principal restait, mais restait seul : c'est-à-dire la copie de notre volume, qui par bonheur était demeurée à l'imprimerie, et dont sept demi-feuilles (soit 56 pages) se trouvaient déjà tirées. C'est donc là que j'ai commencé ma tâche de réviseur, en suivant les errements qui avaient été adoptés par M. Mérimée et M. Jouaust. Chemin faisant, j'ai examiné de près les antécédents des *Tragiques,* recherché les éclaircissements et les améliorations que comportait notre édition nouvelle.

IV

D'Aubigné avait son poëme « depuis trente-six ans et plus » sur le métier, et il ne l'avait pas, tant s'en faut, tenu secret, lorsqu'il se décida en 1616 à le publier, sous le voile d'un anonyme transparent et avec l'aide d'une petite ruse littéraire qui ne devait tromper personne. Il supposa un abus de confiance d'un sien serviteur, « le larron Prométhée », lequel expose, dans un Avis aux Lecteurs, que s'il a dérobé son maître, c'est afin de faire bénéficier le public de son larcin, en ôtant les *Tragiques* de dessous le boisseau où ledit maître les tenait depuis trop longtemps. Cette première édition est petit in-4, et il est probable qu'elle fut

faite à Maillé, comme celle de l'*Histoire universelle* En voici le titre :

LES

TRAGIQVES

DONNEZ AV PVBLIC PAR
le larcin de Promethée.

AV DEZERT,
PAR L. B. D. D.

M. DC. XVI.

Je ne vois nulle part que l'on ait remarqué et expliqué ces quatre initiales L. B. D. D., derrière lesquelles notre auteur se cache... *et se cupit ante videri.* L'explication que j'en ai trouvée me semble d'autant plus incontestable qu'elle m'a été fournie par d'Aubigné lui-même. C'est lui, en effet, qui nous dit dans ses *Mémoires* (à l'année 1590) qu'à l'assemblée de Chatellerault « toutes les aigreurs et duretez lui furent imputées, et qu'on l'appela *le Bouc du dezert*, parce que tous deschargeoient leurs haines sur lui ». *Le Bouc Du Dezert*, tel est le surnom sous lequel il se désigne encore ici lui-même, et que confirme d'ailleurs le nom de lieu supposé : *Au Dezert* [1].

La préface de cette première édition en promettait dès lors une seconde avec des compléments. L'auteur la donna

1. Curieuse annotation que celle qu'on lit dans le *Manuel du Libraire*, à propos de cette première édition, en tête de son article sur d'Aubigné : « Cet ouvrage satirique en vers est écrit avec chaleur, mais sans correction. » — M. Prud'homme eût-il mieux dit !

quelques années après, petit in-8, mais sans date ni lieu d'impression, et il y mit son nom :

LES

TRAGIQVES

CI-DEVANT

DONNEZ AV PVBLIC

par le larcin de PROMETHÉE.

Et depuis

AVOVEZ ET ENRICHIS

par le Sr D'AVBIGNÉ.

★

Cette édition, devenue beaucoup plus rare que la première, est comme elle en caractères italiques. Elle a 333 pages et 16 feuillets non paginés, qui contiennent, outre l'*Avis aux lecteurs* et la *Préface* en vers, trois sonnets et un remplissage final en prose. Il y a environ 400 vers nouveaux intercalés çà et là dans les sept livres, et le poëme compte ainsi 9,264 vers [1].

V

On ne connaît que ces deux éditions. Cependant la *Bibliotheca exotica* de George Draud, publiée à Francfort

1. M. Lalanne en a compté 8,972 (y compris les 414 de la préface en vers), mais, d'après le décompte qu'il fait des sept Livres, il y aurait erreur pour le Livre III, lequel a 1,089 et non 390 vers. — Voici les chiffres, d'après notre manuscrit : I. *Misères*, 1,380. — II. *Princes*, 1,530. — III. *Chambre dorée*, 1,044. — IV. *Les Feux*, 1,416. — V. *Les Fers*, 1,564. — VI. *Vengeances*, 1,122. — VII. *Jugement*, 1,218. — Total : 9,274. (V. aux *Notes*, p. 339.)

en 1625, mentionne une : SECONDE ÉDITION, *avec augmentation d'une quarte part, remplacement des lacunes de la précédente et plusieurs pièces notables adjoustées. A Genève, chez les héritiers et vefve de Pierre de la Rovière,* 1623. La *Bibliotheca exotica* est une compilation des catalogues de librairie des foires de Francfort.

On s'est demandé si ce ne serait pas là une *troisième* édition, ou si ce titre, pris sur un prospectus ou catalogue de libraire de 1623, ne désignerait pas tout bonnement la *seconde* édition, celle (sans date) qui vient d'être indiquee. Cela ne nous paraît pas faire doute : ce n'est point le relevé d'un titre, c'est une simple annonce de librairie, qui se rapporte à l'édition sans date, et qui nous apprend (ce que son titre nous laissait ignorer) : le lieu d'impression (Genève), le libraire (Pierre de la Rovère), et l'année (1623).

Qui sait, après tout, si l'on ne découvrira pas quelque jour un exemplaire inconnu de cette même *seconde édition*, portant exactement le titre libellé ci-dessus ? En d'autres termes, qui sait si la seconde édition n'a pas eu deux titres : 1° celui (sans date) que portent les exemplaires jusqu'ici connus; 2° celui qui aurait été porté tel quel au catalogue transcrit par Georges Draud (1623) ? Voici un fait qui peut autoriser cette conjecture.

On ne connaissait jusqu'ici qu'une édition des *Petites Œuvres meslées* de d'Aubigné; on n'en avait du moins signalé que des exemplaires de 1630. Or, je viens de constater *de visu* qu'il y a eu de cette même édition un premier tirage, ou du moins une première émission d'exemplaires, avec un titre différent et portant la date de 1629. Cette première émission aura eu lieu avant la mort de d'Aubigné ; puis le titre aura été modifié l'année suivante. L'exemplaire de ce premier tirage qui nous permet de faire cette constatation instructive appartient à la Bibliothèque de Zurich : en existe-t-il d'autre ? Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le titre porte : *Second Recueil* | *des* | PETITES | ŒVVRES | *du* | *Sr d'Aubigné.* | *A Genève,* | *chez Pierre Aubert,* | *Imprimeur Ordinaire de la Républi* | *que et Académie.* | *M. DC. XXIX.* — Second recueil ! tandis qu'il

n'en avait pas paru de premier. C'est encore là une de ces surprises familières à d'Aubigné, et peut-être est-ce à cause de cela qu'on jugea à propos de substituer à ce titre celui-ci, qui était seul connu : *Petites* | *ŒVVRES* | *Meslées* | *du* | *sieur d'Aubigné.* | *Le contenu desquelles se void és pages sui* | *vantes la Préface.* | *A Genève* | *Chez Pierre Aubert.* | *Imprimeur Ordinaire de la Republi-* | *que et Académie* | *M. DC. XXX.* | *Avec permission et privilege.*

Cette constatation explique enfin l'article du troisième inventaire dressé après la mort de d'Aubigné, où les *Petites-Œuvres* sont désignées sous le titre de *Second Recueil du Sr d'Aubigné*, qui n'avait pu être compris jusqu'ici, et prouve en outre que le volume fut imprimé du vivant de d'Aubigné, et non par les soins des héritiers, comme on le croyait. (V. Sayous, II, 236, et Heyer, p. 42 et 49.)

Quant à une certaine lettre de Guy-Patin demandant, le 10 mars 1654, qu'on lui envoie « les *Tragiques* de M. d'Aubigné, depuis peu réimprimés à Genève, in-8 », il me paraît hors de doute qu'il s'agit encore ici de cette même *seconde* édition, qui, étant sans date, a pu fourvoyer plus d'une fois et pendant assez longtemps les amateurs. Ce qui est sûr, c'est que cette soi-disant réimpression n'a jamais été signalée [1].

VI

Un point moins facile à éclaircir, au premier abord, c'est celui de savoir si d'Aubigné eut ou n'eut pas la pensée de donner une *troisième* édition, et si le manuscrit transmis à ses héritiers, et que nous publions, eut ou non cette destination. On remarquera d'abord qu'il porte à la première page cette mention que l'on a pris soin de reproduire sur notre titre : *Donné à l'imprimeur le 5 aoust,* qui, si elle était complète, devrait trancher la question. Mais à quelle année la rapporter, et, partant, de quelle édition s'a-

1. La *Bibliothèque historique* de Lelong et Fontette fourmille d'erreurs dans ses articles sur d'Aubigné. Elle compte, sans y regarder, *cinq* éditions des *Tragiques*.

girait-il? A-t-elle vu le jour? L'état du manuscrit ne laisse guère supposer qu'il ait passé par les mains des compositeurs d'imprimerie. Enfin l'examen du texte même exclut l'idée qu'il ait pu servir à imprimer soit une *troisième,* soit la *seconde* édition; car on verra que, s'il renferme des additions et des variantes, au fond c'est la leçon primitive, le premier jet de l'auteur qui subsiste, tel que dans l'édition de 1616. D'où il faut conclure, ou qu'il y serait revenu en détail, en préparant sa troisième édition, — ce qui n'est guère admissible, — ou qu'il avait écrit la susdite mention à titre de simple *memento* sur son manuscrit, tandis qu'il envoyait une copie différente de ce manuscrit à son imprimeur, soit pour la première, soit pour la *seconde* édition. Ce qui rend cette dernière hypothèse assez plausible à nos yeux, c'est qu'une feuille volante, qui s'y trouve jointe et qui contient des *errata* et *addenda*, renvoie aux pages de l'édition de 1616, et que ces *errata* et *addenda* ont effectivement servi pour l'édition de 1623.

Toujours est-il qu'on lit dans le testament olographe de d'Aubigné, en date du 24 avril 1630 : « . . . . . . Je recommande à mes amis. . . . la réimpression de mes *Tragiques* et autres (manuscrits), s'ils le trouvent à propos. Et, quant aux mille exemplaires qui sont à Rolle, je désire qu'ils soient vendus, et leur prix mis à ma succession, hormis deux cents desquels je fais don par moitié à M. Tronchin et à La Fosse (son fils Nathan), à chacun cent. »

Ainsi, il n'avait point fait, mais il souhaitait que ses amis fissent, à l'aide de notre manuscrit, une réimpression de ses *Tragiques*. Ils ne jugèrent pas à propos de réaliser ce vœu [1]....

1. Le 28 mai 1630, les commissaires chargés de « visiter les escripts de feu M. d'Aubigné rapportent... qu'ils n'ont point trouvé ce qu'il a augmenté de ses *Tragiques*, et madame sa vefve leur a dit qu'elle les avoit, et que le défunct les luy avoit donnés pour les envoyer à son frère à Londres » (Philippe Burlamacchi, établi en Angleterre). (Heyer, *D'Aubigné à Genève*, notice et documents inédits. Genève, 1870, In-8, p. 49.)

Cet envoi a-t-il été fait? Oui, puisque le volume est conservé aujourd'hui au British Museum. (Voir aux *Notes* (p. 339) les renseignements que nous donnons à ce sujet.)

VII

La *troisième* édition (*magno proxima intervallo*) est donc bien celle que M. Lud. Lalanne a donnée en 1857 dans la *Bibliothèque Elzevirienne* de Jannet, après avoir consacré près de deux années à établir son texte sur les deux éditions publiées du vivant de l'auteur, et à l'accompagner de notes historiques et philologiques. C'était là un travail ardu, considérable, et dont l'accomplissement fut un grand service rendu à notre littérature, au public, et aux futurs éditeurs des *Tragiques*. Car la difficulté extrême que l'on avait à se procurer ce poëme et celle que l'on éprouvait à sa lecture en faisaient, pour ainsi dire, une lettre morte ; et c'était certes grand dommage, puisque d'Aubigné mérite d'être placé, comme le dit M. Lalanne, au premier rang parmi les prédécesseurs des grands écrivains du XVIIe siècle.

VIII

Ainsi, l'édition que nous avons entrepris de mettre sur pied est la *quatrième*. Elle donnera satisfaction aux connaisseurs, pour qui l'existence d'un manuscrit laissé par l'auteur, et encore inexploré, était un *desideratum* fâcheux ; car ce n'est pas pour eux qu'a été fait le dicton : *ignoti nulla cupido*. — Non que ce manuscrit ait apporté à notre texte des changements d'une grande importance, mais il nous a fourni, en bien des cas, une lecture meilleure, et par conséquent un éclaircissement naturel de certains mots mal déchiffrés et estropiés dans les éditions antérieures. Parfois aussi, il faut bien le dire, il risquait de nous induire en erreur, si nous n'avions pris garde, car c'était l'imprimé qui avait raison contre le manuscrit. Tant la correction était et est chose chanceuse avec un auteur tel que celui des *Tragiques !* Tant l'écriture et l'orthographe

étaient chez lui également fantasques ! Son *Histoire universelle* est là pour montrer quels furent les fruits habituels de cette incurable irrégularité [1].

Je n'ai pas cru devoir recommencer le labeur d'annotation de M. Lalanne : en venant après lui, on est désormais et nécessairement son tributaire. Je me suis attaché de préférence à rectifier quelques erreurs, à commenter quelques passages non expliqués, à compléter certains rapprochements. Le système adopté de notes renvoyées à la fin du volume ne se prêtait pas d'ailleurs, comme celui des notes au bas des pages, à un commentaire courant et à beaucoup de détails Or, avec un auteur comme d'Aubigné, il faut se retenir pour ne pas annoter à outrance.

Ce poëme étrange des *Tragiques*, si plein de vie et de grandeur, a, pour la postérité surtout, un double inconvénient : c'est, d'une part, un certain manque de clarté, qui est dans le dessein de l'auteur; d'autre part, une forme

1. « Pour tout dire, les *Tragiques*, dit M. Sayous, ne ressemblent pas mal à un livre qu'auraient imprimé des ouvriers inintelligens, sur un manuscrit inintelligible. » M. Sainte-Beuve avait déjà touché juste en expliquant de la même façon les étrangetés de ce poëme. « Il faut bien avouer, ajoute M. Sayous, que l'édition de 1623, imprimée à Genève sous les yeux de l'auteur, revue et augmentée par lui, n'est guère plus débarbouillée que celle de 1616. » — Et ailleurs : « D'Aubigné ne pouvait souffrir l'épreuve d'une seconde lecture, et cela suffit pour expliquer les périodes empêtrées, les ellipses inouïes, les digressions, les sens rompus et mal renoués qui font souvent de telle de ses pages un dédale inextricable au milieu duquel la pensée fuit, échappe à la vue et disparaît quelquefois pour ne plus reparaître. Mais un peu plus loin, et même au plus épais du labyrinthe, on retrouve tout à coup le poëte avec son vers d'airain, ses hardies et fortes images, son trait de feu et ses coups de massue »

Il faut croire que d'Aubigné avait été vertement critiqué au sujet de ses nombreuses incorrections, car en tête des *Petites Œuvres meslées*, le dernier de ses livres et le mieux imprimé de tous (il le fut à Genève en 1629, quelques mois avant sa mort, comme nous l'avons établi), il a placé ce quatrain significatif :

AUX CRITIQVES.

Correcteurs, je veux bien apprendre
De vous, je subiray vos loix,
Pourvu que pour me bien entendre
Vous me lisiez plus d'une fois.

tout à fait personnelle, énigmatique, tantôt à force de surabondance et de prolixité, tantôt à force de concision.

J'évite d'être long, et je deviens obscur.

En outre, la composition pèche sous le rapport de l'unité et de la suite; il y règne une sorte de confusion, provenant en partie des nombreux et successifs remaniements faits à de longs intervalles; c'est un va-et-vient d'idées et de faits similaires, au milieu desquels on se noie. Il m'a donc paru que je ferais une chose éminemment utile, et pour moi-même et pour nos lecteurs, si je dressais des *sommaires* qui permissent de saisir et de suivre le sujet sans désemparer. La lumière jetée sur l'ensemble de l'ouvrage en éclairerait en même temps les détails. J'ai donc fait de chacun des sept livres une analyse assez développée, dans laquelle je me suis appliqué à me servir çà et là, autant que possible, du texte même de l'auteur.

IX

Quant au plan général, d'Aubigné a pris soin de nous le faire connaître dès la première édition, en l'exposant aux lecteurs par la plume de son prétendu larron de serviteur.

Les sept livres, « dont les titres sont comme autant de menaces ou d'énigmes », ont, dit-il, entre eux un lien commun, celui « des effets et des causes ».

I. *Misères :* « tableau piteux du royaume en général », des calamités et des guerres civiles qui le désolent.

II. *Princes :* ce sont eux, ce sont leurs vices et déportements qui ont amené ces calamités et guerres civiles. L'auteur les traite en conséquence, avec la liberté de langage qui lui est propre.

III. *La Chambre dorée :* c'est-à-dire la Justice, source de

toute injustice et de toute corruption, autre cause et instrument des misères.

IV. *Les Feux :* peinture des persécutions exercées contre les partisans de la réforme religieuse.

V. *Les Fers :* où l'auteur retrace les épreuves temporelles et les triomphes célestes des religionnaires.

VI. *Vengeances :* tableau des châtiments infligés ici-bas par Dieu aux persécuteurs de son Église.

VII. *Jugement :* peinture des châtiments qui leur sont réservés après leur vie, ainsi que des béatitudes célestes : tableau de la fin du monde et du jugement dernier.

D'Aubigné a été au-devant du reproche qu'on pourra lui faire de « passion partizane » : il avoue qu'il a voulu « esmouvoir ». — « Nous sommes ennuyés des livres qui enseignent, se fait-il dire; donnez-nous-en pour esmouvoir. » Et ainsi a-t-il fait. Il est incontestable qu'il a déployé une rare vigueur pour atteindre son but et qu'il y a réussi.

X

En lisant les *Tragiques,* on est étonné des traits originaux et éclatants, des germes de grandes beautés que l'on y rencontre fréquemment. Comme l'a très-bien dit M. Lalanne, on sent que le grand siècle n'est pas encore venu, mais on sent qu'il va venir. De bons juges ont placé notre auteur, comme prosateur original et pittoresque, très-près de Saint-Simon, qu'il annonce. Il est de la bonne école, il est Rabelaisien, dit M. Heyer, c'est-à-dire *franc-gaulois,* ainsi qu'il s'est qualifié lui-même.

Il faut remarquer que, bien que le XVIe siècle eût pris fin et que *Malherbe fût venu* lorsque d'Aubigné publia son poëme, il appartient essentiellement, comme poëte, au siècle de Ronsard, son maître, et ce serait un véritable anachro-

nisme, comme l'a fait observer M. Sainte-Beuve, que de le ranger, à sa date, parmi les écrivains du XVIIe siècle, tant il avait conservé la vigueur et le langage de sa jeunesse : il écrivit jusqu'au bout, comme il s'était battu, *à la vieille huguenotte.*

D'Aubigné, c'est en quelque sorte un Ennius de notre littérature, et, à voir certains rapprochements, certaines affinités singulières, on est tenté de croire que plusieurs de nos grands écrivains ont trouvé dans son *fumier* plus d'une perle dont ils ont fait profit, à moins que ce ne soient là de ces heureuses rencontres des beaux esprits.

Déjà, et à propos de ces fières paroles que l'auteur des *Tragiques* met dans la bouche de la Fortune (p. 113, v. 12 à 21) :

Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines?...

M. Sayous a remarqué qu'en faisant son propre portrait, d'Aubigné « a fait du même coup celui de ce grand Corneille, *qui lui ressemble par moment :* tous deux ayant même force de pensée et même audace de grand cœur. » Combien de ses vers, combien de ses mots, semblent, en effet, échappés de la plume de l'auteur du *Cid,* jusqu'à celui-ci qu'on a cru de l'invention de Corneille, et que nous trouvons déjà créé par le poëte des *Tragiques* (p. 193) :

Le mal gaigne le corps, prend l'esprit invaincu [1].

1 « C'est un vers merveilleux que celui de d'Aubigné à ses meilleurs moments. On entend déjà Corneille, sujet comme lui à ces contrastes d'obscurité et de lumière. » (*Sayous.*) — Ce vers merveilleux (ainsi que l'a fait ressortir Sainte-Beuve, dès 1828) c'est l'alexandrin, « l'alexandrin *franc et loyal*, comme l'appelle Victor Hugo. » (*Tableau hist. et crit. de la poésie franç.*, etc., p. 183)

Sainte-Beuve avait gardé dans sa mémoire beaucoup de ces vers si hardis des *Tragiques* « qu'il qualifiait tout simplement de *sublimes,* » entre autres celui-ci, au sujet de la Saint-Barthélemy et « de cette buée de sang qui s'exhale des carnages » :

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes...

Il le cita encore avec une grande admiration dans une de ses dernières *Causeries,* celle du 20 avril 1869, sur Mme Desbordes-Valmore.

Et ne le croirait-on pas de Corneille aussi cet autre vers, d'une si superbe ironie, et qui est frappé comme une médaille historique à fleur de coin (p. 103) :

Ce n'est qu'un coup d'Estat que d'estre bien parjure!

Ailleurs (p. 253), ce sont de véhémentes imprécations, rappelant celles de *Camille*.

Et ces autres vers si *cornéliens :*

Je vois ce que je veux, et non ce que je puis. (P. 76.)
La gloire qu'autrui donne est par autrui ravie;
Celle qu'on prend de soi vit plus loin que la vie. (P. 120.)

Mais peut-être sera-t-on plus surpris encore des rapports que l'on observe entre d'Aubigné et notre Virgile français, le doux et harmonieux Racine, parce que là ils sont plus imprévus, plus invraisemblables. Et il ne s'agit pas ici seulement de l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, puisant son inspiration, comme l'auteur des *Tragiques*, aux grandes sources bibliques, tous deux y trouvant, avec le même souffle, une phraséologie et une éloquence frappantes d'analogie : témoin leurs invectives contre les « détestables flatteurs » et l'aveuglement des rois; les stances qui terminent la *Chambre dorée;* la mort de Jézabel; la peste et la faim :

Changeant la terre en fer et le ciel en airain.

Il s'agit de l'auteur des *Plaideurs* rencontrant, lui aussi, par anticipation, dans la *Chicane* de la *Chambre dorée*, le formidable et si comique dénombrement de son *Chicaneau* (acte I, sc. 7) :

Tout interlocutoire, arrest, appointement
A plaider, à produire un gros enfantement
De procez, d'interdits, de griefs; un compulsoire,

Puis le desrogatoire à un desrogatoire,
Visa, pareatis, replicque, exceptions,
Révisions, duplique, objects, salvations,
Hypothèques, etc. (P. 154.)

En maint autre endroit, d'Aubigné, qui dit quelque part : *Deschaussons le cothurne, et rions...* a aussi quelque chose de l'accent incisif de notre grand Molière (p. 83) :

Nos anciens, amateurs de la franche justice,
Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :
Ils appelloient brigand ce qu'on dit entre nous
Homme qui s'accommode. . . . .
Ils tenoient pour larron un qui faict son mesnage,
Pour poltron un finet, qui prend son avantage...

Et ailleurs :

Vous estes compagnons du mesfait, pour vous taire.

Il n'est pas jusqu'à Despréaux, son antipode, qui ne prête à un rapprochement avec notre auteur. Sa fameuse image du Rhin : *Au pied du mont Adule*, rappelle la vision du *Vieillard Océan,* au livre V des *Tragiques* (p. 250).

Enfin, nos modernes, nos contemporains, qui ont, et non sans raison, rendu hommage au vieux Ronsard, semblent n'avoir pas dédaigné de saluer aussi et d'étudier son fidèle disciple. Ils ont goûté sa libre et verte allure, sa facture dégagée et cavalière. On a déjà fait observer que la fin du livre II (*Princes*) se retrouve dans les vers de Victor Hugo :

Car lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage.

et que le prologue des *Iambes* d'Auguste Barbier rappelle ce début (p. 77) :

Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style.

Les mêmes idées naissent des mêmes situations. Mais ne pense-on pas malgré soi à certaines virulentes tirades du drame *Le Roi s'amuse*, quand on lit (p. 8) ces vers :

Vous êtes fils de serfs, et vos têtes tondues
Vous font ressouvenir de vos mères vendues.

et surtout ceux-ci (p. 294) :

Vous leur avez vendu, livré, donné en proie
Ame, sang, vie, honneur ! Où en est la monnoye?...

« Vous avez », dit M. de Saint-Vallier,

Terni, flétri, souillé, deshonoré, brisé,
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé!

Et Triboulet :

... Au milieu des huées,
Vos mères aux laquais se sont prostituées!

Mêmes sentiments, mêmes procédés d'expression.

D'Aubigné avait dit, au livre des *Princes* (p. 120, v. 14), en parlant de l'amiral Coligny, dont le fils avait abjuré et changé de parti entre les mains des ligueurs :

Il vit plus, sans colère, un de ses enfans chers,
Dégénéré, lécher les pieds de ses bouchers.

Et encore :

Je vous en veux à vous, apostats dégénères,
Qui leschez le sang frais tout fumant de vos pères
Sur les pieds des tueurs!... (P. 294, v. 29.).

Le poëte des *Châtiments* a écrit à son tour :

Prosternez-vous devant l'assassin tout-puissant,
Et léchez-lui les pieds, pour effacer le sang! (Nox.)

D'Aubigné a eu manifestement, on le voit, sa part d'influence dans le mouvement qui a, d'une façon si heureuse, régénéré les lettres françaises, il y a un demi-siècle. Il a beaucoup prêté aux poëtes de notre temps : c'était prêter à des riches.

Et ce n'est pas par les beaux côtés seulement que nos poëtes d'aujourd'hui rappellent notre auteur huguenot, c'est aussi par ses défauts, tels que métaphores et antithèses baroques, hyperboles et jeux de mots puérils, accumulations bizarres, accouplements de termes, que l'on donne pour des nouveautés hardies, et qui ne sont que des archaïsmes. C'est ce qu'a, entre autres, très-bien fait ressortir un de nos meilleurs critiques, un de ceux qui ont le mieux apprécié d'Aubigné, Eug. Géruzez. « Ne serait-on pas tenté, ajoute-t-il, d'attribuer à l'auteur de la *Némésis* ces deux vers :

J'en ai rougi pour vous, quand l'acier de mes vers
Burinait votre histoire aux yeux de l'univers;

ou ces quatre autres :

Prête-moi, Vérité, ta pastorale fronde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde
Que je pourrai trouver, et que ce caillou rond
Du vice Goliath s'enchâsse dans le front.

« L'acier de mes vers », le « vice-Goliath », voilà bien les types d'une foule de locutions nouvellement remises en honneur, comme aussi de ces enjambements destinés à rompre la monotonie du vers alexandrin. »

XI

En résumé, les *Tragiques* sont une œuvre confuse, exubérante, farouche, en quelque sorte, mais étincelante de sublimes beautés ; où tous les tons se heurtent, toutes les formes se mêlent, l'épopée, la satire, l'hymne biblique, l'idylle même : c'est comme un mélange du génie des prophètes et de celui de Juvénal. « Cette prodigieuse sortie contre la corruption des Valois, les violences de la persécution, les vices du clergé, de la magistrature et de la cour, est un chaos et un déluge ; mais, parmi cette tourmente, brillent à chaque instant des éclairs de génie et retentissent des accents de sainte colère et d'héroïsme [1]. »

Il y a, dans le grand drame lyrique des *Huguenots*, un trait assez heureux pour peindre une de ses figures les plus sympathiques, et, pour finir, je l'emprunte volontiers à son auteur, Émile Deschamps [2], et je l'applique ici à notre soldat-poëte, qu'il caractérisera parfaitement :

Diamant brut, incrusté dans du fer [3].

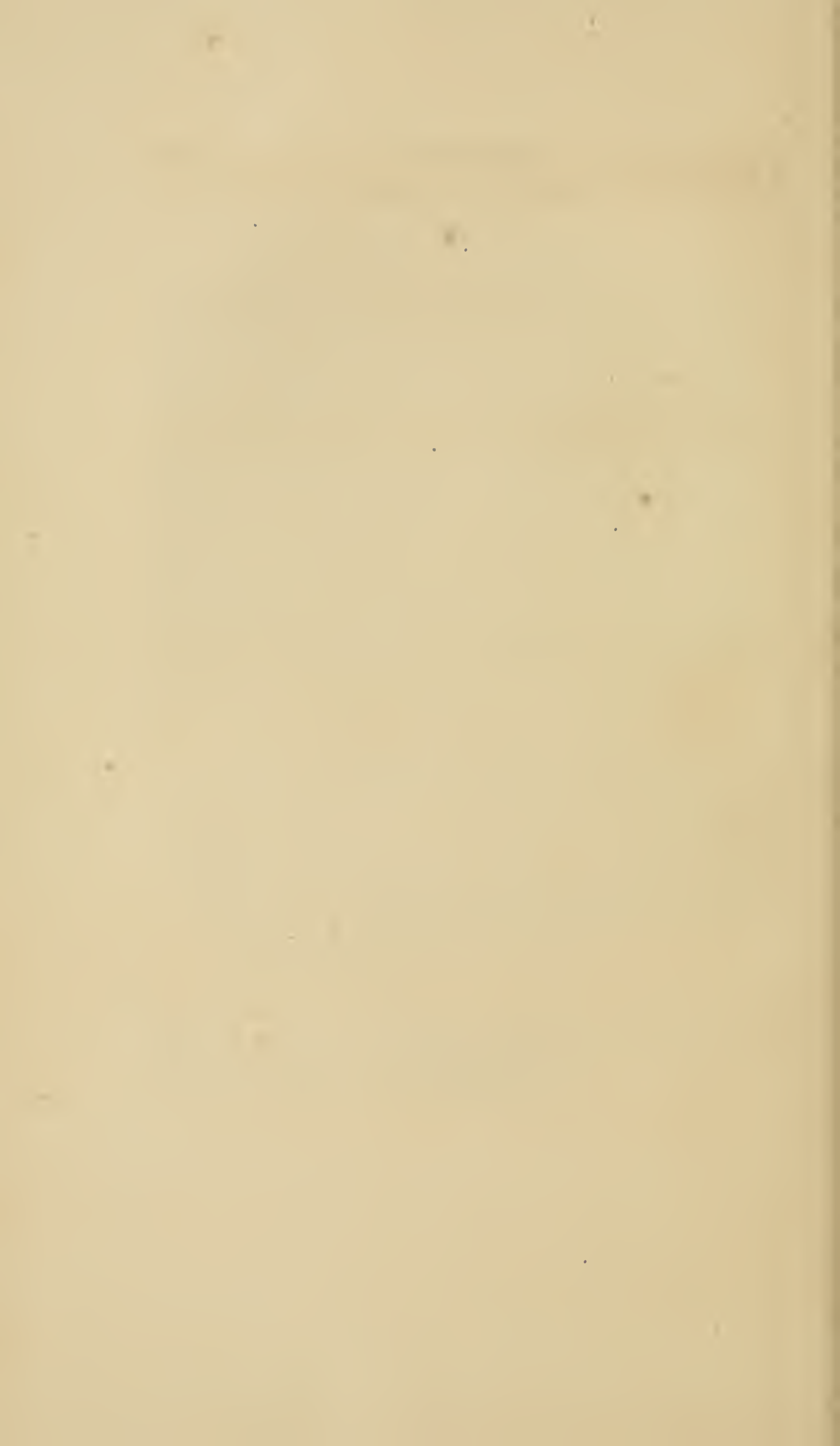
1. Géruzez, *Hist. de la litt. franç.*, I, 375.

2. C'est, en effet, le poëte Émile Deschamps (détail peu connu) qui a introduit dans le poëme des *Huguenots* le rôle de *Marcel*. Il avait à ce titre sa part de droits d'auteur.

3. Dans l'énumération que fait Brantôme des mestres-de-camp huguenots, on lit : « D'Aubigny, qui est bon, celui-là, pour la plume et pour le poil ; car il est bon capitaine et soldat, très sçavant et très éloquent, et bien disant s'il en fut oncques. »

CHARLES READ.







SOMMAIRE

DES

SEPT LIVRES DES TRAGIQUES

LIVRE I. — MISÈRES.

Le poëte annonce qu'il va, comme Annibal, porter la guerre à Rome. Il sait quels périls il affronte en passant le Rubicon. Se plaçant sous la protection du Tout-Puissant, il lui demande secours et inspiration. Il a dit adieu aux chants d'amour de sa jeunesse; un autre feu l'enflamme : l'amour de sa malheureuse patrie. — Tableau des misères de la France noyée dans son sang. C'est une mère épuisée par ses nourrissons et sur le sein de laquelle s'égorgent ses propres enfants. Exactions des financiers et justiciers. Tyrannie des rois, qui se font les loups dévorants du troupeau dont ils devraient toujours être les bons bergers : ils sont de véritables fléaux de Dieu. Énumération des crimes et des maux qui émanent d'eux. La terre répudie les grands et leur malfaisante influence; elle reconnaît les petits comme ses enfants et leur adresse ses consolations. A quelles misères ceux-ci sont en proie par le fait de ceux-là! — Le poëte retrace les tragiques et hideux spectacles, les épisodes effroyables dont ses yeux furent témoins au milieu des guerres civiles : la désolation des campagnes, les horreurs du meurtre et celles de la famine. — Se tournant vers le roi de Navarre, il le conjure de remédier

aux malheurs de la France, de panser ses blessures, lorsqu'il régnera sur elle. — Appels réitérés en faveur de cet infortuné pays, réduit au désespoir. — Les calamités qui le frappent sont sans doute des châtiments. La peste, la guerre, la famine, découlent de deux sources, personnifiées en ces deux puissances néfastes : Catherine de Médicis et Charles de Guise, cardinal de Lorraine. Virulente apostrophe du poëte à cette « Jésabel », venue de Florence pour la perdition des Français, qui, vrai suppôt de Belzébut, comble tous ses déportements par la pratique de la sorcellerie; et à « ce cardinal sanglant », souillé de tant de vices, tour à tour instrument et instigateur d'une criminelle politique. Vision effrayante qu'Henri IV racontait avoir eue au moment de la mort de ce monstre, — sa belle-mère. — A ces frénésies succède, hélas! une nouvelle et pernicieuse fièvre, celle du duel, de ce détestable esprit querelleur par lequel va se décimant la noblesse qui a survécu jusqu'ici. L'auteur s'accuse d'avoir lui aussi été atteint de cette folie. Les idées que l'on se fait si faussement aujourd'hui de l'honneur et de la vaillance sont mises par lui en regard de celles d'autrefois. Futilité des motifs qui portent les gens à s'entre-tuer; et combien cependant cette rage est partout répandue, au point que les femmes mêmes n'en sont pas exemptes! — Or, à qui la France doit-elle surtout s'en prendre de tout ce qui lui arrive de funeste? A la « beste étrangère », au pontife, ou plutôt au « loup » romain, lequel s'arroge insolemment le droit de dominer sur les couronnes et de faire de tous les rois autant d'esclaves. Tel est l'évangile que prêche la nouvelle engeance de Loyola, en « empoisonnant l'homicide couteau ». Le poëte, se faisant l'interprète des sentiments du peuple, dont il vient de peindre les misères, se frappe la poitrine et se prosterne devant le Seigneur, confessant humblement les péchés commis et implorant la miséricorde divine.

Livre II. — PRINCES.

Le poëte ne cache pas qu'il va accomplir une tâche bien répugnante : ouvrir « des sépulcres blanchis », mettre à nu « d'horribles charognes ». S'il s'est tu jusqu'ici, « de peur d'encourir le courroux des princes irrités », il se reproche cette lâcheté et va, sans plus tarder, parler haut et ferme, ainsi que l'exige sa conscience. Arrière tous les vils ménagements ! Il faut désormais combattre en face et hardiment les vices du siècle, à commencer par les flatteurs, ces serpents venimeux que l'on voit s'insinuant partout : dans les conseils de l'État et dans la chaire; partout donnant le change, et parant de noms nouveaux tous les crimes, toutes les infamies. Leur honteux commerce excite la vertueuse indignation du poëte, qui, flétrissant la « Menterie », va prendre en main le flambeau de la Vérité, dût-il en être la victime. — Déguisements et déportements du roi Henri III. Hypocrisies et impuretés des princes et des grands. Ils sont d'autant plus coupables que leur rang les oblige davantage, et qu'ils devraient s'appliquer à représenter Dieu lui-même ici-bas. Mais les iniques conseillers font les rois iniques. Que de mal ont ainsi commis de misérables courtisans, l'un prêtre apostat, l'autre moyenneur vénal, traître de tous les partis; celui-ci charlatan de cour, à la langue emmiellée; celui-là froid bourreau, poussant au carnage; et tant d'autres bien connus, — véritable bande de brigands qui s'arrangent pour vivre aux dépens du pauvre monde et pour s'enrichir de ses dépouilles. Pour comble d'ignominie, c'est à la clique italienne que profite ce brigandage. O pitoyable France, « qui entretiens et gardes tes voleurs », qui gémis sous la verge du « Conseil sacré qui te dévore » ! Pauvres fous, vous tous qui « prodiguez votre vie aux bouches du canon » et qui, glorieusement mutilés, vous voyez délaissés pour les « bouffons et les muguets parfumés », apprenez donc ce que valent ces rois à qui vous vous donnez ! Ah ! ils « ont appris à machiavéliser » ! — C'est une malédiction sans pareille que ces princes enfants, ces rois en tutelle, dominés par leurs

caprices, par leurs passions, par les femmes, et dont le règne n'est qu'une succession de scandales et de hontes. Peinture des abominations de la cour : on n'y voit qu'entremetteurs et mignons. — Étrange aberration des Polonais, qui, maîtres de leur sort, vinrent de si loin offrir la couronne à ce méprisable personnage, le duc d'Anjou. Tout conspira alors à les tromper : eussent-ils donc fait de « leur manteau royal une couverture à tant d'opprobre et de déshonneur », s'ils avaient su tout ce qu'on prit grand soin de leur dissimuler à leur entrée dans Paris? Cet exemple n'engagera pas d'autres étrangers à nous emprunter quelqu'un de nos princes : aussi bien joignent-ils à la laideur physique une laideur morale, une méchanceté plus grande encore. Les talents que peuvent avoir certains tyrans rendent parfois la tyrannie un peu moins tolérable. Mais tel n'est pas le destin des Français, réduits en servitude « sous une femme-hommace et sous un homme-femme. » Cette « femme-hommace », mère indigne, a elle-même corrompu ses trois fils. — Elle a fait du premier une sorte de sauvage, de furieux, « n'aimant rien que la chasse et le sang », et préludant par des habitudes de cruauté aux massacres qui devaient illustrer son règne. — Elle a fait du second un efféminé, un être douteux, au menton rasé, aux joues fardées, sans cervelle et sans front, qui inaugura en un bal la mode des habillements féminins, et qui, renchérissant sur l'Espagne et sur l'Italie, porta busc, crevés, déchiquetures, manchons de satin, cordons emperlés dans les cheveux, bonnet sans bord, accoutrement « monstrueux, digne de ses amours ». Chacun était en peine « s'il voyait un roi-femme ou bien un homme-reine ». Il va sans dire que le dedans répondait au dehors : tout en lui était ruse et intrigue, vice et lubricité, grâce au lait qu'il avait sucé; par plus d'un trait il rappelait Néron, et c'était bien le fils d'une autre Agrippine : plût au Ciel que celle-ci eût été la victime d'un tel monstre, et qu'elle eût ainsi servi à préserver une autre mère, c'est-à-dire la France! Les Sénèques de ce temps-ci n'auraient pas eu à subir toutes ces souffrances et ignominies qui leur ont été réservées. — Le troisième fils de Catherine fut par elle, et « pour servir à son jeu », élevé en « fainéant. » Il devint aussi astucieux que lâche. Pour lui, « *ce n'est qu'un coup d'Estat que d'estre bien parjure.* »

Jouet de tous les vents, il trompe, il est trompé; traître et assassin de ses amis, sa robe ducale est souillée, couverte de leur sang. — Ces princes, rivaux d'impuretés, avaient tous trois commencé leur infâme carrière par un commun inceste. Or, en ces derniers temps, le diable a appris à faire l'ange; il s'est donné un entourage de beaux esprits, à la façon de Néron; on a mis « le masque », c'est-à-dire « le froc », et voilà nos gens encapuchonnés, fagotés de corde, et qui « s'en vont étalant par la ville leurs processions grotesques, diffamant le Christ par leurs litanies... » Malheur à toi, roi déguisé, qui joues ainsi le cagot! « Ces corbeaux se paistront un jour de ta charogne. Dieu t'occira par eux. » — En attendant, « tes prêtres », par les rues promenés, « n'ont pourtant pu céler l'ordure de tes nuits » et l'orgie de tout ce qui te touche et t'environne. Le Louvre n'est plus qu'un sordide lupanar. Un frisson me prend quand je songe à ce qu'on en raconte, et je tremble de le répéter! On parle aussi des vaines terreurs d'un roi à qui le tonnerre cause un tel effroi qu'il se cache sous terre, fait sonner les cloches et a besoin qu'on lui administre des clystères d'eau bénite, sans compter tout le reste! Que n'accusent pas ces frayeurs et ces pratiques insensées! « Honteuses vérités, trop véritables hontes! » Quels tableaux souillent de tous côtés nos regards! On dit qu'il faudrait les voiler. Non, non! « La vertu n'est point fille de l'ignorance », et il vaut bien mieux (comme l'enseigne saint Augustin) mettre le mal à découvert « avec sa puanteur et son infection », afin qu'il provoque le dégoût et la haine. — Mais trêve à ces fureurs, et envisageons une autre face de notre sujet. Supposons un vieux gentilhomme qui s'est appliqué à instruire et à former diligemment son fils, pour ne se séparer de lui qu'après en avoir fait un adolescent accompli. Voici le jeune homme équipé; le voilà parti, il débarque à la cour et pense « être arrivé à la foire aux vertus ». Que de beaux personnages! que de superbes choses! Mais dès qu'il a entrevu les revers des médailles, que de froissements, quelles amères déceptions! Il voit, au Louvre, entrer ou sortir des gens que la foule escorte et adore. Quel est celui-ci? demande-t-il. Et quel est celui-là? Sont-ce de vaillants guerriers, d'éminents hommes d'État? On lui nomme... d'illustres inconnus, et il n'est pas moins étonné des réponses qu'on

lui fait, que ses interlocuteurs ne le sont de la naïveté de ses questions. Est-il donc permis d'ignorer que ce sont là les « mignons du Roi », qu'ils sont partout au premier rang, et que la France entière est leur tributaire? Du même coup, le voilà édifié et indigné. La colère lui trouble les sens, son sommeil est agité de visions. La Fortune, « cette mère aux étranges amours », lui apparaît en songe; elle écarte les rideaux de son lit et, le couvrant de baisers, l'appelle son fils et lui tient ce discours : « Innocent jouvenceau, tu as été mal instruit par ton père. Il t'a appris à me mépriser, moi, la Fortune, moi, ta mère, et à me préférer la Vertu, cette sotte qui ne te peut mener à rien. Vois un peu le sort des Sénèque, des Thraséas, des Coligny. Y a-t-il là de quoi te tenter? Combien est différente la destinée de ceux qui me prennent pour dame et suivent mes préceptes! Suis-les donc, aspire à imiter, sous mes auspices, les mignons vieillis et à les remplacer dans la faveur royale ». A ces mots, la Vertu, qui écoutait à la porte, ne se contient plus, et entre brusquement pour combattre ces odieux sophismes. « Ce n'est pas moi, s'écrie-t-elle, qui chercherai à t'éblouir, comme fait ici la fausse Fortune, pour te tromper. Sincères sont mes maximes, et rude est la voie que je trace; mais ceux qui m'écoutent et marchent dans mes sentiers, ceux-là sont des hommes sains et forts : témoin les Scipion et Coligny, celui-ci grand entre les plus grands et triomphant dans sa mort même. Choisis donc la bonne part et la vraie gloire. T'y exhorter plus longuement, c'est te faire injure. » — Le poëte conclut en maudissant le séjour empesté des cours, et conjure ceux qui haïssent le vice d'en fuir le contact. Au milieu de cette fange, nul ne peut rester exempt de souillure. En se taisant, on se rend en quelque sorte complice du méfait et l'on risque de se trouver impliqué dans le jugement final qui attend les coupables.

Livre III. — LA CHAMBRE DORÉE.

Au plus haut des cieux réside l'Éternel. Les légions des Anges et des Puissances sont là rangées et l'adorant face à face, prêtes à exécuter, au moindre signe du Seigneur des Seigneurs, les commandements divins. Au pied de ce trône de gloire arrive la Justice, fugitive et toute meurtrie. Elle peut à peine exhaler sa plainte. « Les humains ont outragé et déshérité celle que tu avais placée à leur tête comme ta propre fille, ô Dieu, pour régner sur eux. Elle a recours à toi! » La Piété, autre exilée de la terre, s'avance, et, tombant à genoux : « Ces humains, dit-elle, tes créatures, ce sont eux qui m'ont chassée! » La Paix vient à son tour : « Et moi aussi, ils m'ont expulsée, et ils ont mis en mon lieu une fausse Paix, qui n'est que la Guerre déguisée. » L'assemblée des Esprits appuie cette prière et insiste sur la gravité des désordres qui viennent d'être signalés. « L'Éternel laissera-t-il plus longtemps blasphémer son nom et fouler aux pieds ses lois? » Les Anges lui montrent le cortége des âmes des martyrs qu'ils ont recueillies au ciel, et cette vue allume son courroux. Il abaisse son regard sur la terre, et ce qui le frappe au travers des nues, c'est un palais hérissé de tourelles et pavillons dorés, mais que l'on croit à tort bâti de pierres et sable : car c'est un édifice élevé avec la chair et les os des innocents; c'est un vaste sépulcre blanchi; c'est, en un mot, le palais des justiciers — ou loups cerviers — parisiens. Là est la Chambre dorée, « de justice jadis, d'or maintenant parée », et où préside aujourd'hui « l'Injustice impudente ». Elle a pour assesseurs, sur les fleurs de lis, l'Avarice, vieille harpie; l'Ambition, capable de tout pour dominer; l'Envie, hideuse sorcière; l'Imbécillité, au front vide; la Colère, aux yeux enflammés; la Faveur, aux dés pipés; l'Ivrognerie, au gosier enroué, aux violences féroces; l'Hypocrisie, faisant trafic de la dévotion; la Vengeance, au teint noir; la Jalousie, tour à tour pâle ou cramoisie; l'Inconstance, aux dehors insaisissables; la Stupidité, impitoyable brute. Au bout d'un banc se trouve la

chétive Pauvreté, toute honteuse, et, « pour couronner cette liste », voici l'Ignorance, « qui n'est la moins fascheuse peste », car tout lui est égal et elle opine du bonnet *ad idem*, puis demande après de quoi il s'agissait. Sur un autre banc se voit, sous les traits d'un colosse africain, un monstre effrayant : c'est la Cruauté farouche, ayant la Pitié à ses pieds. A côté d'elle, la Passion, âpre aiguillon des âmes, qui surprend et dicte les sentences; la Haine, fille de l'Esprit de parti, qui les impose par la menace; la Vanité, sottement accoutrée; la Servitude, tête rasée, esclave du bon plaisir; la Bouffonnerie, perverse courtisane, auprès de laquelle rien ne trouve grâce; la Luxure, aux effrontés désirs; la Faiblesse, toujours tremblante et impuissante; la Paresse, qui ne « juge que sur l'étiquette »; l'écervelée Jeunesse, qui juge à l'étourdie et fait couler le sang; la « froide et lâche » Trahison; l'Insolence, vile parvenue; la Formalité, qui fausse et « difforme » tout, digne fille du Pédantisme. Au dernier coin est « la misérable » Crainte, blême et marquée du sceau fatal du malheur. — Or il arriva que c'était tout justement le jour où le roi Henri II vint à la mercuriale, ce qui permit au Souverain Juge de mieux voir au grand complet ce sénat, cette cour, — on peut dire cette « boutique » — de la Chambre dorée. Mémorable séance où éclata toute la lâcheté de ces conseillers, de ces esclaves du maître. — Ce palais avait captivé l'attention du Très-Haut par son faste; un second château l'attira aussi, mais celui-là par l'aspect funeste de ses « tours assemblées » et de ses « grilles redoublées ». C'était la forteresse de « l'Inquisition », l'enfer des malheureux, la redoutable Bastille. Alors apparaît la cohorte des barbares persécuteurs, des sombres et inexorables geôliers, des pourvoyeurs de gibets, des Ferdinand, des Isabelle, des Sixte-Quint, et l'Éternel vit avec indignation les sanglantes tragédies dont ceux-ci étaient les triomphants auteurs. En même temps il introduisit au ciel la légion des martyrs, leurs victimes. « Tremblez, juges! » car en signant ces arrêts de mort, c'est le vôtre que vous signez. En vain vous prétendriez vous en laver les mains : « doctes brigands », vous êtes bien la race vénale de ces juifs qui criaient : « Crucifie ! » tout en se récusant. Mettez, mettez un gant blanc, bourreaux : l'or n'en reste pas moins à vos doigts,

et aussi le sang! — Ce venin espagnol infectant bientôt les autres nations, chaque pays devient le théâtre d'horribles supplices, et partout les bons sont torturés, mis à mort par les méchants. Le Père céleste a vu ces lamentables tableaux et a inscrit les noms des saints « en son registre éternel ». Là sera l'inévitable condamnation de leurs juges meurtriers, quand viendront les grands jours du Juge suprême, puisqu'ils n'ont pas su profiter des avertissements qu'ils pouvaient lire sur les voûtes mêmes de leur « grand palais », où ont été tracées les annales de Thémis et de ses plus fameux représentants dans toute l'histoire sacrée et profane, depuis Moïse et Salomon, Aristide et Cyrus, Caton et Auguste, Trajan et Charlemagne, jusqu'aux modernes et aux contemporains. Là se voit aussi le cortége des martyrs qui vont enfin recevoir la couronne de leur triomphe final, en même temps que la foudre céleste va frapper leurs bourreaux devant le trône de gloire. — Le poëte se donne ici carrière pour peindre l'antre de la Chicane et tous ses agissements. La Basse Normandie, le Comtat, le Poitou, sont proprement son refuge. La Suisse, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, ont su s'en préserver. Heureux et digne d'envie est le libre royaume d'Élisabeth! — Puisque les marchands de justice à faux poids font la sourde oreille, il faut emprunter les accents de David et les forcer d'entendre ce qu'il adresse à ceux qui ne rendent pas la justice, mais la vendent. Oui, Dieu vous demandera compte de vos iniquités, de vos mensonges, de vos attentats. Avant qu'il soit peu, le Seigneur viendra, armé de sa verge de fer; il vous châtiera ainsi que vous le méritez.

Livre IV. — LES FEUX.

« Jérusalem, ouvre tes portes. » Voici venir la procession des élus, des fidèles, des champions de la foi. Que Dieu donne au poëte de ne point faillir à sa tâche! Sa conscience lui est apparue en songe et lui a fait une loi de tirer de l'oubli les noms de tant d'héroïques martyrs. Entre eux point de choix : le plus humble

est l'égal du plus illustre. C'est d'abord, ouvrant cette liste des glorieux confesseurs de Jésus-Christ, Jean Hus et Jérôme de Prague, dont les cendres jetées au vent furent semences fécondes; les pauvres de Lyon, dignes successeurs des Albigeois; en Angleterre, « Gérard et sa bande », Wiclef, à qui revient l'honneur d'être le premier des témoins de ce pays; et Bainam, et Fricht, Thorb, Bewerlan, Sautrée, le grand primat Krammer, « l'invincible Haux », Norris, Anne Askeuve et Jane Gray, Bilnée, le « vaillant Gardiner », les trois Agnez, Florent Vénot, les quatorze de Meaux et le paysan de la forêt de Livry; le paumier d'Avignon, les deux frères de Lyon et les cinq écoliers brûlés dans cette même ville; la demoiselle de Graveron, la constante Marie, le conseiller-clerc Anne Du Bourg, la dame de La Caille; enfin tant d'autres témoins français et flamands, — d'Anvers, de Cambray, de Tournay, de Mons, de Valenciennes (ce n'est ici « qu'un indice à un plus gros ouvrage »). L'Italie et l'infidèle Rome ont eu aussi leur confesseur, un intrépide « soldat de Christ », Montalchine. Gloire aussi à ces deux prédicateurs obstinés de l'Évangile, Philippe de Gastine et Nicolas Croquet, et au Dauphinois Lebrun ! — Celui qui inscrit ici ton nom, ô Gastine, eut avec toi pour maître « notre grand Béroalde », et fut « ton privé compagnon d'escoles et de jeux » : puisse Dieu lui donner d'être « ton compagnon de feux » ! — N'oublions pas non plus le martyre secret » des deux filles du ministre Serpon, « dans la nuit ténébreuse » de la Saint-Barthélemy, martyre d'autant plus mémorable que les bourreaux étaient les propres parents des victimes. Il faut aussi rappeler ces trois Anglais qui allèrent « jusque dans Rome attaquer l'Antechrist », et dont deux furent étouffés sans bruit, tandis que le troisième fut publiquement martyrisé. Ses cendres furent fécondes, témoin ce vieillard que trois ans de prison avaient blanchi, témoin le capucin Lemaigre, dont la voix prêcha « quarante jours entiers, en la chaire d'erreur, la pure vérité ». Ajoutons à ces confesseurs du printemps de l'Église ceux qui ont « esjoui son automne », — « *Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,* » — et consignons ici la fière et belle réponse du vieux Bernard Palissy à ce roi déchu alléguant la contrainte que lui, roi, subissait et l'exhortant à se soustraire au supplice par une feinte soumission :

« Sire, répliqua le potier, il est temps de quitter sans regret cette vie, alors que mon roi avoue qu'il est contraint! Mais lui et tous ceux qui l'ont contraint ne me contraindront point, car je sais mourir, et, partant, ne sais point craindre. » Pour le bien de la France, il eût fallu « que ce potier fût roy, que ce roy fût potier ». La Bastille alors « n'emprisonnait que grands » : donc elle était digne de servir à un Bernard Palissy de prison et d'échafaud. Elles y eurent cet héroïque vieillard pour compagnon et pour conseiller, les deux demoiselles parisiennes, les deux sœurs que bientôt la couronne du martyre « para d'angélique beauté ». — Ainsi Dieu vit, à cette illustre époque, dix milliers d'âmes méprisant la mort et triomphant des bûchers, pour lui donner gloire, et — non-seulement des doctes et des grands, mais de « pauvres abjects saintement ignorants », déployant de « braves courages », sacrifiant pour la vérité la vie et leurs délices. Mais il vit aussi, blasphémant contre lui, et opprimant et persécutant les siens, ceux-là qui usurpaient « le lieu et le nom de l'Église ». Il ne put supporter cette vue sans en ressentir un violent courroux et sans « se repentir d'avoir formé la terre », qu'il abandonna pour regagner le ciel.

Livre V. — LES FERS.

Dieu ayant « retiré ses yeux de la terre ennemie », elle se trouva livrée aux ténèbres. Le ciel, au contraire, en voyant revenir son souverain Maître, rayonna de lumière et de bonheur. Les séraphins et les chérubins étaient en extase : au milieu de ces purs esprits se glissa Satan, « desguisé en ange de lumière ». Dieu le reconnut et l'apostropha : « Que viens-tu faire ici? D'où viens-tu? — Je viens, répond le serpent démasqué, de voir la terre et d'y faire mon métier d'imposteur et de tentateur, redressant contre ton église les fers après les feux. — Pour tant tu as éprouvé la constance de mes saints champions, lesquels ont tué la mort même; tu as pu contre leur chair, mais tu n'as rien pu contre leur âme. — Oui, je le sais. Mais l'é-

preuve n'est pas complète : fais succéder aux supplices le repos, à l'adversité la prospérité; qu'ils fassent à leur tour couler, dans les combats, le sang de leurs ennemis; que la satisfaction de la victoire, que le vent de la faveur les excite. Laisse-moi au besoin essayer du règne de l'argent, de l'octroi des pensions, et tu verras s'ils ne blasphèment ton nom, jusqu'ici glorifié. Si j'échoue, alors je m'avoue vaincu et confesse que ton Église est sainte. — Soit, dit l'Éternel. Fais donc ton œuvre. Ta ruse et ta peine perdues ne serviront qu'à ma gloire. » — Fendant l'espace, le démon se précipite vers la France, et arrive en un tourbillon aux rives de la Seine. Il avise tout d'abord les préparatifs du superbe palais qu'entreprenait alors Cath. de Médicis, et qui devait s'appeler les Thuilleries. Dans cette entreprise il voit la ruine de dix mille maisons, « son œil ardent découvre du gibier pour soy dans ce palais du Louvre ». Ce sera donc le théâtre de ses exploits, et il faut y dépêcher ses noires légions, celles qui font le sujet de ces tableaux que l'on voit au Vatican et où se trouvent les triomphes de l'Antechrist. Le ciel s'émeut et veut avoir aussi les triomphes des siens représentés en de tels tableaux. Des peintres divins retracent aux yeux des bienheureux martyrs la « saison des fers, pire que celle des feux », et font contempler aux pères « l'admirable constance de leur postérité », qui compte bien peu d'infidèles. Le premier de ces tableaux montre « le hideux portrait de la guerre civile » dévorant les « doux Français l'un sur l'autre enragés », et la « petite ville » (d'Amboise) remplie de morts avec son fleuve ensanglanté, et l'une des victimes attestant le ciel que tout ce sang répandu sera vengé. Puis ce sont deux armées qui en viennent aux mains « en la plaine de Dreux », où la victoire va de l'une à l'autre, « les deux favorisant, pour ruyner les deux ». Voici l'attaque contre les faubourgs mêmes de Paris, la bataille de Saint-Denis, où succombe le connétable, un insigne traître. D'autres combats succèdent à ceux-là, parmi lesquels celui de Jarnac, qui voit blesser d'abord et ensuite assassiner Condé; Saint-Yrier, Montcontour, etc. Un tableau est consacré à « la pieuse Renée », duchesse de Ferrare, digne fille du roi qui « fut dit père du peuple », et hospitalière à de nombreux fidèles en sa résidence de Montargis. Ici c'est le fait d'armes accompli à Navar-

reins, celui de Luçon (Sainte-Gemme), les exploits de Dupuy-Montbrun, le grand succès obtenu à Saint-Gilles, aux bords du Rhône. Ce sont des cruautés peintes au vif pour mieux émouvoir l'ire du Tout-Puissant : l'abominable massacre de Vassy, celuy de Sens, ceux d'Agen, de Cahors, de Tours, d'Orléans, tous ceux enfin que virent dans leur cours les fleuves de la Loire, de la Seine, de la Garonne et du Rhône. Ni les victimes du baron des Adrets, ni Mouvans, ni de Tende, ne sont oubliés, non plus que les massacres plus anciens de Mérindol et Cabrière, et les combats d'Angrogne. — Voici venir enfin « la tragédie qui efface le reste » et montre comment fut châtiée l'Église, « quand sa paix et sa foi eurent pour fondement la parole du roi » : c'est nommer la Saint-Barthélemy, cette boucherie à nulle autre pareille! Deux princes vêtus de noir (ils portent le deuil de Jeanne d'Albret) viennent d'entrer dans Paris l'infidèle. Le jour s'est levé, jour à jamais maudit, où, par ordre d'un roi bourreau de ses sujets, « la populace armée » va « trépigner la justice », et où des Français vont immoler d'autres Français. L'amiral, cette grande figure, ce Caton de nos jours, tombe sous leurs coups aussitôt que la cloche du Palais de la Justice a sonné l'heure des iniquités. La cité est inondée de sang. Le Pont-aux-Meuniers, la Vallée-de-Misère voient égorger ou jeter à l'eau des milliers de malheureux. C'est Yverny, la charitable nièce du cardinal Briconnet, c'est un époux que la mort réunit à son épouse, c'est le vieux Ramus, la gloire des Écoles, le conseiller octogénaire Chappes, Brion, gouverneur du prince de Conti, etc. Le Louvre même devient un champ de carnage, champ que la présence, l'attitude de Néron et de sa cour rendent encore plus hideux. — Mais en vain le tyran a fait taire sa conscience : elle se révolte et vient remplir ses nuits de terreurs. Tout l'épouvante et le glace d'effroi : il voudrait se fuir lui-même, et ne le peut. — O toi, Henri de Béarn, qui fus témoin de ce supplice royal et qui nous en fis le récit, en frémissant à la pensée de cet horrible tableau, « si un jour, oublieux, tu en perds la mémoire, Dieu s'en souviendra bien, à ta honte, à sa gloire » ! — De Paris, les massacres se sont étendus à Meaux, à Orléans, aux villes que baigne le Rhône, à Lyon, à Tournon, Viviers, Vienne, Valence; mais Rouen, Troyes, Toulouse, An-

gers, Poitiers, Bordeaux, renchérissent sur les autres. Dax suit leur exemple. Mais Bayonne, grâce à son généreux gouverneur, répudie l'ordre qu'on a pu envoyer à des bourreaux, non à des soldats. Bourges assassine avec un soin jaloux tout son petit troupeau. Mais à quoi bon « courir ville après ville, pour descrire des morts jusques à trente mille »?... — L'étonnante aventure du jeune Caumont de la Force doit être ici mentionnée, et celle des pauvres fidèles préservés par un secours miraculeux, tels que Merlin, le ministre de l'Amiral, et Reniers, à qui son propre ennemi Vésins sauva héroïquement la vie, en lui faisant cette condition sublime, « que du faict de Paris il prendra la vengeance »! — Enfin le poëte, lui aussi, doit dire qu'il fut visité « par l'ange consolant des amères blessures », et que, dans une extase qui dura sept heures, il fit passer devant ses yeux les images qu'il vient de peindre, et bien d'autres encore; mais il lui fit voir aussi, aux plans plus éloignés, les compensations et les vindictes de la justice divine. C'est La Rochelle et Sancerre qui résistent noblement et auxquelles les ambassadeurs polonais sont en aide. Le duc d'Anjou, quand il reviendra roi de Pologne, fugitif, pour succéder à son frère, ne trouvera plus de craintifs agneaux, mais des lions, des lions qu'on a trompés. La perfidie du nouveau tyran rallume la guerre, et le tyran d'Espagne (Philippe II) « contre les François reconjure la France ». Coutras venge par cinq mille morts les compagnons du Béarnais. Paris et le Guisard chassent l'hypocrite renard, lequel se va venger à Blois; mais Jacques Clément l'attend à Saint-Cloud, en la maison, chambre et lieu, et au même mois, qu'il a, dix-sept ans auparavant, sollicité et résolu la Saint-Barthélemy. C'est celui à qui son frère avait dit : « Messe ou Mort! » qui lui succède. Il est d'abord vainqueur à Arques et à Ivry. Paris souffre un long et rude siége. L'engeance de Loyola forme entre princes et rois une alliance funeste qui aura longue durée et qui éteindra le flambeau luisant de la France en repos. Que de troubles en Europe jusqu'à l'an 1666, qui doit voir l'avénement du grand juge! — Le poëte est exhorté par l'Ange à se consacrer « aux vengeances de Dieu », à écrire fidèlement les secrets qu'il vient de lui faire lire dans les étoiles du firmament, à témoigner qu'il garde mémoire des grâces que Dieu lui fit, alors

qu'on l'avait recueilli à Talcy, blessé et mourant. Écoutant donc cette voix de l'Ange, le poëte loue son Dieu et, avant de « décrire ses derniers jugements », il veut ici rapporter librement encore une vision qu'il a eue. — C'était sur ces côtes de la Bretagne où viennent aboutir les fleuves de France, de la Seine à la Gironde; le vieil Océan était lors « tranquille et sommeillant ». Tout à coup les vents, les flots entrent en guerre. « Qu'est-ce donc? s'écria, réveillé en sursaut, le vieillard Océan. Pourquoi troubler ainsi mes profondeurs? » Il élève la tête, se faisant porter par deux dauphins, et croit avoir affaire aux éléments en courroux. Mais non, les ondes sont ensanglantées, elles rougissent et sa barbe blanche et sa main. « A moi! dit-il aussitôt, mes filles! A moi, mes vagues! Repoussez ceci de mon sein qui ne souffre point de morts. » Que ces fleuves qui l'ont amené « aillent ailleurs purger leurs cruautés! ». Et la mer se mettait en devoir de forcer les fleuves à remonter vers leurs coupables sources, lorsque le vieillard Océan vit les cieux s'entr'ouvrir et ses anges fendre l'air pour descendre vers ce sang, qu'ils recueillent précieusement et portent au palais du grand Dieu. A cette vue, le vieillard Océan change de langage : « Venez, enfants du ciel, ô saincts que je repoussais! Ce n'est plus contre vous, c'est pour vous que je me courrouce! » Puis, s'avançant vers la Loire, il y rencontre les corps meurtris des martyrs qui couvrent ses bords. « Ceux-ci je veux garder, dit-il, car ils sont purs, et la terre n'était pas digne d'être leur tombeau. » Il dit et disparaît. — Oh! oui, « nos cruautés pussent-elles être ensevelies dans le centre du monde! Pussions-nous, la tête haute, porter au front, en face de l'étranger, l'honneur ancien de France! » Mais vous aussi, étranger, qui tenez en abomination le nom français, pour Dieu! faites du moins le choix « de celuy qu'on trahit et de celuy qui tue ». — Et maintenant que *les Fers* sont terminés, prenez haleine pour ouïr la fin de ce poëme, et « venez savoir comment l'Éternel faict à poinct justice et jugement ».

Livre VI. — VENGEANCES.

Invocation du poëte au Dieu de douceur et de bonté. Il n'a pas cette sagesse que donnent les années; il n'est encore qu'un enfant en qui « fleurit un printemps de péchés », il a besoin de voir purifier sa jeunesse première, afin d'être digne de sa tâche. — Qu'on n'attende pas ici de lui des nouveautés. Le Seigneur renvoyait les scribes et les pharisiens aux enseignements de l'Ancienne Alliance; il fera de même, montrant d'abord les tyrans du peuple de Dieu et leurs châtiments, puis ceux de la primitive Église, enfin ceux de notre âge, qui n'ont pas été traités d'une façon moins exemplaire. — Voici donc le premier meurtrier, Caïn, et le premier martyr, Abel; et voici la première vengeance qui poursuit Caïn, effroyable, implacable. Voici le grand déluge qui punit la perversité des enfants des hommes; la confusion des langues qui flagelle leur outrecuidance; le feu du ciel qui foudroie leurs abominations. C'est tour à tour Saül, David, Absalon, Achitophel et Achab, Jézabel et Athalie; c'est le tyran Nabuchodonosor, et son petit-fils Balthasar, qui viennent témoigner de la céleste justice, de cette justice qui a pour instruments un Chérub, un Sennachérib, une Esther, — la force, dont elle se joue, la faiblesse, qu'elle rend plus puissante que les puissants. — Passons à l'Église naissante : c'est Hérode, le massacreur des innocents; Néron, l'incendiaire de Rome; Domitien, le cruel; Adrien, le crucificateur; Sévère, son émule; Valérien, l'exécrable; Maximien, Maximin, Julien, et la bande de leurs successeurs et imitateurs, dont la méchanceté trouva sa récompense. — Nous arrivons à ce siècle de la renaissance évangélique, qui est le siècle courant, et qui offre aux élus autant de cruautés et d'épreuves de toute sorte, « qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde, qu'aux quinze cens après de l'Église seconde. » L'archevêque de Cantorbéry, Arundel, qui tourmenta Wiclef et les Lollards; le comte Félix, Mesnier (le baron d'Oppède), le chancelier du Prat, le conseiller l'Aubepin,

l'archevêque de Tours, Étienne Poncher, l'évêque Castellan, le docteur Picard, l'inquisiteur Lambert, tous rivaux de persécution, ont senti la rigueur de Dieu. Viennent ensuite ceux qu'il nous a été donné de voir de nos yeux, un Bezigny, un Cosseins, un maréchal de Tavannes, un maréchal de Raiz, par-dessus tout un damné cardinal, celui de Lorraine. Ils ont eu, tous ces bourreaux couverts de sang, une fin épouvantable et digne de leurs exploits. — Telle est la justice souveraine, en ses rétributions tardives, mais infaillibles. Elle assigne à chacun la part qu'il s'est faite et qu'il a méritée. Combien d'exemples encore tout récents montrent, en traits éclatants, ce Dieu, juste vengeur, tel qu'il fut en tout temps !

Livre VII. — JUGEMENT.

Le poëte demande à l'Éternel de donner force à sa voix, afin qu'elle puisse prononcer ses arrêts solennels. Quels sont ceux à qui il est chargé de distribuer la vie ou la mort, la félicité ou la misère sans fin? « A vous la vie, à vous qui par Christ la perdez » : votre place est à sa droite. A vous la mort, apostats, qui l'avez renié, « vendu, livré, donné en proie »; qui vous-mêmes êtes à vendre, si déjà vous ne vous êtes vendus. A la gauche est votre place. Que diraient vos pères, grand Dieu! s'ils vous voyaient courtiser leurs assassins, chanter au lutrin et servir la messe? Oh! ils n'ont que trop bien réussi, ceux qui ont travaillé à vous faire ignorer ou mettre en oubli l'exemple et la mémorable parole de Louis de Condé, mourant pour Christ et sa patrie! Ainsi avait été subornée l'enfance de Scanderbeg, abandonné aux muphtis et vouée par eux à l'adoration de Mahomet : son bon sens l'emporta et lui fit mépriser le croissant pour embrasser la croix et vaincre par elle. Notre siècle, hélas! n'a plus « de ces engeances hautes »; les femmes n'ont plus que des rejetons dégénérés. — Or, Dieu s'adresse à eux, et voici en quels termes : « Allez au feu, princes félons et persécuteurs de

mon héritage! Et vous, barbares cités de France, qui vous êtes baignées dans le sang de mes brebis, ayez le sort de Jéricho! » Dieu se souvient surtout des fureurs de Paris contre les siens, et ses « rouges cruautés » lui seront un jour rendues : elle aura à subir et les fureurs d'une Ligue et les horreurs d'un siége. Ce seront là, ô cités criminelles, de faibles préliminaires des supplices que l'enfer vous ménage, « quand l'Éternel, jugeant et les corps et les âmes », enverra « les bénis à la gloire et les maudits aux flammes ». La chair étant la complice de l'esprit, qu'elle induit en tentation, il faut qu'elle ressuscite pour sentir le châtiment. Rien ne prévaut là contre les vaines objections des Sadducéens. Oui, le corps aura, comme l'âme, sa résurrection. Le ciel en est garant, et les païens eux-mêmes ont affirmé cette croyance, que partout leurs œuvres attestent encore à nos yeux : voyez leurs pyramides et obélisques, leurs lois et usages funéraires, leurs cimetières sacrés, les bustes et les statues, le tombeau de Mausole enfin, cette deuxième merveille du monde. Écoutez ce que chante le divin Pymandre et les secrets qu'il révèle d'Hermès Mercure Trismégiste, c'est-à-dire « trois fois grand ». Le monde est immortel, et tout ce qui le constitue l'est également, — que chacun en demeure convaincu. La terre, en divers lieux, conserve merveilleusement les corps, et ne voit-on pas tous les ans, près du Caire, au vingt-cinq mars, le miracle des ossements qui se relèvent et se meuvent durant trois jours? Soyez donc réjouies, âmes célestes, par la pensée que vous retrouverez « ces corps par vous aimés, et qui vous aimeront ». — Mais quoi! voici la fin des temps, et les prophéties s'accomplissent. La voici, la résurrection des morts, voyez-la se réaliser. Voici le fils de l'homme, le fils de Dieu. La trompette du jugement sonne : les bons sont pleins d'assurance et les méchants tremblent. Dieu le Père apparaît dans sa splendeur ineffable. Un ange appelle les nations à son tribunal. Les bourreaux sont prosternés aux pieds de leurs victimes. Un héraut proclame leur mort, leur mort éternelle. Qui pourrait fuir alors le doigt de Dieu? Tout s'élève contre eux et les accuse; les éléments leur reprochent l'abus qu'ils ont fait d'eux, en les faisant servir à leurs cruautés. — Veuille l'Esprit Saint diriger la langue du poëte, afin qu'il ne se laisse pas entraîner par la

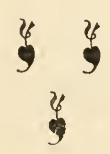
passion en prononçant ces terribles sentences. — Voici donc les faits et gestes motivant la condamnation de l'Antechrist, voici ses attentats et ses abominations. Il faut maintenant que tous ses faux et blasphématoires attributs de puissance, tiares, mitres, bannières, clefs, « chappes d'or et d'argent, et bonnets d'escarlate, et la pantouffle aussi qu'ont baisée tant de rois », tout cela soit jeté aux pieds du Christ; ils forment à la gauche un énorme monceau. A la droite ce n'est pas l'or qui abonde; ce qu'on y voit, ce sont les haillons de Lazare. Il occupe la place de ceux qui ont refusé de couvrir sa nudité, d'étancher sa soif, d'apaiser sa faim. Et ceux qui ont fait part de leur vêtement, ceux qui ont donné la goutte d'eau et le morceau de pain, ceux-là sont appelés « au royaume éternel d'une éternelle paix ». Soudain quel changement s'opère en eux! Et, d'autre part, quelle scène d'épouvantement, quand les maudits sont rejetés « au gouffre ténébreux des peines éternelles »! Tout ce que l'on vit jamais ici-bas d'effroyables tempêtes ne donne point une idée des horreurs de l'abîme où ils sont plongés sans retour. C'est alors, « enfants du siècle, abusés mocqueurs », que vous expierez vos téméraires bravades et que vous souhaiterez en vain une mort désormais impossible. Mais de tous les tourments que vous endurerez, le pire sera la connaissance et la vue des joies incomparables qui seront, dans le ciel, le partage des élus. — Tableau des satisfactions et des félicités sans nombre qui attendent les saints au séjour céleste. Le poëte, ébloui lui-même de tant de splendeurs, tombe en extase.



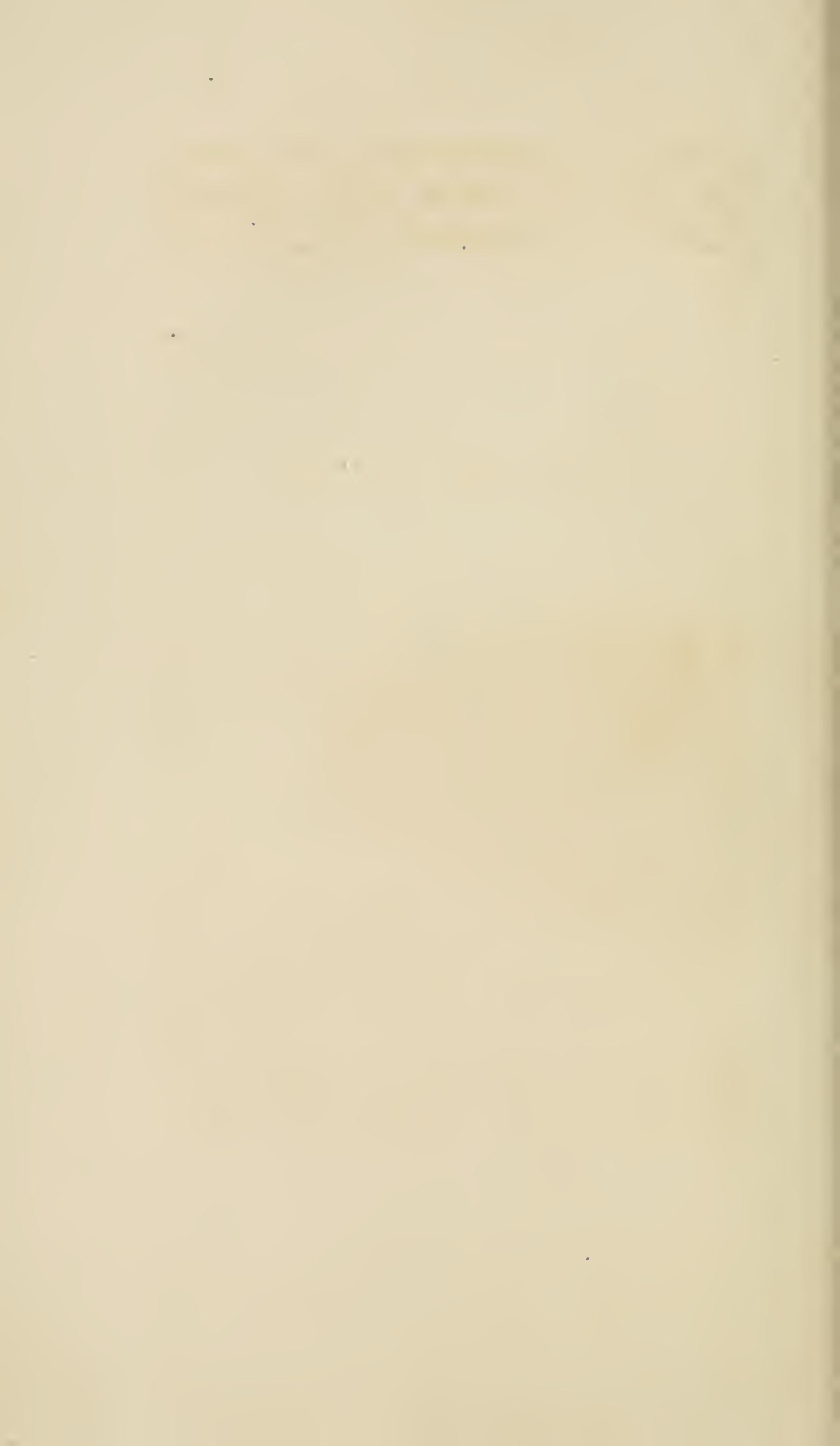


LES TRAGIQUES

DONNEZ AU PUBLIC PAR LE LARCIN
DE PROMETHÉE



DONNÉ A L'IMPRIMEUR LE 5 AOUST





AUX LECTEURS



oicy le larron Promethée, qui, au lieu de grace, demande gré de son crime, et pense vous pouvoir justement faire present de ce qui n'est pas à luy, comme ayant desrobé pour vous ce que son maistre vous desroboit à soy-mesme; et, qui plus est, ce feu que j'ay volé mouroit sans air; c'estoit un flambeau sous le muy. Mon charitable peché l'a mis en evidence : je dy charitable à vous et à son autheur. Du millieu des extremitez de la France et mesme de plus loing, notamment d'un vieil pasteur d'Angrongne, plusieurs escripts secondoient les remonstrances de vive voix par lesquelles les serviteurs de Dieu luy reprochoient le talent caché, et quelqu'un en ces termes : « Nous sommes ennuyez de livres qui enseignent; donnez nous-en pour esmouvoir, en un siecle où tout zele chrestien est pery, où la difference du vray et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang du-

quel elles sont tachées soubs les presents, et leurs inhumanitez soubs la liberalité. Les Adiaphoristes, les prophanes mocqueurs, les traficqueurs du droict de Dieu, font monstre de leur douce vie, de leur recompense, et par leur esclat ont esblouy les yeux de nos jeunes gens, que l'honneur ne picque plus, que le peril n'esveille point. » Mon maistre respondoit : « Que voulez-vous que j'espere parmy ces cœurs abastardis, sinon que de voir mon livre jetté aux ordures avec celuy de l'*Estat de l'Eglise*, l'*Aletheye*, le *Resveille-matin*, la *Legende Saincte Catherine*, et autres de cette sorte? Je gagneray une place au rolle des fols, et, de plus, le nom de turbulent, de republicain; on confondra ce que je dy des tyrans pour estre dit des roys, et l'amour loyal et la fidelité que j'ay monstrée par mon espée à mon grand Roy jusques à la fin; les distinctions que j'apporte partout seront examinées par ceux que j'offence, surtout par l'inique Justice, pour me faire declarer criminel de leze-Majesté. Attendez ma mort, qui ne peut estre loing, et puis examinez mes labeurs; chastiez-les de ce que l'amy et l'ennemy y peuvent reprendre, et en usez alors selon vos equitables jugements. » Telles excuses n'empeschoient point plusieurs doctes vieillards d'appeler nostre autheur devant Dieu et protester contre luy. Outre leurs remonstrances, je me mis à penser ainsy : Il y a trente-six ans et plus que cet œuvre est faict, assavoir aux guerres de septante et sept à Castel-Jaloux, où l'autheur commandoit quelques chevaux-legiers; et, se tenant pour mort pour les plaies receues en un combat, il traça comme pour testament cet ouvrage, lequel encores quelques années après il a peu polir et emplir. Et où sont aujourd'huy ceux à qui les actions, les factions et les choses monstrueuses de ce temps-là sont connües, sinon à fort peu, et dans peu de jours à nul? Qui prendra après nous la peine de

lire les rares histoires de nostre siecle, opprimées, esteintes et estouffées par celles des charlatans gagez? Et qui, sans l'histoire, prendra goust aux violences de nostre autheur? Doncques, avant le reste de la memoire, du zele et des sainctes passions esteintes, mon bon, mon violent desir se changea en courage : je desrobay de derriere les coffres et dessoubs les armoires les paperasses crottées et deschirées desquelles j'ay arraché ce que vous verrez. Je failli encor à quitter mon dessein sur tant de litures et d'abbreviations et mots que l'autheur mesme ne pouvoit lire, pour la precipitation de son esprit en escrivant. Les lacunes que vous y verrez à regret me despleurent au commencement, et puis j'ay estimé qu'elles contraindront un jour un bon pere de ne laisser pas ses enfants ainsy estroppiez. Je croy mesme que nous amenerons l'autheur à favoriser une edition seconde, où non seulement les deffauts seront remplis, mais quelques annotations esclairciront les lieux plus difficiles. Vous trouverez en ce livre un style souvent trop concis, moins poly que les œuvres du siecle, quelques rythmes à la reigle de son siecle, ce qui ne paroist pas aujourd'huy aux pieces qui sortent de mesmes mains, et notamment en quelques unes faictes exprès à l'envi de la mignardise qui court. C'est ce que j'espere vous presenter pour la seconde partie de mon larcin. Ce qui reschauffa mon desir et m'osta la crainte de l'offence, ce fut de voir les impudents larcins des choüettes de ce temps qui glanoyent desja sur le champ fertile avant la moisson. Je vi dans les quatrains de Mathieu jusques à trois vers de suitte desrobez dans le *Traitté des douceurs de l'affliction*, qui estoit une lettre escritte promptement à Madame, de laquelle je vous promets la responce au recueil que j'espere faire. Ainsy l'amour de l'Eglise, qui a besoing de fomentations; l'honneur de celuy que j'offence, auquel je veux

oster la negligence de ses enfants, et à ces larrons leur proye, et puis l'obligation que je veux gagner sur les meilleurs de ce siecle, sont les trois excuses que je mets avant pour mon peché. Il vient maintenant à propos que je die quelque chose sur le travail de mon maistre et sur ce qu'il a de particulier. Je l'ay servi vingt et huict ans presque tousjours dans les armées, où il exerçoit l'office de mareschal de camp avec un soing et labeur indicible, comme estimant la principale partie du capitaine d'estre present à tout. Les plus gentilles de ses pieces sortoient de sa main ou à cheval, ou dans les trenchées, se delectant non seulement de la diversion, mais encor de repaistre son esprit de viandes hors de temps et saison. Nous luy reprochions familierement cet empereur qui ne vouloit le poisson de mer que porté de cent lieues. Ce qui nous fachoit le plus, c'estoit la difficulté de luy faire relire. Quelqu'un dira : « Il y paroist en plusieurs endroits »; mais il me semble que ce qui a esté moins parfaict, par sa negligence, vaut bien encor la diligence de plusieurs. J'en dirois davantage si l'excessive loüange de mon Maistre n'estoit en quelque façon la mienne. J'ay pris quelques hardiesses envers luy, comme sur quelques mots qui sentent le vulgaire. Avant nous respondre, il fournissoit tousjours le vers selon nostre desir; mais il disoit que le bon-homme Ronsard, lequel il estimoit par dessus son siecle en sa profession, disoit quelquefois à luy et à d'autres : « Mes enfants, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison. Il y a des vocables qui sont françois naturels, qui sentent le vieux, mais le libre françois, comme *dougé*, *tenue*, *empour*, *dorne*, *bauger*, *bouge*, et autres de telle sorte. Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes, que vous les em-

ployiez et deffendiez hardiment contre des maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder, contemner, blasonner*, que *loüer, mespriser, blasmer*. Tout cela c'est pour l'escolier de Limosin. » Voylà les propres termes de Ronsard. Après que nous luy remonstrions quelques rythmes qui nous sembloient maigres, il nous disoit que Ronsard, Beze, du Beslay et Jodelle, ne les avoient pas voulu plus fecondes; qu'il n'estoit pas raisonnable que les rythmeurs imposassent des loix sur les poëmes. Sur quelques autres difficultez, comme sur les preterits feminins après les accusatifs, et telles observations, il donnoit cela à la licence et quant et quant à la richesse de la langue. Toutefois, toutes ses œuvres de ce temps ont pris les loix du temps. Et, pour les rythmes des simples aux composez ou des composez aux autres, il n'y en a que trois ou quatre en tout l'œuvre. Il approuve cette rigueur, et l'a suyvie au temps qu'elle a esté establie, sans toutesfois vouloir souffrir que les premiers poëtes de la France en soient mesestimez. Voilà pour les estoffes des parties. Voicy pour la matiere generale, et puis je dirai un mot de la disposition.

La matiere de l'œuvre a pour sept livres sept tiltres separez, qui toutefois ont quelque convenance, comme des effects aux causes. Le premier livre s'appelle *Miseres*, qui est un tableau piteux du royaume en general, d'un style bas et tragicque, n'excedant que fort peu les loix de la narration. Les *Princes* viennent après, d'un style moyen, mais satyrique en quelque façon. En cettuy-là il a esgalé la liberté de ses escripts à celle des vies de son temps, denotant le subject de ce second pour instrument du premier. Et puis il a faict contribuer aux causes des miseres l'injustice, soubs le tiltre de la *Chambre dorée;* mais ce

troisiesme de mesme style que le second. Le quart, qu'il appelle les *Feux*, est tout entier au sentiment de la religion de l'Autheur et d'un style tragicque moyen. Le cinquiesme sous le nom des *Fers*, d'un style tragicque eslevé, plus poëticque et plus hardy que les autres, sur lequel je veux conter une notable dispute entre les doctes amis de l'autheur. Rapin, un des plus excellents esprits de son siecle, blasma l'invention des tableaux celestes, disant que nul n'avoit jamais entrepris de peindre les affaires de la terre au ciel, bien les celestes en terre. L'autheur se deffendoit par les inventions d'Homere, de Virgile, et de nouveau du Tasse, qui ont feinct les conseils tenus au ciel, les brigues et partialitez des celestes sur les affaires des Grecs, des Romains, et, depuis, des chrestiens. Ce debat les poussa à en croire de tres-doctes personnages, lesquels, ayant demandé de voir la tissure de l'œuvre pour en juger, approuverent l'invention; si bien que je garde curieusement des lettres sur ce subject desrobées à mon maistre incurieux, surtout celle de monsieur de Saincte-Marthe, qui, aiant esté un des arbitres, dit ainsi : « Vous vous esgayez dans le ciel pour les affaires du ciel mesme; j'y ay pris tel goust que je crains vostre modestie. Au lieu donc de vous descourager, si vous aviez quelque chose plus haut que le ciel, vous y debvriez loger ce qui est tout celeste. » Le livre qui suit le cinquiesme s'appelle *Vengeances :* theologien et historial. Luy et le dernier, qui est le *Jugement*, d'un syle eslevé tragicque, pourront estre blasmez pour la passion partizane; mais ce genre d'escrire a pour but d'esmouvoir, et l'Autheur le tient quitte s'il peut cela sur les esprits des-ja passionnez, ou pour le moins æquanimes.

Il y a peu d'artifice en la disposition : il y paroist seulement quelques episodies comme predictions de choses

avenues avant l'œuvre clos, que l'autheur appelloit en riant ses *apopheties*. Bien veux-je constamment asseurer le lecteur qu'il y en a qui meritent un nom plus haut, comme escrittes avant les choses advenues. Je maintien de ce rang ce qui est à la præface :

> Je voi venir avec horreur
> Le Jour qu'au grand temple d'erreur...,

et ce qui suit de la stance.

Aux *Princes*, où tout ce qui est dit du fauconnier qui tue son oyseau par une corneille est sur la mort du Roy Henry troisiesme, et puis aux endroicts qui denotent la mort d'Henry quatriesme, que je monstrerois estre dit par prediction si les preuves ne designoient trop mon autheur, vous remarquerez aussy bien en la disposition la liberté des entrées avec exorde, ou celles qu'on appelle abruptes. Quant aux tiltres des livres, je fus cause de faire oster des noms estrangers, comme au troisiesme *Ubris*, au dernier *Dan*, aymant mieux que tout parlast françois.

Or voylà l'estat de mon larcin, que le pere plein de vie ne pourra souffrir deschiré et mal en poinct et le pied usé, comme sont les chevaux d'Espagne qu'on desrobe par les montagnes; il sera contrainct de remplir les lacunes, et, si je fay ma paix avec luy, je vous promets les Commentaires de tous les poincts difficiles qui vous renvoyroient à une penible recerche de l'histoire, ou à l'Onomastic. J'ay encor par devers moy deux livres d'Epigrammes françois, deux de latins, que je vous promets à la premiere commodité; et puis des *Polemicques* en diverses langues, œuvres de sa jeunesse; quelques romans; cinq livres de lettres missives, le premier de familieres pleines de railleries non communes, le second de poincts

de doctrines desmeslez entre ses amis, le troisiesme de poincts theologaux, le quatriesme d'affaires de la guerre, le cinquiesme d'affaires d'Estat. Mais tout cela attendra l'edition de l'*Histoire*, en laquelle c'est chose merveilleuse qu'un esprit igné et violent de son naturel ne se soit monstré en aucun point partisan, ait escript sans loüanges et blasmes, fidelle tesmoing et jamais juge, se contentant de satisfaire à la question du faict sans toucher à celle du droict.

La liberté de ses autres escrits a faict dire à ses ennemis qu'il affectoit plus le gouvernement aristocraticque que monarchicque, de quoy il fut accusé envers le Roy Henry quatriesme, estant lors Roy de Navarre. Ce Prince, qui avoit des-ja leu tous les *Tragicques* plusieurs fois, les voulut faire lire encores pour justifier ces accusations, et, n'y aiant rien trouvé que supportable, pourtant, pour en estre plus satisfaict, appella un jour nostre Autheur en presence des sieurs du Fay et du Pin, lesquels discouroient avec luy sur les diversitez des estats. Nostre autheur, interrogé promptement quelle estoit de toutes administrations la meilleure, respondit que c'estoit la monarchicque, selon son institution entre les François, et qu'après celle des François il estimoit le mieux celle de Pologne. Pressé davantage sur celle des François, il repliqua : « Je me tiens du tout à ce qu'en dit du Haillan, et tiens pour injuste ce qui en a esté changé, quand ce ne seroit que la submission aux Papes. Philippes le Bel estoit souverain et brave, mais il est difficille que qui subit le joug d'autruy puisse donner à ses subjects un joug supportable. » J'ay voulu alleguer ces choses pour justifier ses escripts, esquels vous verrez plusieurs choses contre la tyrannie, nulle contre la Royauté; et de faict ses labeurs, ses perils et ses playes, ont justifié son amour envers son Roy. Pour

vous en monstrer son opinion plus au net, j'ay adjousté icy trois stances qui luy serviront de confession en ce qui est de la Royauté; elles sont en une piece qui paroistra, Dieu aydant, parmy les Meslanges, à la premiere occasion. Vers la fin, après la stance qui commance :

> Roy, qui te sieds enfant sur la peau de ton pere,

suivent :

> Le regne est beau mirouer du regime du monde,
> Puis l'aristocratie en honneur la seconde,
> Suit l'estat populaire, inferieur des trois.
> Tout peut se maintenir en regnant par soy-mesme ;
> Mais j'appelle les Rois ployez sous un supreme
> Tyrans tyrannisez, et non pas de vrais Roys!
> Le Monarque du ciel en soy prend sa justice.
> Le prince de l'Enfer exerce le supplice,
> Et ne peut ses rigueurs esteindre ou eschauffer.
> Le Roy regnant par soy, aussy humble que brave,
> Est l'image de Dieu; mais du tyran esclave
> Le dur gouvernement, image de l'Enfer.
> Celuy n'est souverain qui reconnoist un maistre;
> Plus infame valet qui est valet d'un prestre.
> Servir Dieu, c'est regner; ce regne est pur et doux.
> Rois de Septentrion, heureux princes et sages,
> Vous estes souverains, qui ne debvez hommages,
> Et qui ne voiez rien entre le ciel et vous.

Voilà, le plus au vif que j'ay peu, le crayon de mon maistre. Quant à son nom, on n'exprime point les noms dans les tableaux; il est temps que vous l'oyez par sa bouche, de laquelle vous n'aurez point de loüanges serviles, mais bien des libres et franches veritez.

DEUX SONNETS DE DANIEL CHAMIER

L'UN POUR METTRE AU DEVANT

DU LIVRE INTITULÉ *LES FEUX*

POUR LES FEUX



n mesme esprit de feu fit la saison fertile
Des champions du Christ, qui au feu, qui en l'eau
Et aux fers ont montré ce courage nouveau
Et paisible aux torments, et en la nuict facile.

Mesme feu anima cet Angelique style
Qui fait fleurir les morts et revivre au tombeau,
Encouragea l'autheur aux mespris du couteau,
Et d'un funeste arrest et de la mort civile.

Tesmoing des saincts tesmoings, vray martyr des martyrs,
Tu te mesle avec eux pour le moins de desirs.
Chacun de vous faict part de l'estat où vous estes,

Et là prend de l'autruy : car, en changeant de sort,
Tu les fais, Aubigné, après leur mort poëtes;
Ils te font, Aubigné, martyr avant ta mort.

SONNET DU MESME

POUR LES JUGEMENTS



t vous ne pensiez pas, ô monstres de nature !
Vous ne le croyiez pas, qu'il y eust dans les cieux
Un Dieu qui recerchast, et juste et curieux,
Vos forfaicts, pour en faire une vengeance dure !

Voyez-le, ô malheureux! dans la belle peinture
Des tableaux d'Aubigné, et, consequentieux,
Vivez doresnavant sans desmentir vos yeux,
Repeus des doctes traicts de cette portraiture.

Que pensez-vous, meschants? Les bons meurent de peur
Aux foudres de ces vers qui leur font voir l'erreur (sic)
De vos maux et des maux qui vos maux vont suivant.

Braves vers, graves vers, qui d'une voix terrible
Vous crient : O Tyrans! voyez qu'il est horrible
De choir entre les mains de ce grand Dieu vivant.

SONNET

QU'UNE PRINCESSE ESCRIVIT A LA FIN DES TRAGICQUES.



trop subtil larron, ou bien hardi preneur ;
Non preneur seulement, mais voleur ordinaire ;
Non seulement voleur, mais tyran sanguinaire,
Qui, abbaissant autruy, fay gloire de ton heur ;

Enchanteur des esprits et violent sonneur,
Qui tonnant nous estonne, et parlant nous faict taire,

Et, n'epargnant la main non plus que l'adversaire,
J'ay tiens les biens, la vie, l'ame avec l'honneur.

Tu monstres ton enfant, tu fais cacher les nostres ;
Tu prends tout seul le los qu'on partageoit aux autres,
Tu le rends des neuf sœurs maistre, et non pas mignon.

Tu ravis d'Apollon la lyre avec main forte,
Et, au lieu qu'en fureur Parnasse nous transporte,
Tu transportes Parnasse au desert du d'Ognon.





PREFACE

L'AUTHEUR A SON LIVRE

Va, Livre, tu n'es que trop beau
Pour estre né dans le tombeau
Duquel mon exil te delivre;
Seul pour nous deux je veux perir :
Commence, mon enfant, à vivre,
Quand ton pere s'en va mourir.

Encores vivray-je par toy,
Mon filz, comme tu vis par moy;
Puis il faut, comme la nourrice
Et fille du Romain grison,
Que tu allaicte et tu cherisse
Ton pere en exil, en prison.

Pour hardy, ne te cache point :
Entre chez les Roïs mal en poinct :
Que la pauvreté de ta robbe
Ne te fasse honte ni peur,
Ne te diminue ou desrobe
La suffisance ni le cœur.

Porte comme au Senat romain
L'advis et l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et monstra, hideux ; effronté,
De la façon, non du langage,
La mal-plaisante verité.

Si on te demande pourquoy
Ton front ne se vante de moy,
Dis-leur que tu es un posthume
Desguisé, craintif et discret,
Que la Verité a coustume
D'accoucher en un lieu secret.

Ta trenche n'a or ne couleur ;
Ta couverture sans valeur
Permet, s'il y a quelque joye,
Aux bons la trouver au dedans ;
Aux autres facheux je t'envoye
Pour leur faire grincer les dents.

Aux uns tu donneras de quoy
Gemir et chanter avec toy,
Et les autres en ta lecture,
Fronçants le sourcil de travers,
Trouveront bien la couverture

Plus aggreable que tes vers.
Pauvre enfant, comment parois-tu
Paré de la seule vertu?
Car, pour une ame favorable,
Cent te condamneront au feu;
Mais c'est ton but invariable
De plaire aux bons et plaire à peu.
Ceux que la peur a revoltez
Diffameront tes veritez,
Comme faict l'ignorante lie :
Heureux livre qui en deux rangs
Distingue la troupe ennemie
En lasches et en ignorants.
Bien que de moy des-ja soit né
Un pire et plus heureux aisné,
Plus beau et moins plein de sagesse,
Il chasse les cerfs et les ours,
Tu desniaises son aisnesse
Et son partage est en amours.
Mais le second, pour plaire mieux
Aux vitieux, fut vitieux :
Mon esprit par luy fit espreuve
Qu'il estoit de feu transporté;
Mais ce feu plus propre se treuve
A brusler qu'à donner clarté.
J'eus cent fois envie et remord
De mettre mon ouvrage à mort.
Je voulois tuer ma folie :
Cet enfant bouffon m'appaisoit.

En fin, pour la fin de sa vie
Il me despleut, car il plaisoit.
Suis-je fascheux de me joüer
A mes enfants, de les loüer?
Amis, pardonnez-moi ce vice :
S'ils sont camus et contrefaicts,
Ni la mere ni la nourrice
Ne trouvent point leurs enfants laids.
Je pense avoir esté sur eux
Et pere et juge rigoureux :
L'un à regret a eu la vie,
A mon gré chaste et assez beau ;
L'autre ensevelit ma folie
Dedans un oublieux tombeau.
Si, en mon volontaire exil,
Un juste et severe sourcil
Me reprend de laisser en France
Les traces de mon perdu temps,
Ce sont les fleurs et l'esperance,
Et cecy les fruicts de mes ans.
Aujourd'huy abordé au port
D'une douce et civile mort,
Comme en une terre feconde,
D'autre humeur je fay d'autres vers,
Marri d'avoir laissé au monde
Ce qui plaist au monde pervers.
Alors je n'adorois sinon
L'image vaine du renom,
Renom de douteuse esperance :

Icy sans espoir, sans esmoi,
Je ne veux autre recompense
Que dormir satisfaict de moi.
Car la gloire nous n'estallons
Sur l'eschaffaut en ces vallons;
En ma libre-franche retraitte,
Les triomphes des orgueilleux
N'entrent pas dedans ma logette,
Ni les desespoirs sourcilleux.
Mais, là où les triomphes vains
Peuvent dresser leurs chefs hautains,
Là où se tient debout le vice,
Là est le logis de la peur;
Ce lieu est lieu de precipice,
Faict dangereux par sa hauteur.
Vallons d'Angrongne bien heureux,
Vous bien-heureux les mal-heureux,
Separants des fanges du monde
Vostre chrestienne liberté,
Vous deffendez à coups de fonde
Les logis de la Verité.
Dedans la grotte d'un rocher
La pauvrette a voulu cercher
Sa maison, moins belle et plus seure;
Ses pertuis sont arcs triomphants,
Où la fille du ciel asseure
Un azile pour ses enfants.
Car je la trouve dans le creux
Du logis de soy tenebreux,

Logis esleu pour ma demeure .
Où la verité sert de jour,
Où mon ame veut que je meure ,
Furieuse de sainct amour.
Je cerchois de mes tristes yeux
La verité aux aspres lieux ,
Quand de cette obscure tasniere
Je vis resplendir la clarté
Sans qu'il y eust autre lumiere :
Sa lumiere estoit sa beauté.
J'attache le cours de mes ans
Pour vivre à jamais au dedans :
Mes yeux, de la premiere veüe,
Bien que transis et esplorez ,
L'eurent à l'instant recognuë
A ses habits tout dechirez.
« *C'est toy, di-je , qui sceus ravir*
Mon ferme cœur à te servir ;
A jamais tu seras servie
De luy, tant qu'il sera vivant.
Peut-on mieux conserver sa vie
Que [de] la perdre en te servant ?
« *De celuy qui aura porté*
La rigoureuse verité
Le salaire est la mort certaine :
C'est un loyer bien à propos :
Le repos est fin de la peine ,
Et la mort est le vray repos. »
Je commençois à arracher

Des cailloux polis d'un rocher,
Et elle tordoit une fonde ;
Puis nous jettions par l'univers,
En forme d'une pierre ronde,
Ses belles plaintes et mes vers.
Quelquefois, en me proumenant,
La verité m'alloit menant
Aux lieux où celle qui enfante,
De peur de se perdre, se perd,
Et où l'Eglise qu'on tourmente
S'enferma d'eau dans le desert.
O desert promesse des cieux,
Infertille, mais bien-heureux !
Tu as une seule abondance,
Tu produis les celestes dons,
Et la fertilité de France
Ne gist qu'en espineux chardons.
Tu es circuï, non surpris,
Et menacé sans estre pris.
Le dragon ne peut, et s'essaie :
Il ne peut nuire que des yeux.
Assez de cris et nulle plaie
Ne force le destin des cieux.
Quel chasteau peut si bien loger?
Quel roy si heureux qu'un berger?
Quel sceptre vaut une houlette?
Tyrans, vous craignez mes propos :
J'auray la paix en ma logette,
Vos palais seront sans repos.

Je sens ravir dedans les cieux
Mon ame aussy bien que mes yeux
Quand en ces montagnes j'advise
Ces grands coups de la verité
Et les beaux combats de l'Eglise
Signalez à la pauvreté.
Je voy les places et les champs,
Là où l'effroy des braves camps,
Qui de tant de rudes batailles
Rapportoient les fers triomphants,
Purent les chiens de leurs entrailles
Deffaicts de la main des enfants.
Ceux qui par tant et tant de fois
Avoient veu le dos des François
Eurent bras et cœur inutile;
Comme cerfs paoureux et legers,
Ils se virent chassez trois mille
Des fondes de trente bergers.
Là l'enfant attend le soldat,
Le pere contre un chef combat,
Encontre le tambour qui gronde
Le psalme esleve son doux ton,
Contre l'acquebouze la fonde,
Contre la picque le baston.
Là l'enseigne voloit en vain,
En vain la trompette et l'airin,
Le phifre espouvante au contraire
Ceux-là qu'il debvoit eschauffer :
Ils sentoient que Dieu sçavoit faire

La toile aussi dure que fer.
L'ordre tesmoing de leur honneur
Aux chefs ne rechauffa le cœur;
Rien ne servit l'experience
Des braves lieutenants de Roy:
Ils eurent peur sans connoissance
Comment ils fuyoient et pourquoy.
Aux cœurs de soy victorieux
La Victoire fille des cieux
Et la Gloire aux ailes dorées
Presentent chacune un chappeau;
Les insolences esgarées
S'esgarent loing de ce troupeau.
Dieu fit là merveille, ce lieu
Est le sanctuaire de Dieu;
Là Satan n'a l'yvroie mise
Ni la semence de sa main;
Là les agnelets de l'Eglise
Sautent au nez du loup romain.
N'est-ce pour ouvrir noz esprits?
N'avons-nous pas encore appris
Par David que les grands du monde
Sont impuissants encontre nous,
Et que Dieu ne veut qu'une fonde
Pour instrument de son courroux?
Il se veut rendre assubjectis,
Par les moiens les plus petits,
Les fronts plus hautains de la terre;
Et, pour terrasser à l'envers

Les Pharaons, il leur faict guerre
Avec les mouches et les vers.
Les Cireniens enragez,
Un jour en bataille rangez,
Despitoient le ciel et le foudre,
Voulants arracher le soleil;
Et Dieu prit à leurs piedz la poudre
Pour ses armes et leur cercueil.
Quand Dieu veut nous rendre vaincœurs,
Il ne choisit rien que les cœurs,
Car toutes mains luy sont pareilles,
Et mesmes entre les payens,
Pour y desployer ses merveilles,
Il s'est joüé de ses moyens.
L'exemple de Scevole est beau,
Qui, ayant failly du couteau,
Chassa d'une brave parolle
L'ennemy du peuple Romain;
Et le feu qu'endura Scevole
Fit plus que le coup de sa main.
Contre les tyrans violents
Dieu choisit les cœurs plus bruslants;
Et quand l'Eglise se renforce
D'autres que de ses citoyens,
Alors Dieu affoiblit sa force,
La maudit et tous ses moyens.
Car, quand l'Eternel fit le choix
Des deux des premiers de ses Roys,
Rien pour les morgues tromperesses

Ne se fit, ni pour les habits :
L'un fut pris entre les asnesses,
Et l'autre entre les brebis.
O mauvais secours aux dangers
Qu'un chef tiré des estrangers!
Heureuse françoise province
Quand Dieu propice t'accorda
Un prince, et te choisit un prince
Des pavillons de son Juda.
Mal-heur advint sur nos François
Quand nous bastismes sur François
Et ses mal-contentes armées
Les forces d'un Prince plus fort :
Helas! elles sont consumées,
Et nous sur le sueil de la mort.
Autant de tisons de courroux
De Dieu courroucé contre nous
Furent ces troupes blasphemantes :
Nous avons appris cette fois
Que ce sont choses differentes
Que l'Estat de Dieu et des Roys.
Satan, ennemi caut et fin,
Tu voyois trop proche ta fin ;
Mais tu vis d'un œil pasle et blesme
Nos cœurs ambitieux jaloux,
Et des-lors tu nous fis nous mesmes
Combattre pour et contre nous.
Les Samsons, Gedeons, et ceux
Qui n'espargnerent paresseux

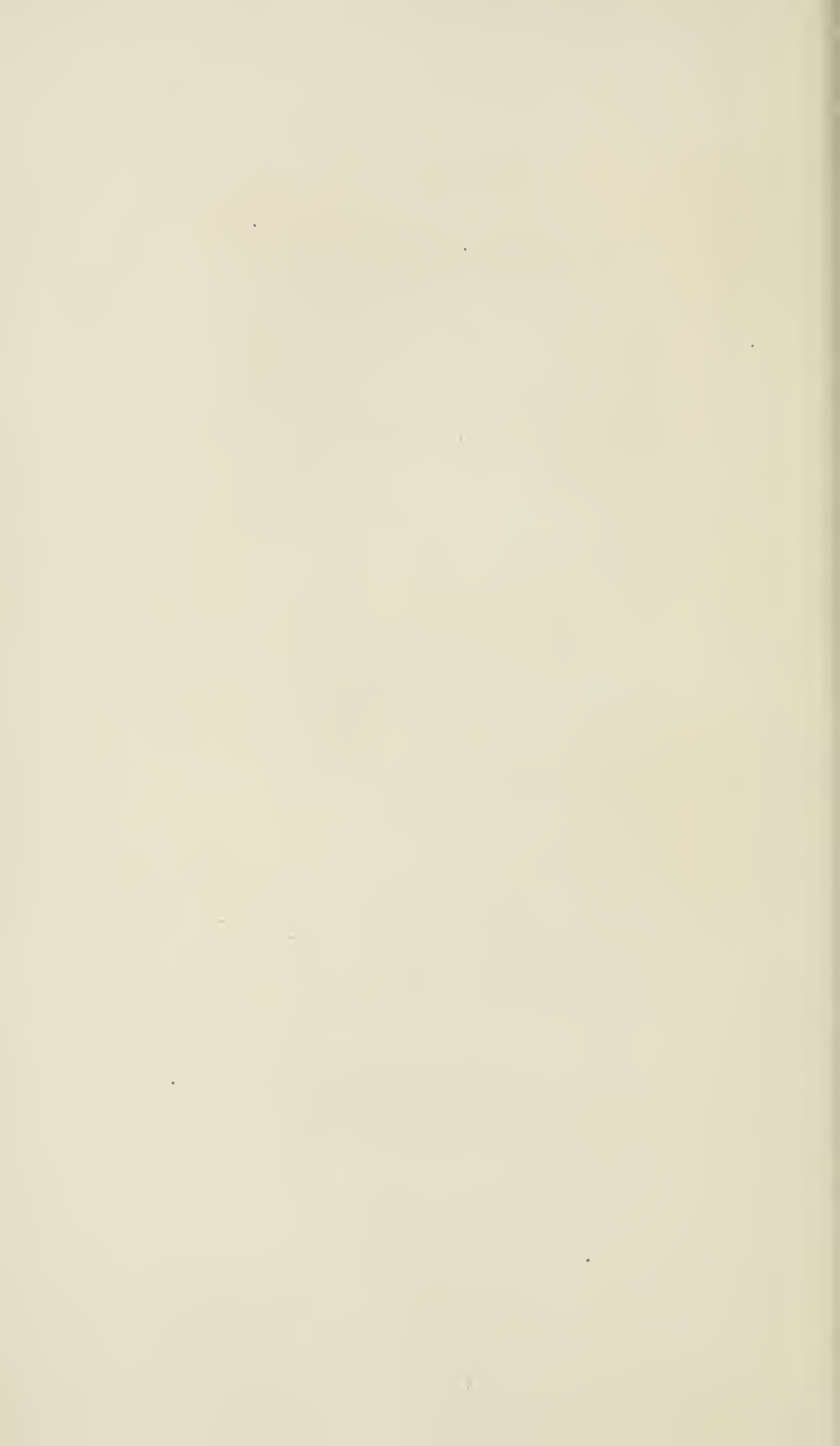
Le corps, le hasard et la peine,
Pour, dans les feux d'un chaud esté,
Boire la glace à la fontaine,
Remenerent la Verité.
Rend-toy, d'un soin continuel,
Prince, Gedeon d'Israël ;
Boy le premier dedans l'eau vive,
En cette eau trempe aussy ton cœur :
Il y a de la peine oisive
Et du desir qui est labeur.
Bien que tu as autour de toy
Des cœurs et des yeux pleins de foy,
J'ai peur qu'une Dalide fine
Couppe ta force et tes cheveux,
Te livre à la gent Philistine
Qui te prive de tes bons yeux.
Je voi venir avec horreur
Le jour qu'au grand temple d'erreur
Tu feras rire l'assistance ;
Puis, donnant le dernier effort
Aux deux colomnes de la France,
Tu te baigneras en la mort.
Quand ta bouche renoncera
Ton Dieu, ton Dieu la percera,
Punissant le membre coupable ;
Quand ton cœur, desloyal mocqueur,
Comme elle sera punissable,
Alors Dieu percera ton cœur.
L'amour premier t'aveuglera

Et puis le meurtrier frappera.
Desja ta veuë enveloppée
N'attend que le coup du couteau,
Ainsy que la mortelle espée
Suit de près le triste bandeau.
Dans ces cabinets lambrissez,
D'idoles de cour tapissez,
N'est pas la verité connüe :
La voix du Seigneur des Seigneurs
S'escrit sur la roche cornüe,
Qui est plus tendre que nos cœurs.
Ces monts ferrez, ces aspres lieux,
Ne sont pas si doux à nos yeux,
Mais l'ame y trouve ses delices;
Et, là où l'œil est contenté
Des braves et somptueux vices,
L'œil de l'ame y est tourmenté.
Echos, faictes doubler ma voix,
Et m'entendez à cette fois;
Mi-celestes roches cornües,
Poussez mes plaintes dedans l'air,
Les faisant du recoup des nues
En France une autre fois parler.
Amis, en voyant quelquefois
Mon ame sortir de ses loix,
Si pour bravement entreprendre
Vous reprenez ma saincte erreur,
Pensez que l'on ne peut reprendre
Toutes ces fureurs sans fureur.

Si mon esprit audacieux
Veut peindre le secret des cieux,
J'attaque les dieux de la terre :
Il faut bien qu'il me soit permis
De fouiller, pour leur faire guerre,
L'arcenal de leurs ennemis.
Je n'excuse pas mes escrits
Pour ceux-là qui y sont repris :
Mon plaisir est de leur desplaire.
Amis, je trouve en la raison
Pour vous et pour eux fruict contraire,
La medecine et le poison.
Vous loüerez Dieu, ils trembleront ;
Vous chanterez, ils pleureront :
Argument de rire et de craindre
Se trouve en mes vers, en mes pleurs,
Pour redoubler et pour estreindre
Et vos plaisirs et leurs fureurs.
Je plains ce qui m'est ennemy,
Les monstrant j'ay pour eux gemy :
Car qui veut garder la justice,
Il faut haïr distinctement
Non la personne, mais le vice,
Servir, non cercher l'argument.
Je sçay que les enfants bien nez
Ne chantent, mais sont estonnez,
Et ferment les yeux debonnaires
(Comme deux des fils de Noé),
Voyants la honte de leurs peres

Que le vin fumeux a noyé.
Ainsy un temps de ces felons
(Les yeux bouchez à reculons)
Nous cachions l'orde vilenie;
Mais nous les trouvons ennemis,
Et nos peres de la patrie,
Qui ne pechent plus endormis.
Rend donc, ô Dieu, si tu connois
Mon cœur meschant, ma voix sans voix.
O Dieu! tu l'esleve au contraire;
C'est trop retenu mon debvoir;
Ce qu'ils n'ont pas horreur de faire,
J'ay horreur de leur faire voir.
Sors, mon œuvre, d'entre mes bras;
Mon cœur se plaint, l'esprit est las
De cercher au droict une excuse:
Je vay le jour me refusant
Lorsque le jour je te refuse,
Et je m'accuse en t'excusant.
Tu es né legitimement,
Dieu mesme a donné l'argument;
Je ne te donne qu'à l'Eglise:
Tu as pour support l'equité,
La verité pour entreprise,
Pour loyer l'immortalité.







LIVRE PREMIER

MISERES



uisqu'il faut s'attaquer aux legions de Rome,
Aux monstres d'Italie, il faudra faire comme
Hannibal, qui, par feux d'aigre humeur arrosez,
Se fendit un passage aux Alpes embrazez.
Mon courage de feu, mon humeur aigre et forte,
Au travers des sept monts fait breche au lieu de porte.
Je brise les rochers et le respect d'erreur
Qui fit douter Cæsar d'une vaine terreur.
Il vit Rome tremblante, affreuse, eschevelée,
Qui, en pleurs, en sanglots, mi-morte, desolée,
Tordant ses doigts, fermoit, deffendoit de ses mains

A Cæsar le chemin au lieu de ses germains.
Mais dessous les autels des idoles j'advise
Le visage meurtry de la captive Eglise,
Qui à sa delivrance (aux despens des hazards)
M'appelle, m'animant de ses trenchants regards.
Mes desirs sont des-ja volez outre la rive
Du Rubicon troublé: que mon reste les suive
Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas
Qu'autre homme l'ait jamais escorché de ses pas.
Pour Mercures croisez, au lieu de Pyramides,
J'ay de jour le pilier, de nuict les feux pour guides.
Astres, secourez-moy; ces chemins enlacez
Sont par l'antiquité des siecles effacez,
Si bien que l'herbe verde en ses sentiers accrüe
Est faicte une prairie espaisse, haute et drüe.
Là où estoient les feux des Prophetes plus vieux,
Je tends comme je puis le cordeau de mes yeux.
Puis je cours au matin, de ma jambe arrossée
J'esparpille à costé la premiere rosée,
Ne laissant après moy trace à mes successeurs
Que les reins tous ployez des inutiles fleurs,
Fleurs qui tombent si tost qu'un vray soleil les touche,
Ou que Dieu fenera par le vent de sa bouche.
Tout-puissant, tout-voyant, qui du haut des hauts cieux
Fends les cœurs plus serrez par l'esclair de tes yeux,
Qui fis tout, et conneus tout ce que tu fis estre:
Tout parfaict en ouvrant, tout parfait en connoistre,
De qui l'œil tout courant, et tout voyant aussy,
De qui le soing sans soing prend de tout le soucy,
De qui la main forma exemplaires et causes,
Qui preveus les effects dès le naistre des choses:
Dieu, qui d'un style vif, comme il te plaist, escris

Le secret plus obscur en l'obscur des esprits,
Puis que de ton amour mon ame est eschauffée,
Jalouze de ton nom, ma poictrine, embrazée
De ton feu pur, repurge aussy de mêmes feux
Le vice naturel de mon cœur vitieux;
De ce zele tres-sainct rebrusle-moy encore,
Si que (tout consommé au feu qui me devore,
N'estant serf de ton ire, en ire transporté
Sans passion) je sois propre à ta verité.
Ailleurs qu'à te loüer ne soit abandonnée
La plume que je tiens, puis que tu l'as donnée.
Je n'escry plus les feux d'un amour inconneu;
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprens bien plus haut, car j'apprens à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
Ces ruisselets d'argent que les Grecs nous feignoient,
Où leurs poëtes vains beuvoient et se baignoient,
Ne courent plus icy; mais les ondes si claires,
Qui eurent les saphyrs et les perles contraires,
Sont rouges de nos morts; le doux bruit de leurs flots,
Leur murmure plaisant, hurte contre des os.
Telle est, en escrivant, non ma commune image;
Autre fureur qu'amour reluit en mon visage.
Sous un inique Mars, parmy les durs labeurs
Qui gastent le papier, et l'ancre de sueurs,
Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées,
Nous avortons ces chants au millieu des armées,
En delassant nos bras de crasse tous roüillez,
Qui n'osent s'esloigner des brassards despoüillez.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes
Est ores estouffé de l'esclat des trompettes :
Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y deffaut.

La Mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut :
Le juge criminel tourne et emplit son urne ;
D'icy, la botte en jambe, et non pas le cothurne,
J'appelle Melpomene, en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hypocrene, esveillant cette sœur
Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,
Eschevellée, affreuse, et bramant en la sorte
Que faict la biche après le faon qu'elle a perdu.
Que la bouche luy saigne, et son front esperdu
Face noircir du ciel les voûtes esloignées ;
Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignées,
Quand, espuisant ses flancs de redoublez sanglots,
De sa voix enroüée elle bruira ces mots :
« *O France desolée! ô terre sanguinaire!*
Non pas terre, mais cendre : ô mere! si c'est mere
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main.
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
S'esmeut des obstinez la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se debat,
Et le fruict de ton flanc faict le champ du combat. »
Je veux peindre la France une mere affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tetins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnoit à son besson l'usage :
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie ;
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshuy,

Ayant dompté longtemps en son cœur son ennuy,
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mere.
Ni les souspirs ardens, les pitoyables cris,
Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflict se rallume et faict si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme esplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte;
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglants,
Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchants.
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
Celuy qui a le droict et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.
Adonc se perd le laict, le suc de sa poictrine;
Puis, aux derniers aboys de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
Or, vivez de venin, sanglante geniture.
Je n'ay plus que du sang pour vostre nourriture! »
Quand esperdu je voy les honteuses pitiez,
Et du corps divisé les funebres moitiez;
Quand je voy s'apprester la tragedie horrible
Du meurtrier de soy-mesme, aux autres invincible,
Je pense encore voir ung monstrueux geant
Qui va de braves mots les hauts cieux outrageant,
Superbe, florissant, si brave qu'il se treuve
Nul qui de sa valeur entreprenne la preuve;
Mais, lorsqu'il ne peut rien rencontrer au dehors

Qui de ses bras nerveux endure les efforts,
Son corps est combattu, à soy-mesme contraire;
Le sang pur ha le moins : le flegme et la colere
Rend le sang non plus sang; le peuple abat ses loix :
Tous nobles et tous roys, sans nobles et sans roys;
La masse degenere en la melancholie;
Ce vieil corps tout infect, plein de sa discrasie,
Hydropique, faict l'eau, si bien que ce geant,
Qui alloit de ses nerfs ses voisins outrageant,
Aussy foible que grand, n'enfle plus que son ventre;
Ce ventre dans lequel tout se tire, tout entre,
Ce faux dispensateur des commungs excrements
N'envoye plus aux bords les justes aliments;
Des jambes et des bras les os sont sans moelle;
Il ne va plus en haut, pour nourrir la cervelle,
Qu'un chime venimeux, dont le cerveau nourry
Prend matiere et liqueur d'un champignon pourry.
Ce grand geant, changé en une horrible beste,
A, sur ce vaste corps, une petite teste,
Deux bras foibles, pendants, des-ja secs, des-ja morts,
Impuissants de nourrir et deffendre le corps;
Les jambes, sans pouvoir porter leur masse lourde,
Et à gauche et à droict font porter une bourde.
Financiers, justiciers, qui opprimez de faim
Celuy qui vous faict naistre ou qui deffend le pain,
Soubs qui le laboureur s'abbreuve de ses larmes,
Qui souffrez mandier la main qui tient les armes,
Vous, ventre de la France, enflé de ses langueurs,
Faisant orgueil de vent, vous monstrez vos vigueurs.
Voyez la tragedie, abbaissez vos courages.
Vous n'estes spectateurs, vous estes personages :
Car encor vous pourriez contempler de bien loing

Une nef sans pouvoir luy aider au besoing,
Quand la mer l'engloutit, et pourriez de la rive,
En tournant vers le ciel la face demi-vive,
Plaindre sans secourir ce mal oisivement.
Mais quand, dedans la mer, la mer pareillement
Vous menace de mort, courez à la tempeste :
Car avec le vaisseau vostre ruine est preste.
La France donc encor est pareille au vaisseau
Qui, outragé des vents, des rochers et de l'eau,
Loge deux ennemis : l'un tient avec sa troupe
La proïe, et l'autre a pris sa retraitte à la pouppe.
De canons et de feux chacun met en esclats
La moitié qui s'oppose, et font verser en bas,
L'un et l'autre enyvré des eaux et de l'envie,
Ensemble le navire et la charge et la vie,
En cela le vainqueur ne demeurant plus fort
Que de voir son haineux le premier à la mort,
Qu'il seconde, authochyre, aussy tost de la sienne,
Vainqueur, comme l'on peut vaincre à la cadmeene.
Barbares en effect, François de nom, François,
Vos fausses loix ont eu des faux et jeunes roys,
Impuissants sur leurs cœurs, cruels en leur puissance;
Rebelles, ils ont veu la desobeissance.
Dieu sur eux et par eux desploia son courroux,
N'ayant autres bourreaux de nous-mesmes que nous.
Les roys, qui sont du peuple et les roys et les peres,
Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires;
Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,
La crainte des vivants; ils succedent au lieu
Des heritiers des morts; ravisseurs de pucelles,
Adulteres, souillants les couches des plus belles
Des maris assommez, ou bannis pour leur bien.

Ils courent sans repos, et, quand ils n'ont plus rien
Pour souler l'avarice, ils cerchent autre sorte
Qui contente l'esprit d'une ordure plus forte.
Les vieillards enrichis tremblent le long du jour;
Les femmes, les maris, privez de leur amour,
Par l'espais de la nuict se mettent à la fuitte;
Les meurtriers souldoyez s'eschauffent à la suitte.
L'homme est en proye à l'homme : un loup à son pareil.
Le pere estrangle au lict le fils, et le cercueil
Preparé par le fils sollicite le pere.
Le frere avant le temps herite de son frere.
On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,
Des poisons inconnus, ou les sanglants cousteaux
Travaillent au midy, et le furieux vice
Et le meurtre public ont le nom de justice.
Les belistres armez ont le gouvernement,
Le sac de nos citez; comme anciennement
Une croix bourguignonne espouvantoit nos peres,
Le blanc les faict trembler, et les tremblantes meres
Pressent à l'estomach leurs enfants esperdus,
Quand les grondants tambours sont battants entendus.
Les places de repos sont places estrangeres,
Les villes du millieu sont les villes frontieres;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.
L'honorable bourgeois, l'exemple de sa ville,
Souffre devant ses yeux violer femme et fille,
Et tomber sans mercy dans l'insolente main
Qui s'estendoit naguere à mandier du pain.
Le sage justicier est traisné au supplice,
Le mal-faicteur luy faict son procès; l'injustice
Est principe de droict; comme au monde à l'envers,

Le vieil pere est fouëtté de son enfant pervers.
Celuy qui en la paix cachoit son brigandage,
De peur d'estre puni, estalle son pillage.
Au son de la trompette, au plus fort des marchez,
Son meurtre et son butin sont à l'ancan preschez,
Si qu'au lieu de la roüe, au lieu de la sentence,
La peine du forfaict se change en recompense.
Ceux qui n'ont discerné les querelles des grands
Au lict de leur repos tressaillent, entendants.
En paisible minuict, que la ville surprise
Ne leur promet sauver rien plus que la chemise.
Le soldat trouve encor quelque espece de droict,
Et mesme, s'il pouvoit, sa peine il luy vendroit.
L'Espagnol mesuroit les rançons et les tailles
De ceux qu'il retiroit du meurtre des batailles
Selon leur revenu; mais les François n'ont rien,
Pour loy de la rançon des François, que le bien.
Encor vous bien-heureux qui, aux villes fermées,
D'un mestier inconnu avez les mains armées,
Qui goustez en la peur l'alternatif sommeil
De qui le repos est à la fievre pareil;
Mais je te plains, rusticq, qui, ayant, la journée,
Ta pentelante vie en rechignant gaignée,
Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,
Et la fuitte, et la faim, injuste payement.
Le paysan de cent ans, dont la teste chenuë
Est couverte de neige, en suivant sa charruë,
Voit galopper de loing l'argolet outrageux,
Qui d'une rude main arrache les cheveux,
L'honneur du vieillard blanc, picqué de son ouvrage,
Par qui la seule faim se trouvoit au village.
Ne voit-on pas des-ja, dès trois lustres passez,

Que les peuples fuiards des villages chassez
Vivent dans les forests : là chacun d'eux s'asserre
Au ventre de leur mere, aux cavernes de terre :
Ils cerchent, quand l'humain leur refuse secours,
Les bauges des sangliers et les roches des ours,
Sans conter les perdus, à qui la mort propice
Donne poison, cordeau, le fer, le precipice.
Ce ne sont pas les grands, mais les simples paysans
Que la terre connoist pour enfants complaisants.
La terre n'ayme pas le sang ni les ordures.
Il ne sort des tyrans et de leurs mains impures
Qu'ordures ni que sang. Les aimez laboureurs
Ouvragent son beau sein de si belles couleurs,
Font courir les ruisseaux dedans les verdes prées,
Par les sauvages fleurs en esmail diaprées ;
Ou par ordre et compas les jardins azurez
Monstrent au ciel riant leurs carreaux mesurez,
Les parterres tondus, et les droictes allées
Des droicturieres mains au cordeau sont reiglées ;
Ils sont peintres, brodeurs, et puis leurs grands tapis
Noircissent de raisins et jaunissent d'espics ;
Les ombreuses forests, leurs demeures plus franches,
Esventent leurs sueurs et les couvrent de branches.
La terre semble donc, pleurante de souci,
Consoler les petits en leur disant ainssi :
« *Enfants de ma douleur, du haut ciel l'ire esmeuë,*
Pour me vouloir tuer, premierement vous tuë ;
Vous languissez, et lors le plus doux de mon bien
Va soulant de plaisirs ceux qui ne valent rien.
Or, attendant le temps que le ciel se retire,
Ou que le Dieu du ciel destourne ailleurs son ire,
Pour vous faire gouster de ses douceurs après,

Cachez-vous soubs ma robbe en mes noires forests,
Et, au fond du malheur, que chacun de vous entre
Par deux fois, mes enfants, dans l'obscur de mon ventre.
Les faineants ingrats font brusler vos labeurs,
Vos seins sentent la faim et vos fronts les sueurs.
Je mets de la douceur aux ameres racines,
Car elles vous seront viande et medecines,
Et je retireray mes benedictions
De ceux qui vont succant le sang des nations :
Tout pour eux soit amer ; qu'ils sortent, execrables,
Du lict sans reposer, allouvis de leurs tables. »
Car, pour monstrer comment en la destruction
L'homme n'est plus un homme, il prend refection
Des herbes, des charongnes, des viandes non prestes,
Ravissant les repas apprestez pour les bestes.
La racine douteuse est prise sans danger,
Bonne, si on la peut amollir et manger.
Le conseil de la faim apprend aux dents par force
A piller des forests et la robbe et l'escorce.
La terre sans façon a honte de se voir,
Cerche encor[e] des mains et n'en peut plus avoir.
Tout logis est exil ; les villages champestres,
Sans portes et planchers, sans portes et fenestres,
Font une mine affreuse, ainsy que le corps mort
Monstre, en monstrant les os, que quelqu'un luy faict tort.
Les loups et les renards et les bestes sauvages
Tiennent place d'humains, possedent les villages,
Si bien qu'en mesme lieu où, en paix, on eut soing
De reserrer le pain, on y cueille le foing.
Si le rusticque peut desrober à soy-mesme
Quelque grain recelé par une peine extresme,
Esperant sans espoir la fin de ses malheurs,

Lors on peut voir coupler troupe de laboureurs,
Et d'un soc attaché faire place en la terre
Pour y semer le bled, le soustien de la guerre;
Et puis, l'an ensuivant, les miserables yeux
Qui des sueurs du front trempoient, laborieux,
Quand, subissant le joug des plus serviles bestes,
Liez comme des bœufs, ils se couploient par testes,
Voyant d'un estranger la ravissante main
Qui leur tire la vie et l'espoir et le grain.
Alors, baignez en pleurs, dans les bois ils retournent;
Aux aveugles rochers les affligez sejournent;
Ils vont souffrant la faim, qu'ils portent doucement,
Au pris du desplaisir et infernal tourment
Qu'ils sentirent jadis, quand leurs maisons remplies
De demons encharnez, sepulchres de leurs vies,
Leur servoient de crottons, ou pendus par les doigts
A des cordons tranchants, ou attachez au bois
Et couchez dans le feu, ou de graisses flambantes
Les corps nuds tenaillez, ou les plaintes pressantes
De leurs enfants pendus par les pieds, arrachez
Du sein qu'ils empoignoient, des tetins assechez:
Ou bien, quand du soldat la diette allouvie
Tiroit au lieu de pain de son hoste la vie,
Vengé, mais non saoulé, pere et mere meurtris
Laissoient dans les berceaux des enfants si petits
Qu'enserrez de cimois, prisonniers dans leur couche,
Ils mouroient par la faim : de l'innocente bouche
L'ame plaintive alloit en un plus heureux lieu
Esclatter sa clameur au grand throsne de Dieu,
Cependant que les Roys, parez de leur substance,
En pompes et festins trompoient leur conscience,
Estoffoient leur grandeur des ruines d'autruy,

Gras du suc innocent, s'egaiant de l'ennuy,
Stupides, sans gouster ni pitiez ni merveilles,
Pour les pleurs et les cris sans yeux et sans oreilles.
Icy je veux sortir du general discours
De mon tableau public : je fleschiray le cours
De mon fil entrepris, vaincu de la memoire
Qui effraye mes sens d'une tragicque histoire :
Car mes yeux sont tesmoings du subject de mes vers.
Voicy le reistre noir foudroyer au travers
Les masures de France, et comme une tempeste,
Emportant ce qu'il peut, embrazer tout le reste.
Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau.
Nous vismes sur leurs pas une troupe lassée,
Que la terre portoit, de nos pas harassée.
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charongnes, que morts ou visages affreux.
La faim va devant moi : force que je la suive.
J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive ;
Le cry me sert de guide, et faict voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef se debattant,
Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix. Cet esprit demi-mort
Disoit en son patois (langue de Perigort) :
« Si vous estes François, François, je vous adjure,
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus seure
Que j'espere de vous, le moien de guerir.
Faictes-moy d'un bon coup et promptement mourir.
Les reistres m'ont tué par faute de viande :
Ne pouvant ni fournir ne sçavoir leur demande,
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté

Ce bras que vous voyez près du lict, à costé:
J'ay au travers du corps deux balles de pistolle. »
Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parolle :
« C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,
Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.
Il y a quatre jours qu'aiants esté en fuitte,
Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite
De sauver nos enfants, liez en leurs berceaux,
Leurs cris nous appelloient, et entre ces bourreaux,
Pensans les secourir, nous perdismes la vie.
Helas! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans
Le massacre piteux de nos petits enfants. »
J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,
Avoit les yeux flestris; qui de sa pasle bouche
Poussoit et retiroit cet esprit languissant
Qui, à regret son corps par la faim delaissant,
Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.
Voicy après entrer l'horrible anatomie
De la mere assechée : elle avoit de dehors,
Sur ses reins dissipez traisné, roulé son corps,
Jambes et bras rompus; une amour maternelle
L'esmouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle,
A tant elle approcha sa teste du berceau,
La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau
De ses yeux consumez; de ses playes mortelles
Le sang mouilloit l'enfant; point de laict aux mammelles,
Mais des peaux sans humeur. Ce corps seché, retraict,
De la France qui meurt fut un autre pourtraict.
Elle cerchoit des yeux deux de ses fils encore;
Nos fronts l'espouvantoient. En fin la mort devore
En mesme temps ces trois. J'eu peur que ces esprits

Protestassent mourants contre nous de leurs cris :
Mes cheveux estonnez herissent en ma teste;
J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je deteste
Les violeurs de paix, les perfides parfaicts
Qui d'une salle cause amenent tels effects.
Là je vis estonné les cœurs impitoyables,
Je vis tomber l'effroy dessus les effroyables.
Quel œil sec eust peu voir les membres mi-mangez
De ceux qui par la faim estoient morts enragez!
Et encore aujourd'huy, sous la loy de la guerre,
Les tygres vont bruslants les thresors de la terre,
Nostre commune mere; et le degast du pain
Au secours des lions ligue la pasle faim.
En ce point, lors que Dieu nous espanche une pluie,
Une manne de bleds, pour soustenir la vie,
L'homme, crevant de rage et de noire fureur,
Devant les yeux esmeus de ce grand bien-faicteur,
Foule aux pieds ses bien-faicts en villenant sa grace,
Crache contre le Ciel, ce qui tourne en sa face.
La terre ouvre aux humains et son laict et son sein,
Mille et mille douceurs, que de sa blanche main
Elle appreste aux ingrats qui les donnent aux flammes.
Les desgasts font sentir les innocentes ames.
En vain le pauvre en l'air esclatte pour du pain :
On embraze la paille, on faict pourrir le grain.
Au temps que l'affamé à nos portes sejourne,
Le malade se plaint : cette voix nous adjourne
Au throsne du grand Dieu. Ce que l'affligé dit
En l'amer de son cœur, quand son cœur nous maudit,
Dieu l'entend, Dieu l'exauce, et ce cry d'amertume
Dans l'air ni dans le feu volant ne se consume;
Dieu seelle de son sceau ce piteux testament,

Nostre mort en la mort qui le va consumant.
La mort en payement n'a receu l'innocence
Du pauvre qui mettoit sa chetive esperance
Aux aumosnes du peuple. Ah! que diray-je plus?
De ces evenements n'ont pas esté exclus
Les animaux privez, et, hors de leurs villages,
Les mastins allouvis sont devenus sauvages,
Faicts loups de naturel, et non pas de la peau.
Imitants les plus grands, les pasteurs du troupeau,
Eux-mesme ont esgorgé ce qu'ils avoient en garde;
Encor les verrez-vous se vanger, quoy qu'il tarde,
De ceux qui ont osté aux pauvres animaux
La pasture ordonnée. Ils seront les bourreaux
De l'ire du grand Dieu, et leurs dents affamées
Se creveront des os de nos belles armées :
Ils en ont eu curée en nos sanglants combats;
Si bien que, des corps morts rassasiez et las,
Aux plaines de nos champs, de nos os blanchissantes,
Ils courent forcenez les personnes vivantes.
Vous en voyez l'espreuve au champ de Moncontour.
Hereditairement ils ont, depuis ce jour,
La rage naturelle, et leur race, ennyvrée
Du sang des vrais François, se sent de la curée.
Pourquoy, chiens, auriez-vous, en cette aspre saison,
(Nez sans raison) gardé aux hommes la raison,
Quand Nature sans loy, folle, se desnature;
Quand Nature, mourant, despouille sa figure:
Quand les humains, privez de tous autres moiens,
Assiegez, ont mangé leurs plus fidelles chiens;
Quand sur les chevaux morts on donne des batailles
A partir le butin de puantes entrailles?
Mesme aux chevaux peris de farcin et de faim,

On a veu labourer les ongles de l'humain,
Pour cercher dans les os et la peau consumée
Ce qu'oublioit la faim et la mort affamée.
Cette horreur, que tout œil en lisant a doubté
De nos sens, desmentoit la vraie antiquité;
Cette rage s'est veüe, et les meres non-meres
Nous ont de leurs forfaicts pour tesmoings oculaires.
C'est en ces sieges lents, ces sieges sans pitié,
Que des seins plus aymants s'envole l'amitié.
La mere du berceau son cher enfant deslie;
L'enfant qu'on desbandoit autre-fois pour sa vie
Se desveloppe icy par les barbares doigts
Qui s'en vont destacher de nature les loix;
La mere deffaisant, pitoyable et farousche,
Les liens de pitié avec ceux de sa couche,
Les entrailles d'amour, les filets de son flanc,
Les intestins bruslants par les tressauts du sang,
Le sens, l'humanité, le cœur esmeu qui tremble,
Tout cela se destord et se desmesle ensemble.
L'enfant, qui pense encor aller tirer en vain
Les peaux de la mammelle, a les yeux sur la main
Qui deffaict les cimois; cette bouche affamée,
Triste, sous-rit aux tours de la main bien-aimée :
Cette main s'emploioit pour la vie autrefois,
Maintenant à la mort elle emploie ses doigts,
La mort, qui d'un costé se presente effroyable,
La faim, de l'autre bout, bourrelle impitoyable.
La mere, ayant long-temps combattu dans son cœur
Le feu de la pitié, de la faim la fureur,
Convoitte dans son sein la creature aimée,
Et dit à son enfant, moins mere qu'affamée :
« *Rend, miserable, rend le corps que je t'ay faict*

Ton sang retournera où tu as pris le laict;
Au sein qui t'allaictoit rentre contre nature :
Ce sein, qui t'a nourry, sera ta sepulture! »
La main tremble en tirant le funeste couteau,
Quand, pour sacrifier de son ventre l'agneau,
Des poulces elle estreind la gorge qui gazouille
Quelques mots sans accents, croiant qu'on la chatouille.
Sur l'effroiable coup le cœur se refroidit,
Deux fois le fer eschappe à la main qui roidit:
Tout est troublé, confus, en l'ame qui se trouve
N'avoir plus rien de mere et avoir tout de louve;
De sa levre ternie il sort des feux ardants;
Elle n'appreste plus les levres, mais les dents.
Et des baisers changez en avides morsures!
La faim acheve tout de trois rudes blessures:
Elle ouvre le passage au sang et aux esprits.
L'enfant change visage et ses ris en ces cris;
Il pousse trois fumeaux, et, n'aiant plus de mere,
Mourant cerche des yeux les yeux de sa meurtriere.
On dit que le manger de Thyeste pareil
Fit noircir et fuir et cacher le soleil.
Suivrons-nous plus avant? Voulons-nous voir le reste
De ce banquet d'horreur pire que de Thyeste?
Les membres de ce fils sont connus au repas,
Et l'autre, estant deceu, ne les connoissoit pas.
Qui pourra voir le plat où la beste farouche
Prend les petits doigts cuits, les jouets de sa bouche;
Les yeux esteints, ausquels il y a peu de jours
Que de regards mignons s'embrazoient ses amours;
Le sein douillet, les bras qui son col plus n'accollent :
Morceaux qui saoullent peu et qui beaucoup desolent?
Le visage pareil encore se fait voir

Vif portraict reprochant, miroir de son miroir,
Dont la reflexion de coulpable semblance
Perce à travers les yeux l'ardente conscience.
Les ongles brisent tout; la faim et la raison
Donne pasture au corps et à l'ame poison.
Le soleil ne peut voir l'autre table fumante.
Tirons sur cette-cy le rideau de Thimante!
Jadis nos rois anciens, vrais peres et vrais rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur païs en diverses contrées,
Faisoient par les citez des superbes entrées.
Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoy;
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le Roy!
Les villes emploioient mille et mille artifices
Pour faire comme font les meilleures nourrices,
De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,
Veut monstrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.
Il semble que le pis, quant il est esmeu, voie :
Il se jette en la main, dont ces meres de joie
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfants,
Du laict qui leur regorge à leurs roys triomphants,
Triomphants par la paix : ces villes nourricieres
Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,
Monstroient au ciel serain leurs thresors enfermez,
Et leur laict et leur joie à leurs roys bien-aymez.
Nos tyrans aujourd'huy entrent d'une autre sorte,
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foule, il la void de tels yeux
Que Neron voyoit Rome en l'esclat de ses feux.
Quand le tyran s'esgaie en la ville qu'il entre,
La ville est un corps mort, il passe sur le ventre,
Et ce n'est plus du laict qu'elle prodigue en l'air,

C'est du sang. Pour parler comme peuvent parler
Les corps qu'on trouve morts, portez à la justice,
On les met en la place, affin que ce corps puisse
Rencontrer son meurtrier : le meurtrier inconnu
Contre qui le corps saigne est coulpable tenu.
Henry, qui tous les jours vas prodiguant ta vie
Pour remettre le regne, oster la tyrannie,
Ennemy des tyrans, ressource des vrais rois,
Quand le sceptre des lis joindra le Navarrois,
Souvien-toy de quel œil, de quelle vigilence
Tu cours remedier aux malheurs de la France;
Souvien-toy quelque jour combien sont ignorants
Ceux qui pour estre Rois veulent estre tyrans.
Ces tyrans sont des loups, car le loup, quand il entre
Dans le parc des brebis, ne succe de leur ventre
Que le sang par un trou et quitte tout le corps,
Laissant bien le troupeau, mais un troupeau de morts.
Nos villes sont charongne, et nos plus cheres vies
Et le suc et la force en ont esté ravies;
Les païs ruinez sont membres retranchez,
Dont le corps seichera, puis qu'ils sont asseichez.
France, puis que tu perds tes membres en la sorte,
Appreste le suaire et te conte pour morte;
Ton poux foible, inegal, le trouble de ton œil,
Ne demande plus rien qu'un funeste cercueil.
Que si tu vis encor, c'est la mourante vie
Que le malade vit en extreme agonie,
Lors que les sens sont morts, quand il est au rumeau,
Et que d'un bout de plume on l'abeche avec l'eau.
Si tu peux allouvi devorer la viande,
Ton chef mange tes bras; c'est une faim trop grande.

Quand le desesperé vient à manger si fort

Après le goust perdu, c'est indice de mort.
Mais quoy! tu ne fus oncq si fiere en ta puissance,
Si roide en tes efforts, ô furieuse France!
C'est ainsy que les nerfs des jambes et des bras
Roidissent au mourant à l'heure du trespas.
On resserre d'impost le trafic des rivieres,
Le sang des gros vaisseaux et celuy des arteres;
C'est faict du corps, auquel on tranche tous les jours
Des veines et rameaux les ordinaires cours.
Tu donnes aux forains ton avoir qui s'esgare,
A celuy du dedans rude, seiche et avare.
Cette main a promis d'aller trouver les morts,
Qui, sans humeur dedans, est suante au dehors.
France, tu es si docte et parles tant de langues!
O monstrueux discours, ô funestes harangues!
Ainsy, mourants les corps, on a veu les esprits
Prononcer les jargons qu'ils n'avoient point appris.
Tu as plus que jamais de merveilleuses testes
Des cerveaux transcendants, des vrais et faux prophetes;
Toy, prophete, en mourant du mal de ta grandeur,
Mieux que le medecin tu chantes ton malheur.
France, tu as commerce aux nations estranges,
Partout intelligence et partout des eschanges:
L'oreille du malade est ainsy claire, alors
Que l'esprit dit adieu aux oreilles du corps.
France, bien qu'au millieu tu sens des guerres fieres,
Tu as paix et repos à tes villes frontieres:
Le corps, tout feu dedans, tout glace par dehors,
Demande la biere et bien tost est faict corps.
Mais, France, on voit doubler dedans toy l'avarice:
Quand nature deffaut, les vieillards ont ce vice;
Quand le malade amasse et couverte et linceux

Et tire tout à soy, c'est un signe piteux.
On void perir en toy la chalèur naturelle,
Le feu de charité, tout amour mutuelle,
Les deluges espais achevent de noier
Tous chauds desirs au cœur, qui estoit leur foüier.
Mais ce foüier du cœur a perdu l'advantage
Du feu et des esprits qui faisoient le courage.
Icy marquez, honteux, degenerez François,
Que vos armes estoient legeres autrefois,
Et que, quand l'estranger esjamboit vos barrieres,
Vos ayeux desdaignoient forts et villes frontieres!
L'ennemy, aussy tost comme entré combattu,
Faisoit à la campagne essay de leur vertu.
Ores, pour tesmoigner la caducque vieillesse
Qui nous oste l'ardeur et nous croist la finesse,
Nos cœurs froids ont besoing de se voir emmurez,
Et, comme les vieillards, revestus et fourrez
De rempars, bastions, fossez et contre-mines,
Fosses-braï's, parapets, chemises et courtines.
Nos excellents desseins ne sont que garnisons,
Que nos peres fuioient comm' on fuit les prisons.
Quand le corps gelé veut mettre robbe sur robbe
Dites que la chaleur s'enfuit et se desrobbe;
L'Ange de Dieu vengeur une fois commandé,
Ne se destourne pas pour estre apprehendé :
Car ces symptomes vrais, qui ne sont que presages,
Se sentent en nos cœurs aussy tost qu'aux visages.
Voilà le front hideux de nos calamitez,
La vengeance des Cieux, justement despitez.
Comme par force l'œil se destorne à ces choses,
Retournons les esprits pour en toucher les causes.
France, tu t'eslevois orgueilleuse au millieu

Des autres nations, et ton pere et ton Dieu,
Qui tant et tant de fois par guerres estrangeres
T'esprouva, t'advertit de verges, de miseres.
Ce grand Dieu void au Ciel, du feu de son clair œil,
Que des maux estrangers tu doublois ton orgueil.
Tes superstitions et tes coustumes folles,
De Dieu qui te frappoit, te poussoient aux idolles.
Tu te crevois de graisse en patience, mais
Ta paix estoit la sœur bastarde de la paix.
Rien n'estoit honoré parmy toy que le vice;
Au ciel estoit bannie, en pleurant, la Justice,
L'Eglise au sec desert, la Verité après.
L'enfer fut espuisé et visité de près,
Pour chercher en son fond une verge nouvelle,
A punir jusqu'aux os la nation rebelle.
Cet enfer nourrissoit en ses obscuritez
Deux esprits, que les Cieux formerent, despitez,
Des pires excrements, des vapeurs inconnües
Que l'haleine du bas exhale dans les nües.
L'essence et le subtil de ces infections
S'affina par sept fois en exhalations,
Comme l'on void dans l'air une masse visqueuse
Lever premierement l'humeur contagieuse
De l'haleine terrestre; et quand auprès des cieux
Le choix de ce venin est haussé, vitieux,
Comm' un astre il prend vie, et sa force secrette
Espouvante chacun du regard d'un comette.
Le peuple, à gros amas aux places ameuté,
Bée douteusement sur la calamité,
Et dit : « Ce feu menace et promet à la terre,
Lousche, pasle ou flambant, peste, famine ou guerre. »
A ces trois s'apprestoient ces deux astres nouveaux.

Le peuple voioit bien ces cramoisis flambeaux,
Mais ne les peut juger d'une pareille sorte.
Ces deux esprits meurtriers de la France mi-morte
Nasquirent en nos temps; les astres mutinez
Les tirerent d'enfer, puis ils furent donnez
A deux corps vicieux, et l'amas de ces vices
Trouva l'organe prompt à leurs mauvais offices.
Voicy les deux flambeaux et les deux instruments
Des plaies de la France et de tous ses tourments :
Une fatale femme, un cardinal qui d'elle,
Parangon du malheur, suivoit l'ame cruelle.
« Malheur, ce dit le sage, au peuple dont les loix
Tournent dans les esprits des fols et jeunes rois
Et qui mangent matin » Que ce malheur se treuve
Divinement predit par la certaine espreuve!
Mais cela qui faict plus le regne malheureux
Que celuy des enfants, c'est quand on voit pour eux
Le diademe sainct sur la teste insolente,
Le sacré sceptre au poing d'une femme impuissante,
Aux despens de la loy que prirent les Gaulois,
Des Saliens François, pour loy des autres lois.
Cet esprit impuissant a bien peu, car sa force
S'est convertie en poudre, en feux et en amorce,
Impuissante à bien faire, et puissante à forger
Les couteaux si tranchants qu'on a veu esgorger
Depuis les roys hautains eschauffez à la guerre
Jusqu'au ver innocent qui se traine sur terre.
Mais pleust à Dieu aussy qu'elle eust peu surmonter
Sa rage de regner, qu'elle eust peû s'exempter
Du venin florentin, dont la plaie eternelle,
Pestifere, a frappé et sur elle et par elle.
Pleust à Dieu, Jesabel, que, comme au temps passé,

Tes ducs predecesseurs ont tousjours abbaissé
Les grands, en eslevant les petits à l'encontre,
Puis encor rabbatu par une autre rencontre
Ceux qu'ils avoient haussez, si tost que leur grandeur
Pouvoit donner soupçon ou meffiance au cœur :
Ainsy comme eux tu sçais te rendre redoutable,
Faisant le grand coquin, haussant le miserable :
Ainsy comme eux tu sçais par tes subtilitez,
En maintenant les deux, perdre les deux costez,
Pour abbreuver de sang la soif de ta puissance.
Pleust à Dieu, Jesabel, que tu euss' à Florence
Laissé tes trahisons en laissant ton païs,
Que tu n'eusses les grands des deux costez trahis
Pour regner au millieu, et que ton entreprise
N'eust ruiné le noble et le peuple et l'Eglise :
Cinq cens mille soldats n'eussent crevé, poudreux,
Sur le champ maternel, et ne fust avec eux
La noblesse faillie et la force faillie
De France, que tu as faict gibier d'Italie!
Ton fils eust eschapé ta secrette poison,
Si ton sang t'eust esté plus que ta trahison.
En fin, pour assouvir ton esprit et ta veuë,
Tu vois le feu qui brusle et le couteau qui tuë;
Tu as veu à ton gré deux camps des deux costez,
Tous deux pour toy, tous deux à ton gré tourmentez.
Tous deux François, tous deux ennemis de la France,
Tous deux executeurs de ton impatience,
Tous deux la pasle horreur du peuple ruiné,
Et un peuple par toy contre soy mutiné.
Par eux tu vois des-ja la terre yvre, inhumaine,
Du sang noble françois, et de l'estranger pleine,
Accablé par le fer que tu as esmoulu;

Mais c'est beaucoup plus tard que tu n'eusses voulu :
Tu n'as ta soif de sang qu'à demi arrosée,
Ainsy que d'un peu d'eau la flamme est embrazée.
C'estoit un beau mirouer de ton esprit mouvant,
Que parmy les nonnains, au florentin convent,
N'aiant pouvoir encor de tourmenter la terre,
Tu dressois tous les jours quelque petite guerre :
Tes compagnes pour toy se tiroient aux cheveux.
Ton esprit, dès lors plein de sanguinaires vœux,
Par ceux qui prevoioient les effects de ton ame
Ne peut estre enfermé, subtil comme la flamme :
Un malheur necessaire et le vouloir de Dieu
Ne doibt perdre son temps ni l'assiette du lieu,
Comme celle qui vit en songe que de Troye
Elle enfantoit les feux vit aussy mettre en proye
Son pays par son fils, et, pour sçavoir son mal,
Ne peut brider le cours de son malheur fatal.
Or ne veuille le Ciel avoir jugé la France
A servir septante ans de gibier à Florence ;
Ne veuille Dieu tenir pour plus longtemps assis
Sur nos lis tant foulez le joug de Medicis !
Quoy que l'arrest du Ciel dessus nos chefs destine,
Toy, verge de courroux, impure Catherine,
Nos cicatrices sont ton plaisir et ton jeu ;
Mais tu iras en fin comme la verge au feu,
Quand, au lict de la mort, ton fils et tes plus proches
Consoleront tes plains de ris et de reproches,
Quand l'edifice haut des superbes Lorrains,
Maugré tes estançons, t'accablera les reins,
Et, par toy eslevé, t'accrasera la teste
Encor ris-tu, sauvage et carnassiere beste,
Aux œuvres de tes mains, et n'as qu'un desplaisir,



Que le grand feu n'est pas si grand que ton desir!
Ne plaignant que le peu, tu t'esgaie ainsy comme
Neron, l'impitoyable, en voiant brusler Romme.
Neron laissoit en paix quelque petite part;
Quelque coing d'Italie, esgaré à l'escart,
Eschappoit ses fureurs; quelqu'un fuioit de Sylle
Le glaive et le courroux en la guerre civille;
Quelqu'un de Phalaris evitoit le taureau,
La rage de Cinna, de Cœsar le couteau;
Et (ce qu'on feint encor estrange entre les fables)
Quelqu'un de Diomède eschappoit les estables;
Le lion, le sanglier qu'Hercule mit à mort,
Plus loing que leur buisson ne faisoient point de tort:
L'hydre assiegoît Lerna, du taureau la furie
Couroit Candie; Anthée affligeoit la Lybie.
Mais toy, qui, au matin, de tes cheveux espars
Fais voir à ton faux chef branslant de toutes parts,
Et desploiant en l'air ta perruque grisonne,
Les païs tous esmeus de pestes empoisonne:
Tes crins esparpillez, par charmes herissez,
Envoient leurs esprits où ils sont addressez:
Par neuf fois tu secoüe, et hors de chaque poincte
Neuf Demons conjurez descochent par contrainte.
Quel antre caverneux, quel sablon, quel desert,
Quel bois, au fond duquel le voiageur se perd,
Est exempt de malheurs? Quel allié de France
De ton breuvage amer n'a humé l'abondance?
Car, diligente à nuire, ardente à rechercher,
La loingtaine province et l'esloigné clocher
Par toi sont peints de rouge, et chacune personne
A son meurtrier derriere avant qu'elle s'estonne.
O qu'en Lybie Anthée, en Crete le taureau,

Que les testes d'hydra, du noir sanglier la peau,
Le lion nemean et ce que cette fable
Nous conte outrageux, fut au pris supportable!
Pharaon fut paisible, Anthiochus piteux,
Les Herodes plus doux, Cinna religieux :
On pouvoit supporter l'espreuve de Perille,
Le couteau de Cesar et la prison de Sylle;
Et les feux de Neron ne furent point des feux,
Près de ceux que vomit ce serpent monstrueux.
Ainsy en embrazant la France miserable,
Cett' hydra renaissant ne s'abbat, ne s'accable
Par veilles, par labeurs, par chemins, par ennuis;
La chaleur des grands jours, ni les plus froides nuicts
N'arrestent sa fureur ne brident le courage
De ce monstre porté des aisles de sa rage;
La peste ne l'arreste, ains la peste la craint,
Pource qu'un moindre mal un pire mal n'esteint.
L'infidelle, croiant les fausses impostures
Des Demons predisans, par songes, par augures,
Et par voix de sorciers, que son chef perira
Foudroïé d'un plancher qui l'ensevelira,
Perd bien le jugement, n'aiant pas connoissance
Que cette maison n'est que la maison de France,
La maison qu'elle sappe, et c'est aussy pourquoy
Elle fait tresbucher son ouvrage sur soy.
Celuy qui d'un canon foudroiant extermine
Le rempart ennemy sans brasser sa ruine,
Ruine ce qu'il hait; mais un mesme danger
Accravante le chef de l'aveugle estranger,
Grattant par le dedans le vengeur edifice,
Qui faict de son meurtrier en mourant sacrifice :
Elle ne l'entend pas, quand de mille posteaux

Elle faict appuier ses logis, ses chasteaux :
Tu ne peux empescher par arc-boutant qui fulcre
Que Dieu de ta maison ne fasse ton sepulcre,
L'architecte mondain n'a rien qui tienne lieu
Contre les coups du ciel, et le doigt du grand Dieu ·
Il falloit contre toy et contre ta machine
Appuyer et munir, ingratte Catherine,
Cette haute maison, la maison de Vallois,
Qui s'en va dire adieu au monde et aux François.
Mais, quand l'embrazement de la mimorte France
A souffler tous les coings requiert sa diligence,
La diligente au mal, paresseuse à tout bien,
Pour bien-faire craint tout, pour nuire ne craint rien :
C'est la peste de l'air, l'Erynne envenimée ;
Elle infecte le ciel par la noire fumée
Qui sort de ses nazeaux ; ell' haleine les fleurs,
Les fleurs perdent d'un coup la vie et les couleurs ;
Son toucher est mortel, la pestifere tüe
Les païs tous entiers de basilique veüe ;
Elle change en discord l'accord des elements,
En paisible minuict on oit ses hurlements,
Ses sifflements, ses cris, alors que l enragée
Tourne la terre en cendre et en sang l'eau changée ;
Elle s'ameute avec les sorciers enchanteurs,
Compagne des demons, compagnons imposteurs,
Murmurant l'exorcisme et les noires prieres ;
La nuict elle se veautre aux hideux cimetieres,
Elle trouble le ciel, elle arreste les eaux,
Aiant sacrifié tourtres et pigeonneaux .
Et desrobé le temps que la lune obscurcie
Souffre de son murmur', elle attir' et convie
Les serpents en un rond sur la fosse des morts,

Desterre sans effroy les effroyables corps,
Puis, remplissant les os de la force des diables,
Les faict saillir en pieds, terreux, espouventables,
Oit leur voix enrouée, et des obscurs propos
Des demons imagine un travail sans repos,
Idolatrant Satan et sa theologie,
Interrogue en tremblant sur le fil de sa vie
Ces organes hideux ; lors mesle de leurs tais
La poudre avec du laict, pour les conduire en paix ;
Les enfans innocens ont presté leurs moëlles,
Leurs graisses et leur suc à fournir de chandelles,
Et pour faire trotter les esprits aux tombeaux
On offre à Belzebuth leurs innocentes peaux.
  En vain, Royne, tu as rempli une bouticque
Des drogues du mestier, et, mesnage magicque,
En vain fais-tu amas dans les tais des deffuncts
De poix noire, de canfre à faire tes parfuns ;
Tu y brusles en vain cypres et mandragore,
La ciguë, la rüe et le blanc hellebore,
La teste d'un chat roux, d'un ceraste la peau,
D'un chat-huant le fiel, la langue d'un corbeau,
De la chauve-souris le sang, et de la louve
Le laict chaudement pris sur le poinct qu'elle trouve
Sa tanniere volée et son fruict emporté :
Le nombril frais-couppé à l'enfant avorté,
Le cœur d'un viel crapaut, le foie d'un dipsade,
Les yeux d'un basilic, la dent d'un chien malade
Et la bave qu'il rend en contemplant les flots ;
La queue du poisson Ancre des matelots,
Contre lequel en vain vent et voile s'essaye :
Le vierge parchemin, le palais de fressaye.
Tant d'estranges moïens tu recherches en vain,

Tu en as de plus prompts en ta fatale main :
Car, quand dans un corps mort un demon tu ingeres,
Tu le vas menaçant d'un foüet de viperes ;
Il faict semblant de craindre, et, pour joüer son jeu,
Il s'approche, il refuse, il entre peu à peu,
Il touche le corps froid, et puis il s'en esloigne,
Il feint avoir horreur de l'horrible charongne.
Ces feintes sont appas, leur maistre, leur Seigneur,
Leur permet d'affronter d'efficace d'erreur,
Tels esprits que le tien par telles singeries.
Mais toy qui par sur eux triomphes, seigneuries,
Use de ton pouvoir : tu peux bien triompher
Sur eux, puis que tu es vivandiere d'enfer ;
Tu as plus de credit et ta voix est plus forte
Que tout ce qu'en secret de cent lieux on te porte.
Va, commande aux demons d'imperieuse voix,
Reproche leur tes coups, conte ce que tu vois,
Monstre leur le succès des ruses florentines,
Tes meurtres, tes poisons, de France les ruines ;
Tant d'ames, tant de corps que tu leur fais avoir,
Tant d'esprits abbrutis poussez au desespoir,
Qui renoncent leur Dieu ; di que, par tes menées,
Tu as peuplé l'enfer de légions damnées :
De telles voix sans plus tu pourras esmouvoir,
Emploier, arrester tout l'infernal pouvoir :
Il ne faut plus de soing, de labeur, de despence,
A cercher les sçavants en la noire science :
Vous gardérez les biens, les estats, les honneurs,
Pour d'Italie avoir les fins empoisonneurs,
Pour nourrir, emploier cette subtile bande,
Bien mieux entretenüe, et plus riche, et plus grande
Que celle du conseil, car nous ne voulons point

Que conseillers subtils, qui renversent à point
En discords les accords, que les traistres qui vendent
A peu de prix leur foy, ceux-là qui mieux entendent
A donner aux meschants les purs commandements,
En se servant des bons tromper leurs instruments.
La foy par tant de fois, et la paix violée
Couvroit les faux desseins de la France affolée
Sous les traittez d'accord : avant le pourparler
De la paix, on sçavoit le moien de troubler.
Cela nous fut depeint par les feux et la cendre,
Que le mal-heur venu seul nous a peû apprendre.
Les feux, di-je, celez dessous le pesant corps
D'une souche amortie, et qui n'aiant dehors
Poussé par millions tousjours ses estincelles,
Soubs la cendre trompeuse a ses flammes nouvelles.
La traistresse Pandore apporta nos malheurs,
Peignant sur son champ noir l'enigme de nos pleurs :
Marquant pour se mocquer sur ses tapisseries
Les moiens de ravir et nos biens et nos vies ;
Mesme escrivant autour du tison de son cœur,
Qu'après la flamme esteinte encore vit l'ardeur.
Tel fut l'autre moien de nos rudes miseres,
L'Achitophel bandant les fils contre les peres ;
Tel fut cette autre peste, et l'autre malheureux.
Perpetuelle horreur à nos tristes neveux :
Ce cardinal sanglant, couleur à point suivie
Des desirs, des effects, et pareill' a sa vie,
Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil
Furent hors d'aage mis, tuez par son conseil ;
Et puis le cramoisy encores nous avise
Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise,
Quand en mesme subject se fit le monstrueux

Adultère, paillard, bougre et incestueux.
Il est exterminé : sa mort espouvantable
Fut des esprits noircis une guerr' admirable :
Le haut ciel s'obscurcit, cent mille tremblements
Confondirent la terre et les trois elements.
De celuy qui troubloit, quand il estoit en vie,
La France et l'univers, l'ame rouge ravie
En mille tourbillons, mille vents, mille nœuds,
Mille foudres ferrez, mille esclairs, mille feux :
Le pompeux appareil de cette ame si saincte
Fit des mocqueurs de Dieu trembler l'ame contrainte :
Or n'estant despouillé de toutes passions,
De ses conseils secrets et de ses actions,
Ne pouvant oublier la compagne fidelle,
Vomissant son demon il eut memoire d'elle,
Et finit d'un adieu entre les deux amants,
La moitié du conseil, et non de nos tourments.
Prince choisi de Dieu qui soubs ta belle-mere
Savourois l'aconit et la cigüe amere,
Ta voix a tesmoigné qu'au point que cet esprit
S'enfuioit en son lieu, tu vis saillir du lict
Cette Royne en fraieur, qui te monstroit la place
Où le cardinal mort l'accostoit face à face,
Pour prendre son congé ; elle bouchoit ses yeux,
Et sa fraieur te fit herisser les cheveux.
Tels mal heureux cerveaux ont esté les amorces,
Les flambeaux boutte-feux, et les fatalles torches
Par qui les hauts chasteaux jusqu'en terre razez,
Les temples, hospitaux, pillez et embrazez,
Les colleges destruicts par la main ennemie
Des cytoiens esmeus, monstrent l'anatomie
De nostre honneur ancien (comme l'on juge aux os

La grandeur des geants aux sepulchres enclos).
Par eux on vid les loix sous les pieds trepignées;
Par eux la populace à bandes mutinées
Trempa dedans le sang des vieillards les cousteaux,
Estrangla les enfans liez en leurs berceaux,
Et la mort ne connut ni le sexe ni l'aage;
Par eux est perpetré le monstrueux carnage,
Qui de quinze ans entiers, aiant faict les moissons
Des François, glene encor le reste en cent façons.
Car quand la frenaisie et fiebvre generalle
A senti quelque paix, dilucide intervalle,
Nos sçavants apprentifs du faux Machiavel
Ont parmy nous semé la peste du duel :
Les grands, ensorcelez par subtiles querelles,
Ont rempli leurs esprits de haines mutuelles,
Leur courage emploié à leur dissention
Les faict serfs de mestier, grands de profession :
Les nobles ont choqué à testes contre testes,
Par eux les princes ont vers eux payé leurs debtes :
Un chacun, estourdy, a porté au fourreau
Dequoy estre de soy et d'autruy le bourreau,
Et de peur qu'en la paix la feconde noblesse,
De son nombre s'enflant, ne refrene et ne blesse
La tyrannie un jour, qu'ignorante elle suit,
Miserable support du joug qui la destruit :
Le Prince, en son repas, par loüanges et blasmes
Met la gloire au duel, en allume les ames,
Peint sur le front d'autruy et n'establit pour soy
Du rude poinct d'honneur la pestifere loy,
Reduisant d'un bon cœur la valeur prisonniere
A voir devant l'espée, et l'Enfer au derriere.
J'escris aiant senti avant l'autre combat.

De l'ame avec son cœur l'inutile debat,
Prié Dieu, mais sans foy comme sans repentance,
Porté a exploiter dessus moy la sentence.
Et ne faut pas icy que je vante en mocqueur
Le despit pour courage et le fiel pour le cœur :
Ne pense pas aussy, mon lecteur, que je conte
A ma gloire ce poinct, je l'escris à ma honte.
Ouy, j'ay senti le ver reveillant et piqueur
Qui contre tout mon reste avoit armé le cœur :
Cœur qui à ses despens prononçoit la sentence
En faveur de l'enfer contre ma conscience.
Ces anciens vrais soldats guerriers, grands conquereurs,
Qui de simples bourgeois faisoient des empereurs,
Des princes leurs vassaux, d'un advocat un prince,
Du monde un regne seul, de France une province;
Ces patrons de l'honneur honoroient le senat,
Les chevaliers apres, et par le tribunat
Haussoyent le tiers estat au degré de leur ville,
Desquels ils repoussoient toute engeance serville.
Les serfs demi-humains, des hommes excrements,
Se vendoyent, se contoyent au roolle des juments,
Ces mal-heureux avoient encores entr'eux-mesme
Quelque condition des extrêmes l'extrême,
C'estoient ceux qu'on tiroit des pires du troupeau,
Pour esbattre le peupl' au depend de leur peau.
Aux obseques des grands, aux festins, sur l'arene,
Ces glorieux maraux bravoient la mort certaine
Avec grace et sang froid, mettoient pourpoinct à part,
Sans s'esbranler logeoient en leur sein le poignard :
Que ceux qui aujourd'huy se vantent d'estocades
Contre-fassent l'horreur de ces viles bravades :
Car ceux-là recevoient et le fer et la mort

Sans cry, sans que le corps se tordist par effort,
Sans posture contrainte, ou que la voix ouïe
Mendiast laschement des spectateurs la vie :
Ainsy le plus infect du peuple diffamé
Perissoit tous les jours par milliers consumé.
Or tel venin cuida sortir de cette lie
Pour eschauffer le sang de la troupe anoblie :
Puis quelques empereurs, gladiateurs nouveaux,
De ces corps condamnez se firent des bourreaux,
Joint (comme l'on trouva) que les meres volages
Avoient admis au lict des pollus mariages
Ces visages felons, ces membres outrageux
Et convoité le sang des vilains courageux :
On y dressa les naims ; quelques femmes perdües
Furent a ce mestier finalement vendües :
Mais les doctes escrits des sages animez
Rendirent ces bouchers (quoy que grands) diffamez ;
Et puis le magistrat couronna d'infamie
Et atterra le reste en la plus basse lie.
Si bien que ce venin, en leur siecle abbattu,
Pour lors ne pût voler la palme de vertu.
On appelle aujourd'huy n'avoir rien faict qui vaille
D'avoir percé premier l'espais d'une bataille,
D'avoir premier porté une enseigne au plus haut
Et franchy devant tous la bresche par assaut ;
Se jetter contre espoir dans la ville assiegée,
La sauver demi-prise et rendre encouragée ;
Fortifier, camper ou se loger parmy
Les gardes, les efforts d'un puissant ennemy,
Emploier, sans manquer de cœur et de cervelle,
L'espée d'une main, de l'autre la truelle,
Bien faire une retraitte, ou d'un scadron battu

Rallier les deffaicts, cela n'est plus vertu.
La voici pour ce temps : bien prendre une querelle
Pour un oyseau, ou chien, pour garce ou maquerelle,
Au plaisir d'un valet, d'un bouffon gazouillant
Qui veut, dit-il, sçavoir si son maistre est vaillant ;
Si un prince vous hait, s'il luy prend quelque envie
D'emploier votre vie à perdre une autre vie,
Pour payer tous les deux : à cela nos mignons,
Tout riants et transis, deviennent compagnons
Des valets, des laquets : quiconque porte espée
L'espere voir au sang d'un grand prince trempée ;
De cette loy sacrée ores ne sont exclus
Le malade, l'enfant, le vieillard, le perclus ;
On les monte, on les arme, on invente, on devine
Quelques nouveaus outils à remplir Lybithyne ;
On y fend sa chemise, on y montre sa peau ;
Despouillé en coquin, on y meurt en bourreau :
Car les perfections de düel sont de faire
Un appel sans raison, un meurtre sans colere,
Au jugement d'autruy, au rapport d'un menteur :
Somme, sans estre juge, on est l'executeur.
Ainsy faisant vertu d'un execrable vice,
Ainsy faisant mestier de ce qui fut supplice
Aux ennemis vaincus, sont, par les enragés,
De leurs exploits sur eux les Diables soulagés.
Folle race de ceux qui pour quelque vaisselle,
Veautrez l'eschine en bas, fermes sur leur rondelle,
Sans regrets, sans crier, sans tressauts apparents,
Se faisoient esgorger au profit des parents :
Tout peril veut avoir la gloire pour salaire ;
Tels perils amenoient l'infamie au contraire ;
Entre les valeureux ces cœurs n'ont point de lieu ;

Les anciens leur donnoient pour tutelaire Dieu
Non Mars, chef des vaillants : le chef de cette peste
Fut Saturne le triste, infernal et funeste.
Le François aveuglé de ce siecle dernier
Est tout gladiateur et n'a rien du guerrier :
On debat dans le pré les contrats, les cedulles.
Nos jeunes Conseillers y descendent des mules ;
J'ay veu les Thresoriers du düel se coiffer,
Quitter l'argent et l'or pour manier le fer ;
L'Advocat desbauché du barreau se desrobe,
Souille à bas le bourlet, la cornette et la robbe :
Quel heur d'un grand malheur, si ce brutal excez
Parvenoit à juger un jour tous nos procez !
Enfin, rien n'est exempt : les femmes en colere
Ostent au faux honneur l'honneur de se deffaire ;
Ces hommaces, plustost ces demons desguisez,
Ont mis l'espée au poing, les cottilons posez,
Trepigné dans le pré avec bouche embavée,
Bras courbé, les yeux clos, et la jambe levée ;
L'une dessus la peur de l'autre s'advançant
Menace de fraieur et crie en offensant.
Ne contez pas ces traictz pour feinte ny pour songe,
L'histoire est du Poictou et de nostre Xaintonge ;
La Boutonne a lavé le sang noble perdu,
Que ce sexe ignorant au fer a respandu.
Des triomphans martyrs la façon n'est pas telle :
Le premier champion de la haute querelle
Prioit pour ses meurtriers, et voioit en priant
Sa place au ciel ouvert, son Christ l'y conviant.
Celuy qui meurt pour soy, et en mourant machine
De tüer son tüeur, void sa double ruine ;
Il void sa place preste aux abysmes ouverts ;

Satan grinçant les dents le convie aux enfers.
Depuis que telles loix sur nous sont establies,
A ce jeu ont volé plus de cent mille vies :
La milice est perduë, et l'escrime en son lieu
Assaut le vray honneur, escrimant contre Dieu.
Les quatre nations proches de nostre porte
N'ont humé ce venin, au moins de telle sorte,
Voisins qui par leur ruse, au deffaut des vertus,
Nous ont pipez, pillez, effrayez et battus.
Nous n'osons nous armer, les guerres nous flestrissent,
Chacun vaillant a part, et tous en gros perissent.
Voila l'estat piteux de nos calamitez,
La vengeance des cieux justement irritez ;
En ce fascheux estat, France et François, vous estes
Nourris, entretenus par estrangeres bestes,
Bestes de qui le but et le principal soing
Est de mettre a jamais au tyrannique poing
De la beste de Romme un sceptre qui commande
L'Europe, et encor plus que l'Europe n'est grande.
Aussy l'orgueil de Rome est a ce poinct levé
Qui d'un prestre, tout roy, tout empereur bravé,
Est marchepied fangeux : on void, sans qu'on s'estonne,
La pantoufle crotter les lis de la couronne ;
Dont, ainsy que Neron, ce Neron insensé
Rencherit sur l'orgueil que l'autre avoit pensé :
Entre tous les mortels, de Dieu la prevoiance
M'a du haut Ciel choisy, donné sa lieutenance :
Je suis de nations juge a vivre et mourir ;
Ma main faict qui luy plaist et sauver et perir ;
Ma langue, declarant les edicts de Fortune,
Donne aux citez la joie ou la plainte commune ;
Rien ne fleurit sans moy ; les milliers enfermez

De mes gladiateurs sont d'un mot consumez;
Par mes arrests j'espars, je destruits, je conserve
Tout païs, toute gent, je la rends libre ou serve :
J'esclave les plus grands; mon plaisir pour tous droicts
Donne aux gueux la couronne et le bissac aux roys.
Cest ancien loup romain ne sçeut pas davantage;
Mais le loup de ce siecle a bien d'autre langage :
Je dispense, dit-il, du droict contre le droict;
Celuy que j'ay damné, quand le Ciel le voudroit,
Ne peut estre sauvé; j'authorise le vice,
Je fais le faict non faict, de justice injustice;
Je sauve les damnez en un petit moment:
J'en loge dans le ciel a coup un regiment;
Je fais de bouë un roy, je mets les roys aux fanges,
Je fais les saincts, soubs moy obeissant les anges;
Je puis (cause premiere a tout cet univers)
Mettre l'Enfer au Ciel et le Ciel aux Enfers.
Voilà vostre evangile, ô vermine espagnolle,
Je dis vostre evangile, engeance de Loyolle,
Qui ne portez la paix sous le double manteau,
Mais qui empoisonnez l'homicide couteau.
C'est vostre instruction d'establir la puissance
De Rome soubs couleur de poincts de conscience,
Et, soubs le nom menti de Jesus, esgorger
Les rois et les estats où vous pouvez loger :
Allez, preschez, courez, volez, meurtriere trope.
Semez le feu d'Enfer aux quatre coings d'Europe;
Vos succez paroistront quelque jour, en cuidant
Mettre en Septentrion le sceptre d'Occident.
Je voy comme le fer piteusement besongne
En Mosco, en Suede, en Dace et en Polongne.
Insensez, en cuidant vous advancer beaucoup,

Vous eslevez l'agneau, atterrant vostre loup.
O prince mal-heureux, qui donne au iesuiste
L'accez et le credit que son peché merite!
Or laissons-là courir la pierre et le couteau
Qui nous frappe d'enhaut; voyons d'un œil nouveau
Et la cause et le bras qui justement les pousse;
Foudroiez, regardons qui c'est qui se courrouce;
Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous;
Soyons doux à nous-mesm', et le ciel sera doux;
Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,
Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie;
Ostons les vains soucys, nostre dernier soucy
Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsy:
« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Eglise,
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son esperance en toy,
Pour son retranchement, le rempart de la foy.
« Tes ennemis et nous sommes esgaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lict de justice;
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.
« Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphemes,
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mesmes;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux;
Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.
« Cette bande meurtriere à boire nous convie.
Le vin de ton courroux boiront-ils plus la lie?
Ces verges qui sur nous s'esgaient, comm' au jeu,
Salles de nostre sang, vont-elles pas au feu?
« Chastie en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux agnaux, des loups la boucherie;
Distingue par les deux (comme tu l'as promis)

La verge à tes enfans, la barr' aux ennemis.
« Veux-tu long-temps laisser en cette terre ronde
Regner ton ennemy? N'es-tu seigneur du monde,
Toy, Seigneur, qui abbats, qui blesses, qui gueris,
Qui donnes vie et mort, qui tüe et qui nourris?
« Les princes n'ont point d'yeux pour voir ces grand' merveilles;
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter;
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter.
« Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses,
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses;
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Monstrent l'or aux enfers et les neiges aux cieux.
« Les temples du payen, du Turc, de l'idolatre,
Haussent au ciel l'orgueil du marbre et de l'albastre,
Et Dieu seul, au desert pauvrement hebergé,
A basti tout le monde et n'i est pas logé!
« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hyrondelles;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles;
Tout est mis à l'abry par le soing des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.
« Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple,
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux?
Tu possedes le ciel et les cieux des hauts cieux!
« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche,
Un temple de l'estable, un autel de la creiche;
Eux, du temple une estable aux asnes arrogants,
De la saincte maison la caverne aux brigands.
« Les premiers des chrestiens prioient aux cimetieres:
Nous avons faict ouir aux tombeaux nos prieres,
Faict sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,

Et annoncé la vie aux logis de la mort.
« Tu peux faire conter ta loüange à la pierre ;
Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre ?
Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez
Qu'un blanchissant amas d'os de morts asserrez ?
« Les morts te loüront-ils? Tes faicts grands et terribles
Sortiront ils du creux de ces bouches horribles ?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,
Murmurant ta loüange aux secrets de nos creux ?
« En ces lieux caverneux tes cheres assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus resonner tes saincts lieux,
Et ton renom voler des terres dans les cieux?
« Quoy! serons-nous muets, serons-nous sans oreilles,
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles ?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire? Non,
De nos temples vivans sortira ton renom.
« Tel est en cet estat le tableau de l'Eglise :
Elle a les fers aux pieds, sur les gesnes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un pseaume dans la bouche et un luth en la main.
« Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie :
Nostre luth chantera le principe de vie ;
Nos doigts ne sont plus doigts que pour trouver tes sons,
Nos voix ne sont plus voix qu'à tes sainctes chansons.
« Mets à couvert ces voix que les pluies enroüent ;
Deschaine donc ces doigts, que sur ton luth ils joüent ;
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous monstre le ciel pour y tourner les yeux.
« Soient tes yeux addoucis à guerir nos miseres ,
Ton oreille propice ouverte à nos prieres,
Ton sein desboutonné à loger nos souspirs

Et ta main liberalle à nos justes desirs.
« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos miseres,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prieres,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,
« Trouvent tes yeux fermez à juger leurs miseres ;
Ton oreille soit sourde en oiant leurs prieres ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;
Ta main seiche sterile aux bien-faicts et aux dons.
« Soient tes yeux clair-voyans à leurs pechez extremes,
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.
« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre ;
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire ;
Nos cris mortels n'i font qu'incommoder leurs ris,
Les ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.
« Ils crachent vers la lune, et les voutes celestes
N'ont elles plus de foudre et de feux et de pestes?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds?
« Leve ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de ta peine :
Frappe du ciel Babel : les cornes de son front
Deffigurent la terre et luy ostent son rond. »





LIVRE SECOND

PRINCES

Je veux, à coups de traits de la vive lumière,
Crever l'enflé Python au creux de sa tasniere,
Je veux ouvrir au vent l'Averne vicieux,
Qui d'air empoisonné fasse noircir les cieux ;
Percer de ces infects les pestes et les roignes,
Ouvrir les fonds hideux, les horribles charongnes
Des sepulchres blanchis : ceux qui verront cecy,
En bouchant les naseaux, fronceront le sourcy.
Vous qui avez donné ce subject à ma plume,
Vous-mesmes qui avez porté sur mon enclume
Ce foudre rougissant aceré de fureur,
Lisez-le, vous aurez horreur de vostre horreur !
Non pas que j'aye espoir qu'une pudicque honte
Vos pasles fronts de chiens par vergogne surmonte ;

La honte se perdit, vostre cœur fut taché
De la pasle impudence, en aymant le peché.
Car vous donnez tel lustre à vos noires ordures
Qu'en fascinant vos yeux elles vous semblent pures.
J'en ay rougi pour vous, quand l'acier de mes vers
Burinoit vostre histoire aux yeux de l'Univers :
Subject, style inconnu, combien de fois fermée
Ai-je à la Verité la lumiere allumée?
Verité de laquelle et l'honneur et le droict,
Connu, loué de tous, meurt de faim et de froid;
Verité qui, ayant son throsne sur les nües,
N'a couvert que le ciel et traisné par les rües.
Lasche jusques icy, je n'avois entrepris
D'attaquer les grandeurs, craignant d'estre surpris
Sur l'ambiguité d'une gloze estrangere,
Ou de peur d'encourir d'une cause legere
Le courroux tres-pesant des princes irritez.
Celuy-là se repend qui dit leurs veritez!
Celuy qui en dit bien trahit sa conscience.
Ainsy, en mesurant leur ame à leur puissance,
Aymant mieux leur estat que ma vie à l'envers,
Je n'avois jamais faict babiller à mes vers
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse;
Hardy, d'un nouveau cœur, maintenant je m'addresse
A ce geant morgueur, par qui chacun trompé
Souffre à ses pieds languir tout le monde usurpé.
Le fardeau, l'entreprise, est rude pour m'abbattre,
Mais le doigt du tres-fort me pousse à le combattre.
Je voy ce que je veux, et non ce que je puis;
Je voy mon entreprise, et non ce que je suis.
Preste-moi, Verité, ta pastorale fronde,
Que j'enfonce dedans la pierre la plus ronde

Que je pourray choisir, et que ce caillou rond
Du vice Goliath s'enchasse dans le front.
L'ennemy mourra donc, puisque la peur est morte.
Le temps a creu le mal ; je viens en cette sorte,
Croissant avec le temps de style, de fureur,
D'aage, de volonté, d'entreprise et de cœur.
Et d'autant que le monde est roide en sa malice
Je deviens roide aussy pour guerroyer le vice.
Çà, mes vers bien-aymez, ne soiez plus de ceux
Qui, les mains dans le sein, tracassent, paresseux,
Les steriles discours dont la vaine memoire
Se noye dans l'oubly, en ne pensant que boire.
Si quelqu'un me reprend que mes vers eschauffez
Ne sont rien que de meurtre et de sang estoffez,
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre, que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je luy responds : Ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprens;
Les flatteurs de l'Amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les delices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps,
Une heureuse folie à consumer son temps.
Quand j'estois fol heureux (si cest heur est folie,
De rire aiant sur soy sa maison demolie;
Si c'est heur d'appliquer son fol entendement
Au doux, laissant l'utile; estre sans sentiment,
Lepreux de la cervelle, et rire des miseres
Qui accablent le col du païs et des freres),
Je fleurissois comm'eux de ces mesmes propos
Quand par l'oisiveté je perdois le repos.
Ce siecle, autre en ses mœurs, demande un autre style.
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.

Non, il n'est plus permis sa veine desguiser :
La main peut s'endormir, non l'ame reposer,
Et voir en mesme temps nostre mere hardie,
Sur ses costez joüer la dure tragedie,
Proche à sa catastrophe, où tant d'actes passez
Me font frapper des mains et dire : C'est assez !
Mais où se trouvera qui à langue desclose,
Qui à fer esmoulu, à front descouvert, ose
Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands
Combien ils sont petits et foibles et sanglants !
Des ordures des grands le poëte se rend sale
Quand il peint en Cœsar un ord Sardanapale,
Quand un traistre Sinon pour sage est estimé,
Desguisant un Neron en Trajan bien-aymé;
Quand d'eux une Thaïs une Lucrece est dite,
Quand ils nomment Achill' un infame Thersite ;
Quand, par un fat sçavoir ils ont tant combattu
Que, souldoiez du vice, ils chassent la vertu.
Ils chassent les esprits trop enrichis des graces
De l'Esprit eternel, qui ont à pleines tasses
Beu du nectar des cieux (ainsi que le vaisseau
D'un bois qui en poison change la plus douce eau),
Ces vaisseaux venimeux de ces liqueurs si belles
Font l'aconite noir et les poisons mortelles.
Flatteurs, je vous en veux ; je commence par vous
A desploier les traicts de mon juste courroux :
Serpents qui, retirez des mortelles froidures,
Tirez de pauvreté, eslevez des ordures
Dans le sein des plus grands, ne sentez leur chaleur
Plustost que vous picquez de venin sans douleur
Celuy qui vous nourrit, celui qui vous appuie.
Vipereaux, vous tüez qui vous donne la vie.

Princes, ne prestez pas le costé aux flatteurs :
Ils entrent finement, ils sont subtils questeurs,
Ils ne prennent aucun que celuy qui se donne:
A peine de leurs lacqs voi-je sauver personne;
Mesmes en les fuiant nous en sommes deceus,
Et, bien que repoussez, souvent ils sont receus.
Mais en ce temps infect tant vaut la menterie,
Et tant a pris de pied l'enorme flatterie,
Que le flatteur honteux, et qui flatte a demi,
Faict son Roy non demi, mais entier ennemi.
Et qui sont les flatteurs? Ceux qui portent les tittres
De conseillers d'Estat; ce ne sont plus belistres,
Gnatons du temps passé; en chaire les flatteurs
Portent le front, la grace et le nom de prescheurs;
Le peuple ensorcelé, dans la chaire esmerveille
Ceux qui, au temps passé, chuchetoient à l'oreille,
Si que, par fard nouveau, vrais prevaricateurs,
Ils blasment les pechez desquels ils sont autheurs,
Coulent le moucheron, et ont appris à rendre
La loüange cachée à l'ombre du reprendre.
D'une feinte rigueur, d'un courroux simulé,
Donnent pointe d'aigreur au los emmiellé.
De tels coups son enfant la folle mere touche
La cuisse de la main et les yeux de la bouche.
Un prescheur mercenaire, hypocrite effronté,
De qui Sathan avoit le sçavoir achepté,
A-il pas tant cerché fleurs et couleurs nouvelles,
Qu'il habille en martyr le bourreau des fidelles?
Il nomme bel exemple une tragicque horreur,
Le massacre justice, un zele la fureur;
Il plaint un roy sanglant, sur tout il le veut plaindre
Qu'il ne peut en vivant assez d'ames esteindre:

Il faict vaillant celuy qui n'a veu les hazards,
Studieux l'ennemy des lettres et des arts,
Chaste le mal-heureux, au nom duquel il tremble,
S'il luy faut reprocher les deux amours ensemble,
Et fidel et clement il a chanté le roy
Qui, pour tüer les siens, tüa sa propre foy.
Voilà comment le diable est faict par eux un ange,
Au chantre et au chanté vergogneuse loüange.
Nos princes sont loüez, loüez et vitieux,
L'escume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux,
Plustot ils n'ont du mal quelque voix veritable ;
Moins vaut l'utile vray que le faux aggreable.
Sur la langue d'aucun à present n'est porté
Cet espineux fardeau qu'on nomme Verité.
Pourtant suis-je esbahy comment il se peut faire
Que de vices si grands on puisse encore extraire
Quelque goust pour loüer, si ce n'est à l'instant
Qu'un roy devient infect, un flatteur quant et quant
Croist, à l'envy du mal, une orde menterie.
Voilà comment de nous la verité bannie,
Meurtrie et dechirée, est aux prisons, aux fers ;
On esgare ses pas parmy les lieux deserts.
Si quelquefois un fol, ou tel au gré du monde,
La veut porter en Cour, la vanité abonde
Des moiens familiers pour la chasser dehors :
La pauvrette soustient mille playes au corps,
L'injure, le desdain, dont elle n'est fachée,
Souffrant tout à plaisir hormis d'estre cachée.
Je l'ay prise aux deserts, et, la trouvant au bord
Des isles des bannis, j'y ay trouvé la mort.
La voicy par la main, elle est marquée en sorte
Qu'elle porte un couteau pour celuy qui la porte.

Que je sois ta victime, o celeste beauté,
Blanche fille du ciel, flambeau d'Eternité;
Nul bon œil ne la voit qui transy ne se pasme;
Dans cette pasmoison s'esleve au ciel toute ame.
L'antousiasme apprend à mieux connoistre et voir;
Du bien vient le desir, du desir vient l'espoir,
De l'espoir le dessein, et du dessein les peines,
Et la fin met à bien les peines incertaines.
Mais n'est-il question de perdre que le vent
D'un vivre mal heureux qui nous meurtrit souvent,
Pour contenter l'esprit rendre l'ame delivre
Des bourreaux, des menteurs qui se perdent pour vivre?
Doi-je pour mes bastards tüer les ,amiensffin
De fuir de ma vie une honorable fin?
Parricides enfants, poursuivez ma misere,
L'honorable mal heur ou l'heur de votre pere;
Mourons, et en mourant laissons languir tous ceux
Qui, en flatant nos roys, acheptent, mal heureux,
Les plaisirs de vingt ans d'une eternelle peine.
Qu'ils assiegent ardents une oreille incertaine,
Qu'ils chassent halletans: leur curée et leur part
Seront dire, promettre, et un double regard:
Ces lasches serfs seront, au millieu des carnages
Et des meurtres sanglants, troublez en leurs courages;
Les œuvres de leurs mains (quoy qu'ils soient impiteux)
Feront dresser d'horreur et tomber leurs cheveux,
Transis en leurs plaisirs. O que la plaie est forte
Qui mesm' empuantyt le pourry qui la porte!
Cependant, au millieu des massacres sanglants
(Exercices et jeux aux desloiaux tyrans),
Quand le peuple gemit sous le faix tyrannicque,
Quand ce siecle n'est rien qu'une histoire tragicque,

Ce sont farces et jeux toutes leurs actions;
Un ris sardonien peint leurs affections,
Bizarr' habits et cœurs, les plaisants se desguisent,
Enfarinez, noircis, et ces basteleurs disent :
Deschaussons le cothurne, et rions, car il faut
Jetter ce sang tout frais hors de nostre eschaffaut,
En prodiguant dessus mille fleurs espanchées,
Pour cacher nostre meurtre à l'ombre des jonchées.
Mais ces fleurs seicheront, et le sang recelé
Sera puant au nez, non aux yeux revelé.
Les delices des grands s'envollent en fumée,
Et leurs forfaicts marquez teignent leur renommée.
Ainsy, lasches flatteurs, ames qui vous ploiez
En tant de vents, de voix, que siffler vous oyez ;
O ploïables esprits : o consciences molles,
Temeraires joüets du vent et des parolles!
Vostre sang n'est point sang, vos cœurs ne sont point cœurs;
Mesme il n'y a point d'ame en l'ame des flatteurs ;
Car leur sang ne court pas, duquel la vive source
Ne bransle pas pour soy, de soy ne prend sa course;
Et ces cœurs, non vrais cœurs, ces desirs, non desirs,
Ont au plaisir d'autruy l'aboy de leurs plaisirs.
Vous estes fils de serfs, et vos testes tondües
Vous font resouvenir de vos meres vendües
Mais quelle ame auriez-vous? Ce cinquiesme element
Meut de soy, meut autruy, source du mouvement ;
Et vostre ame, flatteurs, serfve de vostre oreille
Et de vostre œil, vous meut d'inconstance pareille
Que le cameleon : aussy faut-il souvent
Que ces cameleons ne vivent que de vent.
Mais ce trop sot mestier n'est que la theoricque
De l'autre qui apporte après soy la praticque :

Un nouveau changement, un office nouveau,
D'un flatteur idiot faict un fin macquereau.
Nos anciens, amateurs de la franche justice,
Avoient de fascheux noms nommé l'horrible vice :
Ils appelloient brigand ce qu'on dit entre nous
Homme qui s'accomode, et ce nom est plus doux ;
Ils tenoient pour larron un qui faict son mesnage,
Pour poltron un finet, qui prend son advantage ;
Ils nommoient trahison ce qui est un bon tour ;
Ils appelloient putain une femme d'amour ;
Ils nommoient macquereau un subtil personage
Qui sçait solliciter et porter un message.
Ce mot macquerelage est changé en poulets.
Nous faisons faire aux grands ce qu'eux à leurs valets ;
Nous honorons celuy qui entr'eux fut infame ;
Nul esprit n'est esprit, nulle ame n'est belle ame,
Au periode infect de ce siecle tortu,
Qui à ce poinct ne faict tourner toute vertu.
On cerche donc une ame et tranquille et modeste,
Pour sourdement cacher cette mourante peste ;
On cerche un esprit vif, subtil, malitieux,
Pour ouvrir les moiens et desnoüer les nœuds,
La longue experience assez n'y est experte ;
Là souvent se prophane une langue diserte ;
L'eloquence, le luth et les vers les plus beaux,
Tout ce qui louoit Dieu, es mains des macquereaux
Change un pseaume en chanson, si bien qu'il n'y a chose
Sacrée à la vertu que le vice n'expose,
Ou le desir bruslant, ou la prompte fureur,
Ou le traistre plaisir faict errer nostre cœur,
Et quelque feu soudain promptement nous transporte
Dans le seuil des pechez, trompez en toute sorte.

Le macquereau est seul qui peche froidement.
Qui, toujours bourrelé de honte et de tourment,
Vilainement forcé, pas après pas s'advance,
Retiré des chaïsnons de quelque conscience.
Le vilain, tout tremblant, craintif et refronché
Mesme montre en pechant le nom de son peché.
Tout vice tire à soy quelque prix: au contraire,
Ce vice qui ne sent rien que la gibbeciere,
Le coquin, le bissac, a pour le dernier pris,
Par les veilles du corps et celle des esprits,
La ruine des deux. Le ciel pur, de sa place,
Ne void rien icy bas qui trouble tant sa face:
Rien ne noircit si tost le ciel serain et beau
Que l'haleine et que l'œil d'un transy macquereau.
Il est permis aux grands, pourveu que l'un ne fasse
De l'autre le mestier et ne change de place,
D'avoir renards, chevaux, et singes et fourmis,
Serviteurs esprouvez et fideles amis.
Mais le malheur advient que la sage finesse
Des renards, des chevaux la necessaire addresse,
La vistesse, la force et le cœur aux dangers;
Le travail des fourmis, utiles mesnagers,
S'emploie aux vents, aux coups: ils se plaisent d'y estre;
Tandis le singe prend à la gorge son maistre,
Le fait haïr, s'il peut, à nos princes mignons,
Qui ont beaucoup du singe et fort peu des lions.
Qu'advient-il de cela? Le bouffon vous amuse,
Un renard ennemy vous faict cuire sa ruse,
On a pour œconome un plaisant animal,
Et le prince combat sur un singe à cheval.
Qu'ay-je dit des lions? Les eslevez courages
De nos rois abbaissoient et leur force et leurs rages.

Doctes à s'en servir; les sens effeminez
De ceux-cy n'aiment pas les fronts determinez,
Tremblent de leurs lions; car la vertu estonne
De nos coulpables rois l'ame basse et poltronne.
L'esprit qui s'emploioit jadis à commander
S'emploie, degeneré, à tout apprehender.
Pourtant ce roy, songeant que les griffes meurtrieres
De ses lyons avoient crocheté leurs tasnieres
Pour le deschirer vif, prevoyant à ces maux,
Fit bien mal à propos tüer ces animaux.
Il laissa le vrai sens, s'attachant au mensonge.
Un bon Joseph eût pris autrement un tel songe,
Et eut dit : Les lions superbes, indomptez,
Que tu doibs redouter, sont princes irritez,
Qui brusleront tes reins et tes foibles barrieres,
Pour n'estre pas tournez aux proies estrangeres.
Apprens, Roy, qu'on nourrit de bien divers moiens
Les lyons de l'Affricque ou de Lyon les chiens.
De ces chiens de Lyon tu ne crains le courage,
Quand tu changes des rois et l'habit et l'usage,
Quand tu blesses des tiens les cœurs à millions :
Mais tu tournes ta robbe aux yeux de tes lyons,
Quand le royal manteau se change en une aumusse,
Et la couronne au froc d'un vilain picque-puce.
Les rois aux chiens flatteurs donnent le premier lieu,
Et, de cette canaille endormis au millieu,
Chassent les chiens de garde; en nourrissant le vice,
S'assiegent de trompeurs; l'estrangere malice
Jette par quelque trou sa richesse et ses os,
Pour nourrir aux muets le dangereux repos.
On void soubs tels valets, ou plutost soubs tels maistres,
Du corps traistre les yeux et les oreilles traistres :

Car les plus grands, qui sont des princes le conseil,
Sont des princes le cœur, le sens; l'oreille et l'œil.
Si ton cœur est meschant, ta cervelle insensée,
Si l'oüir et le voir trahissent ta pensée,
Qu'un precipice bas paroisse un lieu bien seur,
Qu'un amere poison te soit une douceur,
Le scorpion un œuf, où auras-tu puissance
De fuir les dangers et fuir l'asseurance?
Si quelque prince un jour (sagement curieux
D'oüir de son oreille et de voir de ses yeux
Ses pechez sans nul fard, desguisant son visage
Et son habit) vouloit faire quelque voyage;
Sçavoir du laboureur, du rançonné marchand,
Si son prince n'est pas exacteur et meschant;
Sçavoir de quel renom s'esleve sa proüesse,
S'il est le roy des cœurs comme de la noblesse,
Qu'il passe plus avant, et, pour se descharger
Du vouloir de connoistre, aille voir l'estranger;
Ou qu'ainsy qu'autrefois ce tres-grand Alexandre,
Ce sage Germanic, prindrent plaisir d'entendre,
Espions de leurs camps, soubs habits empruntez,
Dans l'obscur de la nuict, leurs claires veritez;
Desguisez, ils rouoient les tentes des armées
Pour, sans desguisemens, gouster les renommées.
Le prince, defardé du lustre de son vent,
Trouvera tant de honte et d'ire en se trouvant
Tyran, lasche, ignorant, indigne de loüange
Du tiers Estat, de noble et au païs estrange,
Que, s'il veut estre heureux, à son heur advisé,
A jamais il voudra demeurer desguisé.
Mais, estant en sa cour, des macqueraux la trouppe
Luy faict humer le vice en l'obscur de sa couppe.

Les monts les plus hautains, qui de rochers hideux
Fendent l'air et la nüe, et voisinent les cieux,
Sont tous couverts de neige, et leurs cimes cornües
Des malices de l'air, des excremens des nües,
Portent le froid chappeau ; leurs chefs tous fiers et hauts
Sont braves et fascheux, et steriles et beaux ;
Leur cœur et leur millieu, on oit bruire des rages
Des tygres, des lyons et des bestes sauvages,
Et, de leurs pieds hydeux aux rochers crevassez,
Sifflent les tortillons des aspics enlassez.
Ainsy les chefs des grands sont faicts par les malices
Steriles, sans raison, couverts d'ire et de vices,
Superbes, sans esprit, et leurs seins et leurs cœurs
Sont tygres impuissants et lyons devoreurs ;
En leurs faux estomachs sont les noires tasnieres,
Dans ce creux les desirs, comme des bestes fieres ;
Desirs, dis-je, sanglants, grondent en devorant
Ce que l'esprit volage a ravi en courant.
Leurs pas sont venimeux, et leur puissance impure
N'a soustien que le fer, que poison et qu'injure.
De ce superbe mont les serpents sont au bas,
La ruse du serpent conserve leurs Estats,
Et le poison secret va destruisant la vie
Qui, brave, s'opposoit contre la tyrannie.
Dieu veut punir les siens quand il leve sur eux,
Comme sur des meschants les princes vicieux ,
Chefs de ses membres chers: par remede on asseure
Ce qui vient de dehors, la plaie exterieure ;
Mais, si la noble part loge un puits enfermé,
C'est ce qui rend le corps et mort et consumé,
Mesme si le mal est en haut , car la cervelle
A sa condition tous les membres appelle.

Princes que Dieu choisit pour du millieu des feux,
Du service d'Ægypte et du joug odieux
Retirer ses troupeaux, beaux pilliers de son temple,
Vous êtes de ce temple et la gloire et l'exemple !
Tant d'yeux sont sur vos pieds, et les ames de tous,
Tirent tant de plaisirs ou de plaintes de vous!
Vos crimes sont doublez et vos malheurs s'accroissent,
D'un lieu plus eslevé plus haut ains ils paroissent.
Ha que de sang se perd pour un piteux paiement
De ce que vous pechez! Qu'il vole de tourment
Du haut de vos couppeaux! Que de vos cimes hautes
Dessus le peuple bas vollent d'ameres fautes!
C'est pourquoy les sueurs et les labeurs en vain,
Sans force et sans conseil delaissent vostre main :
Vous estes courageux, que sert vostre courage?
Car Dieu ne benit point en vos mains son ouvrage :
En vain tous contristez, vous levez vers les cieux
Vos yeux, car ce ne sont que d'impudicques yeux!
Cette langue qui prie est salie en ordures,
Les mains que vous joignez ce sont des mains impures.
Dieu tout vray n'aime point tant de feintes douleurs,
Il veut estre flechy par pleurs, mais autres pleurs;
Il esprouve par feu, mais veut l'ame enflamée
D'un brasier pur et net et d'un feu sans fumée.
Ce luth qui touche un pseaume a un mestier nouveau,
Il ne plaist pas à Dieu, ce luth est macquereau ;
Ces levres qui en vain marmottent vos requestes,
Vous les avez ternies en baisers des-honestes,
Et ces genoux ploiez dessus des licts vilains,
Prophanes, ont ploié parmy ceux des putains.
Si, depuis quelque temps, vos rytmeurs hypocrites,
Desguisez, ont changé tant de phrazes escrittes

Aux prophanes amours, et de mesmes couleurs
Dont ils servoient Sathan, infames basteleurs,
Ils colorent encor leurs pompeuses prieres
De fleurs de vieux païens et fables mensongeres,
Ces escolliers d'erreur n'ont pas le style appris
Que l'Esprit de lumiere apprend à nos esprits,
De quell' oreille Dieu prend les phrases flattresses
Desquelles ces pipeurs flechissoient leurs maistresses.
Courbeaux enfarinez, les colombes font choix
De vous, non à la plume, ains au son de la voix:
En vain vous desploiez harangue sur harangue,
Si vous ne prononcez de Canaan la langue;
En vain vous commandez, et restez esbahis
Que, desobeissants, vous n'estes obeis :
Car Dieu vous faict sentir soubs vous, par plusieurs testes
En leur rebellion, que rebelles vous estes;
Vous secoüez le joug du puissant roy des roys !
Vous mesprisez sa loy, on mesprise vos loix !
  Or, si mon sein, bouillant de crève-cœur extreme
Des taches de nos grands, a tourné sur eux-mesme
L'œil de la verité; s'ils sont picquez, repris,
Par le juste foüet de mes aigres escrits,
Ne tirez pas de là, ô tyrans, vos loüanges,
Car vous leurs donnez lustre, et pour vous ils sont anges;
Entre vos noirs pechez n'i a conformité;
Hommes, ils n'ont bronché que par infirmité,
Et vous, comme jadis les bastards de la terre,
Blessez le Sainct-Esprit et à Dieu faictes guerre.
  Roys, que le vice noir asservit soubs ses loix,
Esclaves de pechez, forçaires, non pas roys,
De vos affections, quelle fureur despite
Vous corrompt, vous esmeut, vous pousse et vous invite

A tremper dans le sang vos sceptres odieux,
Vicieux commencer, achever vicieux
Le regne insupportable et rempli de miseres
Dont le peuple poursuit la fin par ses prieres ?
Le peuple estant le corps et les membres du roy,
Le roy est chef du peuple ; et c'est aussy pourquoy
La teste est freneticque et pleine de manie
Qui ne garde son sang pour conserver sa vie ;
Et le chef n'est plus chef quand il prend ses esbats
A coupper de son corps les jambes et les bras.
Mais ne vaut il pas mieux, comme les traistres disent,
Lors que les accidents les remedes mesprisent,
Quand la plaie noircit et sans mesure croist,
Quand premier à nos yeux la gangrene paroist,
Ne vaut-il pas bien mieux d'un membre se deffaire
Qu'envoyer laschement tout le monde au suaire ?
Tel aphorisme est bon alors qu'il faut curer
Le membre qui se peut sans la mort separer,
Mais non lors que l'amas de tant de maladies
Tient la masse du sang, ou les nobles parties,
Que le cerveau se purge et sente que de soy
Coule du mal au corps, duquel il est le roy.
Ce roy donc n'est plus roy, mais monstrueuse beste,
Qui au haut de son corps ne faict debvoir de teste :
La ruine et l'amour sont les marques à quoy
On peut connoistre à l'œil le tyran et le roy :
L'un desbrise les murs et les loix de ses villes,
Et l'autre à conquerir met les armes civiles ;
L'un cruel, l'autre doux, gouvernent leurs subjects
En valets par la guerr', en enfants par la paix ;
L'un veut estre hay, pourveu qu'il donne crainte ;
L'autre se faict aymer, et veut la peur esteinte ;

Le bon chasse les loups, l'autre est loup du troupeau;
Le roy veut la toison, l'autre cerche la peau;
Le roy faict que la voix du peuple le benie,
Mais le peuple en ses vœux maudit la tyrannie.
Voicy quels dons du ciel, quels thresors, quels moyens,
Requeroient en leurs roys les plus sages payens.
Voicy quel est le roy de qui le regne dure,
Qui establit sur soy pour royne la nature,
Qui craint Dieu, qui esmeut pour l'affligé son cœur,
Entrepreneur, prudent, hardy executeur,
Craintif en prosperant, dans le peril sans crainte,
Au conseil sans chaleur, la parolle sans feinte;
Imprenable aux flatteurs, gardant l'ami ancien,
Chiche de l'or public, tres-liberal du sien;
Pere de ses subjects, amy du miserable,
Terrible à ses haineux, mais à nul mesprisable;
Familier non commun, aux domesticques doux;
Effroyable aux meschants, equitable envers tous;
Faisant que l'humble espere et que l'orgueilleux tremble,
Portant au front la crainte et l'amour tout ensemble,
Pour se voir des plus hauts et plus subtils esprits
Sans haine redouté, bien aymé sans mespris;
Qu'il ait le cœur dompté, que sa main blanche et pure
Soit nette de l'autruy, sa langue sans injure;
Son esprit à bien faire emploie ses plaisirs;
Qu'il arreste son œil de semer des desirs;
Debteur aux vertueux, persecuteur du vice,
Juste dans sa pitié, clement en sa justice.
Par ce chemin l'on peut, regnant en ce bas lieu,
Estre dieu secondaire, ou image de Dieu.
Ça esté, c'est encor une dispute antique,
Lequel, du roy mechant ou du conseil inicque.

Est le plus supportable : Hé! nous n'avons de quoy
Choisir un faux conseil et un inicque roy!
De ruiner la France au conseil on decide;
Le François en est hors, l'Espagnol y preside ;
On foule l'orphelin, le pauvre y est vendu :
Point n'y est le tourment de la vefve entendu :
Du cerveau feminin l'ambitieuse envie
Leur sert là de principe et de tous est suivie ;
Là un prestre apostat, prevoiant et ruzé,
Veut, en ploiant à tout, de tous estre excusé:
L'autre, pensionnaire et valet d'une femme,
Employe son esprit à engager son ame ;
L'autre faict le royal, et, flattant les deux parts,
Veut trahir les Bourbons, et flatter les Guisards.
Un charlatan de cour y vend son beau langage,
Un bourreau froid, sans ire, y conseille un carnage ;
Un boiteux estranger y bastit son thresor,
Un autre faux François trocque son ame à l'or;
L'autre, pour conserver le profitable vice,
Ne promet que justice, et ne rend qu'injustice.
Les princes là dessus achetent finement
Ces traistres, et sur eux posent leur fondement.
On traitte des moiens et des ruses nouvelles
Pour succer et le sang et les chiches moelles
Du peuple ruiné ; on fraude de son bien
Un François naturel pour un Italien ;
On traitte des moiens pour mutiner les villes,
Pour nourrir les flambeaux de nos guerres civilles,
Et le siege estably pour conserver le Roy
Ouvre au peuple un moien pour luy donner la loy ;
Et c'est pourquoy on a pour cette commedie
Un asne italien, un oiseau d'Arcadie.

Ignorant et cruel, et qui, pour en avoir,
Sçait bien ne toucher rien, n'ouïr rien, ne rien voir.
C'est pourquoy vous voyez sur la borne de France
Passer à grands thresors cette chiche substance
Qu'on a tiré du peuple au millieu de ses pleurs.
François, qui entretiens et gardes tes voleurs,
Tu sens bien ces douleurs, mais ton esprit n'excede
Le sentiment du mal pour trouver le remede:
Le conseil de ton Roy est un bois arrangé
De familiers brigands où tu es esgorgé.
Encor la tyrannie, aux François redoutable,
Qui s'est lié les poings pour estre miserable,
Te faict prendre le fer pour garder tes bourreaux,
Inventeurs de tes maux journellement nouveaux.
Au conseil de ton Roy, ces poincts encor on pense
De te tromper tousjours d'une vaine esperance:
On machine le meurtre et le poison de ceux
Qui voudroient bien chasser les loups ingenieux;
On traitte des moiens de donner recompense
Aux macquereaux des roys, et, avant la sentence,
On confisque le bien au riche, de qui l'or
Sert en mesme façon du membre de castor;
On reconnoist encor les bourreaux homicides,
Les verges des tyrans aux despens des subsides,
Sans honte et sans repos, les serfs plus abbaissez,
Humbles pour dominer, se trouvent advancez
A servir, adorer. Une autre bande encore,
C'est le conseil sacré qui la France devore.
Ce conseil est meslé de putains et garçons,
Qui, doublans et triplans en nouvelles façons
Leur plaisir abbruty du faix de leurs ordures.
Jettent sur tout conseil leurs sentences impures.

Tous veillent pour nourrir cet infame traffic,
Cependant que ceux là qui, pour le bien public,
Veillent à l equité, deffendent la justice,
Establissent les loix, conservent la police,
Pour n'estre des malheurs coulpables artisans,
Et pour n'avoir vendu leur ame aux courtisans,
Sont punis à la Cour, et leur dure sentence
Sent le poix inesgal d'une injuste balance.
Ceux-là qui, despendants leurs vies en renom,
Ont prodigué leurs os aux rages du canon,
Lorsque ces pauvres fols, esbranchez de leurs membres,
Attendent le conseil et les princes aux chambres,
Ils sont jettez arriere, et un bouffon bavant
Blessera le blessé pour se pousser devant.
Pour ceux-là n'i a point de finance en nos comptes,
Mais bien les hoche-nez, les opprobres, les hontes,
Et au lieu de l'espoir d'estre plus renommez,
Ils donnent passe-temps aux muguets parfumez.
Nos princes ignorants tournent leurs louches veües,
Courants à leurs plaisirs eshontez par les rües,
Tous ennuyez d'oüir tant de fascheuses voix,
De voir les bras de fer et les jambes de bois,
Corps vivants à demi, nez pour les sacrifices
Du plaisir de nos rois, ingrats de leurs services.
Prince, comment peux-tu celuy abandonner,
Qui pour toy perd cela que tu ne peux donner?
Miserable vertu pour neant desirée,
Trois fois plus miserable et trois fois empirée,
Si la discretion n'apprend aux vertueux
Quels roys ont merité que l'on se donne à eux :
Pource que bien souvent nous souffrons peines telles,
Soustenans des plus grands les injustes querelles,

Valets de tyrannie, et combattons exprès
Pour establir le joug qui nous accable après.
Nos peres estoient francs; nous qui sommes si braves,
Nous lairrons des enfants qui nous seront esclaves!
Ce thresor precieux de nostre liberté
Nous est par les ingrats injustement osté.
Les ingrats, insolents à qui leur est fidelle,
Et liberaux de crainte à qui leur est rebelle,
Car à la force un grand conduit sa volonté,
Dispose des bien-faicts par la necessité,
Tient l'acquis pour acquis, et pour avoir ouy dire
Que le premier accueil aux François peut suffire.
Aux anciens serviteurs leur bien n'est departi,
Mais à ceux qui sans dons changeroient de parti.
Garder bien l'acquesté n'est une vertu moindre
Qu'acquerir tous les jours et le nouveau adjoindre
Les princes n'ont pas sceu que c'est pauvre butin
D'esbranler l'asseuré pour chercher l'incertain:
Les habiles esprits, qui n'ont point de nature
Plus tendre que leur prince, ont un vouloir qui dure
Autant que le subject, et en servant les rois
Sont ardens comme feu tant qu'il trouve du bois.
Quiconque sert un Dieu dont l'amour et la crainte
Soit bride à la jeunesse et la tienne contrainte,
Si bien que vicieux, et non au vice né,
Dans le seuil du peché il se trouve estonné;
Se polluant moins libre au plaisir de son maistre,
Il n'est plus aggreable, et tel ne sçauroit estre.
Nos rois, qui ont appris à machiaveliser,
Au temps et à l'Estat leur ame deguiser,
Ploient la pieté au joug de leur service,
Gardent religion pour ame de police.

O quel malheur du ciel, vengeance du destin,
Donne des roys enfans et qui mangent matin !
O quel phœnix du ciel est un prince bien sage,
De qui l'œil gratieux n'a forcené de rage,
Qui n'a point soif de sang, de qui la cruauté
N'a d'autruy la fureur par le sceptre herité !
Qui, philosophe et roy, regne par la science,
Et n'est faict impuissant par sa grande puissance !
Ceux-là regnent vraiment, ceux-là sont de vrais roys,
Qui sur leurs passions establissent des loix,
Qui regnent sur eux-mesme et d'une ame constante,
Non les hermaphrodits (monstres effeminez),
Corrompus bourdeliers, et qui estoient mieux nez
Pour valets de putains que seigneurs sur les hommes ;
Non les monstres du siècle et du temps où nous sommes :
Non pas ceux qui soubs l'or, soubs le pourpre royal,
Couvent la lascheté, un penser desloyal,
La trahison des bons, un mespris de la charge
Que sur le dos d'un Roy un bon peuple decharge :
Non ceux qui souffrent bien les femmes avoir l'œil
Sur la saincte police et sur le sainct conseil,
Sur les faits de la guerre et sur la paix esmeüe
De plus de changements que d'orage la nüe.
Cependant que nos Roys, doublement desguisez,
Escument une ruë en courant, attizez
A crocheter l'honneur d'une innocente fille
Ou se faire estallons des bourdeaux de la ville,
Au sortir des Palais le peuple ruiné
A ondes se prosterne, et le pauvre estonné
Coule honteusement, quand les plaisans renversent
Les foibles à genoux, qui sans profiter versent
Leurs larmes en leur sein, quand l'amas arrangé

Des gardes impiteux afflige l'affligé.
En autant de mal-heurs qu'un peuple miserable
Traine une triste vie en un temps lamentable,
En autant de plaisirs les Roys voluptueux,
Yvres d'ire et de sang, nagent luxurieux
Sur le sein des putains, et ce vice vulgaire
Commance desormais par l'usage à desplaire :
Et comme le peché qui le plus commun est
Sent par trop sa vertu, aux vicieux desplaist :
Le Prince est trop atteint de fascheuse sagesse
Qui n'est que le ruffien d'une sale Princesse :
Il n'est pas galand homme et n'en sçait pas assez
S'il n'a tous les bourdeaux de la Cour tracassez ;
Il est compté pour sot s'il eschappe quelqu'une
Qu'il n'ait jà en desdain pour estre trop commune :
Mais pour avoir en Cour un renom grand et beau,
De son propre valet faut estre macquereau,
Esprouver toute chose et hazarder le reste,
Imitant le premier, commettre double inceste.
Nul regne ne sera pour heureux estimé
Que son Prince ne soit moins craint et plus aymé ;
Nul regne pour durer ne s'estime et se conte
S'il a prestres sans crainte et les femmes sans honte,
S'il n'a loy sans faveur, un Roy sans compagnons,
Conseil sans estranger, cabinet sans mignons.
Ha! Sarmates razez, vous qui, estans sans Roys,
Avez le droict pour roy, et vous-mesmes pour loix,
Qui vous liez au bien, qui esloignez le vice
Pour amour de vertu, sans crainte du supplice,
Quel abuz vous poussa, pour venir de si loing
Priser ce mesprisé, lorsqu'il avoit besoing,
Pour couvrir son malheur, d'une telle advanture?

Vostre manteau royal fut une couverture
D'opprobre et deshonneur, quand les bras desploiez
Vengeoyent la mort de ceux qui moururent liez.
Ha! si vous eussiez eu certaine connoissance
D'un feminin sanglant abattu d'impuissance,
Si vous n'eussiez ouy mentir les seducteurs
Qui pour luy se rendoient mercenaires flatteurs,
Ou ceux qui en couvrant son orde vilenie
Par un mentir forcé ont rachepté leur vie,
Ou ceux qui, vous faisant un cruel tyran doux,
Et un poltron vaillant, deschargerent en vous
Le faix qui leur pesoit, vous n'eussiez voulu mettre
Vos loix, vostre couronne, et les droicts, et le sceptre
En ces impures mains, si vous eussiez bien veu,
En entrant à Paris, les perrons et le feu
Meslé de cent couleurs, et les cahots estranges,
Bazes de ces tableaux, où estoient vos loüanges.
Vous aviez trouvé là un augure si beau,
Que vous n'emportiez rien de France qu'un flambeau
Qui en cendre eust bien tost vostre force reduitte,
Sans l'heur qui vous advint de sa honteuse fuitte.
Si vous eussiez ouy parler les vrais François,
Si des plus eloquents les plus subtiles voix
N'eussent esté pour vous feintes et mercenaires,
Vous n'eussiez pas tiré de France vos miseres,
Vous n'eussiez pas choisi, pour dissiper vos loix,
Le monstre devorant la France et les François.
Nous ne verrons jamais les estranges provinces
Eslire à leur malheur nos miserables Princes :
Celuy qui sans merite a obtenu cet heur
Leur donne eschantillon de leur peu de valeur ;
Si leur corps sont lepreux, plus lepreuses, leurs ames

Usent sans sentiment et du fer et des flammes,
Et si leurs corps sont laids, plus laid, l'entendement
Les rend sots et meschants, vuides de sentiment.
Encor la tyrannie est un peu supportable,
Qu'un lustre de vertu faict paroistre agreable.
Bien-heureux les Romains qui avoient les Cesars
Pour tyrans amateurs des armes et des arts :
Mais mal-heureux celuy qui vit esclave infame
Soubs une femme hommace et soubs un homme femme :
Une mère douteuse, après avoir esté
Macquerelle à ses fils, en a l'un arresté
Sauvage dans les bois, et, pour belle conqueste
Le faisoit triompher du sang de quelque beste.
Elle en fit un Esau, de qui les ris, les yeux,
Sentoyent bien un tyran, un chartier furïeux :
Pour se faire cruel, sa jeunesse esgarée
N'avoit rien que le sang, et prenoit sa curée
A tüer sans pitié les cerfs qui gemissoient,
A transpercer les daims, et les fans qui naissoient,
Si qu'aux plus advisez cette sauvage vie
A faict prevoir de luy massacre et tyrannie.
L'autre fut mieux instruict a juger des atours
Des putains de sa Cour, et plus propre aux amours ;
Avoir ras le menton, garder la face pasle,
Le geste effeminé, l'œil d'un Sardanapale :
Si bien qu'un jour des Rois ce doubteux animal,
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
De cordons emperlez sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bord faict à l'Italienne,
Faisoit deux arcs voutez ; son menton pinceté,
Son visage de blanc et de rouge empasté,
Son chef tout empoudré, nous montrerent ridée

En la place d'un Roy, une putain fardée.
Pensez quel beau spectacle, et comm' il fit bon voir
Ce Prince avec un busc, un corps de satin noir
Coupé à l'Espagnolle, où des dechiquetures
Sortoient des passemens et des blanches tireures;
Et affin que l'habit s'entresuivist de rang,
Il montroit des manchons gauffrez de satin blanc,
D'autres manches encor qui s'estendoient fenduës,
Et puis jusques aux pieds d'autres manches perduës.
Ainsy bien emmanché, il porta tout ce jour
Cet habit monstrueux, pareil à son amour :
Si qu'au premier abord, chacun estoit en peine
S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne.
Si fut-il toutesfois allaicté de poisons,
De ruzes, de conseils secrets et trahisons,
Rompu ou corrompu au trictrac des affaires,
Et eut encor enfant quelque part aux miseres.
Mais de ce mesme soing qu'autrefois il presta
Aux plus estroicts conseils où jeune il assista,
Maintenant son esprit, son ame et son courage
Cerchent un laid repos, le secret d'un village
Où le vice triplé de sa lubricité
Miserablement cache une orde volupté,
De honte de l'infame et brute vilenie
Dont il a pollué son renom et sa vie.
Si bien qu'à la royalle il vole des enfans,
Pour s'eschauffer sur eux en la fleur de leurs ans,
Incitant son amour autre que naturelle,
Aux uns par la beauté et par la grace belle,
Autres par l'entregent, autres par la valeur,
Et la vertu au vice haste ce lasche cœur :
On a des noms nouveaux et des nouvelles formes

Pour croistre et desguiser ces passe-temps enormes,
Promettre ou menacer, biens et tourmens nouveaux
Pressent, forcent après les lasches macquereaux.
Nous avons veu cela, et avons veu encore
Un Neron marié avec son Pythagore,
Lequel aiant fini ses faveurs et ses jours,
Traîne encor au tombeau le cœur et les amours
De nostre Roy en deuil, qui, de ses aigres plaintes,
Tesmoigne ses ardeurs n'avoir pas esté feintes.
On nous faict voir encor un contract tout nouveau,
Signé du sang de d'O, son privé macquereau.
Disons, comme l'on dist à Neron l'androgame :
Que ton Père jamais n'eust cogneu d'autre femme!
Nous avons veu nos grands en debat, en conflict,
Accorder, reprocher telles nopces, tel lict;
Nous avons veu nos Rois se desrober des villes,
Neron avoit comm' eux de petits Olinvilles
Où il cachoit sa honte, et eut encor comm' eux
Les Chicots en amour, les Hamons odieux :
Ils eurent de ce temps une autre Catherine;
Mais nos Princes, au lieu de tüer Agrippine,
Massacrent l'autre mère, et la France a senti
De ses fils le couteau sur elle appesanti;
De tous ces vipereaux, les mains luy ont ravies
Autant de jours, autant de mille chères vies :
Les Senecques chenus ont encor en ce temps,
Morts et mourans, servi aux Rois de passe-temps.
Les plus passionez, qui ont gemi fidelles
Des vices de leurs Rois, punis de leurs bons zeles,
Ont esprouvé le siecle, où il n'est pas permis
D'ouvrir son estomach à ses privez amis,
Et où le bon ne peut, sans mort, sans repentance,

Ni penser ce qu'il void, ni dire ce qu'il pense :
On paslit rencontrant ceux qui vestent souvent
Nos sainctes passions, pour les produire au vent.
Les Latiares feints, suppôts de tyrannie,
Qui, cerchant des Sabins la justice et la vie,
Prennent masque du vrai, et, fardez d'equité,
Au veritable font crime de verité.
Pour vivre, il faut fuir de son peché la veuë,
Fuir l'œil inconnu et l'oreille inconnüe :
Que di-je, pour parler, on regarde trois fois
Les arbres sans oreill' et les pierres sans voix ;
Si bien que de nos maux la complainte abolie
Eust d'un siecle estouffé caché la tyrannie.
Qui eust peu la memoire avec la voix lier,
A taire nous forçant, nous forcer d'oublier.
Tel fut le second fils, qui n'herita du pere
Le cœur, mais les poisons et l'ame de la mere
Le tiers par elle fut nourri en faineant,
Bien fin, et non prudent, et voulut, l'enseignant
(Pour servir à son jeu), luy ordonner pour maistre
Un sodomite athée, un macquereau, un traistre.
La discorde coupa le concert des mignons,
Et le vice croissant entre les compagnons
Brisa l'orde amitié, mesme par les ordures,
Et l'impure union par les choses impures;
Il s'enfuit depité, son vice avec luy court :
Car il ne laissa pas ses crimes a la cour.
Il coloroit ses pas d'astuce non pareille,
Changea de lustre ainsy que jadis la corneille
Pour hanter les pigeons, le faict fut avoüé
Par la confession du gosier enroüé;
On luy remplit la gorge, et le Sinon infame

Fut mené par le poing, triomphe de sa femme,
Que la mere tira d'entre tous les gluaux
Qu'elle a pour à sa cage arrester les oiseaux :
Ceux qu'il avoit trouvez à son mal secourables,
Et pour luy, et par luy, devindrent miserables ;
Sa foy s'envole au vent, mais il feignit après,
Ce qu'il faisoit forcé, l'avoir commis exprès.
C'est pource qu'en ce temps c'est plus de honte d'estre
Mal advisé qu'ingrat, mal-prevoiant que traistre,
Abusé qu'abuseur : bien plus est odieux
Le simple vertueux qu'un double vicieux ;
Le souffrir est bien plus que de faire l'injure.
Ce n'est qu'un coup d'Estat que d'estre bien parjure
Ainsy en peu de temps ce lasche fut commis,
Valet de ses haineux, bourreau de ses amis.
Sa ruse l'a trompé, quand elle fut trompée ;
Il vit sur qui, pour qui il tournoit son espée;
Son inutile nom devint son parement,
Comme si c'eust esté quelque blanc vestement.
Ils trempèrent au sang sa grand robbe ducale
Et la mirent sur luy, du meurtre toute sale.
Quand ils eurent taché la serve authorité
De leur esclave chef du nom de cruauté,
Il tombe en leur mespris; à nous il fut horrible
Quand r'appeller sa foi il luy fut impossible.
Il fuit encore un coup, car les lievres craintifs
Ont debat pour le nom de legers fugitifs.
Nos Princes des renards envient la finesse
Et ne debattent point aux lions de proïesse.
Il y avoit long temps que dans les Païs-Bas
Deux partis, harassez de ruineux combats,
Halletoient les abois de leur force mi-morte ;

Cestuy-cy print parti, presqu'en la mesme sorte
Que le loup embusqué combattant de ses yeux
L'effort de deux taureaux dont le choc furieux
Verse dans un chemin le sang et les entrailles.
Le poltron les regarde, et de ces deux batailles
Se faict une victoire, arrivant au combat,
Quand la mort a vaincu la force et le debat.
Ainsy quelque advisé reveilla ceste beste,
D'un desespoir senti luy mit l'espoir en teste.
Mais quel espoir? encor un rien au prix du bien,
Un rien qui trouve lustre en ce siecle de rien.
On le pousse, on le traîne aux inutiles ruzes;
Il trame mille accords, mariages, excuses;
Il trompe, il est trompé, il se repend souvent,
Et ce cerveau venteux est le joüet du vent,
Ce vipere eschauffé porte la mort traistresse
Dedans le sein ami: mais quand le sein le presse,
Le trahy fut vainqueur, et le traistre pervers
Demeure fugitif, banni de son Anvers.
Non, la palme n'est point contenance des membres
De ceux qui ont brouillé les premiers de leurs chambres,
Pour loing d'eux en secret du venin s'engorger,
Caresser un Bathille, en son lict l'heberger,
N'aiant, muet tesmoing de ses noires ordures,
Que les impures nuicts et les couches impures.
Les trois en mesme lieu ont à l'envy porté
La premiere moisson de leur lubricité;
Des deux derniers après, la chaleur aveuglée
A sans honte herité l'inceste redoublée,
Dont les projects ouverts, les desirs comme beaux
Font voleter l'erreur de ces crimes nouveaux
Sur les aisles du vent; leurs poëtes volages

Arborent ces couleurs comme des païsages;
Leur soupper s'entretient de leurs ordes amours,
Les macquereaux enflez y vantent leurs beaux tours.
Le vice, possedant pour eschaffaut leur table,
Y dechire à plaisir la vertu desirable.
Si depuis quelque temps les plus subtils esprits
A desguiser le mal ont finement appris
A nos princes fardez la trompeuse maniere
De revestir le Diable en Ange de lumiere,
Encor qu'à leurs repas ils fassent disputer
De la vertu que nul n'oseroit imiter,
Qu'ils recherchent le dos des affectés poëtes,
Quelques Sedecias, aggreables prophetes:
Le boutte-feu de Rome en a bien faict ainsy,
Car il païoit mieux qu'eux, mieux qu'eux avoit soucy
D'assembler, de cercher les esprits plus habiles,
Loïer, recompenser leurs rencontres gentilles,
Et les graves discours des sages amassez,
Loïez et contre-faicts il a recompensez.
L'arsenic ensucré de leurs belles parolles,
Leur sein meurtry de poing aux pieds de leurs idolles,
Les ordres inventez, les chants, les hurlements
Des fols capuchonnez, les nouveaux regiments
Qui en processions sottement desguisées
Aux villes et aux champs vont semer de risées
L'austerité des vœux et des fraternitez,
Tout cela n'a caché nos rudes veritez.
Tous ces desguisemens sont vaines mascarades
Qui aux portes d'enfer presentent leurs aubades,
Ribauds de la paillarde ou affaictez valets
Qui de processions luy donnent des balets:
Les uns, mignons muguets, se parent et font braves

De clincant et d'or traict ; les autres, vils esclaves,
Fagottés d'une corde et pasles marmiteux,
Vont pieds nuds par la rüe abuser les piteux,
Ont pour masque le froc, pour vestement des poches,
Pour cadence leurs pas, pour violons des cloches,
Pour vers la letanie; un advocat nommé
A chaque pas rend Christ, chaque fois, diffamé.
Aigle né dans le haut des plus superbes aires,
Ou bien œuf supposé, puis que tu degeneres,
Degeneré Henry, hyppocrite bigot.
Qui aimes moins joüer le Roy que le cagot,
Tu vole un faux gibier, de ton droict tu t'esloigne.
Ces courbeaux se paistront un jour de ta charongne,
Dieu tirera par eux : ainsy le faulconnier,
Quand l'oiseau trop de fois a quitté son gibier,
Le bat d'une corneille, et la foule à sa veüe,
Puis d'elle (s'il ne peut le corriger), le tüe.
Tes prestres par la rüe à grand troupes conduicts
N'ont pourtant peû celer l'ordure de tes nuicts :
Les crimes plus obscurs n'ont pourtant peû se faire
Qu'ils n'esclattent en l'air aux bouches du vulgaire :
Des citoyens oisifs l'ordinaire discours
Est de solenniser les vices de nos cours :
L'un conte les amours de nos salles princesses,
Garces, de leurs valets autrefois les maistresses.
Tel fut le beau Senat des trois, et des deux sœurs,
Qui jouoient en commun leurs gens et leurs faveurs,
Trocquoient leurs estallons, estimoient à louange
Le plaisir descouvert, l'amour libre et le change :
Une autre, n'aiant peu se saouler de François,
Se coule à la minuict au lict des Escossois,
Le tison qui l'esveille, et l'embrase et la tüe

Lui faict pour le plaisir mespriser bruict et veüe :
Les jeunes gens, la nuict, pipez et enlevez
Du lict au cabinet, las et recreus trouvez :
Nos Princesses, non moins ardentes que rusées,
Osent dans les bourdeaux s'exposer desguisées :
Soubs le chappron quarré vont recevoir le prix
Des garces du Hulleu, et portent aux maris,
Sur le chevet sacré de leur sainct mariage,
La senteur des bourdeaux, et quelque pire gage.
Elles esprouvent tout : on le void, on le dit,
Cela leur donne vogue et hausse leur credit :
Les filles de la cour sont galantes honnestes,
Qui se font bien servir, moins chastes, plus secrettes,
Qui savent le mieux feindre un mal pour accoucher ;
On blasme celle-là qui n'a pas sçeu cacher :
Du Louvre les retraicts sont hideux cimetieres
D'enfants, vuidez, tuez par les Apotiquaires :
Nos filles ont bien sçeu quelles receptes font
Massacre, dans leur flanc, des enfans qu'elles ont.
Je sens les froids tressauts de fraïeur et de honte,
Quand sans crainte tout haut le fol vulgaire conte
D'un coche qui, courant Paris à la minuict,
Vole une sage femme, et la bande et conduit
Prendre, tüer l'enfant d'une royne masquée,
D'une brutalité pour jamais remarquée,
Que je ne puis conter, croiant, comme François,
Que le peuple abusé envenime ses voix
De monstres inconnus : de la vie entamée
S'enfle la puanteur comme la renommée :
Mais je croy bien aussy que les plus noirs forfaicts
Sont plus secretement et en tenebres faicts :
Quand on montre celuy qui, en voulant attendre

Sa dame au galatas, fut pris en pensant prendre,
Et puis, pour appaiser, et demeurer amis,
Le violeur souffrit ce qu'il avait commis.
Quand j'oy qu'un roy transy, effraié du tonnerre,
Se couvre d'une voute et se cache soubs terre,
S'embusque de lauriers, faict les cloches sonner :
Son peché poursuivi, poursuit de l'estonner,
Il use d'eau lustrale, il la boit, la consomme
En clysteres infects ; il fait venir de Rome
Les cierges, les Agnus, que le Pape fournit,
Bousche tous ses conduits d'un charmé grain bénit ;
Quand je voy composer une messe complette,
Pour repousser le ciel, inutile amulette ;
Quand la peur n'a cessé, par les signes de croix,
Le brayer de Massé, ni le froc de François,
Tels spectres inconnus font confesser le reste.
Le peché de Sodome et le sanglant inceste
Sont reproches joyeux de nos impures cours.
Triste je trancheray ce tragicque discours
Pour laisser aux pasquils ces effroyables contes,
Honteuses veritez, trop veritables hontes.
Plustot peut on conter dans les bords escumeux
De l'Ocean chenu le sable, et tous les feux
Qu'en paisible minuict le clair ciel nous attize,
L'air estant ballié des froids souspirs de bize ;
Plustot peut on conter du printemps les couleurs,
Les fueilles des forests, de la terre les fleurs,
Que les infections qui tirent sur nos testes
Du ciel armé, noirci, les meurtrieres tempestes.
Qu'on doute des secrets, nos yeux ont veu comment
Ces hommes vont bravant des femmes l'ornement,
Les putains de couleurs, les pucelles de gestes ;

Plus de frisons tortus des-honorent les testes
De nos mignons parez, plus de fard sur leurs teincts
Que ne voudroient porter les honteuses putains :
On invente tousjours quelque traict plus habile
Pour effacer du front quelque marque virile ;
Envieux de la femme, on trace, on vient souiller,
Tout ce qui est humain, qu'on ne peut despouiller.
Les cœurs des vertueux à ces regards transissent,
Les vieillards advisez en leur secret gémissent.
Des femmes les mestiers quittez et mesprisez
Se font pour parvenir des hommes desguisez.
On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubly et au sepulchre encloses,
Et que par les escrits le mal resuscité
Infectera les mœurs de la postérité :
Mais le vice n'a point pour mere la science,
Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.
Elle est le chaud fumier sans qui les ords pechez
S'engraissent en croissant, s'ils ne sont arrachez,
Et l'acier des vertus mesme intellectuelles
Tranche et destruit l'erreur et l'histoire par elles.
Mieux vaut à descouvert monstrer l'infection
Avec sa puanteur, et sa punition.
Le bon père affriquain sagement nous enseigne
Qu'il faut que les Tyrans de tout poinct on depeigne,
Montrer combien impurs sont ceux-là qui de Dieu
Condamnent la famille au couteau et au feu.
Au fil de ces fureurs ma fureur se consume,
Je laisse ce subject, ma main quitte la plume,
Mon cœur s'estonne en soy ; mon sourcil refrongné,
L'esprit de son subject se retire eslongné :
Icy je vay laver ce papier de mes larmes ;

Si vous prestez vos yeux au reste de mes carmes,
Ayez encor de moy ce tableau plein de fleurs,
Qui sur un vray subject s'esgaie en ses couleurs.
Un pere deux fois pere employa sa substance
Pour enrichir son fils des thresors de science;
En couronnant ses jours de ce dernier dessein,
Joyeux il espuisa ses coffres et son sein,
Son avoir et son sang : sa peine fut suivie
D'heur a parachever le present de la vie.
Il voit son fils sçavant, adroict, industrieux,
Meslé dans les secrets de nature et des cieux,
Raisonnant sur les loix, les mœurs et la police;
L'esprit sçavoit tout art, le corps tout exercice.
Ce vieil François, conduit par une antique loy,
Consacra cette peine et son fils à son roy;
L'equippe; il vient en cour : là cette ame nouvelle,
Des vices monstrueux ignorante pucelle,
Void force hommes bien-faicts, bien morgans, bien vestus;
Il pense estre arrivé a la foire aux vertus;
Prend les occasions qui sembloient les plus belles
Pour estaller premier ses intellectuelles :
Se laisse convier, se conduisant ainsy
Pous n'estre ni entrant, ni retenu aussy.
Tousjours respectueux, sans se faire de feste:
Il contente celuy qui l'attaque et l'arreste,
Il ne trouve auditeurs qu'ignorants envieux,
Diffamans le sçavoir des noms ingenieux.
S'il trousse l'epigramme ou la stance bien faicte,
Le voilà descouvert, c'est faict, c'est un poëte;
S'il dict un mot salé, il est bouffon, badin;
S'il danse un peu trop bien, saltarin, baladin;
S'il a trop bon fleuret, escrimeur il s'appelle;

S'il prend l'air d'un cheval, c'est un saltain-bardelle;
Si avec art il chante, il est un musicien;
Philosophe, s'il presse un bon logicien:
S'il frappe là dessus et en met un par terre,
C'est un fendant qu'il faut saller apres la guerre:
Mais si on sçait qu'un jour, a part, en quelque lieu
Il mette genouil bas, c'est un prieur de Dieu.
Cet esprit offencé dedans soy se retire,
Et comme en quelque coing se cachant il souspire,
Voicy un gros amas, qui emplit jusqu'au tiers
Le Louvre de soldats, de braves chevaliers
De noblesse parée : au millieu de la nüe
Marche un duc, dont la face au jeune homme inconnüe,
Le renvoye au conseil d'un page traversant,
Pour demander le nom de ce prince passant;
Le nom ne le contente, il pense, il s'esmerveille,
Tel mot n'estoit jamais entré en son oreille;
Puis cet estonnement soudain fut redoublé
Alors qu'il vit le Louvre aussy tost depeuplé
Par le sortir d'un autre au beau millieu de l'onde
De seigneurs l'adorant comm' un roy de ce monde.
Nostre nouveau venu s'accoste d'un vieillard,
Et pour en prendre langue il le tire à l'escart :
Là il apprit le nom dont l'histoire de France
Ne luy avoit donné ne vent, ne connoissance.
Ce courtisan grison, s'esmerveillant de quoy
Quelqu'un mesconnoissoit les mignons de son Roy,
Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,
Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.
A l'enfant, qui disoit : « Sont-ils grands terriens,
Que leur nom est sans nom pour les historiens? »
Il respond : « Rien du tout, ils sont mignons du prince.

— Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province?
Ont-ils par leur conseil relevé un malheur,
Delivré leur païs par extrême valeur?
Ont-ils sauvé le Roy, commandé quelque armée,
Et par elle gaigné quelq'heureuse journée? »
A tout fut respondu : « *Mon jeune homme, je croy*
Que vous estes bien neuf : ce sont mignons du Roy. »
Ce mauvais courtisan, guidé par la colere,
Gaigne logis et lict ; tout vient à lui desplaire,
Et repas, et repos ; cet esprit transporté
Des visions du jour par idée infecté,
Void dans une lueur sombre, jaunastre et brune,
Soubs l'habit d'un rezeul, l'image de Fortune,
Qui entre à la minuict, conduisant des deux mains
Deux enfans nuds bandez ; de ces freres germains
L'un se peint fort souvent, l'autre ne se void guere,
Pource qu'il a les yeux et le cœur par derriere :
La bravache s'avance, envoie brusquement
Les rideaux ; elle accolle et baise follement
Le visage effrayé. Ces deux enfans estranges,
Sautez dessus le lict, peignent des doigts les franges
Alors Fortune, mere aux estranges amours,
Courbant son chef paré de perles et d'atours,
Desploie tout d'un coup mignardises et langue,
Faict de baisers les poincts d'une telle harangue :
« *Mon fils, qui m'as esté desrobé du berceau,*
Pauvre enfant mal nourry, innocent jouvenceau,
Tu tiens de moy, ta mere, un assez haut courage,
Et j'ay veu aujourd'huy aux feux de ton visage
Que le dormir n'auroit pris ni cœur ni esprits
En la nuict qui suivra le jour de ton mespris.
Embrasse, mon enfant, mal nourry par ton pere,

Le col et les desseins de Fortune ta mere;
Comment, mal conseillé, pippé, trahy, suis-tu
Par chemin espineux la sterile Vertu?
Cette sotte par qui me vaincre tu essaies
N'eut jamais pour loyer que les pleurs et les plaies,
De l'esprit et du corps les assidus tourments,
L'envie, les soupçons et les bannissements.
Qui pis est, le desdain : car sa trompeuse attente
D'un vain espoir d'honneur la vanité contente.
De la pauvre Vertu l'orage n'a de port
Qu'un havre tout vaseux d'une honteuse mort.
Es-tu point envieux de ces grandeurs romaines?
Leurs rigoureuses mains tournerent par mes peines
Dedans leur sein vaincu leur fer victorieux.
Je t'espiois ces jours lisant, si curieux,
La mort du grand Senecque et celle de Thrasée,
Je lisois par tes yeux en ton ame embrazée
Que tu envíois plus Senecque que Neron,
Plus mourir en Caton que vivre en Ciceron,
Tu estimois la mort en liberté plus chere
Que tirer en servant une haleine precaire.
Ces termes specieux sont tels que tu concluds
Au plaisir de bien estre, ou bien de n'estre plus.
Or, sans te surcharger de voir les morts et vies
Des anciens qui faisoient gloire de leurs folies,
Que ne vois-tu ton siecle, ou n'apprehendes-tu
Les succès des enfants aisnés de la Vertu?
Ce Bourbon qui, blessé, se renfonce en la presse,
Tost assommé, trainé sur le dos d'une asnesse;
L'admiral, pour jamais sans surnom trop connu,
Meurtri, precipité, trainé, mutilé, nud;
La fange fut sa voye au triomphe sacrée,

Sa couronne un collier, Mont-Faulcon son trophée,
Void sa suitte aux cordeaux, à la roue, aux posteaux,
Les plus heureux d'entre eux quitte pour les couteaux,
De ta Dame loyers, qui paye, contemptible,
De rude mort la vie hazardeuse et penible :
Lis, curieux, l'histoire, en ne donnant point lieu,
Parmy ton jugement, au jugement de Dieu.
Tu verras ces vaillans, en leurs vertus extremes,
Avoir vescu gehennez, et estre morts de mesmes.
« *Encor, pour l'advenir, te puis-je faire voir*
Par l'aide des demons, au magicien miroir,
Tels loyers receus; mais ta tendre conscience
Te faict jetter au loing cette brave science ;
Tu verrois des valeurs le bel or monnoyé
Dont bien tost se verra le Parmesan payé
En la façon que fut salarié Gonzalve,
Le brave duc d'Austrie et l'enragé duc d'Alve.
Je voys un prince anglois, courageux par excez,
A qui l'amour quitté faict un rude procez ;
Licols, poisons, couteaux, qui payent en Savoye
Les prompts executeurs ; je voy cette monnoye
En France avoir son cours; je voy lances, escus,
Cœurs et nom des vainqueurs soubs les pieds des vaincus.
O de trop de merite impiteuse memoire!
Je voy les trois plus hauts instrumens de victoire,
L'un à qui la colere a pu donner la mort,
L'autre sur l'eschaffaut, et le tiers sur le bord.
« *Jette l'œil droict ailleurs, regarde l'autre bande,*
En large et beau chemin plus splendide et plus grande ;
Au sortir des berceaux ce prosperant troupeau
A bien tasté des arts, mais n'en prit que la peau,
Eut pour borne ce mot : Assez pour gentilhomme.

Pour sembler vertueux en peinture, ou bien comme
Un singe porte en soy quelque chose d'humain,
Aux gestes, au visage, aux pieds et à la main.
Ceux-là blasment toujours les affligés, les fuient,
Flattent les prosperants, s'en servent, s'en appuyent.
Ils ont veu des dangers assez pour en conter,
Ils en content autant qu'il faut pour se vanter;
Lisants, ils ont pillé les poinctes pour escrire;
Ils sçavent, en jugeant, admirer ou sousrire,
Louer tout froidement, si ce n'est pour du pain;
Renier son salut quand il y a du gain,
Barbets des favoris, premiers à les connoistre.
Singes des estimez, bon eschos de leur maistre:
Voilà à quel sçavoir il te faut limiter,
Que ton esprit ne puisse un Juppin irriter :
Il n'aime pas son juge, il le frappe en son ire;
Mais il est amoureux de celuy qui l'admire.
Il reste que le corps, comme l'accoustrement,
Soit aux lois de la cour, marcher mignonnement,
Trainer les pieds, mener les bras, hocher la teste,
Pour branler à propos d'un pennache la crette,
Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,
Les dents de muscadins, de poudre les cheveux ;
Fay-toy dedans la foule une importune voye,
Te montre ardent à voir affin que l'on te voye,
Lance regardz tranchants pour estre regardé,
Le teint de blanc d'Espagne et de rouge fardé;
Que la main, que le sein y prennent leur partage ;
Couvre d'un parasol en esté ton visage,
Jette, comme effrayé, en femme quelque cris,
Mesprise ton effroy par un traistre sousris,
Fay le begue, le las, d'une voix molle et claire,

Ouvre ta languissante et pesante paupiere ;
Sois pensif, retenu, froid, secret et finet :
Voilà pour devenir garce du Cabinet,
A la porte duquel laisse Dieu, cœur et honte,
Ou je travaille en vain en te faisant ce conte.
Mais quand ton fard sera par le temps decelé,
Tu auras l'œil rougi, le crane sec, pelé.
Ni sois point affranchy par les ans du service,
Ni du joug qu'avoit mis sur ta teste le vice ;
Il faut estre garçon pour le moins par les vœux,
Qu'il n'y ait rien en toï de blanc que les cheveux.
Quelque jour tu verras un chauve, un vieux eunuque,
Faire porter en cour aux hommes la perruque :
La saison sera morte à toutes ces valeurs,
Un servile courage infectera les cœurs ;
La morgue fera tout, tout se fera pour l'aise,
Le hausse-col sera changé en portefraise.
« *Je reviens à ce siecle, où nos mignons vieillis,*
A leur dernier mestier vouez et accueillis,
Pippent les jeunes gens, les gaignent, les courtisent.
Eux, autrefois produits, à la fin les produisent,
Faisans, plus advisez, moins glorieux que toy,
Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy. »
Ce fut assez, c'est là que rompit patience
La Vertu, qui, de l'huis, escoutoit la science
De Fortune : si tost n'eut sonné le loquet,
Que la folle perdit l'audace et le caquet.
Elle avoit apporté une clarté de lune,
Voicy autre clarté que celle de Fortune.
Voicy un beau soleil, qui de rayons dorez
De la chambre et du lict vid les coings honorez.
La Vertu paroissant en matrosne vestüe,

La mere et les enfants ne l'eurent si tost veüe
Que chacun d'eux changea en Demon decevant,
De Demon en fumée, et de fumée en vent,
Et puis de vent en rien. Cette hostesse derniere
Prit au chevet du lict pour sa place une chaire,
Saisit la main tremblante à son enfant transy,
Par un chaste baiser l'asseure, et dit ainsy :
« *Mon fils, n'attends de moy la pompeuse harangue*
De la fausse Fortune, aussy peu que ma langue
Fascine ton oreille, et mes presents tes yeux.
Je n'esclatte d'honneur ni de dons précieux ;
Je foulle ces beautez desquelles Fortune use
Pour ravir par les yeux une ame qu'elle abuse :
Ce lustre de couleur est l'esmail qui s'espand
Au ventre, et à la gorge, et au dos du serpent.
Tire ton pied des fleurs soubs lesquelles se cœuvre,
Et avec soy la mort, la glissante couleuvre.
Reçois, pour faire choix des fleurs et des couleurs,
Ce qu'à traicts raccourcis je diray pour tes mœurs.
« *Sois continent, mon fils, et circoncis, pour l'estre,*
Tout superflu de toy, sois de tes vouloirs maistre,
Serre-les à l'estroict, reigle au bien tes plaisirs.
Octroye à la nature, et refuse aux desirs ;
Qu'elle, et non ta fureur, soit ta loy, soit ta guide,
Que la concupiscence en reçoive une bride :
Fuy les mignardes mœurs, et cette liberté
Qui, fausse, va cachant au sein la volupté.
Tiens pour crime l'excès ; sobre et prudent, eslogne
Du gourmand le manger, et du boire l'yvrogne ;
Hay le mortel loisir, tiens le labeur plaisant :
Que Satan ne t'empongne un jour en rien faisant.
Use sans abuser des delices plaisantes,

Sans cerchèr, curieux, les cheres et pesantes.
Ne mesprise laissé, va pour vivre au repas,
Mais que la volupté ne t'y appelle pas.
Ton palais, convié pour l'appétit, demande,
Non les morceaux fardés, mais la simple viande.
Le prix de tes desirs soit commun et petit,
Pour faire taire et non aiguiser l'appetit.
Par ces degrez le corps s'apprend et s'achemine
Au goust de son esprit, nourriture divine.
N'affecte d'habiter les superbes maisons,
Mais bien d'estre à couvert aux changeantes saisons;
Que ta demeure soit plus tot saine que belle,
Qu'elle ait renom par toy, et non pas toy par elle.
Mesprise un titre vain, les honneurs superflus.
Retire-toy dans toy; parois moins, et sois plus.
Prends pour ta pauvreté seulement cette peine,
Qu'elle ne soit pas salle, et l'espargne vilaine.
Garanty du mespris ta saincte probité,
Et ta lente douceur du nom de lascheté.
Que ton peu soit aisé; ne pleure point tes peines:
Ne sois admirateur des richesses prochaines.
Hay et connois le vice avant qu'il soit venu,
Crains-toy plus que nul autre ennemi inconnu.
N'aime les saletés soubs couleur d'un bon conte:
Elles te font sousrire, et non sentir la honte;
Oy plus tot le discours utile que plaisant.
Tu pourras bien mesler les jeux en devisant.
Sauve ta dignité, mais que ton ris ne sente
Ni le fat, ni l'enfant, ni la garce puante.
Tes bons mots n'aient rien de bouffon effronté.
Tes jeux soyent sans fisson, pleins de civilité,
Affin que sans blesser tu plaises et tu ries.

Distingue le moquer d'avec les railleries.
Ta voix soit sans esclat, ton cheminer sans bruit,
Que mesmes ton repos enfante quelque fruict.
Evite le flatteur, et chasse comme estrange
La loüange de ceux qui n'ont acquis loüange.
Ris-toy quand les meschants t'auront à contrecœur ;
Tiens leur honneur à blasme, et leur blasme à honneur.
Sois grave sans orgueil, ni contraint en ta grace ;
Sois humble, non abject, resolu sans audace.
Si le bon te reprend, que ses coups te soient doux,
Et soient dessus ton chef comme baume secoux :
Car qui reprend au vrai est un utile maistre,
Sinon il a voulu et essayé de l'estre.
Tire mesme profit et des roses parmy
Les picquons outrageux d'un menteur ennemy.
Fais l'espion sur toy plus tot que sur tes proches,
Reprends le defaillant sans fiel et sans reproches.
Par ton exemple instruis ta femme à son debvoir,
Ne luy donnant soupçon, pour ne le recevoir.
Laisse-lui juste part du soing de la famille.
Cache tes gayetez et ton ris à ta fille ;
Ne te sers de la verge, et ne l'emploie point,
Que ton courroux ne soit appaisé de tout poinct.
Sois au prince, à l'ami et au serviteur comme
Tel qu'à l'ange, à toy-mesme, et tel qu'on doit à l'homme ;
Ce que tu as sur toy, aux costez, au-dessoubs,
Te trouve bien servant, chaud amy, seigneur doux.
De ces traicts generaux maintenant je m'explicque
Et à ton estre à part ma doctrine s'applicque.
« *J'ay voulu pour ta preuve un jour te despouiller,*
Voir sur ton sein les morts et siffler et grouiller :
Sur toy, race du ciel, ont esté inutilles

Les fissons des aspics, comme dessus les psylles.
Le Ciel faict ainsy choix des siens qui, saincts et forts,
Sont à preuve du vice et triomphent des morts.
Psylle bien approuvé, lève plus haut ta veüe,
Je veux faire voler ton esprit sur la nüe,
Que tu voie la terre en ce point que la vid
Scipion, quand l'amour de mon nom le ravit ;
Ou mieux, d'où Colligny se rioit de la foulle
Qui de son tronc roullé se jouoit à la boulle,
Parmy ses hauts plaisirs, que mesme en lieu si doux
De tout ce qu'il voioit il n'entroit en courroux.
Un jeu luy fut des rois la sotte perfidie,
Comicque le succes de la grand tragedie.
Il vid plus, sans colere, un de ses enfants chers,
Degeneré, lecher les pieds de ses bouchers.
Là ne s'estime rien des regnes l'excellence,
Le monde n'est qu'un poix, un atome la France ;
C'est là que mes enfants dirigent tous leurs pas
Dès l'heure de leur naistre à celle du trespas,
Pas qui foullent soubs eux les beautez de la terre,
Cueillans les vrais honneurs et de paix et de guerre,
Honneur au poinct duquel un chacun se deçoit ;
On perd bientost celuy qu'aisement on reçoit,
La gloire qu'autruy donne est par autruy ravie ;
Celle qu'on prend de soy vit plus loing que la vie.
Cerche l'honneur, mais non celuy de ces mignons,
Qui ne mordent au loup, bien sur leurs compagnons.
Qu'ils prennent le duvet, toy la dure et la peine ;
Eux le nom de mignons, et toy de capitaine ;
Eux le musc, tu auras de la mesche le feu ;
Eux les jeux, tu auras la guerre pour ton jeu.
Prenne donc ton courage à propos la carriere,

Et que l'honneur qui faict que tu chasses arriere
La lie du bas peuple, et l'infame bourbier
Soit la gloire de prince, et non pas de barbier:
Car c'est l'humilité qui à la gloire monte,
Le faux honneur acquiert la veritable honte.
Sache qu'à trop monter, trop bas descendre faut,
Et que se tenir bas faict monter au plus haut.
Ne porte envie à ceux de qui l'estat ressemble
A un tiede fiebvreux qui ne süe et ne tremble.
Les pestes de nos corps s'eschauffent en esté,
Et celles des esprits en la prosperité;
L'hyver guerit de l'air les mortelles malices,
La saine affliction nous purge de nos vices.
Cerche la faim, la soif, les glaces et le chaud,
La sueur et les coups; ayme-les, car il faut,
Ou que tes jeunes ans soient l'heur de ta vieillesse,
Ou que tes cheveux blancs maudissent ta jeunesse.
Puis que ton cœur royal veut s'asservir aux roys,
Va suivre les labeurs du prince navarrois,
Et là tu trouveras mon logis chez Anange,
Anange que je suis et (que c'est chose estrange)
Là où elle n'est plus, aussy tost je ne suis:
Je l'aime en la chassant, la tuant je la suis:
Là où elle prend pié la pauvrette m'appelle;
Je ne puis m'arrester ni sans ni avec elle:
Je crains bien que, l'aiant bannie de ce Roy,
Tu n'i pourras plus voir bien tost elle ni moy.
Là tu imiteras ces eslevez courages
Qui cerchent les combats au travers des naufrages:
Là est le choix des cœurs et celuy des esprits:
Là moy-mesme je suis de moy mesme le prix.
Bref, là tu trouveras par la perseverance

Le repos au labeur, au peril l'asseurance.
Va, bien-heureux, je suis ton conseil, ton secours,
J'offence ton courage avec si long discours. »
Que je vous plains, esprits qui, au vice contraires,
Endurez de ces cours les sejours necessaires :
Heureux si, non infects en ces infections,
Roy de vous, vous regnez sur vos affections.
Mais, quoy que vous pensez gaigner plus de louange
De sortir impollus hors d'une noire fange,
Sans taches hors du sang, hors du feu sans brusler,
Que d'un lieu non souillé sortir sans vous souiller,
Pourtant il vous seroit plus beau en toutes sortes
D'estre les gardiens des magnificques portes
De ce temple eternel de la maison de Dieu,
Qu'entre les ennemis tenir le premier lieu;
Plustost porter la croix, les cloux et les injures,
Que des ords cabinets les clefs à vos ceintures :
Car Dieu pleut sur les bons et sur les vicieux ;
Dieu frappe les meschants et les bons parmy eux.
Fuyez, Loths, de Sodome et Gomorre bruslantes ;
N'ensevelissez point vos ames innocentes
Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
Contre le ciel esmeu, armé de la tempeste,
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,
Lors qu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vendenger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, espouvantable,

Ces petits dieux enflez en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là dessoubs les plus petittes herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oyseau,
Soubs ce daix qui changeoit les gresles en rosées,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.







LIVRE TROISIÈME

LA CHAMBRE DORÉE



u palais flamboïant du haut ciel empirée
Reluit l'Eternité en presence adorée
Par les anges heureux : trois fois trois rangs de vents,
Puissance du haut ciel, y assistent servants.
Les sainctes legions, sur leurs pieds toutes prestes,
Levent aux pieds de Dieu leurs precieuses testes,
Sous un grand pavillon d'un grand arc de couleurs,
Au moindre clin de l'œil du Seigneur des Seigneurs,
Ils partent de la main : ce troupeau sacré vole
Comme vent descoché au vent de la parolle,
Soit pour estre des saincts les bergers curieux,
Les preserver du mal, se camper autour d'eux,
Leur servir de flambeaux en la nuict plus obscure,
Les defendre d'injure, et destourner l'injure

Sur le chef des tyrans : soit pour, d'un bras armé,
Desploier du grand Dieu le courroux animé.
D'un coutelas ondé, d'une main juste et forte,
L'un defend aux pecheurs du Paradis la porte;
Un autre fend la mer; par l'autre sont chargez
Les pauvres de thresors, d'aise les affligez,
De gloire les honteux, l'ignorant de science,
L'abbattu de secours, le transy d'esperance;
Quelqu'autre va trouver un monarque en tout lieu,
Bardé de mille fers, et, au nom du grand Dieu,
Assuré, l'espouvante ; eslevé, l'extermine;
Le faict vif devorer à la salle vermine.
L'un veille un regne entier, une ville, un chasteau,
Une personne seule, un pasteur, un troupeau.
Gardes particuliers de la troupe fidelle,
De la maison de Dieu ils sentent le vray zele,
Portent dedans le ciel les larmes, les souspirs
Et les gemissements des bien heureux martyrs.
A ce trosne de gloire arriva gemissante
La Justice fuitive, en sueurs, pantelante,
Meurtrie et dechirée, aux yeux serains de Dieu,
Les Anges retirez luy aiant donné lieu.
La pauvrette, couvrant sa face desolée,
De ses cheveux trempés faisoit, eschevelée,
Un voile entre elle et Dieu : puis, soupirant trois fois,
Elle pousse avec peine et à genoux ces voix :
« *Du plus bas de la terre et du profond du vice,*
Vers toy j'ay mon recours, te voicy: ta Justice,
Que, sage, tu choisis pour le droict enseigner,
Que royne tu avois transmise pour regner,
La voicy à tes pieds en piece deschirée.
Les humains ont meurtry sa face reverée :

Tu avois en sa main mis le glaive trenchant
Qui aujourd'huy forcene en celle du meschant.
Remets, ô Dieu! ta fille en ton propre heritage,
Le bon sente le bien, le meschant son ouvrage :
L'un reçoive le prix, l'autre le chastiment,
Affin que devant toy chemine droictement
La terre cy-après : baisse en elle ta face,
Et par le poing me loge en ma première place.»
A ces mots intervient la blanche Pieté,
Qui de la terre ronde au haut du ciel vouté
En courroux s'envola ; de ses luisantes aisles
Elle accrut la lueur des voutes eternelles :
Ses yeux estincelloient de feux et de courroux.
Elle s'avance à coup, elle tombe à genoux,
Et le juste despit qui sa belle ame affolle
Luy fit dire beaucoup en ce peu de parolle :
« La terre est-elle pas ouvrage de ta main?
Elle se mesconnoist contre son souverain :
La felonne blaspheme, et l'aveugle insolente
S'endurcit et ne ploie à sa force puissante.
Tu la fis pour ta gloire, à ta gloire deffaicts
Celle qui m'a chassé. » Sur ce poinct vint la Paix,
La Paix, fille de Dieu : « J'ay la terre laissée
Qui me laisse, dit elle, et qui m'a deschassée :
Tout y est abbruty, tout est de moy quitté
En sommeil lestargic, d'une tranquillité
Que le monde cherit, et n'a pas connoissance
Qu'elle est fille d'enfer, guerre de conscience,
Fausse paix qui vouloit desrober mon manteau
Pour cacher dessoubs luy le fer et le couteau,
A porter dans le sein des agneaux de l'Eglise
Et la guerre et la mort qu'un nom de paix desguise. »

A ces mots le troupeau des esprits fut ravy :
Ce propos fut repris et promptement suivy
Par les Anges, desquels la plaintive priere
Esmeut le front du Juge et le cœur d'un vray Pere.
Ils s'ameutent ensemble et firent, gemissants,
Fumer cette oraison d'un pretieux encens :
« Grand Dieu! devant les yeux duquel ne sont cachées
Des cœurs plus endurcis les premieres pensées,
Desploie ta pitié en ta justice, et faicts
Trouver mal au meschant, au paisible la paix.
Tu vois que les geants, foibles dieux de la terre,
En tes membres te font une insolente guerre,
Que l'innocent perit par l'injuste trenchant,
Par le couteau qui doibt effacer le meschant.
Tu voi du sang des tiens les rivieres changées,
Se rire les meschants des ames non vengées,
Ton nom foulé aux pieds, nom que ne peut nommer
L'Atheiste, sinon quand il veut blasphemer :
Ta patience rend son entreprise ferme,
Et tes jugements sont en mespris pour le terme.
Ne void ton œil vengeur esclatter en tous lieux
Sur ses tendres agneaux les effroyables feux
Dont l'ardeur par les tiens se trouve consumée,
Et nous sommes lassez d'en boire la fumée.
Ses patiens tesmoings souffrent sans pleurs et cris,
Et sans trouble le mal qui trouble nos esprits.
Nous sommes immortels; peu s'en faut que ne meure
Chacun qui les visite en leur noire demeure,
Aux puantes prisons, ou les saincts zelateurs
Quand nous les consolons nous sont consolateurs. »
Là les bandes du ciel, humbles, agenouillées,
Presenterent à Dieu mil ames despouillées

De leurs corps par les feux, les cordes, les couteaux,
Qui, libres au sortir des ongles des bourreaux,
Toutes blanches au feu volent avec les flammes,
Pures dans les cieux purs, le beau pays des ames,
Passent l'æther, le feu, percent le beau des cieux ;
Les orbes tournoians sonnent harmonieux ;
A eux se joint la voix des anges de lumiere,
Qui menent ces presens en leur place premiere :
Avec elles voloient, comme troupe de vents,
Les prieres, les cris et les pleurs des vivants,
Qui, du nuage espaix d'une amere fumée,
Firent des yeux de Dieu sortir l'ire allumée.
De mesme en quelques lieux vous pouvez avoir leu,
Et les yeux des vivants pourroient bien avoir veu
Quelque Empereur ou Roy tenant sa Cour planiere
Au millieu des festins, des combats de barriere,
En l'esclat des plaisirs, des pompes ; et alors
Qu'à ces princes cheris il monstre ses thresors,
Entrer à l'improviste une vefve esplorée,
Qui foulle tout respect, en dueil demesurée,
Qui conduit le corps mort d'un bien-aimé mary,
Ou porte d'un enfant le visage meurtry ;
Faict de cheveux jonchée, accorde à sa requeste
Le trouble de ses yeux, qui trouble cette feste.
La troupe qui la void change en plainte ses ris,
Elle change leurs chants en l'horreur de ses cris.
Le bon Roy quitte lors le sceptre et la seance,
Met l'espée au costé et marche à la vengeance.
Dieu se leve en courroux, et au travers des cieux
Perça, passa son chef ; à l'esclair de ses yeux,
Les cieux se sont fendus, tremblants, suants de crainte ;
Les hauts monts ont croullé. Cette Majesté saincte,

Paroissant, fit trembler les simples elements,
Et du monde esbransla les stables fondements.
Le tonnerre grondant cent fois passa la nüe :
Tout s'enfuit, tout s'estonne et gemit à sa veüe :
Les Rois espouvantez laissent choir, pallissants,
De leurs sanglantes mains les sceptres rougissants ;
La mer fuit et ne peut trouver une cachette ;
Devant les yeux de Dieu les vents n'ont de retraitte
Pour parer ses fureurs : l'univers arresté
Adore en fremissant sa haute Majesté ;
Et lors que tout le monde est en frayeur ensemble,
Que l'abisme profond en ses cavernes tremble,
Les chrestiens seulement affligez sont oüis,
D'une voix de loüange et d'un pseaume esjouis,
Au tocquement des mains faire comme une entrée
Au Roy, de leur secours et victoire assurée.
Le meschant le sentit plein d'espouventement,
Mais le bon le connut plein de contentement.
Le Tout-Puissant plana sur le haut de la nüe
Long-temps, jettant le feu et l'ire de sa veüe
Sur la terre, et voicy, le Tout-Voyant ne void,
En tout ce que la terre en son orgueil avoit,
Rien si près de son œil que la brave rencontre
D'un gros amas de tours qui eslevé se monstre
Dedans l'air plus hautain. Cet orgueil tout nouveau
De pavillons dorez faisoit un beau chasteau,
Plein de lustre et d'esclat, dont les cimes poinctües,
Braves, contre le ciel mipartissoient les nües.
Sur ce premier objet Dieu tient longuement l'œil,
Pour de l'homme orgueilleux voir l'ouvrage et l'orgueil.
Il void les vents esmeus, postes du grand Æole,
Faire en virant gronder la giroüette folle.

Il descend, il s'approche, et, pour voir de plus près,
Il met le doigt qui juge et qui punit après,
L'ongle dans la paroy, qui de loing reluisante
Eut la face et le front de bricque rougissante.
Mais Dieu trouva l'estoffe et les durs fondements,
Et la pierre commune à ces fiers bastiments
D'os, de testes de morts; au mortier execrable
Les cendres des bruslez avoient servi de sable,
L'eau qui les destrempoit estoit du sang versé ;
La chaux vive dont fut l'edifice enlacé,
Qui blanchit ces tombeaux et les salles si belles,
C'est le meslange cher de nos tristes moëlles.
Les poëtes ont feint que leur feinct Juppiter
Estant venu du ciel les hommes visiter,
Punit un Lycaon mangeur d'homme execrable,
En le changeant en loup à sa tragicque table.
Dieu voulut visiter cette roche aux lyons,
Entra dans la tasniere et vit ces Lycaons,
Qui lors au premier mets de leurs tables exquises
Estoient servis en or, avoient pour friandises
Des enfans desguisez ; il trouva là dedans
Des loups cachez aiants la chair entre les dents.
Nous avons parmy nous cette gent cannibale;
Qui de son vif gibier le sang tout chaud avalle,
Qui au commencement, par un trou en la peau,
Succe, sans escorcher, le sang de son troupeau,
Puis acheve le reste, et de leurs mains fumantes
Portent à leur palais bras et mains innocentes,
Font leur chair de la chair des orphelins occis ;
Mais par desguisements, comme par un hachis,
Oste l'horreur du nom; cette brute canaille
Faict tomber sans effroy entrailles dans entraille,

Si que dès l'œuf rompu, Thyestes en repas,
Tel s'abesche d'humain qui ne le pensę pas.
Des tests des condamnez et coulpables sans coulpes
Ils parent leurs buffets et font tourner leurs couppes;
Des os plus blancs et nets leurs meubles marquetez
Resjouissoient leurs yeux de fines cruautez;
Ils hument à longs traicts dans leurs couppes dorées
Suc, sang, laict et sueurs des vefves esplorées:
Leur barbe s'en parfume, et aux fins du repas,
Yvres vont desgouttant cette horreur contre-bas.
De si aspres forfaicts l'odeur n'est point si forte
Qu'ils ne fassent dormir leur conscience morte
Sur des matras enflez du poil des orphelins;
De ce piteux duvet leurs oreillers sont pleins.
Puis de sa tendre peau faut que l'enfant vestisse
Le meurtrier de son pere en tiltre de justice;
Celle qu'ils ont faict vefve arrache ses cheveux,
Pour en faire un tissu horrible et precieux:
C'est le dernier butin que le voleur desrobe
A faire parements de si funeste robbe.
Voilà en quel estat vivoient les justiciers,
Aux meurtriers si benins, des benins les meurtriers,
Tesmoins du faux tesmoing, les pleiges des faussaires,
Receleurs des larrons, macquereaux d'adulteres,
Mercenaires, vendans la langue, la faveur,
Raison, authorité, ame, science et cœur.
Encor falut-il voir cette Chambre Dorée
De justice jadis, d'or maintenant parée
Par dons, non par raison: là se voit decider
La force et non le droict; là voit-on presider
Sur un throsne eslevé l'Injustice impudente.
Son parement estoit d'escarlatte sanglante

Qui goutte sans repos : elle n'a plus aux yeux
Le bandeau des anciens, mais l'esclat furieux
Des regards fourvoiants ; inconstamment se vire
En peine sur le bon, en loyer sur le pire ;
Sa balance aux poids d'or tresbuche faussement ;
Près d'elle sont assiz au lict de jugement
Ceux qui peuvent monter par marchandise impure,
Qui peuvent commancer par notable parjure,
Qui d'ame et de salut ont quitté le soucy.
Vous les verrez depeints au tableau que voicy :
A gauche avoit seance une vieille harpye
Qui entre ses genoux grommeloit, accroupie,
Contoit et racontoit, approchoit de ses yeux
Noirs, petits, enfoncez, les dons plus pretieux
Qu'elle recache aux plis de sa robbe rompue.
Ses os en mille endroicts repoussans sa chair nüe,
D'ongles rognez, crochus, son tappi tout cassé,
A tout propos penchant, par elle estoit dressé :
L'Avarice en mangeant est tousjours affamée.
La Justice à ses pieds, en pourtraict diffamée,
Luy sert de marchepied : là, soit à droict, à tort,
Le riche a la vengeance et le pauvre a la mort.
A son costé triomphe une peste plus belle,
La jeune Ambition, folle et vaine cervelle,
A qui les yeux flambants, enflez, sortent du front
Impudent, enlevé, superbe, fier et rond,
Aux sourcils rehaussez : la prudente et rusée
Se pare d'un manteau de toile d'or frisée,
Alors qu'elle traficque, et praticque les yeux
Des dames, des galands et des luxurieux :
Incontinent plus simple elle vest, desguisée,
Un modeste maintien, sa manteline usée :

Devant un cœur hautain, rude à l'ambition,
Tout servil pour gaigner la domination.
Une perruque feinte en vieille elle appareille ;
C'est une Alcine fausse et qui n'a sa pareille,
Soit à se transformer, ou connoistre comment
Doibt la comediante avoir l'accoustrement :
La gloire la plus grande est sans gloire paroistre,
L'ambition se tüe en se faisant connoistre.
L'on voit en l'autre siege estripper les serpents,
Les crapaux, le venin entre les noires dents
Du conseiller suivant, car la mi-morte Envie
Sort des rochers hideux et traisne là sa vie.
On connoist bien encor cette teste sans front,
Poinctüe en pyramide, et cet œil creux et rond,
Ce nez tortu, plissé, qui sans cesse marmotte,
Rid à tous en faisant de ses doigts la marotte.
Là de ses yeux esmeus esmeut tout en fureur
L'Ire empourprée : il sort un feu qui donne horreur
De ses yeux ondoyants, comme au travers la glace
D'un chrystal se peut voir d'un gros rubi la face ;
Elle ha dans la main droicte un poignard asseché
De sang qui ne s'efface, elle le tient caché
Dessous un voile noir, duquel elle est pourvue
Pour offusquer de soy et des autres la veue,
De peur que la pitié ne volle dans le cœur
Par la porte des yeux. Puis la douce Faveur
De ses yeux affettez chacun pippe et regarde,
Faict sur les fleurs de lis des bouquets ; la mignarde
Oppose ses beautez au droict, et aux flatteurs
Donne à baizer l'azur, non à sentir les fleurs.
Comment d'un pas douteux en la trouppe Bacchante,
Estourdie au matin, sur le soir violente,

Porte dans le Senat un tison enflambé.
Folle au front cramoisy, nez rouge, teinct plombé,
Comment l'Yvrognerie en la foulle eschauffée,
N'oiant les douces voix, met en pieces Orphée,
A l'esclat des cornets d'un vineux Evoué,
Bruit un arrest de mort d'un gosier enroué.
Il y falloit encor cette seiche, tremblante,
Pasle, aux yeux chassieux, de qui la peur s'augmente
Pour la diversité des remedes cherchez;
Elle va trafficquant de peché sur pechez,
A prix faict d'un chacun veut payer Dieu de fueilles,
De mots non entendus bat l'air et les oreilles;
Ceinture, doigts et sein sont pleins de grains benits,
De comptes, de bougies et de bagues fournis:
Le temple est pour ses fats la bouticque choisie.
Macquerelle aux autels, telle est l'Hypocrisie,
Qui parle doucement, puis sur son dos bigot
Va par zele porter au buscher un fagot.
Mais quelle est cette teste ainsy longue en arriere,
Aux yeux noirs, enfoncez soubs l'espaisse paupiere,
Si ce n'est la Vengeance au teint noir, palissant,
Qui croist et qui devient plus forte en vieillissant?
Que tu changes soudain, tremblante Jalousie,
Pasle comme la mort, comme feu cramoisie:
A la crainte, à l'espoir tu souhaittes cent yeux,
Pour à la fois percer cent subjects et cent lieux:
Si tu sens l'esguillon de quelque conscience,
Tu te mets au devant, tu trouble, tu t'advance,
Tu encheris du tout et ne laisses de quoy
Ton scelerat voisin se pousse devant toy.
Cette fresle beauté qu'un vermillon desguise
A l'habit de changeant, sur un costé assize:

Ce fin cuir transparent qui trahit sous la peau
Mainte veine en serpent, maint artere nouveau :
Cet œil lousche, brillant, n'est-ce pas l'Inconstance?
Sa voisine qui enfle une si lourde panse
Ronfle la joüe en paume, et d'un acier rouillé
Arme son estomach, de qui l'œil resveillé
Semble dormir encor ou n'avoir point de vies :
Endurcie, au teinct mort, des hommes ennemie,
Pachuderme de corps, d'un esprit indompté,
Astorge, sans pitié, c'est la Stupidité.
Où fuis-tu en ce coin, Pauvreté demi-vive?
As-tu la Chambre d'or pour l'hospital, chetifve,
Azyle pour fuir la poursuivante faim?
Veux-tu pestrir de sang ton execrable pain?
Ose icy mandier ta rechigneuse face,
Et faire de ses lis tappis à ta besace?
Et puis, pour couronner cette liste des dieux,
Ride son frond estroit, offusqué de cheveux,
Presents des courtisans, la chevesche du reste,
L'Ignorance, qui n'est la moins facheuse peste :
Ses petits yeux charnus sourcillent sans repos,
Sa grand bouche demeure ouverte à tous propos;
Elle n'a sentiment de pitié ni misere :
Toute cause luy est indifferente et claire;
Son livre est le commung; sa loy, ce qu'il luy plaist :
Elle dict ad idem, puis demande que c'est.
Sur l'autre banc paroist la contenance enorme
D'une impiteuse More, à la bouche difforme,
Ses levres à gros bords, ses yeux durs de travers,
Flambants, veineux, tremblants, ses naseaux hauts, ouverts,
Les sourcils joincts, espais, sa voix rude, enrouée :
Tout convient à sa robbe à l'espaule nouée

Qui couvre l'un des bras, gros, et nerveux, et courts :
L'autre, tout nud, paroist semé du poil d'un ours ;
Ses cheveux mi-bruslez sont frisez comme laine,
Entre l'œil et le nez s'enfle une grosse veine,
Un pourtraict de Pitié à ses pieds est jetté :
Dessus ce throsne sied ainsy la Cruauté.
Après, la Passion, aspre fusil des ames,
Porte un manteau glacé sur l'estomach de flammes ;
Son cuir tout delié, tout doublé de fureurs,
Changé par les objects en diverses couleurs :
La brusque, sans repos, brusle en impatience
Et n'attend pas son tour à dire sa sentence.
De morgues, de menace et gestes resserrés
Elle veut rallier les advis esgarés,
Comme un joïeur badin qui d'espaule et d'eschine
Essaie à corriger sa boule qui chemine.
La Haine partisane, aussy avec courroux,
Condamne les advis qui luy semblent trop doux,
Menace pour raison, ou du chef ou du maistre :
Ce qui n'est violent est criminel ou traistre.
Encores, en changeant d'un ou d'autre costé,
Tient là son rang la fade et sotte Vanité,
Qui porte au sacré lieu tout à nouvelle guise,
Ses cheveux affricquains, les chausses en valize,
La rotonde, l'empoix, double collet perdu,
La perruque du crin d'un honneste pendu
Et de celuy qui part d'une honteuse place.
Le poulet enlacé autour du bras s'enlace ;
On l'ouvre aux compagnons, tout y sent la putain,
Le geste effeminé, le regard incertain :
Fard et ambre partout, quoyqu'en la saincte chambre
Le fard doibt estre laid, puant doibt estre l'ambre.

Maschant le muscadin, le begue on contrefaict,
On se peigne des mains; la gorge s'y deffaict :
Sur l'espaulle se joüe une longue moustache.
Parfois le conseiller devient soldat bravache,
Met la robbe et l'estat à repos dans un coing,
S'arme d'esprons dorez pour n'aller gueire loing,
Se fourre en un berlan, d'un procez il renvie,
Et s'il faut s'acquitter faict reste d'une vie:
Le tout pour acquerir un vent moins que du vent.
La Vanité s'y trompe, et c'est elle souvent
Qui, voulant plaire à tous, est de tous mesprisée.
Mesmes la Servitude, à la teste rasée,
Sert sur le tribunal ses maistres, et n'a loy
Que l'injuste plaisir ou desplaisir du Roy.
D'elle vient que nos loix sont ridicules fables
Le vent se joüe en l'air du mot « irrévocables ».
Le registre à signer et biffer est tout prest,
Et tout arrest devient un arrest sans arrest.
Voicy dessus les rangs une autre courtisane,
Dont l'œil est attrayant et la bouche est prophane,
Qui n'a de sérieux ni de seur un seul poinct :
Preste, béante à tout, qui rid et ne rid point;
C'est la Bouffonnerie imperieuse, folle :
Son infame bouticque est pleine de parolle
Qui delecte l'oreille en offensant les cœurs :
Par elle ce Senat est au banc des mocqueurs.
Il se faut bien garder d'oublier en ce compte
Le front de passereau, sans cheveux et sans honte,
De la chauve Luxure, à qui l'object nouveau
D'une beauté promise a mis les yeux en eau.
Elle a pour faict et droict et pour ame l'idée
Du but impatient d'une putain fardée.

Et que faict la Foiblesse au tribunal des rois!
Car tout lui sert de crainte, et ses craintes de loix.
Elle tremble, elle espere; elle est rouge, elle est blesme;
Elle ne porte rien et tombe soubs soy-mesme.
Faut-il que cette porque y tienne quelque rang,
La Paresse accroupie au marchepied du banc,
Qui, le menton au sein, les mains à la pochette,
Feint de voir, et sans voir, juge sur l'etiquette?
Quel Demon sur le droict par force triomphant
Dans le rang des vieillards a logé cet enfant?
Quel senat d'escoliers, de bouillantes cervelles,
Qu'on choisit par exprès aux causes criminelles?
Quel faux astre produit en ces fades saisons
Des conseillers sans barbe et des lacquais grisons?
La Jeunesse est icy un juge d'advanture,
Au sein deboutonné, qui sans loix ni ceinture
Rit en faisant virer un moullinet de noix,
Donne dans ce conseil sa temeraire voix,
Resve au jeu, court ailleurs, et respond tout de mesmes
Des advis esgarez à l'un des deux extresmes:
Son nom seroit Hebé si nous estions païens:
C'est cet esprit qui meut par chauds et prompts moiens
Nos jeunes Roboams à une injuste guerre.
C'est l'eschanson de sang pour les dieux de la terre.
Là, soubs un sein d'acier, tient son cœur en prison
La taciturne, froide et lasche Trahison,
De qui l'œil esgaré à l'autre ne s'affronte:
Sa peau sert de couleurs, faict des tasches sans compte,
De voix sonore et douce et d'un ton féminin
La magicque en l'oreille attache son venin,
Prodigue avec serment, chere et fausse monnoye,
Et des ris de despit et des larmes de joye.

Sans desir, sans espoir, a volé dans ce train,
De la plus vile boüe au throsne souverain,
Qui mesme en s'y voiant encor ne s'y peut croire,
L'Insolence camuze et honteuse de gloire.
Tout vice fache autruy, chacun le veut oster :
Mais l'insolent ne peut soi-mesme se porter.
Quel monstre voi-je encor? une dame bigotte,
Macquerelle du gain, malitieuse et sotte :
Nulle peste n'offusque et ne trouble si fort
Pour subvertir le droict, pour establir le tort,
Pour jeter dans les yeux des juges la poussière,
Que cette enchanteresse, autrefois estrangere.
Son habit de couleur et chiffres bigarré,
Sous un vieil chapperon un gros bonnet quarré :
Ses faux poids, sa fausse aulne et sa reigle tortüe
Deschiffrent son ænigme et la rendent connüe,
Pour present que d'enfer la Discorde a porté,
Et qui difforme tout : c'est la Formalité.
Erreur d'authorité, qui par normes énormes
Oste l'estre à la chose, au contraire des formes.
Qui la hait, qui la fuit, n'entend pas le palais.
Honorable reproche à ces doctes Harlais,
De Thou, Gillot, Thurin, et autres que je laisse,
Immunes de ces maux, hormis de la foiblesse,
Foiblesse qui les rend esclaves et contraincts,
Bien que tordant le col, faire signer des mains
Ce qu'abhorre le sens; mais qui font de la plume
Un outil de bourreau qui destruit et consume.
Ces plumes sont stilets des assassins gagés,
Dont on escrit au dos des captifs affligés
Le noir Theta qui tüe, et le tüeur tourmente.
Cette Formalité eut pour pere un pedante,

Un charlattan vendeur, porteur de rogatons,
Qui debvoit de son dos user tous les bastons.
Au dernier coin se sied la miserable Crainte :
Sa palissante veüe est des autres esteinte,
Son œil morne et transy en voyant ne void pas,
Son visage sans feu a le teinct du trespas.
Alors que tout son banc en un amas s'assemble,
Son advis ne dit rien qu'un triste ouy qui tremble :
Elle a soubs un tetin la plaie où le Malheur
Ficha ses doigts crochus pour luy oster le cœur.
Mais encor, pour mieux voir entiere la bouticque
Où de vies et de biens l'Injustice trafficque,
L'occasion s'offrit que Henry, second roy,
En la Mercuriale ordonna pour sa loi
Le feu pour peines deües aux ames plus constantes.
Là parurent en corps et en robbes sanglantes
Ceux qui furent jadis juges et senateurs,
Puis du plaisir des rois lasches executeurs :
De là se peut la court, en se faisant esgalle
A Mercure macqreau, dire Mercurialle.
Ce jour nos senateurs, à leur maistre vendus,
Luy presterent serment en esclaves tondus.
Ce palais du grand juge avoit tiré la veüe
Par le lustre et l'esclat qui brilloit dans la nüe.
En voicy un second qui se fit par horreur
Voir de tous empereurs au supresme empereur :
Un funeste chasteau, dont les tours assemblées
Ne monstroient par dehors que grilles redoublées,
Tout obscur, tout puant ; c'est le palais, le fort
De l'inquisition, le logis de la mort :
C'est le taureau d'airain dans lequel sont esteintes
Et les justes raisons, et les plus tendres plaintes :

Là mesme aux yeux de Dieu l'homme veut estouffer
La priere et la foi : c'est l'abbregé d'enfer.
Là, parmy les crapaux, en devinant leurs fautes,
Trempent les enchaînés; des prisons les plus hautes
Est banny le sommeil, car les grillons ferrez
Sont les tappis velus et matras embourrez.
La faim plus que le feu esteint en ces tasnieres
Et la vie et les pleurs des ames prisonnieres.
Dieu, aux funestes jours de leurs actes plus beaux,
Void leurs throsnes levés, l'amas de leurs posteaux,
Les arcs, les eschaffauts dont la pompe estoffée
Des parements dorez preparoit un trophée.
Puis il vid demarcher à trois ordres divers
Les rangs des condamnez de sambenits couverts :
Dessoubs ces parements, les heritiers insignes
Du manteau, du roseau, et couronne d'épines,
Portent les diables peints; les anges en effect
Leur vont tenant la main autrement qu'en pourtraict.
Les hommes sur les corps desploient leurs injures,
Mais ne donnent le ciel ne l'enfer qu'en peintures;
A leur Dieu de papier il faut un appareil
De paradis, d'enfer et dæmons tout pareil.
L'idolatre qui faict son salut en image,
Par images anime et retient son courage;
Mais l'idolle n'a peu le fidelle troubler,
Qui n'en rien esperant n'en peut aussy trembler.
Apres, Dieu vid marcher de contenances graves
Ces guerriers hazardeux dessus leurs mules braves,
Les trompettes devant : quelque plus vieil soudard
Porte dans le millieu l'infernal estendart,
Où est peint Ferdinand, sa compagne Ysabelle,
Et Sixte, pape, autheurs de la secte bourrelle.

Cet oriflan superbe, en ce point arboré,
Est du peuple tremblant à genoux adoré.
Puis au fond de la troupe, à l'orgueil esquipée,
Entre quatre heraux porte un comte l'espée :
Ainsi fleurit le choix des artisans cruels,
Hommes desnasturez, Castillans naturels :
Ces mi-mores hautains, honorez, effroyables,
N'ont d'autre poinct d'honneur que d'estre impitoyables,
Nourris à exercer l'astorge dureté
A voir d'un front tetric la tendre humanité,
Corbeaux courants aux morts et aux gibets en joye,
S'esgaiants dans le sang, et joüants de leur proye.
Dieu vid, non sans fureur, ces triomphes nouveaux
Des pourvoieurs d'enfer, magnificques bourreaux,
Et receut en son sein les ames infinies
Qu'en secret, qu'en public trainoient ces tragedies,
Où le pere en l'orchestre a produit sans effroy
L'heritier d'un Royaume et l'unicque d'un Roy.
Les docteurs accusez du changement extresme
Qui parut à la mort du grand Charles cinquiesme,
Marchent de ce troupeau : comtes et grands seigneurs,
Dames, filles, enfans, compagnons en honneurs
D'un triomphe sans lustre et de plus d'efficace,
Font au ciel leur entrée, où ils trouvent leur place.
Tremblez, juges, sachez que le juge des cieux
Tient de chacun des siens le sang tres-pretieux :
Quand vous signez leur mort, cette clause est signée :
« *Que leur sang soit pour nous et sur notre lignée.* »
Et vous qui le faux nom de l'Eglise prenez,
Qui de faicts criminels, sobres, vous abstenez,
Qui en ostez les mains et y trempez les langues,
Qui tirez pour couteaux vos meurtrieres harangues,

Qui jugez en secret, publics solliciteurs,
N'estes-vous pas Juifs, race de ces docteurs
Qui confessoient tousjours, en criant : « Crucifie »,
Que la loy leur defend de juger une vie :
Ou bourreaux ne vivants que de mort et de sang,
Qui en executant mettent dans un gant blanc
La destruisante main aux meurtres acharnée,
Pour tüer sans toucher à la peau condamnée ;
Pour faire aussy jurer à ces doctes brigands
Que de leur main sacrée ils n'ont pris que des gants :
On en donne un plein d'or, sur la bonne esperance,
Et l'autre suit apres, loyer de la sentence.
Ce venin espagnol aux autres nations
Communicque en courant telles inventions :
L'Europe se monstra, Dieu vid sa contenance,
Fumeuse par les feux, esmeus de l'innocence ;
Vid les publicques lieux, les palais les plus beaux,
Pleins de peuples bruiants, qui, pour les jeux nouveaux,
Estaloient à la mort les plus entieres vies
En spectacles plaisants et feintes tragedies.
Là, le peuple amassé n'amollissoit son cœur ;
L'esprit préoccupé de faux zelle d'erreur,
D'injures et de cris estouffoit la priere
Et les plaints des mourants ; là, de mesme maniere
Qu'aux theatres on vid s'eschauffer les Romains,
Ce peuple desbauché applaudissoit des mains ;
Mesme, au lieu de vouloir la sentence plus douce,
En Romains ils tournoient vers la terre le poulce :
Ces barbares, esmeus des tisons de l'enfer,
Et de Rome, ont crié : « Qu'ils reçoivent le fer ! »
Les corps à demi-morts sont trainez par les fanges,
Les enfants ont pour jeu ces passe-temps estranges :

Les satellites fiers tout autour arrengez
Etouffoient de leurs cris les cris des affligez.
Puis les empoisonneurs des esprits et des ames,
Ignorants, endurcis, conduisent jusqu'aux flammes
Ceux qui portent de Christ en leurs membres la croix.
Ils la souffrent en chair, on leur presente en bois.
De ces bouches d'erreur les orgueilleux blasphemes
Blessent l'agneau lié plus fort que la mort mesmes.
Or, de peur qu'à ce poinct les esprits delivrez,
Qui ne sont plus de crainte ou d'espoir enyvrez,
Des-ja proches du ciel, lesquels par leur constance
Et le mespris du monde ont du ciel connoissance,
Comme cygnes mourants ne chantent doucement,
Les subtils font mourir la voix premierement.
Leur priere est muette, au Pere seul s'envolle,
Gardans pour le loüer le cœur, non la parolle.
Mais ces hommes, cuidans avoir bien arresté
Le vray, par un baillon preschent la verité.
La verité du ciel ne fut onc baillonnée,
Et cette race a veu (qui l'a plus estonnée)
Que Dieu à ses tesmoings a donné maintefois
(La langue estant couppée) une celeste voix :
Merveilles qui n'ont pas esté au siecle vaines.
Les cendres des bruslez sont pretieuses graines
Qui, apres les hyvers noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent au doux printemps d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes
Au millieu des parvis de Sion fleurissantes.
Tant de sang que les rois espanchent à ruisseaux
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
Donne de prendre vie et de croistre aux racines.

Des obscures prisons, les plus amers souspirs
Servent à ces beauteʒ de gratieux ʒephyrs.
L'Ouvrier parfaict de tous, cet Artisan supresme,
Tire de mort la vie, et du mal le bien mesme :
Il resserre nos pleurs en ces vases plus beaux,
Escrit en son regist éternel tous nos maux.
D'Italie, d'Espagne, Albion, France et Flandre,
Les anges diligents vont ramasser nos cendres :
Les quatre parts du monde, et la terre et la mer,
Rendront compte des morts qui luy plaira nommer.
Ceux-là mesmes seront vos tesmoings sans reproches :
Juges, où seront lors vos fuittes, vos accroches,
Vos exoines, delais, de chicane les tours?
Serviront-ils vers Dieu qui tiendra ses grands jours,
Devant un jugement si absolu, si ferme,
Lequel vous ne pourrieʒ mespriser pour le terme?
Si vous sçavieʒ comment il juge dès-icy
Ses bien-aymeʒ enfants, et ses haineux aussy,
Sacheʒ que l'innocent ne perdra point sa peine,
Vous en aveʒ cheʒ vous une marque certaine.
Dans vostre grand palais, où vous n'aveʒ point leu,
Oyants vous n'oieʒ point, voyants vous n'aveʒ veu
Ce qui pend sur vos chefs en sa voute effacée,
Par un prophete ancien une histoire tracée
Dont les traicts par dessus d'autres traicts desguiseʒ
Ne se descouvrent plus qu'aux esprits adviseʒ.
C'est la mutation qui se doibt bien tost faire
Par la juste fureur de l'esmeu populaire,
Accidents tous pareils à ceux-là qu'ont soufferts
Les prestres de Babel, pour estre descouverts
Non seulement fauteurs de l'ignorance inicque,
Mais sectateurs ardents du meurtrier Dominicque.

C'est le triomphe sainct de la sage Themis,
Qui abbat à ses pieds ses pervers ennemis :
Themis, vierge au teinct net, son regard tout ensemble
Faict qu'on desire et craint, qu'on espere et qu'on tremble :
Elle a un triste et froid, non un rude maintien :
La loy de Dieu la guide et luy sert d'entretien.
On void aux deux costez et devant et derriere
Des gros de cavalliers de diverse maniere.
Les premiers sont anciens juges du peuple Hebrieu
Qui n'ont point desmenti leur estat ni leur lieu,
Mais justement jugé. Premier de tous, Moyse,
Qui n'avoit que la loy de la nature apprise,
Puis apporta du haut de l'effroiant Sina
Ce que le doigt de Dieu en deux pierres signa.
Et puis, executant du Seigneur les vengeances,
Prend en un poing l'espée, en l'autre les balances :
Phinées, zelateur qui d'yre s'embraza,
Et qui par son courroux le celeste appaisa ;
Le vaillant Josué, de son peuple le pere,
De l'interdit d'Achan punisseur très severe,
Doux envers Israel ; Jephthé, que la rigueur
De son vœu eschappé fit desolé vainqueur.
Samuel tient son rang, juge et prophete sage,
A qui ce peuple sot, friand de son dommage,
Demande un roy ; luy donc, instituant les roys,
Annonce leurs deffauts, que l'on prend pour leurs droicts.
David s'avance après, guères loing de la teste,
Salomon decidant la douteuse requeste.
Là sont peintes les mains qui font mesme serment
L'une juste dit vray, l'autre perfidement.
On void l'enfant en l'air par deux soldats suspendre,
L'affamé coutelas qui brille pour le fendre:

Des deux meres le front, l'un pasle et sans pitié,
L'autre la larme à l'œil, tout en feu d'amitié.
De ce roy qui pecha point n'empesche le vice
Qu'il ne paroisse au rang des maistres de justice.
Josaphat, Ezechie et Josias en sont;
Nehemias, Esdras, la retraitte parfont;
Avec eux Daniel, des condamnez refuge,
Espeluchant les cœurs, bon et celeste juge,
Trouveur des veritez, inquisiteur parfaict,
Procedent sans reproche en question de faict.
A la troupe des Grecs, je voy luire pour guide,
Sa coquille en la main, l'excellent Aristide,
Agesilas de Sparte, Ochus l'Ægyptien;
Thomiris a sa place avec ce peuple ancien;
Crœsus y boit l'or chaud; Crassus, farouche beste,
Noie dedans le sang son impiteuse teste;
Solon legislateur, et celuy qui eut dueil
Esbrancher une loy plus qu'arracher son œil:
Cyrus est peint au vif, près de lui Assuere;
Agatocle se rend dessoubs cette banniere,
Qui, grand juge, grand roy, dans l'argile traitté,
Exerce en son repas la loy d'humilité;
Puis ferme le troupeau la bande juste et sage
Qui pour cloistre habitoit le sainct Areopage.
Aussy de ceux qui ont gardé les droicts humains,
En un autre scadron, desmarchent les Romains;
La race des Catons, de justice l'escolle;
Manlius, qui gagna son nom du Capitolle;
Ces Fabrices contents, ces princes laboureurs
Qu'on tiroit de l'arée à les faire empereurs:
Pour autruy et pour soy le très-heureux Auguste,
Qui regna justement en sa conqueste injuste,

Posseda par la paix ce qu'en guerre il conquit ;
Soubs luy le Redempteur, le seul juste naquit.
Les Brutes, Scipions, Pompées et Fabies,
Qui de Rome prenoient les causes et les vies
Des orphelins d'Ægypte, et des vefves qu'un roi
Des Bactres veut priver de ce que veut la loy.
Justinian se void, legislateur severe,
Qui clost la troupe avec Antonin et Severe.
Les Adrians, Trajans, seroient bien de ce rang
S'ils ne s'estoient pollus des fideles au sang.
J'en voy qui, n'aiants point les sainctes loix pour guides,
Furent justes mondains : ceux-là sont les Druydes.
Charlemaigne s'esgaie entre ces vieux François,
Les Saliens, autheurs de nos plus sainctes loix,
Loix que je voy briser en deux siecles infames,
Quand les masles seront plus lasches que les femmes,
Quand on verra les lis en pillules changer,
Le Tusque estre Gaulois, le François estranger
De ces premiers Gaulois entre les mains fidelles
Les princes estrangers deposoient leurs querelles,
Les procez plus doubteux, et mesmes ceux en quoy
Il avoient pour partie et la France et le Roy.
Voicy venir après des modernes la bande,
Qui plus elle est moderne et moins se trouve grande.
Que rares sont ceux-là qui font, au grand besoing,
De l'outragé servir l'addresse du tesmoing!
Vous y voiez encor un viel juge d'Alsace
Auquel l'amy privé ne peut trouver de grace
Du perfide larcin que, par un lasche tour,
Ce Daniel second mit de la nuict au jour.
La Bourgogne a son duc qui, de ruse secrette,
Employe un chicaneur pour estouffer sa debte :

Le fraudeur le promit ; voulant appareiller
Ses faussetés, le duc pendit son conseiller.
Le mesme visitant trouve au bout d'un village
Une vefve esploree, en desastré visage,
Qui luy cria : « Seigneur, mes ausmonniers amis
M'ont donné un linceul, où mon espoux est mis ;
Mais le pasteur avare, à faute de salaire,
Contraint le corps aimé pourrir dans le suaire. »
Le duc prend le curé, luy denonce comment
Il voulut honorer ce pauvre enterrement ;
Qu'il fit de tous costez, des parroisses voisines
Accourir la prestraille aux hipocrites mines.
Le prince fit aux yeux de l'avare troupeau
Lier le prestre vif et le mort, peau à peau,
Front à front, bouche à bouche, et le clergé, qui tremble,
Abria de ses mains ces deux horreurs ensemble.
Où es-tu, juste duc, au temps pernicieux
Qui refuse la terre aux héritiers des cieux ?
Encor les nations de ces Alpes cornües
De ces fermes cerveaux ne sont pas despourvües.
Un Sforce continent est au rang des anciens,
Et de cest ordre on void les libres Venitiens.
Le bon prince de Melphe apparoist davantage,
Excellent ornement, mais rare, de nostre aage.
Un indigne mary força de sa moitié
Par larmes le grand cœur, l'honneur par la pitié ;
Un tyran fit sa foy et le coulpable pendre,
Diffamant un renom ; lors sceut le prince rendre
Justice entiere à Dieu, vengeance à la douleur,
L'honneur à la surprise et la mort au volleur.
Enfin, à train de dueil, le vieil peintre et prophete,
Produit en froid maintien la trouppe de retraitte,

Ceux qui vont reprochants à leur juge leur sang,
Couronnez de cyprez, ensevelis de blanc.
Leurs mains tendent au ciel, et les ardentes veuës
Regardent preparer un throsne dans les nuës,
Tribunal de triomphe en gloire appareillé,
Un regard de Hasmal, de feu entortillé.
Des quatre coings sortoient comme formes nouvelles
D'animaux qui portoient quatre faces, quatre aisles;
Leurs pieds estoient pilliers, leurs mains prestes sortoient.
Leurs fronts d'airain polis quatre espèces portoient,
Tournants en quatre endroicts, quatre semblances, comme
De l'aigle, du taureau, du lion et de l'homme;
Effrayants animaux qui, de toutes les parts
Où en charbons de feu ils lançoient leurs regards,
Repartoient comme esclairs, sans destourner la face,
Et foudroioient au lieu, sans partir d'une place.
Salomon fit armer son throsne droict-disant
Par douze fiers lions de metail reluisant,
Affin que chaque pas apportast une crainte;
Mais le siege pompeux de la Majesté saincte
Foule aux pieds cent degrez et cent lions vivants,
Qui, à la voix de Dieu, descochent comme vents.
La bande que je dicts paroissoit esblouie,
Et puis tocquer des mains de nouveau resjouie,
Quand au throsne flambant, dans le ciel arboré,
Ils voient arriver le grand juge adoré :
Et, comme elle marchoit soubs la splendeur nouvelle,
Brillante sur leurs chefs, et qui marche avec elle,
Ils relevent en haut leurs appellations.
Procureurs avoüez de seize nations.
Là les foudres et feux prompts au divin service
S'offrent à bien servir la celeste justice.

Là s'avancent les vents diligents et legers
Pour estre les herauts, postes et messagers.
Là les esprits aislez adjournent de leurs aisles
Les juges criminels aux peines eternelles.
On pense remarquer en cet humble troupeau
Cavagne et Briquemault, signalez du cordeau;
Mongommery y va appuié d'une lance.
Le très-vaillant Montbrun punit de sa vaillance;
Et mesmes à troupeau marchent le demeurant
De ceux qui ont gagné leurs procez en mourant.
Encor aux inhumains Nemezis inhumaine
Traine sa forte, longue et très pesante chaine
Qui loge en son grand tour un Senat prisonnier,
Que faict trotter devant un clerc, marchant dernier.
Une autre bouche tient une foule de juges
Fugitifs et cerchants leur cliens pour refuges.
Que dis-je, leurs cliens? la haute Majesté
Les meine aux prisonniers cercher la liberté :
Du pain aux confisquez, aux bannis la patrie,
L'honneur aux diffamez, aux condamnés la vie.
Puis d'un nœud entre deux, d'un pas triste et tardif,
Suyvoient Brisson le docte, et l'Archer et Tardif.
Ils tirent leurs meurtriers, bien fraisés d'un chevestre,
Boucher, et Pragenat, et le sanglant Incestre.
Juges, sergents, curez, confesseurs et bourreaux,
Tels artisans un jour, par changements nouveaux,
Metamorphoseront leurs temples venerables
En cavernes de gueux, les cloistres en estables,
En criminels tremblants les senateurs grisons,
En gibet le palais, et le Louvre en prison.
De la fille du ciel telle paroist l'escorte,
A plus d'heur que d'esclat. moins pompeuse que forte :

Avec tels serviteurs et fideles amis
Rien n'arreste le pas de la blanche Themis.
Son charriot vainqueur, effroyable et superbe,
Ne foulle en cheminant ni le pavé ni l'herbe,
Mais roulle sur les corps et va faisant un bris,
Des monstres avortez par l'infidelle Ubris,
Ubris, fille d'Até, que les forces et fuittes
N'ont peu sauver devant les poursuivantes Lites,
Que le vray Juppiter decoupla sur ses pas.
Les joyaux de Mammon, à cette fois, n'ont pas
Corrompu les soldats qui font cette jonchée;
Ce sont les Cherubins par qui fut detranchée
La grand' force d'Assur. Voyez comme ces corps
De leurs boiaux crevez ne jettent que thresors!
Quel grincement de dents et rechigneuses moües
Les visages mourants font soubs les quatre roües!
L'une des dextres prend au poinct du droict pouvoir,
L'autre meine des loix la reigle et le sçavoir;
Des gauches la plus grande au poinct du faict s'engage
Et va poussant la moindre où est le tesmoignage.
La fille de la Terre et du Ciel met ses poids
En sa juste balance, et ses poids sont ses loix;
Elle a sous le bandeau sur les choses la veüe,
Mais là personne n'est à ses beaux yeux connuë;
Encor par les presents ne s'ouvre le bandeau;
Son glaive tousjours prest n'est jamais au fourreau;
Elle met à la fange et biens-faicts et injures.
Qui tire ce grand char? Quatre licornes pures;
La vefve l'accompagne et l'orphelin la suit,
L'usurier tire ailleurs, le chicaneur la fuit,
Et fuit sans que derriere un des fuiards regarde
De la formalité la race babillarde:

Tout interlocutoire, arrest, appoinctement
A plaider, à produire un gros enfantement
De procez, d'interdits, de griefs ; un compulsoire,
Puis le desrogatoire à un desrogatoire,
Visa, pareatis, replicque, exceptions,
Revisions, duplicque, objects, salvations,
Hypotecques, guever, deguerpir, prealables,
Fin de non recevoir. Fi des puants vocables
Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers!
Cerchez-les au parquet, en non plus en mes vers.
Tout fuit, les uns tirans en Basse-Normandie,
Autres en Avignon, où ce mal prit sa vie,
Quand un contre-Antechrist de son style romain
Paya nos rois bigots, qui luy tenoient la main.
Je crains bien que quelqu'un plus viste et plus habile
Dans le Poictou plaideur cerchera un azyle,
Vous ne verrez jamais le train que nous disons
Se sauver en la Suisse ou entre les Grisons,
Nation de Dieu seul et de nulle autre serfve,
Et qui le droict divin sans autre droict observe.
Ces vices n'auront point de retraitte pour eux
Chez l'invincible Anglois, l'Escossois valeureux :
Car les nobles et grands la justice y ordonnent,
Les estats non vendus comme charges se donnent.
Heureuse Elizabeth, la justice rendant,
Et qui n'a point vendu tes droits en la vendant!
Et puis que ce nom sainct, de tous bons rois l'idée,
Prend sa place en ce rang, qui luy estoit gardée
Au roolle des martyrs, je diray en ce lieu
Ce que sur mon papier dicte l'Esprit de Dieu.
La main qui te ravit de la geole en ta salle,
Qui changea la sellette en la chaire Royalle,

Et le sueil de la mort en un degré si haut,
Qui fit un tribunal d'un funeste eschaffaut;
L'œil qui vit les desirs aspirans à la flamme,
Quand tu gardas ton ame en voulant perdre l'ame,
Cet œil vid les dangers, sa main porta le faix,
Te fit heureuse en guerre, et ferme dans la paix;
Le Paraclet t'apprit à respondre aux harangues
De tous ambassadeurs, mesme en leurs propres langues.
C'est luy qui destourna l'encombre et le meschef
De vingt mortels desseins du reigne et de ton chef,
T'acquit le cœur des tiens, et te fit par merveilles
Tes lions au dehors domesticques oüeilles :
Ces braves abbatus au throsne où tu te sieds
Sont les lions que tient prosternez à tes pieds
La tendre humilité. Ton giron est la dorne
De la vierge à qui rend ses armes la licorne.
Tes anticques tableaux predisoient son sçavoir,
Ta vertu virginalle et ton secret pouvoir.
Par cet esprit, tu as repos en tes limites,
Tes haineux à tes bords brisent leurs exercites;
Les mers avec les vents, l'air haut, moien et bas,
Et le ciel, partizans liez à tes combats,
Les foudres et les feux chocquent pour ta victoire,
Quand les tonnerres sont trompettes de ta gloire;
Les guerriers hazardeux perdent, joyeux, pour toy
Ce que tu n'as regret de perdre pour la foy.
La Rose est la premiere heureuse sans seconde
Qui a repris ses pas, circuisant le monde :
Tes triomphantes nefs vont te faire nommer,
En tournoiant le tout, grand royne de la mer.
Puis, il faut qu'en splendeur neuf lustres te maintiennent,
Et qu'après septante ans (à quoy nos jours reviennent)

Debora d'Israël, Cherub sur les pervers,
Fleau des tyrans, flambeau luisant sur l'univers,
Pour regner bien plus haut, tout achevé, tu quitte
Dans les sçavantes mains d'un successeur d'eslitte
Ton estat au dehors et dedans appuié,
Le cœur soulé de vivre, et non pas ennuyé.
Bien au rebours promet l'Eternel aux faussaires
De leur rendre sept fois, et sept fois leurs salaires.
Lisez, persecuteurs, le reste de mes chants ;
Vous y pourrez gouster le breuvage aux meschants :
Mais, aspics, vous avez pour moy l'oreille close.
Or, avant que de faire à mon œuvre une pose,
Entendez ce qui suit tant d'outrages commis.
Vous ne m'escoutez plus, stupides endormis!
Debout, ma voix se tait ; oyez sonner pour elle
La harpe qu'animoit une force eternelle :
Oyez David esmeu sur des juges plus doux ;
Ce qu'il dit à ceux-là, nous l'addressons à vous :
Et bien! vous, conseillers de grandes compaignies,
Fils d'Adam qui jouez et des biens et des vies,
Dictes vray, c'est à Dieu que compte vous rendez,
Rendez-vous la justice ou si vous la vendez?
Plustot, ames sans loy, perjures, desloyalles,
Vos balances, qui sont balances inesgalles,
Pervertissent la terre et versent aux humains
Violence et ruine, ouvrages de vos mains.
Vos meres ont conceu en l'impure matrice,
Puis avorté de vous tout d'un coup et du vice ;
Le mensonge qui fut vostre laict au berceau
Vous nourrit en jeunesse et abeche au tombeau.
Ils semblent le serpent à la peau marquettée
D'un jaune transparent, de venin mouchettée,

Ou l'aspic embuché qui veille en sommeillant,
Armé de soy, couvert d'un tortillon grouillant.
A l'aspic cauteleux cette bande est pareille,
Alors que de la queue il s'estouppe l'oreille :
Luy, contre les jargons de l'enchanteur sçavant,
Eux, pour chasser de Dieu les parolles au vent.
A ce troupeau, Seigneur, qui l'oreille se bousche
Brise leurs grosses dents en leur puante bouche :
Prend la verge de fer, fracasse de tes fleaux
La machouere puante à ces fiers lionceaux.
Que, comme l'eau se fond, ces orgueilleux se fondent ;
Au camp leurs ennemis sans peine se confondent :
S'ils bandent l'arc, que l'arc avant tirer soit las,
Que leurs traicts sans frapper s'envollent en esclats.
La mort, en leur printemps, ces chenilles suffocque,
Comme le limaçon sesche dedans la cocque,
Ou comme l'avorton qui naist en perissant
Et que la mort reçoit de ses mains en naissant.
Brusle d'un vent mauvais jusques dans les racines
Les boutons les premiers de ces tendres espines;
Tout perisse, et que nul ne les preine en ses mains
Pour de ce bois maudit reschauffer les humains.
Ainsy faut que le juste après ses peines voye
Desploier du grand Dieu les salaires en joie,
Et que, baignant ses pieds dans le sang des pervers,
Il le jette dans l'air en esclattant ces vers.
Le bras de l'Eternel, aussy doux que robuste,
Faict du mal au meschant et faict du bien au juste,
Et en terre icy bas exerce jugement,
En attendant le jour de peur et tremblement.
La main qui fit sonner cette harpe divine
Frappa le Goliath de la gent philistine,

Ne trouvant sa pareille au rond de l'univers,
En düel, en bataille, en propheticques vers.
Comme elle nous crions : « Vien, Seigneur, et te haste,
Car l'homme de peché ton Eglise degaste. »
« Vien, dict l'esprit, accours, pour deffendre le tien. »
« Vien », dict l'espouse, et nous avec l'espouse : « Vien. »





LIVRE QUATRIÈME

LES FEUX

VOICY *marcher de rang par la porte sacrée*
L'enseigne d'Israel dans le ciel arborée,
Les vainqueurs de Sion, qui, au prix de leur sang,
Portant l'escharpe blanche, ont pris le caillou blanc.
Ouvre, Hierusalem, tes magnificques portes :
Le Lion de Juda, suivi de ses cohortes,
Veut regner, triompher et planter dedans toy
L'estendart glorieux, l'auriflam de la foy.
Valeureux chevaliers, non de la Table ronde,
Mais qui estes, devant les fondements du monde,
Au roolle des esleus, allez, suivez de rang
Le fidelle, le vray, monté d'un cheval blanc.
Le paradis est prest, les Anges sont vos guides,
Les feux qui vous brusloient vous ont rendus candides.

Tesmoins de l'Eternel, de gloire soiez ceints,
Vestus du crespe noir (la justice des saincts)
De ceux qui à Satan la bataille ont livrée,
Robbe de nopce ou bien casaque de livrée.
Condui mon œuvre, ô Dieu, à ton nom; donne-moy
Qu'entre tant de martyrs, champions de la foy,
De chaque sexe, estat ou aage, à ton sainct temple
Je puisse consacrer un tableau pour exemple.
Dormant sur tel desseing en mon esprit ravi,
J'eus un songe un matin, parmy lequel je vi
Ma conscience en face, ou au moins son image,
Qui au visage avoit les traicts de mon visage.
Elle me prend la main, en disant: « Mais comment
De tant de dons de Dieu ton foible entendement
Veut-il faire le choix? Oses-tu bien eslire
Quelques martyrs choisis, leur triomphe descrire,
Et laisser à l'oubly, comme moins valeureux,
Les vainqueurs de la mort, comme eux victorieux?
J'ay peur que cette bande ainsy par toy choisie
Serve au style du siecle et à sa poësie,
Et que les rudes noms, d'un tel style ennemis,
Aient entre les pareils la difference mis. »
Je responds : « Tu sçais bien que mentir je ne t'ose,
Miroüer de mon esprit; tu as touché la cause
La premiere du choix, joinct que ma jeune ardeur
A de ce haut dessein espoinçonné mon cœur,
Pour au siecle donner les boutons de ces choses
Et l'envoyer ailleurs en amasser les roses.
Que si Dieu prend à gré ces premices, je veux,
Quand mes fruicts seront meurs, luy payer d'autres vœux,
Me livrer aux travaux de la pesante histoire
Et en prose coucher les hauts faicts de sa gloire.

Alors ces heureux noms. sans eslite et sans choix,
Luiront en mes escrits plus que les noms des Rois. »
Aiant faict cette paix avec ma conscience,
Je m'avance au labeur avec cette asseurance
Que, plus riche et moins beau, j'escris fidellement
D'un style qui ne peut enrichir l'argument.
Ames dessous l'autel victimes des idolles,
Je preste à vos courroux le fiel de mes parolles,
En attendant le jour que l'ange delivrant
Vous aille les portaux du paradis ouvrant.
De qui puis-je choisir l'exemple et le courage ?
Tous courages de Dieu, j'honoreray vostre aage,
Vieillards de qui le poil a donné lustre au sang,
Et de qui le sang fut decoré du poil blanc :
Hus, Hyerosme de Prague, images bien conniies
Des tesmoings que Sodome a trainé par les riies
Couronnez de papier, de gloire couronnez,
Par le siége qui a d'or mitrez et ornez
Ceux qui n'estoient pasteurs qu'en papier et en tiltres,
Et aux evesques d'or, faict de papier les mitres.
Leurs cendres, qu'on jetta au vent, à l'air, en l'eau,
Profiterent bien plus que le puant monceau
Des charognes des grands que, morts, on emprisonne
Dans un marbr' ouvragé : le vent leger nous donne
De ces graines par tout, l'air presqu'en toute part
Les esparpille, et l'eau à ses bords les despart.
Les Pauvres de Lyon avoient mis leur semence
Sur les peuples d'Alby; l'invincible constance
Des Albigeois, frappez de deux cens mille morts,
S'espandit par l'Europe, et en peupla ses bords.
L'Angletterre eut sa part, eut Gerard et sa bande,
Condamnez de mourir à la rigueur plus grande

De l'impiteux hyver, sans que nul cœur esmeu
Luy osast donner pain, eau, ni couvert ni feu :
Ces dix-huit tout nuds, à Londres, par les ruës,
Ravirent des Anglois les esprits et les veuës,
Et chantèrent ce vers jusqu'au poinct de mourir :
« *Heureux qui pour justice a l'honneur de souffrir.* »
Ainsy la verité, par ces mains desvoilée,
Dans le Septentrion estendit sa volée;
Dieu ouvrit sa prison et en donna la clef,
La clef de liberté, à ce vieillard Wiclef :
De luy fut l'ouverture aux tesmoings d'Angletterre,
Encor' plus honnorée en martyre qu'en guerre.
Là, on vid un Bainan qui de ses bras pressoit
Les fagots embrazez, qui mourant embrassoit
Les outils de sa mort, instruments de sa gloire,
Baisant, victorieux, les armes de victoire.
D'un celeste brasier ce chaud brasier esmeu
R'enflamma ces fagots par la bouche de feu.
Frich après l'imita, quand sa main deliée
Fut au secours du feu; il prit une poignée
De bois et la baisa, tant luy semblerent beaux
Ces eschallons du ciel comm' ornements nouveaux.
Puis l'Eglise accoucha comme d'une ventrée
De Thorb, de Bewerlan, de l'invaincu Sautrée;
Les uns doctes prescheurs, les autres chevaliers,
Tous à droit couronnez de celestes lauriers.
Bien que trop de hauteur esbranlast ton courage
(Comme les monts plus hauts souffrent le plus d'orage),
Ta fin pourtant me faict en ce lieu te nommer,
Excellent conseiller et grand primat Krammer.
Pour ta condition plus haute et plus aimable,
La vie te fut douce et la mort detestable.

A quoy semblent les cris dont esclattent si fort
Ceux qui, à col retorts, sont traînez à la mort,
Sinon aux plaintes qu'ont les enfans à la bouche
Quand ils quittent le jeu pour aller à la couche?
Les laboureurs lassez trouvent bien à propos
Et plus doux que le jeu le temps de leur repos :
Ainsy ceux qui sont las des langoureuses vies
Sont ravis de plaisir quand elles sont ravies ;
Mais ceux de qui la vie a passé comme un jeu,
Ces cœurs ne sont point cœurs à digerer le feu :
C'est pourquoy de ces grands les noms dedans ce temple
Ne sont pour leur grandeur, mais pour un rare exemple,
Rare exemple de Dieu, quand par le chaz estroict
D'un esguille il enfille un cable qui va droict.
Poursuivons l'Angletterre, où les vertus estranges
La font nommer païs, non d'Angles, mais des Anges :
Tu as icy ton rang, ô invincible Haux,
Qui, pour avoir promis de tenir les bras haults
Dans le milieu du feu, si du feu la puissance
Faisoit place à ton zele et à ta souvenance.
Sa face estoit bruslée, et les cordes des bras
En cendres et charbons estoient cheutes en bas,
Quand Haux, en octroiant aux frères leur requeste,
Des os qui furent bras fit couronne à sa teste.
O quels cœurs tu engendre! ô quels cœurs tu nourris!
Isle saincte qui eus pour nourrisson Norris!
On dict que le chrestien qui à gloire chemine
Va le sentier estroict qui est jonché d'espine :
Cettuy-cy, sans figure, a pieds nuds cheminé
De l'huis de sa prison au supplice ordonné :
Sur ces tappis aigus, ainsy jusqu'à sa place
A ceux qui la suivront il a rougi la trace,

Vraie trace du Ciel, beau tappis, beau chemin,
A qui veut emporter la couronne à la fin :
Les pieds deviennent cœur, l'ame du ciel apprise
Faict mespriser les sens, quand le ciel les mesprise.
Dieu vid en mesme temps (car le prompt changement
De cent ans, de cent lieux, ne luy est qu'un moment)
Deux rares cruautez, deux constances nouvelles
De deux cœurs plus que d'homme, en sexe de femelles,
Deux cœurs chrestiens Anglois, deux precieux tableaux,
Deux spectacles piteux, mais specieux et beaux.
L'une croupit long-temps en la prison obscure,
Contre les durs tourments elle fut la plus dure :
Elle fit honte au diable et aux noires prisons :
Elle alloit appuiant d'exemple et de raisons
Les esprits deffaillants ; nul inventeur ne treuve
Nul tourment qui ne soit surmonté par Askeuve.
Quand la longueur du temps, la laide obscurité
Des cachots eut en vain sondé sa fermeté,
On presente à ses yeux l'espouvantable gehenne,
Et elle avoit pitié, en souffrant, de la peine
De ces faux justiciers, qui, aiants essaié
Sur son corps delicat leur courroux desploié,
Elle se teust ; et lors furent bien entendües,
Au lieu d'elle, crier les cordes trop tendües,
Achevé tout l'effort de tout leur appareil,
Non pas troublé d'un pleur le lustre de son œil
(Œil qui, fiché au Ciel, au torment qui la tüe
Ne jette un seul regard pour esloigner sa veüe
D'un seul bien qu'elle croit, qu'elle aspire et pretend).
Le juge se despite, et luy-mesme retend
La corde à double nœud, il met à part sa robbe ;
L'inquisiteur le suit ; la passion desrobe

La pitié de leurs yeux; ils viennent remonter
La gehenne, tourmentez en voulant tourmenter;
Ils dissipent les os, les tendons et les veines,
Mais ils ne touchent point à l'ame par les gehennes :
La foy demeure ferme, et le secours de Dieu
Mit les tourments à part, le corps en autre lieu;
Sa plainte seulement encor ne fut oüie
Hors l'ame, toute force en elle esvanouie,
Le corps fut emporté des prisons comme mort;
Les membres deffaillants, l'esprit devint plus fort.
Du lict elle instruisit et consola ses freres
Du discours animé de ses douces miseres;
La vie la reprit, et la prison aussy;
Elle acheva le tout, car aussy tost voicy,
Pour du faux justicier couronner l'injustice,
De gloire le martyr, on dresse le supplice.
Quatre martyrs trembloient au nom mesme du feu,
Elle leur departit des presents de son Dieu;
Avec son ame encor elle mena ces ames
Pour du feu de sa foy vaincre les autres flames.
« Où est ton aiguillon? où est ce grand effort?
O Mort! où est ton bras? (disoit-elle à la mort.)
Où est ton front hideux duquel tu espouventes
Les hures des sangliers, les bestes ravissantes?
Mais c'est ta gloire, ô Dieu! Il n'y a rien de fort
Que toy, qui sçais tüer la peine avec la mort.
Voicy les yeux ouverts, voicy son beau visage;
Frères, ne tremblez pas; courage, amis, courage! »
(Elle disoit ainsy) et le feu violent
Ne brusloit pas encor son cœur en la bruslant;
Il court par ses costez; enfin, leger, il volle
Porter dedans le Ciel et l'ame et la parolle.

Or l'autre, avec sa foy, garda aussy le rang
D'un esprit tout Royal, comme royal le sang.
Un Royaume l'attend, un autre Roy luy donne
Grace de mespriser la mortelle couronne
En cerchant l'immortell', et luy donna des yeux
Pour trocquer l'Angleterre au royaume des Cieux :
Car elle aima bien mieux regner sur elle-mesme,
Plustot que vaincre tout, surmonter la mort blesme.
Prisonniere çà bas, mais Princesse là haut,
Elle changea son throsne empour un eschaffaut,
Sa chaire de parade en l'infime sellette,
Son carrosse pompeux en l'infame charrette,
Ses perles d'Orient, ses brassarts esmaillez
En cordeaux renoüez et en fers tout rouillez.
Ce beau chef couronné d'opprobres et d'injures,
Et ce corps enlacé de chaines pour ceintures,
Par miracle fit voir que l'amour de la croix
Au sang des plus chetifs mesla celuy des Rois.
Le peuple gemissant portoit part de sa peine,
En voiant demi-mort mourir sa jeune Royne,
Qui, dessus l'eschaffaut, se voiant seulement
Ses gands et son livret pour faire testament,
Elle arrache ses mains et maigres et menües
Des cordes avec peine, et de ses deux mains nües
Fit present de ses gands à sa dame d'atour,
Puis donna son livret aux gardes de la tour,
Avec ces mots escrits : « Si l'ame deschargée
Du fardeau de la terre, au ciel demi-changée,
Prononce verité sur le seuil du repos,
Si tu faicts quelque honneur à mes derniers propos,
Et lors que mon esprit pour le monde que il laisse,
Desjà vivant au ciel tout plein de sa richesse,

Doibt monstrer par la mort qu'il aime verité,
Pren ce dernier present, sceau de ma volonté :
C'est ma main qui t'escrit ces dernieres parolles :
Si tu veux suivre Dieu, fuy de loing les idolles ;
Hay ton corps pour l'aimer, apprens à le nourrir
De façon que pour vivre il soit prest de mourir,
Qu'il meure pour celuy qui est remply de vie,
N'aiant pourtant de mort ni crainte ni envie.
Tousjours reigle à sa fin de ton vivre recours,
Chacun de tes jours tende au dernier de tes jours.
De qui veut vivre au ciel l'aise soit la souffrance
Et le jour de la mort celuy de la naissance.
« Ces doigts victorieux ne graverent cecy
En cire seulement, mais en l'esprit aussy :
Et faut que son geolier, captif de la captive,
Bien tost à mesme cause et mesme fin la suive. »
Achevant ces presents, l'executeur vilain,
Pour la joindre au posteau voulut prendre sa main :
Elle eut horreur de rompre encor la modestie
Qui jusqu'au beau mourir orna sa belle vie :
Elle apprehenda moins la mort et le couteau
Que le salle toucher d'un infame bourreau :
Elle appelle au secours ses pasles damoyselles
Pour descouvrir son col ; ces fillettes nouvelles
Au funeste mestier, ces piteux instruments
Sentirent jusqu'au vif leur part de ses tourments.
Cæsar, voiant, sentant sa poictrine blessée,
Et non sa gravité par le fer abbaissée,
Le sein et non l'esprit par les coups enferré,
Le sang plustot du corps que le sens retiré,
Par honneur, abbria de sa robbe percée
Et son cœur offensé et sa grace offensée.

Et ce cœur d'un Cæsar, sur le sueil inhumain
De la mort, choisissoit non la mort, mais la main.
Les mains qui la paroient la parerent encore :
Sa grace et son honneur, quand la mort la devore,
N'abandonne son front, elle prend le bandeau :
Par la main on la meine embrasser le poteau :
Elle demeure seule en agneau despouillée :
La lame du bourreau de son sang fut mouillée :
L'ame s'envolle en haut : les Anges gratieux
Dans le sein d'Abraham la ravirent aux cieux.
Le ferme doigt de Dieu tient celuy de Bilnée,
Qui à sa penultiesme et craintive journée
Voulut prouver au soir s'il estoit assez fort
Pour endurer le feu instrument de la mort :
Le geolier, sur le soir, en visitant le treuve
Faisant de la chandelle et du doigt son espreuve :
Ce feu lent et petit d'indicible douleur
A la premiere fois luy affoiblit le cœur :
Mais après il souffrit brusler à la chandelle
La peau, la chair, les nerfs, les os et la moëlle.
Le vaillant Gardiner me contraint cette fois
D'animer mon discours de ce courage Anglois :
Tout son sang escuma, luy reprochant son ayse
En souffrant adorer l'idolle Portugaise.
Au magnificque apprest des nopces d'un grand Roy,
La loy de Dieu luy fit mettre au pied toute loy,
Toute crainte et respect, les tourments et sa vie,
Et puis il mit aux pieds et l'idolle et l'hostie
Du cardinal sacrant : là, entre mille fers,
Il desdaigna le front des portes des enfers :
Il vainquit en souffrant les peines les plus dures :
Les serfs des questions il lassa de tortures :

Contre sa fermeté reboucha le tourment,
Le fer contre son cœur de ferme diamant :
Il avalla trois fois la serviette sanglante :
Les yeux qui le voioient souffroient peine evidente :
Il beut plus qu'en humain les inhumanitez,
Et les supplices lents finement inventez :
On le traine au supplice, on couppe sa main dextre,
Il la porte en la bouche avecque sa senestre,
La baise : l'autre poing luy est couppé soudain,
Il met la bouche à bas, et baise l'autre main :
Alors il est guindé d'une haute poulie
De cent nœuds à cent fois son ame se deslie :
On brusle ses deux pieds tant qu'il eut le sentir ;
On cerche sans trouver en lieu le repentir.
La mort à petit feu luy oste son escoce,
Et luy à petit feu oste à la mort la force.
Passeray-je la mer de tant de longs propos,
Pour enrooller icy ceux-là qui, en repos,
Sont morts sur les tourments de gehennes desbrizantes
Par la faim sans pitié, par les prisons puantes?
Les tenailles en feu, les enflambez couteaux,
Les pleurs d'un jeune Roy, trois Agnez, trois agneaux :
Ailleurs nous cueillirons ces fleurons d'Angleterre,
Lions qui ont faict voir au peuple de la terre
Des Anges en vertus : mais ces vainqueurs Anglois
Me donneront congé de detourner ma voix
Aux barbares esprits d'une terre deserte.
Dieu poursuivit Satan et luy fit guerre ouverte
Jusques en l'Amerique, où ces peuples nouveaux
Ont esté spectateurs des fruicts de nos bourreaux.
Leurs flots ont sceu noyer, ont servi de supplices,
Et leurs rochers hautains presté leurs precipices.

Ces agneaux, eslongnez en ce sauvage lieu,
N'estoient pas esgarez, mais dans le sein de Dieu,
Lors qu'eslevez si haut leurs languissantes veües
Vers leur païs natal furent de loing tendües.
Leurs desseins impuissants, pour n'estre assez legers,
Eurent secours des vents. Ces aislez messagers
En apporterent l'air aux rives de la France.
La mer ne devora le fruict de leur constance.
Ce n'est en vain que Dieu desploia ses thresors
Des bestes du Bresil aux solitaires bords,
Affin qu'il n'y ait cœur ni ame si sauvage
Dont l'oreille il n'ait peu frapper de son langage.
Mais l'œil du Tout-Puissant fut enfin r'amené
Aux spectacles d'Europe : il la vit, retourné,
A soy-mesme estrangere, à ses bourgeois affreuse,
De ses meurtres rouillée et des braziers fumeuse.
Son premier object fut un laboureur caché
Treize mois par moitié en un cachot panché,
Duquel la voute estroitte avoit si peu de place
Qu'entre ses deux genoux elle ploioit la face
Du pauvre condamné. Ce naturel trop fort
Attendit treize mois la trop tardive mort.
Venot, quatre ans lié, fut enfin six sepmaines
En deux vaisseaux poinctus, continuelles gehennes;
Ses deux pieds contremont avoient ploié leurs os;
En si rude posture il trouva du repos.
On vouloit desrober au public et aux veües
Une si claire mort; mais Dieu trouva les grües
Et les tesmoings d'Irus. Il demandoit à Dieu
Qu'au bout de tant de maux il peust au beau millieu
Des peuples l'anoncer en monstrant ses merveilles
Aux regards aveuglez et aux sourdes oreilles :

Non que son cœur vogast aux flots de vanité,
Mais, bruslant, il falloit luire à la verité.
L'homme est un cher flambeau : tel flambeau ne s'allume
Affin que sous le muys sa lueur se consume.
Le ciel du triomphant fut le daiz, le soleil
Y presta volontiers les faveurs de son œil.
Dieu l'ouït, l'exauça, et sa peine cachée
N'eut peu jamais trouver heure mieux recerchée :
Il fut la belle entrée et spectacle d'un Roy
Aiant Paris entier spectateur de sa foy.
Dieu des plus simples cœurs estoffa ses louanges,
Faisant revivre au Ciel ce qui vivoit aux fanges ;
Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,
Et aux cerveaux des rois des esprits de paisans ;
Il se choisit un roy d'entre les brebiettes ;
Il frappe un Pharaon par les mousches infectes ;
Il esveilla celui dont les discours si beaux
Donnerent cœur aux cœurs de quatorze de Meaux,
Qui (en voiant passer la charrette enchainée
En qui la saincte trouppe à la mort fut menée)
Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir,
Puis, instruit de leur droit, les voulut secourir.
Se fit leur compagnon, et en fin il se jette,
Pour mourir avec eux, luy mesme en la charette.
C'est Dieu qui point ne laisse au millieu des tourments
Ceux qui souffrent pour luy. Les cieux, les elements,
Sont serfs de cettuy-là qui a ouy le langage
Du paumier d'Avignon, lié dans une cage
Suspendue au plus haut de la plus haute tour.
La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour,
Et la nuit de l'hyver la plus froide et cuisante,
Luy furent du printemps une haleine plaisante.

L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux
Estoit le fer trenchant des endurcis barreaux.
Mais quand c'est pour son Dieu que le fidelle endure,
Lors le fer s'amollit ou sa peau vient plus dure.
Sur ce corps nud la bize attiedist ses glaçons,
Sur la peau le soleil rafraichit ses rayons,
Tesmoin deux ans six mois qu'en chaire si hautaine
Ce prescheur effraia ses juges de sa peine.
De vers continuels, joyeux, s'il prioit Dieu;
S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu,
Sa voix forte preschoit, le franc et clair ramage
Des pures veritez sortoit de cette cage;
Mais sur tout on oyoit ses exhortations
Quand l'idolle passoit, en ses processions,
Sous les pieds de son throsne, et le peuple prophane
Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane :
Les hommes cauteleux vouloient laisser le tort
De l'inicque sentence et de l'injuste mort
Au ciel, aux vents, aux eaux, que de l'air les injures
Servissent de bourreaux; mais du ciel les mains pures
Se ploierent au sein, et les trompeurs humains
Parfirent le procez par leurs impures mains :
Au bout de trente mois, estouffant cette vie
Qu'ils voioient par les cieux trop longuement cherie :
Mains que contre le ciel arment les mutinez
Quand la faveur du ciel couvre les condamnez :
Non pas que Dieu ne puisse accomplir son ouvrage,
Mais c'est pour reprocher à ces mutins leur rage.
Les Lyonnois aussy resisterent à Dieu,
Lors que deux freres saincts se virent au millieu
Des feux estincellans, où le ciel et la terre,
Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.

Un grand feu fut pour eux aux Terreaux preparé;
Chacun donna du bois, dont l'amas asserré
Sembloit debvoir pousser la flamme et la fumée
Pour rendre des hauts cieux la grand' voute allumée.
Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,
C'est que ces jacobins, envenimez cagots,
Crioient, vrais escoliers du meurtrier Dominique:
Bruslons mesme le Ciel, s'il faict de l'hereticque!
Ces deux freres prioient quand, pour rompre leur voix,
Le peuple forcenant porta le feu au bois.
Le feu leger s'envolle, et bruiant se courrouce
Quand contre luy un vent s'esleve et le repousse.
Mettant ce mont de feu et sa rage à l'escart.
Les freres, achevant leurs prieres à part,
Demeurent sans ardeur. La priere finie,
Le vulgaire animé entreprend sur leur vie,
Perce de mille coups des fidelles les corps,
Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenoit pour morts,
Quand le feu eut bruslé leurs cables, se leverent,
Et leurs poumons bruslans, pleins de feu, s'escrierent
Par plusieurs fois : Christ! Christ! *et ce mot, bien sonné*
Dans les costez sans chair, fit le peuple estonné.
Contre ces faicts de Dieu dont les spectateurs vivent
Estonnez, non changez, leur fureur ils poursuivent.
Autres cinq de Lyon, liez de mesmes nœuds,
Ne furent point dissouts par les fers et les feux :
Au fort de leur tourment, ils sentirent de l'aise,
Franchise en leurs liens, du repos en la braize.
L'amitié dans le feu vous sceut bien embrazer,
Vous baisastes la mort tous cinq d'un sainct baiser,
Vous baisastes la mort. Cette mort gratieuse
Fut de vostre union ardemment amoureuse.

C'estoient (ce diroit-on) des hommes endurcis,
Accablez de labeurs et de poignans soucis :
Mais cerchons d'autres cœurs nez et nourris plus tendres,
Voiez si Dieu les peut endurcir jusqu'aux cendres ;
Que rien ne soit exempt en ce terrestre lieu
De la force, du doigt et merveilles de Dieu.
Heureuse Graveron, qui ne sçeut ton courage?
Qui ne cogneut ton cœur non plus que ton voiage?
L'hommage fut à Dieu qu'en vain tu apprestois
A un vain cardinal ; ce fut au roy des rois,
Qui en ta foy mi-morte, en ame si craintive
Trouva si brave cœur et une foy si vive.
Dieu ne donne sa force à ceux qui sont plus forts :
Le present de la vie est pour les demi-morts,
Il depart les plaisirs aux vaincus de tristesse.
L'honneur aux plus honteux, aux pauvres la richesse :
Cette-cy, en lisant avec frequents souspirs
L'incroyable constance et l'effort des martyrs,
Doubtoit la verité en mesurant la crainte :
L'Esprit la visita, la crainte fut esteincte.
Prise, elle abandonna dès l'huis de sa prison
Pour les raisons du ciel la mondaine raison.
Sa sœur la trouve en pleurs finissant sa priere,
Elle, en se relevant, dict en telle maniere :
« Ma sœur, voy-tu ces pleurs? voy-tu ces pleurs, ma sœur?
Ces pleurs sont toute l'eau qui me restoit au cœur :
Ce cœur aiant jeté son humide foiblesse,
Tout feu, saute de joye et volle d'allegresse. »
La brave se para au dernier de ses jours,
Disant : « Je veux jouir de mes sainctes amours :
Ces joyaux sont bien peu, l'ame a bien d'autre gage
De l'espoux qui luy donne un si haut mariage. »

Son visage luisit de nouvelle beauté
Quand l'arrest luy fut leu, le bourreau presenté,
Deux qui l'accompagnoient furent pressez de tendre
Leurs langues au couteau; ils les vouloient deffendre
Aux termes de l'arrest : elle les mit d'accord,
Disant : « Le tout de nous est sacré à la mort :
N'est-ce pas bien raison que les heureuses langues
Qui parlent avec Dieu, qui portent les harangues
Au sein de l'Eternel, ces organes que Dieu
Tient pour les instruments de sa gloire en ce lieu,
Qu'elles, quand tout le corps à Dieu se sacrifie,
Sautent dessus l'autel pour la premiere hostie?
Nos regards parleront, nos langues sont bien peu
Pour l'esprit qui s'explicque en des langues de feu. »
Les trois donnent leur langue et la voix on leur bousche :
Les parolles de feu sortirent de leur bouche ;
Chaque goutte de sang que le vent fit voller
Porta le nom de Dieu et au cœur vint parler,
Leurs regards violents engraverent leurs zelles
Aux cœurs des assistans, hors-mis des infidelles.
Le feu tant mesprisé par ces cœurs indomptez
Fit à ces leopards changer de cruautez,
Et pour tout esprouver, les inventeurs infames
Par un exquis supplice enterrerent les femmes,
Qui, vives, sans paslir, et d'un cœur tout nouveau,
D'un œil non effraié, regardoient leur tombeau,
Prenoient à gré la mort dont cette gent faussaire
Diffamoit l'estomach de la terre, leur mère.
Le feu avoit servi tant de fois à brusler,
Ils avoient faict mourir par la perte de l'air,
Ils avoient changé l'eau à donner mort par elle :
Il falloit que la terre aussy fust leur bourelle.

Parmy les roolles saincts dont les noms glorieux,
Reproches de la terre, ont esjoüy les Cieux,
Je veux tirer à part la constante Marie
Qui (voyant en mespris le tombeau de sa vie
Et la terre et le coffre et les barres de fer
Où elle alloit le corps et non l'ame estouffer)
« *C'est (ce dit-elle) ainsy que le beau grain d'eslite*
Et s'enterre et se seme affin qu'il resuscite.
Si la moitié de moy pourrit devant mes yeux,
Je diray que cela va le premier aux Cieux :
La belle impatience et le desir du reste,
C'est de haster l'effect de la terre céleste :
Terre, tu es legere et plus douce que miel :
Saincte terre, tu es le droict chemin du Ciel. »
Ainsi la noire mort donna la saincte vie,
Et le ciel fut conquis par la terre à Marie.
Entre ceux dont l'esprit peut estre traversé
De l'espoir du futur, du loyer du passé,
Du-Bourg aura ce rang; son cœur, pareil à l'aage,
A sa condition l'honneur de son courage,
Son esprit indompté au Seigneur des seigneurs
Sacrifia son corps, sa vie et ses honneurs.
Des promesses de Dieu il vainquist les promesses
Des rois, et, sage à Dieu, des hommes les sagesses.
En allant à la mort, tout plein d'authorité,
Il prononça ces mots : « *O Dieu de verité,*
Monstre à ces juges faux leur stupide ignorance,
Et je prononceray, condamné, leur sentence.
Vous n'estes, compagnons, plus juges, mais bourreaux,
Car, en nous ordonnant tant de tourments nouveaux,
Vous prestez vostre voix : vostre voix inhumaine
Souffre peine en donnant la sentence de peine :

Comme à l'executeur le cœur s'oppose en vain
Au coup forcé qui sort de l'execrable main.
Sur le siége du droict vos faces sont transies
Quand, demi-vifs, il faut que vous ostiez les vies
Qui seules vivent bien; je prends tesmoings vos cœurs
Qui de la conscience ont ressenti les pleurs :
Mais ce pleur vous tourmente et vous est inutile,
Et ce pleur n'est qu'un pleur d'un traistre crocodile.
La crainte vous domine, ô juges criminels!
Criminels estes-vous, puis que vous estes tels :
Vous dictes que la loy du Prince publiée
Vous a lié les mains; l'ame n'est pas liée :
Le front du juge droict, son severe sourcy,
Deust-il souffrir ces mots : Le Roi le veut ainsy.
Ainsy as-tu, Tyran, par ta fin miserable
En moy fini le coup d'un regne lamentable. »
Dieu l'avoit abbatu, et cette heureuse mort
Fut du persecuteur tout le dernier effort :
Il avoit faict mentir la superbe parolle,
Et faict voller en vain le jugement frivolle
De ce roy qui avoit juré que de ses yeux
Il verroit de Du-Bourg et la mort et les feux :
Mais il faut advoüer que, prés de la bataille,
Ce cœur tremblant revint à la voix d'une Caille :
Pauvre femme, mais riche, et si riche que lors
Un plus riche trouva l'ausmone en ses thresors.
  O combien d'efficace est la voix qui console,
Quand le conseiller joint l'exemple à sa parolle,
Comme fit celle-là qui, pour ainsy prescher,
Fit en ces mesmes jours sa chaire d'un buscher!
  Du-Bourg, prés de la mort, sans qu'un visage blesme
L'habillast en vaincu, se devestit soy-mesme

La robbe, en s'escriant : « Cessez vos bruslements,
Cessez, ô senateurs! Tirez de mes tourments
Ce proffit, le dernier, de changer de courage
En repentence à Dieu. » Puis, tournant son visage
Au peuple, il dit : « Amis, meurtrier je ne suis point : »
C'est pour Dieu l'immortel que je meurs en ce poinct.
Puis, comme on l'eslevoit, attendant que son ame
Laissast son cœur heureux au licol, à la flamme :
« Mon Dieu, vray juge et pere, au millieu du trespas
Je ne t'ay point laissé, ne m'abandonne pas :
Tout-Puissant, de ta force assiste ma foiblesse,
Ne me laisse, Seigneur, de peur que je te laisse. »
O François, ô Flamans (car je ne fais de vous
Qu'un peuple, qu'un humeur, peuple benin et doux),
De vos braves tesmoings nos histoires sont pleines.
Anvers, Cambray, Tournay, Mons et Valenciennes,
Pourroy-je desploier vos morts, vos bruslements,
Vos tenailles en feu, vos vifs enterrements!
Je ne fay qu'un indice à un plus gros ouvrage
Auquel vous ne pourrez qu'admirer davantage,
Comment ce peuple tendre a trouvé de tels cœurs,
Si fermes en constance ou si durs en rigueurs.
Mais Dieu voulut encor à sa gloire immortelle
Prescher dans l'Italie, et en Rome infidelle,
Donner à ces felons les cœurs de ses agneaux
Pour mourir par leurs mains, prophètes de leurs maux.
Vous avez veu du cœur. Voulez-vous de l'addresse,
Et voir le fin Satan vaincu par la finesse?
L'Antechrist, descouvrant que peu avoit servi
Les vies que sa main au jour avoit ravi,
Voiant qu'aux lieux publics de Dieu les tesmoignages,
Au lieu de donner peur, redoubloient leurs courages,

Resolut de cacher ses meurtres désormais
De la secrette nuict soubs les voiles espais.
Le geolier qui alors detenoit Montalchine,
Voiant que contre luy l'injustice machine
Une secrette mort, l'en voulut advertir.
Ce vieil soldat de Christ feignit un repentir,
Faict ses juges venir, et après la sentence
Leurs promet d'anoncer l'entiere repentance
De ses fausses erreurs, et que publicquement
Il se desisteroit de ce que faussement
Il avoit enseigné. On asseura sa vie,
Et sa promesse fut de promesses suivie.
Or, pour tirer de luy un plus notable fruict,
On publia partout sur les ailes du bruit
L'heure et le lieu choisi : chacun vient pour s'instruire,
Et Montalchine fut conduit pour se desdire
Sur l'eschaffaut dressé : là du peuple il fut veu
En chemise, tenant deux grands torches de feu,
Puis, aiant obtenu l'oreille et le silence
Du grand peuple amassé, en ce point il commence :
« *Mes frères en amour et en soing mes enfants,*
Vous m'avez escouté des-jà par divers ans,
Preschant et enseignant une ardente doctrine,
Qui a troublé vos sens ; vous voiez Montalchine,
Lequel, homme et pecheur subject à vanité,
Ne peut avoir tousjours prononcé verité :
Vous orrez sans murmure à la fin la sentence
De deux opinions et de leur difference.
« *Trois mots feront partout le vray deportement*
Des contraires raisons, SEUL, SEULLE *et* SEULEMENT.
J'ai presché que Jesus nous est SEUL *pour hostie,*
SEUL *sacrificateur, qui* SEUL *se sacrifie :*

Les docteurs autrement disent que le vray corps
Est sans pain immolé pour les vifs et les morts,
Que nous avons besoing que le prestre sans cesse
Resacrifie encor Jesus-Christ en la messe.
J'ay dit que nous prenons, prenants le sacrement,
Cette manne du ciel pour la foy SEULEMENT ;
Les docteurs que le corps en chair, et en sang entre,
Ayant souffert les dents, aux offices du ventre.
J'ay dit, que Jesus SEUL *est nostre intercesseur,*
Qu'à son père l'accez par luy SEUL, *nous est seur :*
Les docteurs disent plus, et veulent que l'on prie
Les saincts mediateurs, et la Vierge Marie.
J'ay dit qu'en la foy SEULE *on est justifié,*
Et qu'en la SEULE *grace est le salut fié :*
Les docteurs autrement, et veulent que l'on fasse
Les œuvres pour aider et la foy et la grace.
J'ay dit que Jesus SEUL *peut la grace donner,*
Qu'autre que luy ne peut remettre et pardonner :
Eux, que le pape tient soubs ses clefs et puissances
Touts thresors de l'Église et toutes indulgences.
J'ay dit que l'Ancien et Nouveau Testament
Sont la SEULE *doctrine et le* SEUL *fondement :*
Les docteurs veullent plus que ces reigles certaines,
Et veullent adjouster les doctrines humaines.
J'ay dit que l'autre siècle a deux lieux SEULEMENT,
L'un, le lieu des heureux ; l'autre, lieu de tourment :
Les docteurs trouvent plus, et jugent qu'il faut croire
Le limbe des enfants, des grands le purgatoire.
J'ay presché que le pape en terre n'est point DIEU
Et qu'il est SEULEMENT *evesque d'un* SEUL *lieu :*
Les docteurs, luy donnant du monde la maitrise,
Le font visible chef de la visible Eglise.

Le tyran des esprits veut nos langues changer
Nous forçant de prier en langage estranger :
L'esprit distributeur des langues nous appelle
A prier SEULEMENT *en langue naturelle.*
C'est cacher la chandelle en secret soubs un muy :
Qui ne s'explicque pas est barbare à autruy.
Mais nous voions bien pis en l'ignorance extreme
Que qui ne s'entend pas est barbare à soy-mesme.
« O chrestiens! choisissez : vous voiez d'un costé
Le mensonge puissant, d'autre la verité :
D'une des parts l'honneur, la vie et recompense ;
De l'autre, ma premiere et derniere sentence :
Soiez libres ou serfs soubs les dernieres loix
Où du vray ou du faux, pour moy, j'ay faict le choix.
Vien, Evangille vray, va-t'en, fausse doctrine.
Vive Christ, vive Christ! et meure Montalchine! »
Les peuples, tous esmeus, commançoient à troubler :
Il jette gayement ses deux torches en l'air,
Demande les liens, et cette ame ordonnée
Pour l'estouffer de nuict, triomphe la journée.
Tels furent de ce siecle, en Syon, les agneaux
Armez de la priere, et non point des couteaux :
Voicy un autre temps, quand des pleurs et des larmes
Israel irrité courut aux justes armes.
On vint des feux aux fers; lors il s'en trouva peu
Qui, des lions agneaux, vinssent du fer au feu :
En voicy qui la peau du fier lion poserent,
Et celle des brebis encores espouserent.
Vous, Gastine et Croquet, sortez de vos tombeaux :
Icy je planteray vos chefs luisants et beaux :
Au milieu de vous deux je logeray l'enfance
De vostre commun fils, beau mirouer de constance.

Il se fit grand docteur en six mois de prisons,
Dans l'obscure prison, par les claires raisons
Il vainquit l'obstiné, redressa le debile :
Asseuré de sa mort, il prescha l'Evangile.
L'escolle de lumiere en cette obscurité,
Donnoit aux enferrez l'entiere liberté.
Son ame, de l'enfer au paradis ravie,
Aux ombres de la mort eut la voix et la vie.
A Dieu il consacra sa premiere fureur,
Il fut vif et joyeux ; mais la jeune verdeur
De son enfance tendre et l'aage coustumiere
Aux folles gayetez n'eut sa vigueur premiere
Qu'à consoler les bons, et s'ejouir en Dieu.
Cette estoille si claire estoit au beau millieu
Des compagnons captifs, quand du seuil d'une porte
Il se haussa les pieds pour dire en cette sorte :
« *Amis, voicy le lieu d'où sortirent jadis*
De l'enfer des cachots dans le haut paradis
Tant de braves tesmoings, dont la mort fut la vie,
Les tourments les plaisirs, gloire l'ignominie.
Icy on leur donnoit nouvelle du trespas :
Marchons sur leurs desseins, ainsy que sur leurs pas.
Nos pechez ont chassé tant de braves courages,
On ne veut plus mourir pour les saincts tesmoignages :
De nous s'enfuit la honte et s'approche la peur :
Nous nous vantons de cœur et perdons le vray cœur.
Degenerés enfants, à qui la fausse crainte
Dans le foyer du sein glace la braize esteinte,
Vous perdez le vray bien pour garder le faux bien.
Vous craignez un exil qui est rien, moins que rien :
Et, pensans conserver ce que Dieu seul conserve,
Aux serfs d'iniquité vendez vostre ame serfve :

Ou vous, qui balancez dans le choisir doubteux
De l'un ou l'autre bien, connoissez bien les deux.
Vous perdez la richesse et vaine et temporelle :
Choisissez : car il faut perdre le ciel ou elle :
Vous serez appauvris en voulant servir Dieu,
N'estes-vous point venus pauvres en ce bas lieu?
Vous aurez des douleurs, vos douleurs et vos doubtes
Vous lairront sans douleur ou vous les vaincrez toutes.
Car de cette tourmente il n'y a plus de port
Que les bras estendus du havre de la mort.
Cette mort, des paiens bravement desprisée,
Quoy qu'elle fut d'horreur fierement desguisée,
N'espouvantoit le front, mais ils disoient ainsy :
Si elle ne faict mieux, elle oste le soucy,
Elle esteint nos tourments si mieux ne peut nous faire,
Et n'y a rien si doux pour estre necessaire.
L'ame cerche tousjours de ses prisons les huis
D'où, pour petits qu'ils soient, on trouve les pertuis.
Combien de peu de peine est grand ayse ensuivie,
A moins de mal on sort que l'on n'entre en la vie :
La coustume rend douce une captivité :
Nous trouvons le chemin bref à la liberté :
L'amere mort rendra toute amertume esteinte :
Pour une heure de mort avoir vingt ans de crainte!
Tous les pas que tu fais pour entrer en ce port
Ce sont autant de pas au chemin de la mort.
Mais tu crains les tourments qui, à ta derniere heure,
Te font mourir de peur avant que tu te meure?
S'ils sont doux à porter, la peine n'est qu'un jeu,
Ou s'ils sont violents ils dureront fort peu.
Ce corps est un logis par nous pris à loüage,
Que nous debvons meubler d'un fort leger mesnage,

Sans y cloüer nos biens ; car après le trespas
Ce qui est attaché nous ne l'emportons pas.
Toy donc, disoit Senecque, avec tes larmes feintes
Qui vas importunant le grand Dieu de tes plaintes,
Pour toy tes maux sont maux, qui sans toy ne sont tels.
Pourquoy te fasches-tu ? Car entre les autels
Où tu ouvres de cris ta poictrine entamée,
Où tu gastes le bois, l'encens et la fumée,
Venge-toy de tes maux, et au lieu des odeurs
Fais y fumer ton ame avec tous tes malheurs.
Par là ces braves cœurs devindrent autochires :
Les causes seulement manquoient à leurs martyres.
Cet ignorant troupeau estoit precipité
De la crainte de craindre en l'autre extremité.
Sans sçavoir quelle vie iroit après leurs vies,
Ils mouroient doucement pour leurs douces patries,
Par là Caton d'Utique et tant d'autres Romains
S'occirent (mais malheur), car c'estoit par leurs mains.
Quels signalez tesmoings du mespris de la vie !
De Lucresse le fer, les charbons de Porcie.
Le poison de Socrate estoit pure douceur.
Quel vin qui ait cerché la plus froide liqueur
Des glaçons enterrez, et quelle autre viande
De cent desguisements se fit onc si friande?
Mais vous, qui d'autres yeux que n'avoient les païens
Voiez les cieux ouverts, les vrais maux, les vrais biens.
Quels vains noms de l'honneur, de liberté, de vie
Ou d'aise vous ont peu troubler la fantaisie?
Serfs de Satan le serf, estes-vous en honneur?
Aurez-vous liberté enchainans vostre cœur?
Deslivrez-vous vos fils, vos filles et vos femmes,
Se livrant à la gehenne, aux enfers et aux flammes?

Si la prosperité dont le meschant jouit
Vous trompe et vous esmeut, vostre sein s'esblouit,
Comme l'œil d'un enfant qui, en la tragedie,
Voit un coquin pour roy : cet enfant porte envie
Aux habitz empruntez que, de peur de souiller,
Mesme à la catastrophe il faudra despouiller.
Ce meschant de qui l'heur à ton dueil tu compare
N'est pas en liberté, c'est qu'il court et s'esgare :
Car si tost qu'il pecha en ce temps, en ce lieu,
Pour jamais il fut clos en la prison de Dieu :
Cette prison le suit quoy qu'il court à la chasse,
Quoy que mille païs comme un Caïn il trasse,
Qu'il fende au gré du vent les fleuves et les mers,
Sa conscience n'est sans cordes et sans fers :
Il ne faut esgaller à l'éternelle peine
Et aux souspirs sans fin un poinct de courte haleine.
Vous regardez la terre et vous laissez le ciel !
Vous succez le poizon et vous crachez le miel!
Vostre corps est entier et l'ame est entamée!
Vous sautez dans le feu, esquivans la fumée!
Haïssez les meschants, l'exil vous sera doux :
Vous estes bannis d'eux, bannissez-les de vous :
Joyeux que de l'idolle encor ils vous bannissent,
Des sourcils des tyrans qu'en menace ils herissent,
De leurs pièges, aguets, ruzes et trahisons
De leur devoir la vie ; et puis de leurs prisons,
Vous estes enferrez, ce qui plus vous consolle,
L'ame, le plus de vous, où elle veut s'envolle.
S'ils vous ostent vos yeux, vos esprits verront Dieu :
Vostre langue s'en va, le cœur parle en son lieu :
L'œil meure sans avoir eu peur de la mort blesme,
La langue soit couppée avant qu'elle blaspheme.

Or, si d'exquises morts les rares cruautez,
Si tourments sur tourments à vôs yeux presentez
Vous troublent, c'est tout un. Quel front, quel esquipage
Rend à la laide mort encor plus laid visage?
Qui mesprise la mort, que luy fera de tort
Le regard asseuré des outils de la mort?
L'ame, des yeux du ciel, voit au ciel l'invisible,
Le mal horrible au corps ne luy est pas horrible;
Les ongles de la mort n'apporteront que jeu
A qui se souviendra de ce qu'elle oste peu:
Un caterre nous peut ravir chose pareille;
Nous en perdons autant d'une douleur d'oreille;
Vostre humeur corrompüe, un petit vent mauvais,
Une veine piquée, ont de pareils effects.
Et ce fascheux apprest pour qui le poil nous dresse,
C'est ce qu'à pas contez traine à soy la vieillesse:
L'assassin condamné à souffrir seulement
Sur chaque membre un coup, pour souffrir longuement,
Demande le cinquiesme à l'estomach, et pense
Par ce coup plus mortel addoucir la sentence.
La mort à petit feu est bien autre douleur
Qu'un prompt embrazement; et c'est une faveur
Quand pour faire bien tost l'ame du corps dissoudre
On met sous le menton du patient la poudre:
Les severes prevosts, choisissans les tourments,
Tiennent les courts plus doux, et plus durs les plus lents,
Et quand la mort à nous d'un brave coup se joüe,
Nous desirons languir long-temps sur nostre roüe.
Le sang de l'homme est peu, son mespris est beaucoup:
Qui le mesprisera pourra voir tout à coup
Les canons, la fumée et les fronts des batailles:
Ou mieux les fers, les feux, les couteaux. les tenailles,

La roüe et les cordeaux ; cettuy-là pourra voir
Le precipice bas dans lequel il doit cheoir,
Mespriser la montagne, et de libre secousse,
En regardant en haut, sauter quand on le pousse.
Nos freres bien instruicts ont l'appel refuzé,
Et Le Brun, Dauphinois, doctement advisé,
Quand il eut sa sentence avec plaisir ouie,
Respondit qu'on l'avoit condamné à la vie.
« *Tien ton ame en tes mains : tout ce que les tyrans*
Prennent n'est point la chose, ains seulement le temps :
Que le nom de la mort autrement effroyable,
Bien conneu, bien pesé, nous devienne aggreable.
Heureux qui la connoist! Or il faut qu'en ce lieu,
Plein de contentement, je donne gloire à Dieu.
« *O Dieu! quand tu voudras cette charongne prendre,*
Par le fer à morceau ou par le feu en cendre,
Dispose, ô Eternel; il n'y a nul tombeau
Qui à l'œil et au cœur ne soit beau s'il t'est beau. »
Il faisoit ces leçons, quand le geolier l'appelle
Pour recevoir sentence en la noire chappelle :
L'œil de tous fut troublé, le sien en fut plus beau ;
Ses yeux devindrent feu, ceux des autres de l'eau:
Lors, serenant son front, et le teinct de sa face,
Il rit à ses amis, pour adieu les embrasse,
Et à peu de loisir, redoubloit ce propos :
« *Amis, vous me voiez sur le seuil du repos :*
Ne pleurez pas mon heur : car la mort inhumaine,
A qui vaincre la sçait ne tient plus rang de peine :
La douleur n'est le mal, mais la cause pourquoy.
Or je voy qu'il est temps d'aller prouver par moy
Le propos de ma bouche. Il est temps que je treuve
En ce corps bien-heureux la praticque et l'espreuve. »

Il vouloit dire plus ; l'huissier le pressa tant
Qu'il courut tout dispos vers la mort en sautant.
Mais dès le seuil de l'huis le pauvre enfant advise
L'honorable regard et la vieillesse grise
De son pere et son oncle à un posteau liez.
Alors premierement les sens furent ploiez :
L'œil si gay laisse en bas tomber sa triste veüe,
L'ame tendre s'esmeut, encore non esmeüe :
Le sang sentit le sang, le cœur fut transporté,
Quand le pere, rempli de mesme gravité
Qu'il eut en un conseil, d'une voix grosse et grave
Fit à son filz pleurant cette harangue brave :
« *C'est donc en pleurs amers que j'yray au tombeau,*
Mon filz, mon cher espoir, mais plus cruel bourreau
De ton pere affligé : car la mort pasle et blesme
Ne brise point mon cœur, comme tu fais toy-mesme :
Regretteray-je donc le soing de te nourrir ?
N'as-tu peu bien vivant apprendre à bien mourir ? »
L'enfant rompt ces propos : « *Seulement mes entrailles*
Vous ont senti, dit-il, et les rudes batailles
De la prochaine mort n'ont point espouvanté
L'esprit instruit de vous, le cœur par vous planté.
Mon amour est esmeu, l'ame n'est pas esmeüe ;
Le sang, non pas le sens, se trouble à vostre veüe :
Vostre blanche vieillesse a tiré de mes yeux
De l'eau, mais mon esprit est un fourneau de feux :
Feux pour brusler les feux que l'homme nous appreste,
Que puissé-je trois fois pour l'un' et l'autre teste
De vous et de mon oncle, et plus jeune et plus fort,
Aller faire mourir la mort avec ma mort ! »
— « *Donc, dit l'autre vieillard, o que ta force est molle,*
O Mort, à ceux que Dieu entre tes bras consolle !

Mon nepveu, ne plain pas tes peres perissans :
Ils ne perissent pas. Ces cheveux blanchissans,
Ces vieilles mains ainsy en malfaicteurs liées
Sont de la fin des bons à leurs fins honorées :
Nul grade, nul estat ne nous leve si haut
Que donner gloire à Dieu au haut d'un eschaffaut. »
— « Mourons, peres, mourons, ce dit l'enfant à l'heure. »
L'homme est si inconstant à changer de demeure,
La nouveauté luy plaist, et quand il est au lieu
Pour changer cette fange à la gloire de Dieu,
L'homme commun se plaint de pareille parolle :
Ils consolent leur filz et leur filz les consolle.
Voicy entrer l'amas des sophistes docteurs,
Qui au front endurcy s'aprochent seducteurs,
Pour vaincre d'arguments les pretieuses ames
Que la raison celeste a mené dans les flames.
Mais l'esprit tout de feu du brave et docte enfant
Voloit dessus l'erreur d'un sçavoir triomphant,
Et malgré leurs discours, leurs fuittes et leurs ruzes,
Il laissoit les caphards sans mot et sans excuses.
La mort n'appelloit point ce bel entendement
A regarder son front, mais sur chaque argument
Prompt, aigu, advisé, sans doubte et sans refuge,
En les rendant transis, il eut grace de juge.
A la fin du combat ces deux Eleazards
Sur l'enfant à genoux couchant leurs chefs vieillards,
Sortirent les premiers du monde et des miseres,
Et leur filz en chantant courut après ses peres.
O cœurs, mourants à vie indomptez et vainqueurs,
O combien vostre mort fit revivre de cœurs!
Nostre grand Beroalde a veu, docte Gastine,
Avant mourir, ces traicts fruits de sa discipline.

Ton privé compagnon d'escolles et de jeux
L'escrit : le fasse Dieu ton compagnon de feux.
O bien-heureux celuy qui, quand l'homme le tüe,
Arrache de l'erreur tant d'esprits par sa veüe :
Qui monstre les thresors, et graces de son Dieu,
Qui butine en mourant tant d'esprits au millieu
Des spectateurs esleus : telle mort est suivie
Presque tousjours du gain de mainte belle vie;
Mais les martyrs ont eu moins de contentement,
De qui la laide nuict cache le beau tourment.
Non que l'ambition y soit quelque salaire :
Le salaire est en Dieu à qui la nuict est claire,
Pourtant beau l'instrument de qui l'exemple sert
A gaigner, en mourant, la brebis qui se perd.
Je ne t'oublieray pas, ô ame bien-heureuse,
Je tireray ton nom de la nuict tenebreuse,
Ton martyre secret, ton exemple caché
Sera par mes escrits des ombres arraché.
Du berceau, du tombeau, je releve une fille,
De qui je ne diray le nom ni la famille :
Le pere encor vivant, plein de graces de Dieu,
En païs estranger lira en quelque lieu
Quelle fut cette mort dont il forma la vie.
Ce pere avoit tiré de la grand' bouscherie
Sa fidelle moitié d'une tremblante main,
Et un de leurs enfans, qui luy pendoit au sein :
Deux filles, qui cuidoient que le nœud de la race
Au sein de leurs parents trouveroit quelque place,
Se vont jetter aux bras de ceux de qui le sang
De la tendre pitié debvoit brusler le flanc.
Ces parents, mais bourreaux, par leurs douces parolles,
Par menaces après, contraignoient aux idolles

Ces cœurs voüez à Dieu, puis l'aveugle courroux
Des inutiles mots les fit courir aux coups.
Par trente jours entiers ces filles deschirées
De verges et fers chauds demeurent asseurées :
La nuict on les espie, et leurs sanglantes mains
Joinctes tendoient au ciel: ces proches inhumains
Dessus ces tendres corps impiteux s'endurcirent,
Si que hors de l'espoir de les vaincre ils sortirent.
En plus noire mi-nuict, ils les jettent dehors,
La plus jeune, n'aiant place entiere en son corps,
Est prise de la fiebvre, et tombe à demi morte,
Sans poulx, sans mouvement, sur le seuil d'une porte ;
L'autre s'enfuit d'effroy, et ne peut ce discours
Poursuivre plus avant le succès de ses jours.
Le jour estant levé, le peuple esmeu advise
Cet enfant que les coups et que le sang desguise,
Inconneu, pour autant qu'en la nuict elle avoit
Fuy de son logis plus loing qu'elle pouvoit.
On porte à l'hospital cette ame esvanouye,
Mais si tost qu'elle eut pris la parolle et la vie,
Elle prie en son lict : « O Dieu, double ma foy,
C'est par les maux aussy que les tiens vont à toy :
Je ne t'oublieray point, mais, mon Dieu, fay en sorte
Qu'à la force du mal je devienne plus forte. »
Ce mot donna soupçon : on pense incontinent
Que les esprits d'erreur n'alloient pas enseignant
Les enfans de neufs ans, pour, des chansons si belles,
Donner gloire au grand Dieu, au sortir des mamelles.
Jesus-Christ, vray berger, sçait ainsy faire choix
Ce ses tendres brebis, et les marque à la voix.
Au bout de quelques mois des-jà la maladie
Eut pitié de l'enfant, et luy laissoit la vie ;

La fiebvre s'enfuit, et le dard de la mort
Laissa ce corps si tendre avec un cœur si fort.
L'aveugle cruauté enflamma, au contraire,
A commettre la mort que la mort n'a peu faire :
Les gardes d'hospital, qui un temps par prescheurs,
Par propos importuns d'impiteux seducteurs,
Par menaces après, par picquantes injures
S'essaierent plonger cette ame en leurs ordures.
L'enfant aux seducteurs disoit quelques raisons,
Contre les menaçans se targuoit d'oraisons,
Et comme ses tourments changoient de leur maniere,
D'elle mesme elle avoit quelque propre priere.
Pour dernier instrument, ils osterent le pain,
La vie à la mi-morte, en cuidant par la faim,
En ses plus tendres ans, l'attirer ou contraindre.
Il fut plus malaisé la forcer que l'esteindre :
La vie et non l'envie ils presserent si fort
Qu'elle donne en trois jours les signes de la mort.
Cet enfant, non enfant, mais ame des-jà saincte,
De quelque beau discours, de quelque belle plainte,
Estonnoit tous les jours, et n'amollissoit pas
Les vilains instruments d'un languissant trespas.
Il avint que ses mains encores deschirées
Receloient quelque sang aux playes demeurées :
A l'effort de la mort sa main gauche saigna,
Entiere dans son sang innocent se baigna :
En l'air elle haussa cette main desgouttante,
Et pour derniere voix elle dit, gemissante :
« O Dieu, pren moy la main, pren-la, Dieu secourant,
Soustien-moy, conduy-moy au petit demeurant
De mes maux achevez : il ne faut plus qu'une heure
Pour faire qu'en ton sein à mon ayse je meure,

Et que je meure en toy comme en toy j'ay vescu.
Le mal gaigne le corps, prens l'esprit invaincu. »
Sa parolle affoiblit, à peine elle profere
Les noms demi-sonnez de sa sœur et sa mere,
D'un visage plus gay elle tourna les yeux
Vers le ciel de son lict, les plante dans les Cieux,
Puis à petits souspirs, l'ame vive s'advance
Et après les regards et après l'esperance.
Dieu ne refusa point la main de cet enfant,
Son œil vid l'œil mourant, le baisa triomphant,
Sa main luy prit la main, et sa derniere haleine
Fuma au sein de Dieu qui, present à sa peine,
Luy soustint le menton, l'esveilla de sa voix;
Il larmoya sur elle, il ferma de ses doigts
La bouche de loüange, achevant sa priere,
Baissant des mesmes doigts pour la fin la paupiere :
L'air tonna, le ciel plut, les simples elements
Sentirent à ce coup tourment de ces tourments.
O François desreiglez, où logent vos polices,
Puis que vos hospitaux servent à tels offices?
Que feront vos bourdeaux et vos brelans pilleurs,
La forest, le rocher, la caverne aux voleurs?
Mais quoy? des saincts tesmoings la constance affermie
Avoit lassé les poingts de la gent ennemie,
Noyé l'ardeur des feux, seiché le cours des eaux,
Emoussé tous les fers, usé tous les cordeaux,
Quand des autels de Dieu l'inextinguible zelle
Mit au feu l'estomach de maint et maint fidelle,
Sur tout de trois Anglois qui, en se complaignant
Que des affections le grand feu s'esteignant,
Avec luy s'estouffoit l'autre flamme ravie,
Qui est l'ame de l'ame et l'esprit de la vie.

Ces grands cœurs ne voulants que l'ennemy rusé
Par un siecle de guerre eut, plus fin, desguisé
En des combats de fer le combat de l'Eglise,
Poussez du doigt de Dieu, ils firent entreprise
D'aller encor livrer un assaut hazardeux
Dans le nid de Sathan; mais de ces trois, les deux
Prescherent en secret, et la ruse ennemie
En secret estouffa leur martyre et leur vie.
Le tiers, après avoir essayé par le bruict
A cueillir sur leur cendre encore quelque fruict,
Rendit son coup public et publicque sa peine.
Humains qui prononcez une sentence humaine
Contre cette action, nommant temerité
Ce que le Ciel depart de magnanimité,
Vous dictes que ce fut un effort de manie
De porter de si loing le thresor de sa vie,
Aller jusques dans Rome, et aux yeux des Romains
Attacquer l'Antechrist, luy arracher des mains
L'idolle consacrée, aux pieds l'aiant foulée,
Consacrer à son Dieu son ame consolée;
Vous qui, sans passion, jugez les passions,
Dont l'esprit tout de feu esprend nos motions,
Lians le doigt de Dieu aux principes ethicques,
Les tesmoignages saincts ne sont pas politicques
Assez à vostre gré : vous ne connoissez point
Combien peut l'Esprit sainct, quand les esprits il poinct.
Que blasmez-vous icy? l'entreprise boüillante,
Le progrez sans changer, ou la fin triomphante?
Est-ce entreprendre mal d'aller annoncer Dieu
Du grand siege d'erreur au superbe millieu?
Est-ce mal avancé la chose encommencée
De changer cinq cents lieux sans changer de pensée?

Est-ce mal achever de piller tant de cœurs
Dedans les seins tremblants des pasles spectateurs?
Nous avons veu les fruicts et ceux que cette escole
Fit, en Rome, quitter et Rome et son idole.
Ouy, mais c'est desespoir, avoir la liberté
En ses mains et choisir une captivité.
Les trois enfants vivoient libres et à leur ayse :
Mais l'aise leur fut moins douce que la fournaise.
On refusoit la mort à ces premiers chrestiens
Qui recherchoient la mort sans fers et sans liens :
Paul, mis en liberté d'un coup du ciel, refuse
La douce liberté. Qui est-ce qui l'accuse?
Apprenez, cœurs transis, esprits lents, juges froids,
A prendre loy d'enhaut, non y donner des loix :
Admirez le secret que l'on ne peut comprendre :
En loüant Dieu, jettez des fleurs sur cette cendre.
Ce tesmoing endura du peuple esmeu les coups,
Il fut laissé pour mort, non esmeu de courroux,
Et puis voyant cercher des peines plus subtiles,
Et rengreger sa peine, il dit : « Cerchez, Perilles :
Cerchez quelques tourments longs et ingenieux,
Le coup de l'Eternel n'en paroistra que mieux :
Mon ame, contre qui la mort n'est gueres forte,
Aime à la mettre bas de quelque brave sorte. »
Sur un asne on le lie, et six torches en feu
Le vont de rüe en rüe asseichant peu à peu.
On brusle tout premier et sa bouche et sa langue :
A un des boutte-feux il fit cette harangue :
« Tu n'auras pas l'esprit : Qui t'a, chetif, appris
Que Dieu n'entendra point les voix de nos esprits? »
Les flambeaux traversoient les deux joües rosties
Qu'on entendit : Seigneur, pardonne à leurs follies :

Ils bruslent son visage, ils luy crevent les yeux,
Pour chasser la pitié en le monstrant hideux :
Le peuple s'y trompoit, mais le Ciel de sa place
Ne contempla jamais une plus claire face :
Jamais le paradis n'a ouvert ses thresors
Plus riant à esprit separé de son corps :
Christ luy donna sa marque, et le voulut faire estre
Imitateur privé des honneurs de son maistre,
Monté dessus l'asnon, pour entrer tout en paix
Dans la Hierusalem permanente à jamais.
Ouy, le ciel arrousa ces graines espandües,
Les cendres que fouloit Rome parmy ses rües :
Tesmoing ce blanc vieillard que trois ans de prisons
Avoient mis par delà le roolle des grisons :
Qui à ondes couvroit de neiges sans froidure
Les deux bras de cheveux, de barbe la ceinture.
Ce cygne fut tiré de son obscur estuy
Pour gagner par l'effroy ce que ne peut l'ennuy :
De près il vit briser si douloureuse vie,
Et tout au lieu de peur anima son envie :
Le docte confesseur qui au feu l'assista,
Changé, le lendemain, en chaire presenta
Sa vie au mesme feu, maintenant l'innocence
De son vieillard client : la paisible assistance
Sans murmure escouta les nouvelles raisons,
Apprit de son prescheur comment, dans les prisons,
Celuy qui eut de solde un escu par journée
Avoit entre les fers sa despence ordonnée,
Vivant d'un sol de pain : ainsy le prisonnier
En un pauvre crotton le fit riche ausmonnier.
Ce peuple pour oüir ces choses eut oreilles,
Mais n'eut pour l'accuser de langue. Les merveilles

De Dieu font quelquesfois en la constante mort
Ou en la liberté quelque fois leur effort.
De mesme escolle vint, après un peu d'espace,
Le Maigre, capucin : cestuy-cy en la face
Du pape non clement, l'appella ante-Christ,
Faisant de vive voix ce qu'autre par escrit.
Il avoit recerché dedans le cloistre immonde
La separation des ordures du monde;
Mais y aiant trouvé du monde les retraicts,
Quarante jours entiers il desploia les traicts,
En la chaire d'erreur, de la verité pure,
La robbe de mensonge estant sa couverture.
Un sien juge choisy, par luy jugé, appris
Et depuis fugitif, nous donna dans Paris
La suitte de ces morts, à esclorre des vies,
Pour l'honneur des Anglois contre les calomnies :
Mais il se ravissoit sur ce qu'avoit presché
L'esprit sans corps, par qui le corps bruslé, seiché,
N'estoit plus sa maison, mais quelque tendre voile,
Comme un guerrier parfaict, campant dessoubs la toile.
Qu'on menace de feu ces corps des-jà brisés :
O combien sont ces feux par ceux-là mesprisez!
Ceux-là battent au champ, ces ames militantes
Pour aller au combat mettent le feu aux tentes.
Le primptemps de l'Eglise et l'esté sont passez,
Si serez-vous par moy, verds boutons, amassez ;
Encor esclorrez-vous, fleurs si franches, si vives,
Bien que vous paroissiez dernieres et tardives :
On ne vous lairra pas, simples de si grand prix,
Sans vous voir et flairer au celeste pourpris ;
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.
Vous avez esjoui l'automne de l'Eglise :

Les grands feux de la chienne oublioient à brusler,
Le froid du scorpion rendoit plus calme l'air,
Cest air doux qui tout autre en malices excede
Ne fit tiedes vos cœurs en une saison tiede.
Ce fut lors que l'on vid les lions embrazer
Et chasser, barriquez, leur Nebucadnezer,
Qui à son vieil Bernard remonstra sa contrainte
De l'exposer au feu si mieux n'aimoit par feinte
S'accommoder au temps : le vieillard chevelu
Respond : « Sire, j'estois en tout temps resolu
D'exposer sans regret la fin de mes années,
Et ores les voiant en un temps terminées
Où mon grand Roi a dit : Je suis contrainct, *ces voix*
M'osteroient de mourir le deuil si j'en avois.
Or vous et tous ceux-là qui vous ont peu contraindre
Ne me contraindrez pas, car je ne sçay pas craindre,
Puis que je sçay mourir. » La France avoit mestier
Que ce potier fust roy, que ce roy fust potier.
De cet esprit royal la bravade gentille
Mit en fiebvre Henry. De ce temps, la Bastille
N'emprisonnoit que grands, mais à Bernard il faut
Une grande prison et un grand eschaffaut.
Vous eustes ce vieillard compagnon en vos peines,
Compagnon de liens, ames parisiennes.
On vous offrit la vie aux despens de l'honneur :
Mais vostre honneur marcha soubs celuy du Seigneur
Au triomphe immortel, quand du tyran la peine
Plustot que son amour vous fit choisir la haine.
Nature s'emploiant sur cette extremité
En ce jour vous para d'angelicque beauté :
Et pource qu'elle avoit en son sein preparées
Des graces pour vous rendre en vos jours honorées,

Prodigue, elle versa en un pour ses enfans
Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans.
Ainsy le beau soleil monstre un plus beau visage,
Faisant un soutre clair soubs l'espais du nuage,
Et se faict par regrets, et par desirs aimer,
Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.
On dit du pelerin, quand de son lict il bouge,
Qu'il veut le matin blanc, et avoir le soir rouge.
Vostre naissance, enfance, ont eu le matin blanc :
Vostre coucher heureux rougit en vostre sang.
Beautez, vous advanciez d'où retournoit Moyse
Quand sa face parut si claire et si exquise.
D'entre les couronnez, le premier couronné
De tels raions se vid le front environné.
Tel, en voyant le ciel, fut veu ce grand Estienne,
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.
O astres bien-heureux, qui rendez à nostre œil
Ses mirouers et rayons, lunes du grand soleil!
Dieu vid donc de ses yeux, d'un moment dix mil' ames
Rire à sa verité, en despitant les flammes :
Les uns qui, tout chenus d'ans et de saincteté,
Mouroient blancs de la teste et de la pieté;
Les autres, mesprisans au plus fort de leur aage
L'effort de leurs plaisirs, eurent pareil courage
A leurs virilitez: et les petis enfans,
De qui l'ame n'estoit tendre comme les ans,
Donnoient gloire au grand Dieu, et de chansons nouvelles
S'en couroient à la mort au sortir des mamelles,
Quelques uns des plus grands, de qui Dieu ne voulut
Le salut impossible, et d'autres qu'il esleut,
Pour prouver par la mort, constamment recerchée,
La docte verité comme ils l'avoient preschée.

Mais beaucoup plus à plain qu'aux doctes et aux grands,
Sur les pauvres abjects sainctement ignorants
Parut sa grand'bonté, quand les braves courages
Que Dieu voulut tirer des fanges des villages
Vindrent faire rougir devant les yeux des roys
La folle vanité, l'esprit donna des voix
Aux muets pour parler, aux ignorants des langues,
Aux simples des raisons, des preuves, des harangues,
Ne les fit que l'organe à prononcer les mots
Qui des docteurs du monde effaçoient les propos.
Des inventeurs subtils les peines plus cruelles
N'ont attendri le sein des simples damoiselles :
Leurs membres delicats ont souffert, en maint lieu,
Le glaive et les fagots en donnant gloire à Dieu :
Du Tout-Puissant la force au cœur mesme des femmes
Donna vaincre la mort et combattre les flammes :
Les cordes des geoliers deviennent leurs carquans,
Les chaines des posteaux leurs mignards jaserans :
Sans plaindre leurs cheveux, leur vie et leurs delices,
Elles les ont à Dieu rendus en sacrifices.
Quand la guerre, la peste et la faim s'approchoient,
Les trompettes d'enfer plus eschauffez preschoient
Les armes, les fagots, et, pour appaiser l'ire
Du ciel, on presentoit un fidelle au martyre.
« *Nous serions, disoient-ils, paisibles, saouls et sains.*
Si ces meschans vouloient faire priere aux saincts. »
Vous eussiez dit plus vray, langues fausses et folles,
En disant : ce mal vient de servir aux idolles :
Parfaicts imitateurs des abusez païens,
Appaisez-vous le Ciel par si tristes moiens ?
Vous deschirez encor et les noms et les vies
Des inhumanitez et mesmes calomnies

Que Rome la payenne infidelle inventa,
Lors que le filz de Dieu sa banniere y planta.
Nous sommes des premiers images veritables :
Imprudents, vous prenez des Nerons les vocables.
Encontre ces chrestiens, tout s'esmeut par un bruit
Qu'ils mangeoient les enfants, qu'ils s'assembloient la nuict
Pour tüer la chandelle et faire des meslanges
D'inceste, d'adultere, et des crimes estranges.
Ils voioient tous les jours ces chrestiens accusez
Ne cercher que l'horreur des grands feux embrazez,
Et Ciprian disoit : « Les personnes charnelles
Qui aiment leurs plaisirs cerchent-ils des fins telles?
Comment pourroit la mort loger dans les desirs
De ceux qui ont pour Dieu la chair et les plaisirs? »
Jugez de quel crayon, de quelle couleur vive
Nous portons dans le front l'Eglise primitive.
O bien-heureux esprits qui, en changeans de lieu,
Changez la guerre en paix, et qui aux yeux de Dieu
Souffrez, mourez pour tel de qui la recompense
N'a le vouloir borné non plus que la puissance!
Ce Dieu là vous a veus et n'a aimé des cieux
L'indicible plaisir, pour approcher ses yeux
Et sa force de vous : cette constance extresme
Qui vous a faict tuer l'enfer et la mort blesme,
Qui a faict les petits resister aux plus grands,
Qui a faict les bergers vainqueurs sur les tyrans,
Vient de Dieu, qui, present au millieu de vos flammes,
Fit mespriser les corps pour delivrer les ames.
Ainsy, en ces combats, ce grand chef souverain
Commande de la voix et combat de la main :
Il marche au rang des siens; nul champion en peine
N'est sans la main de Dieu qui par la main le meine.

Quand Dieu eut tournoyé la terre tout en feu
Contre sa verité, et après qu'il eut veu
La souffrance des siens, au contraire il advise
Ceux qui tiennent le lieu et le nom de l'Eglise
Yvres de sang, de vin, qui, enflez au millieu
Du monde et des malheurs, blasphement contre Dieu;
Presidans sur le fer, commandent à la guerre;
Possedans les grandeurs, les honneurs de la terre,
Portoient la croix en l'or et non pas en leurs cœurs,
N'estoient persecutez, mais bien persecuteurs :
Au conseil des tyrans ils eslevoient leurs crestes,
Signoient et refusoient des peuples les requestes;
Jugeoient et partageoient, en grondans comme chiens,
Des pauvres de l'Eglise et les droicts et les biens.
Sel sans saveur, bois verd qui sans feu rend fumée,
Nuage sans liqueur, abondance affamée,
Comme l'arbre enterré au dessus du nombril,
Offusqué par sa graisse et par elle steril :
D'ailleurs, leurs fautes sont descouvertes et nües :
Dieu les vid à travers leurs fueilles mal cousües,
Se disans conseillers, desquels l'ordre et le rang
Ne permet de tüer et de juger au sang :
Ceux là changeans de nom et ne changeants d'office,
Après soliciteurs, non juges des supplices,
Furent trouvez sortants des jeux et des festins
Ronfler aux seins enflés de leurs pasles putains.
Dieu voulut en voir plus, mais de regret et d'ire
Tout son sang escuma : il fuit, il se retire,
Met ses mains au devant de ses yeux en courroux.
Le Tout-Puissant ne peut resider entre nous :
Sa barbe et ses cheveux de fureur herisserent,
Les sourcils de son front en rides s'enfoncerent,

Ses yeux changez en feu jetterent pleurs amers,
Son sein enflé de vent vomissoit des esclairs.
Il se repentit donc d'avoir formé la terre :
Tantost il prit au poing une masse de guerre,
Une boeste de peste, et de famine un vent ;
Il veut mesler la mer et l'air en un moment,
Pour faire encor un coup, en une arche reclose,
L'eslection des siens : il pense, il se propose
Son alliance saincte : il veut garder sa foy
A ceux qui n'en ont point, car ce n'est pas un roy
Tel que les tyranneaux qui remparent leur vie
De glaives, de poisons et de la perfidie :
Il tient encor serrez les maux, les eaux, les feux,
Et pour laisser combler le vice au vicieux,
Souffrit et n'aima pas, permit et ne fut cause
Du reste de nos maux : puis d'une longue pause,
Pensant profondement, courba son chef dolent,
Finit un dur penser d'un sanglot violent :
Il croiza ses deux bras, vers le Ciel les releve :
Son cœur ne peut plus faire avec le monde treve :
Lors d'un pied depité refrappant par sept fois
La poudre, il fit venir quatre vents soubs les loix
D'un chariot volant, puis sans ouvrir sa veüe
Il sauta de la terre en l'obscur de la nüe :
La terre se noircit d'espais aveuglement,
Et le ciel rayonna d'heureux contentement.







LIVRE CINQUIÈME

LES FERS

Dieu retira ses yeux de la terre ennemie :
La justice et la foy, la lumiere et la vie
S'envolerent au Ciel : des tenebres l'espais
Jouissoit de la terre et des hommes en paix.
Comme un roy justicier quelquefois abandonne
La royalle cité, siege de sa couronne,
Pour, en faisant le tour de son royaume entier,
Voir si ses vices-rois exercent leur mestier,
Aux lieux plus eslognez refrener la licence
Que les peuples mutins prenent en son absence :
Puis, ayant poursuivy sa visite et son tour,
S'en reva desiré en son premier sejour.
Son Parlement, sa Cour, son Paris ordinaire
A son heureux retour ne sçavent quelle chere

Ne quels gestes mouvoir, pour au roy tesmoigner
Que tout plaisir voulut avec luy s'eslongner,
Tout plaisir retourner au retour de sa face.
Ainsy (sans definir de l'Eternel la place,
Mais comme il est permis aux tesmoignages saincts
Comprendre le celeste aux termes des humains)
Ce grand Roy de tous rois, ce Prince de tous princes,
Lassé de visiter ses rebelles provinces,
Se rassit en son throsne, et d'honneur couronné
Fit au peuple du Ciel voir son chef rayonné.
Les celestes bourgois, affamez de sa gloire,
Volent par millions à ce palais d'yvoire :
Les habitants du Ciel comparurent à l'œil
Du grand soleil du monde et de ce beau soleil :
Les Seraphins ravis le contemploient à veüe,
Les Cherubins couverts (ainsy que d'une nüe)
L'adoroient soubs un voile : un chacun en son lieu,
Extatic, reluisoit de la face de Dieu ;
Cet amas bien-heureux mesloit de sa presence
Clarté dessus clarté, puissance sur puissance :
Le haut pouvoir de Dieu sur tout pouvoir estoit,
Et son throsne eslevé sur les throsnes montoit.
Parmy les purs esprits survint l'esprit immonde,
Quand Satan, halletant d'avoir tourné le monde,
Se glissa dans la presse : aussy tost l'œil divin
De tant d'esprits benits tria l'esprit malin.
Il n'esbloüit de Dieu la clarté singuliere
Quoy qu'il fust desguisé en ange de lumiere :
Car sa face estoit belle, et ses yeux clairs et beaux,
Leur fureur addoucie ; il desguisoit ses peaux
D'un voile pur et blanc de robbes reluisantes :
De ses reins retroussez les pennes blanchissantes

Et les aisles croissoient sur l'eschine en repos :
Ainsy que ses habits il farda ses propos,
Et composoit encor sa contenance douce
Quand Dieu l'empongne au bras, le tire, se courouce,
Le separe de tous et l'interrogue ainsy :
« D'où viens-tu, faux Satan? que viens-tu faire icy? »
Lors le trompeur trompé d'asseuré devint blesme,
L'enchanteur se trouva desenchanté luy-mesme,
Son front se seillonna, ses cheveux herissez,
Ses yeux flambants dessoubs les sourcils refroncés,
Le crespe blanchissant qui les cheveux luy cœuvre
Se change en mesme peau que porte la couleuvre
Qu'on appelle coëffée, ou bien en telle peau
Que le serpent mué despoüille au temps nouveau.
La bouche devint pasle; un changement estrange
Luy donna front du diable et osta celuy d'ange.
L'ordure le flestrit, tout au long se respand,
La teste se descoëffe et se change en serpent :
Le pennache luisant et les plumes si belles
Dont il contrefaisoit les angelicques ailes,
Tout ce blanc se ternit, ces aisles, peu à peu
Noires, se vont tachant de cent marques de feu,
En dragon affricain; lors sa peau mouchettée :
Comme un ventre d'aspic se trouve marquettée :
Il tomba sur la voute, où son corps s'allongeant,
De diverses couleurs et venin se changeant,
Le ventre jaunissant et noirastre la queüe,
Pour un ange trompeur mit un serpent en veüe.
La parolle luy faut, le front de l'effronté
Ne pouvoit supporter la saincte majesté.
Qui a veu quelque fois prendre un coupeur de bourse
Son œuvre dans ses mains, qui ne peut à la course

Se sauver, desguiser ou nier son forfaict?
Satan n'a plus les tours desquels il se deffaict :
S'il fuit, le doigt de Dieu par tout le monde vole :
S'il ment, Dieu juge tout et connoist sa parole.
Le criminel pressé, repressé plusieurs fois,
Tout enroüé trouva l'usage de la voix,
Et respond en tremblant : « Je viens de voir la terre,
La visiter, la ceindre et y faire la guerre:
Tromper, tenter, ravir, tacher à decevoir
Le riche en ses plaisirs, le pauvre au desespoir :
Je viens de redresser emprise sur emprise,
Les fers après les feux encontre ton Eglise :
Je viens des noirs cachots, tristes d'obscurité,
Piper les foibles cœurs du nom de liberté,
Fasciner le vulgaire en estranges merveilles,
Assieger de grandeurs des plus grands les oreilles,
Peindre aux cœurs amoureux le lustre des beautez,
Aux cruels par mes feux doubler les cruautez,
Appaster (sans saouler) le vicieux du vice,
D'honneurs l'ambition, de presents l'avarice.
— Pourtant (dit l'Eternel), si tu as esprouvé
La constance des miens, Satan, tu as trouvé
Toute confusion sur ton visage blesme,
Quand mes saincts champions, en tüant la mort mesme,
Des cœurs plus abbrutis arrachent les soupirs :
Tu as grincé les dents en voiant ces martyrs
Te destruire la chair, le monde et ses puissances
Et les tableaux hideux de leurs noires offences
Que tu leur affrontois; et quand je t'ay permis
De les livrer aux mains de leurs durs ennemis,
La peine et la douleur sur leur chair augmentée
A veu le corps destruit, non l'ame espouventée. »

Le calomniateur respondit : « Je sçay bien
Qu'à un vivre facheux la mort est moins que rien :
Ces cerveaux à qui l'heur et le plaisir tu ostes,
Seichez par la vapeur qui sort des fausses costes,
S'affligent de terreurs, font en soy des prisons
Qui ferment le guichet aux humaines raisons.
Ils sont chassez par tout et si las de leur fuitte
Qu'au repos des crottons la peine les invitte :
On leur oste les biens, ils sont pressez de faim,
Ils ayment la prison qui leur donne du pain.
Puis, vivants sans plaisir, n'auront-ils point d'envie
De guerir par la mort une mortelle vie ?
Aux cachots estouffez on les va secourir
Quand on leur va donner un peu d'air pour mourir.
La pesanteur des fers quand on les en delivre
Leur est quelque soulas au changement de vivre :
L'obscur de leurs prisons à ces desesperez
Faict desirer les feux dont ils sont esclairez :
Mais si tu veux tirer la preuve de ces ames,
Oste-les des couteaux, des cordeaux et des flammes :
Laisse l'aize venir, change l'adversité
Au favorable temps de la prosperité :
Mets-les à la fumée et au feu des batailles,
Verse de leurs haineux à leurs pieds les entrailles ;
Qu'ils manient du sang : enflamme un peu leurs yeux
Du nom de conquerans ou de victorieux ;
Pousse les gouverneurs des villes et provinces,
Jette dans leurs troupeaux l'excellence des princes,
Qu'ils soient solliciteurs d'honneur, d'or et de bien ;
Meslons l'estat des rois un peu avec le tien.
Le vent de la faveur passe sur ces courages,
Que je les ploie au gain et aux macquerelages ;

Qu'ils soient de mes prudents, et, pour le faire court,
Je leur montre le ciel au mirouër de la court.
Puis après, tout soudain que ta face changée
Abandonne sans cœur la bande encouragée,
Et lors, pour essaier ces hauts et braves cœurs,
Laisse-les chatouiller d'ongles des massacreurs;
Laisse-les deschirer : ils auront leur fiance
En leurs princes puissants et non en ta puissance.
Des princes les meilleurs au combat periront,
Les autres au besoing, lasches, les trahiront.
Ils ne connoistront point ni la foi ni la grace,
Ains te blasphemeront, Eternel, en ta face :
Si tout ne reüssit, j'ay encor un tyson
Dedans mon arcenal, qui aura sa saison;
C'est la guerre d'argent qu'après tout je prepare.
Quand le regne sera hors les mains d'un avare,
De tant de braves cœurs et d'excellents esprits
Bien peu refuseront du sang juste le prix :
C'est alors que je tiens plus seure la deffaicte,
Quand le mal d'Israel viendra par le prophete.
Que je fasse toucher l'hypocrite pasteur
L'impure pension; si bien qu'esprit menteur,
J'entre aux chefs des Achabs par langues desbauchées,
De mes cornus donnans des soufflets aux Michées.
Ces faux Sedecias, puissants d'or et faveur,
Vaincront par doux propos soubs le nom de Sauveur :
Flatteurs, ils poliront de leurs friandes limes
Le discours œquivocque et les mots homonymes.
Deschaine-moy les poings, remets entre mes mains
Ces chrestiens obstinez qui, parmy les humains,
Font gloire de ton nom : si ma force est esteinte,
Lors je confesseray que ton Eglise est saincte.

« *Je te permets, Satan (dit l'Eternel alors),*
D'esteindre par le fer la plus-part de leur corps :
Fay, selon ton dessein, les ames reservées,
Qui sont en mon conseil, avant le temps sauvées.
Ton filet n'enclorra que les abandonnez
Qui furent nez pour toy premier que feussent nez :
Mes champions vainqueurs, vaisseaux de ma victoire,
Feront servir ta ruse et ta peine à ma gloire. »
Le ciel pur se fendit ; se fendant, il eslance
Ceste peste du ciel aux pestes de la France :
Il trouble tout, passant : car, à son devaller,
Son precipice esmeut les malices de l'air,
Leur donne pour tambour et chamade un tonnerre :
L'air qui estoit en paix confus se trouve en guerre :
Les esprits des humains, agitez de fureurs,
Eurent part au changer des corps superieurs.
L'esprit dans un Typhon piroüettant arrive
De Seine, tout poudreux, à l'ondoyante rive.
Ce que premier il trouve à son advenement
Fut le preparatif du brave bastiment
Que desseignoit pour lors la peste florentine :
De dix mille maisons il voïia la ruine
Pour estoffe au dessein : le serpent captieux
Entra dans cette royne, et pour y entrer mieux
Fit un corps aeré de colomnes parfaictes,
De pavillons hautains, de folles giroüettes,
De domes accomplis, d'escaliers sans noyaux,
Fenestrages dorez, pilastres et portaux,
Des salles, cabinets, des chambres, galeries;
En fin d'un tel project que sont les Thuileries.
Comme idée, il gaigna l'imagination.
Du chef de Jesabel il prit possession ;

L'ardent desir logé avorte d'autres vices.
Car ce que peut troubler ces desseins d'edifices
Est condamné à mort par ces volans desirs,
A qui le sang n'est cher pour servir aux plaisirs.
Ce butin conquesté, cet œil ardent descouvre
Tant de gibier pour soy dans le palais du Louvre,
Il s'acharne au pillage, et l'enchanteur rusé,
Tantost en conseiller finement desguisé,
En prescheur penitent et en homme d'Eglise,
Il mutine aisement, il conjure, il attise.
Le sang, l'esprit, le cœur, et l'oreille des grands,
Rien ne luy est fermé, mesme il entre dedans
Le conseil plus estroit : pour mieux filer sa trame,
Quelquefois il se vest d'un visage de femme,
Et pour pipper un cœur s'arme d'une beauté.
S'il faut s'authoriser, il prend l'authorité
D'un visage chenu qu'en rides il assemble,
Penchant son corps vouté sur un baston qui tremble,
Donne au proverbe vieux ce que peut faire l'art
Pour y accommoder le style d'un vieillard.
Pour l'œil d'un fat bigot l'affronteur hypocrite
De chapelets s'enchaine en guise d'un hermite,
Chaussé de capuchons et de frocs inconnus,
Se faict palir de froid par les pieds demi-nuds,
Se faict frere ignorant pour plaire à l'ignorance,
Puis souverain des Roys par poincts de conscience,
Faict le sçavant, depart au siecle la vertu,
Ment le nom de Jesus; de deux robbes vestu,
Il fait le justicier pour tromper la justice,
Il se transforme en or pour vaincre l'avarice
Du grand temple Romain; il esleve aux hauts lieux
Ses esclaves gaignez, les fait roüer des yeux,

Les precipite au mal, ou cet esprit immonde
D'un haut mont leur promet les royaumes du monde;
Il desploie en marchand à ces jeunes seigneurs,
Pour traffict de peché, de France les honneurs.
Cependant, visitant l'ame de maint fidelle,
Il pippe un zelateur de son aveugle zelle :
Il desploie, piteux, tant de malheurs passez,
En donne un goust amer à ces esprits lassez :
Il desespere l'un, l'autre il perd d'esperance,
Il estrangle en son lict la blanche patience :
Et cette patience il reduit en fureur,
Il monstre son pouvoir d'efficace d'erreur :
Il faict que l'assaillant en audace persiste,
Et l'autre à la fureur par la fureur resiste.
Ce project estably, Satan en toutes parts
Des regnes d'occident despescha ses soudards :
Les ordes legions d'anges noirs s'envolerent,
Que les enfers esmeus à ce poinct decouplerent :
Ce sont ces esprits noirs qui de subtils pinceaux
Ont mis au Vatican les excellens tableaux,
Où l'Antechrist, saoulé de vengeance et de playe,
Sur l'effect de ses mains en triomphant s'esgaie.
Si l'enfer fut esmeu, le ciel le fut aussy.
Les esprits vigilans qui ont tousjours soucy
De garder leurs agneaux, le camp sacré des Anges,
Destournoit des chrestiens ces accidents estranges.
Tels contraires desseins produisirent çà-bas
Des purs et des impurs les assidus combats.
Chacun des esprits saincts ayant fourni sa tasche,
Et retourné au ciel comme à prendre relache,
Representoit au vif, d'un compas mesuré,
Dans le large parvis du haut ciel azuré,

Aux yeux de l'Eternel, d'une science exquise,
Les hontes de Satan, les combats de l'Eglise.
Le paradis, plus beau de spectacles si beaux,
Aima le parement de tels sacrez tableaux,
Si que, du vif esclat de couleurs immortelles,
Les voutes du haut ciel reluiserent plus belles.
Tels serviteurs de Dieu, peintres ingenieux,
Par ouvrages divins representoient aux yeux
Des martyrs bien-heureux une autre saison pire
Que la saison des feux n'avoit faict le martyre.
En cela fut permis aux esprits triomphans
De voir l'estat piteux ou l'heur de leurs enfans.
Les peres contemploient l'admirable constance
De leur posterité, qui, en tendrette enfance,
Pressoient les mesmes pas qu'ils leur avoient tracez.
Autres voioient du ciel leurs portraicts effacez
Sur leur race doubteuse, en qui l'ame deteste
Les degenerez cœurs, jaçoit qu'il ne leur reste
De passion charnelle, et qu'en ce sacré lieu
Il n'y ait zelle aucun que la gloire de Dieu.
Encor pour cette gloire à leurs filz ils prononcent
Le redoutable arrest de celuy qu'ils renoncent,
Comme les dons du ciel ne vont de rang en rang
S'attachans à la race, à la chair et au sang.
Tantost ils remarquoient les bras pesants de Moyse,
Et d'Israel fuyant l'enseigne en terre mise :
Puis Dieu leve ses bras et cette enseigne, alors
Qu'afoiblis aux moiens, par foy nous sommes forts :
Puis elle deperit quand, orgueilleux, nous sommes,
Sans le secours de Dieu, secourus par les hommes.
Les zelateurs de Dieu, les citoyens peris
En combattant pour Christ, les loix et le pays,

Remarquoient aisement les batailles, les bandes,
Les personnes à part et petites et grandes.
Ceux qui de tels combats passerent dans les cieux,
Des yeux de leurs esprits voient des autres yeux :
Dieu met en cette main la plume pour escrire
Où un jour il mettra le glaive de son ire.
Les conseils plus secrets, les heures et les jours,
Les actes et le temps sont par soigneux discours
Adjoustez au pinceau : jamais à la memoire
Ne fut si doctement sacrée une autre histoire :
Car le temps s'y distingue, et tout l'ordre des faicts
Est si parfaictement par les Anges parfaicts
Escrit, deduit, compté, que par les mains sçavantes
Les plus vieilles saisons encor luy sont presentes.
La fureur, l'ignorance, un prince redoubté,
Ne font en ces discours tort à la verité.
Les yeux des bien-heureux aux peintures advisent
Plus qu'un pinceau ne peut, et en l'histoire lisent
Les premiers fers tirez et les emotions
Qui brusloient d'un subject diverses nations.
Dans le ciel desguisé, historien des terres,
Ils lisent en leurs paix les efforts de nos guerres :
Et les premiers objets de ses yeux saincts et beaux
Furent au rencontrer de ces premiers tableaux.
Le premier vous presente une aveugle Bellone
Qui s'irrite de soy, contre soy s'enfellonne,
Ne souffre rien d'entier, veut tout voir à morceaux.
On la void deschirer de ses ongles les peaux ;
Ses cheveux gris, sans loy, sont sanglantes viperes
Qui lui crevent le sein, dos et ventre d'ulceres,
Tant de coups qu'ils ne font qu'une playe en son corps.
La louve boit son sang, et faict son pain de morts.

Voicy de toutes parts du circuy de la France,
Du brave Languedoc, de la seiche Provence,
Du noble Daulphiné, du riche Lyonnois,
Des Bourguignons testus, des legers Champenois,
Des Picards hazardeux, de Normandie forte,
Voicy le Breton franc, le Poictou qui tout porte.
Le Xaintongeois heureux, et les Gascons soudarts,
Des bords à leur millieu branslent de toutes parts,
Par troupeaux departis, et payés de leurs zeles,
Gardent secret et foy en trois mille cervelles :
Secret rare aujourd'huy en trois fronts de ce temps.
Et le zèle et la foy estoyent en leur primtemps,
Ferme entre les soldats, mais sans foy et sans bride
En ceux qui respiroient l'air de la cour perfide.
Voicy les deux François l'un sur l'autre enragez,
D'ame, d'esprit, de sens et courage changez.
Tel est l'hideux pourtraict de la guerre civille,
Qui produit soubs ses pieds une petite ville
Pleine de corps meurtris en la place estendus,
Son fleuve de noiés, ses creneaux de pendus.
Là, dessus l'eschaffaut qui tient toute la place,
Entre les condamnés, un esleve sa face
Vers le ciel, luy monstrant le sang fumant et chaud
Des premiers estestés; puis s'escria tout haut,
Haussant les mains du sang des siens ensanglantées :
« *O Dieu puissant vengeur, tes mains seront ostées*
De ton sein, car cecy du haut ciel tu verras,
Et de cent mille morts à poinct te vengeras! »
Après se vient enfler une puissante armée,
Remarquable de fer, de feux et de fumée,
Ou les reistres couverts de noir et de fureurs
Departent des François les tragicques erreurs.

Les deux chefs y sont pris, et leur dure rencontre
La defaveur du ciel à l'un et l'autre monstre.
Vous voiez la victoire, en la plaine de Dreux,
Les deux favoriser pour ruiner les deux.
Comme en large chemin le pantelant yvrogne
Ondoye çà et là, s'approchant, il s'eslongne :
Ainsy les deux costez heurte et fuit à la fois
La victoire troublée, yvre du sang françois :
L'insolence parmy les deux camps se pourmeine,
Les faict vaincre vaincus tout à la Cadmeene.
C'est le vaisseau noié qui, versé au profond,
Ne laisse au plus heureux que l'heur d'estre second :
L'un ruine, en vainquant, sa doubteuse victoire,
L'autre au debris de soy et des siens prend sa gloire.
Dieu eut à desplaisir tels moiens pour les siens,
Affoiblit leurs efforts pour monstrer ses moiens.
Comme on void en celuy qui prodigua sa vie
Pour tuer Holoferne assiegeant Bethulie,
Ou, quand les abbatus succomboient sous le faix,
La mort des turbulents donne vie à la paix.
L'homme sage pour soy faict quelque paix en terre,
Et Dieu non satisfaict commence une autre guerre.
L'homme pense eviter les fleaux du ciel vengeur
N'aiant la paix à Dieu ni la paix en son cœur.
Une autre grand peinture est plus loing arrangée
Où, pour le second coup, Babel est assiegée.
Un fort petit troupeau, peu de temps, peu de lieu,
Font de très grands effets ; celuy qui trompoit Dieu,
Son rang et ses amis, son sang et sa patrie,
Perdit l'Estat, l'honneur, le combat et la vie,
Là vous voyez comment la chrestienne vertu
Par le doigt du grand Dieu a si bien combatu,

Que les meschants, troublez de leurs succès estranges,
Pensèrent, esbahis, faire la guerre aux anges
Voicy renaistre encor des ordres tous nouveaux,
Des guerres icy-bas et au ciel des tableaux,
Où s'est peu voir celuy qui. là doublement prince,
Mesprise soubs ses pieds le reigne et la province.
Il remarque Jarnac, et contemple, joyeux,
Pour qui, comment et quel il passe dans les cieux :
Il void comme il perça une trouppe pressée,
Brisant encor sa jambe au paravant cassée :
Aislé de sa vertu, il vole au ciel nouveau,
Et son bourreau demeure à soy-mesme bourreau.
Les autres, d'autre part, marquent au vif rangées
Mille troupes en feu, les villes assiegées,
Les assauts repoussez et les saccagements,
Escarmouches, combats, meurtres, embrazements :
Combat de Sainct-Tirier, icy tu fais paroistre
Que quand la pluye eut mis en fange le salpestre,
Le camp royal, aux mains arresté et battu,
Esprouva des chrestiens le fer et la vertu.
Puis en grand marge luit, sans qu'un seul traict y faille,
Du sanglant Montcontour la sanglante bataille.
Là on joua de sang, là le fer inhumain.
Insolent, besongna dans l'insolente main,
Plus à souffrir la mort qu'à la donner habille,
Moins propre à guerroyer qu'à la fureur civille.
Dieu fit la force vaine et l'appuy vain perir
Quand l'Eglise n'eut plus la marque de souffrir,
Connoissant les humains qui n'ont leur esperance
En leur puissant secours que vaincus d'impuissance.
Ainsy d'autres combats moindres mais violents
Amolissent le cœur des tyrans insolents.

Des camps les plus enflez les rencontres mortelles
Tournent en deffaveur et en deuil aux fidelles;
Mais les petits troupeaux, favorisez des cieux,
Choisis des Gedeons, chantent victorieux.
Aussy Dieu n'a pas mis ses vertus enfermées
Au nombre plus espais des puissantes armées :
Il veut vaincre par soy et rendre consolez
Les camps tout ruinez et les cœurs desolez :
Les tirer du tombeau affin que la victoire
De luy et non de nous eternise la gloire:
C'est pourquoy Dieu maudit les roys du peuple hebrieu
Qui comptoient leurs soldats, non la force de Dieu,
Ici prend son tableau la pieuse Renée,
Fille de ce Louis qui par la renommée
Fut dit père du peuple : entre ses bras royaulx
Estoient cachés de Dieu les serviteurs loyaux,
Mais le nombre estant creu jusqu'à mille familles,
Du grand puits infernal les puantes chenilles
Infecterent le sein de Charles sans pitié,
Luy firent mettre aux pieds l'honneur et l'amitié.
Il perdit le respect d'une tante si saincte.
Un messager de mort luy porta la contraincte
De degarnir cinq cents ou foyers ou logis,
Et d'en vuider les murs du triste Montargis.
Voicy femmes, vieillards et enfants qui n'ont armes
Que des cris vers le ciel, vers la terre des larmes,
Dans le chemin de mort. Telle qui autrefois
Avoit en grand langueur faict ses couches d'un mois,
Les faict sans s'arrester, heureuse et sans peine :
Une tient d'une main un enfant qu'elle meine,
L'autre luy tient la robbe, et le tiers sur les bras;
Le quart s'appuye en vain sur son vieux pere las;

Le malade se traine, ou par ordre se jette
Sur le rare secours d'une vile charrette.
Ce troupeau harassé et de vivre et d'aller,
Vid sur les bords de Loire eslever dedans l'air
De poussière un grand corps, et puis dans le nuage
Leur parut des meurtriers le hideux esquipage,
Trois cornettes, et soubs les funestes drappeaux
Brilloient les coutelas dans les mains des bourreaux.
Mais encor, à la gauche, une autre moindre trouppe
S'advance de plus près, et tout espoir luy couppe,
Horsmis celuy du ciel : là vont les yeux de tous,
Qui, ploians cœurs et mains, atterrent les genoux.
Et le pasteur Beaumont, comme on faict aux batailles,
Harangua de ces mots un escadron d'ouailles :
« *Que fuions-nous? la vie. Que cerchons-nous ? la mort.*
Cerchons-nous la tempeste? Avons-nous peur du port?
Tendons les mains à Dieu puisqu'il nous les veut tendre,
Et luy disons : Mon ame en tes mains je viens rendre.
Car tu m'as rachepté, ô Dieu de verité! »
De gauche le troupeau s'estoit ja arresté,
Admirant le spectacle, et comme il s'avoysine,
L'un reconnoist sa sœur, et l'autre sa cousine.
C'estoient cent chevaliers qui depuis Moncontour,
Ayant tracé de France un presque demi-tour,
Vers leur pais natal à poinct se vindrent rendre
Pour des gorges du loup ces agnelets deffendre.
Leur loisir fut de faire une haye audevant
Des prosternés, et puis mettre l'espée au vent.
Bien que l'ennemy fust au double et davantage,
Au changer de gibier se fondit leur courage :
Ils s'estoient apprestés à fendre du cousteau
L'estamine, linomple, et la tendrette peau :

Mais ils trouvent du fer, qui à peu de despence
Mit en piece le tout, horsmis un qui s'eslance
Dedans un arbre creux, eschappant de ce lieu
Pour effrayer les siens des merveilles de Dieu.
Mais je voy Navarrin : sa delivrance estrange
Faict sonner de Bearn une voix de louange :
Le haut ciel aujourd'huy a peint en ses pourpris
Dix mille hommes deffaicts, vingt et deux canons pris,
Une ville, un chasteau, dans l'effroy du desordre
Soubs trente cavalliers perdre l'honneur et l'ordre :
Un seul soleil esclaire à seize cens soldats
Qui, conduits d'un lyon, rendent tous ces combats.
Lusson, tu y es peint avec la troupe heureuse
Qui, dès le poinct du jour, chante victorieuse :
Tes cinq cents renfermez dans l'estroit de ce lieu
Paroissent à genoux levans les mains à Dieu.
Ils en rompent cinq mil choisis par excellence
Soubs les deux drappeaux blancs de Piedmont et de France.
Ainsy voy-je un combat de plus de dix contre un,
Les Suisses vaincus de la main de Montbrun :
Montbrun, qui n'a reçeu du temps et de l'histoire
Que Cesar et François compagnons de victoire.
Encor ay-je laissé vers le Rhosne bruiant
Une ville assiegée et un camp s'enfuiant :
La fleur de l'Italie ayant quitté Sainct-Gille,
Là trois cents et les eaux en font perir six mille.
Qui voudra se sauver de l'Ægypte infidelle,
Conquerir Canaan et habiter en elle,
O tribus d'Israel, il faut marcher de rang,
Dedans le golfe rouge et dans la mer de sang ;
Et puis à reins troussés passer, grimper, habilles,
Les deserts sans humeurs et les rocs difficilles.

Le pillier du nuage à midi nous conduit,
La colomne de feu nous guidera la nuict.
Nous avons employé jusques icy noz carmes
Pour donner gloire à Dieu par le succès des armes,
Il prend sa gloire encor aux funestes pourtraicts,
Où les lyons, armez de foudres et de traicts,
De la ruse du siecle et salles perfidies,
Combattants sans party, se sont joué des vies.
Vous vistes opposer les couteaux aux couteaux ;
Voyez entre les dents des tygres les agneaux.
Dieu benit les vertus, comme Dieu des armées :
Les forces des meschants par force consumées.
D'une autre part, au ciel, en spectacles nouveaux,
Luisoient les cruautez vives en leurs tableaux,
En tableaux eternels, affin que l'ire esmeüe
Du tout-puissant vainqueur fume par telle veüe :
Ce ne sont plus combats, le sang versé plus doux
Est d'odeur plus amere au celeste courroux.
On void au bout d'un rang une troupe fidelle
Qui oppose à la peur la pieté, le zelle.
Qui, au nez de Satan, voulant louer son Dieu,
Sacrifie en chantant sa vie au triste lieu
Où la bande meurtriere arrive impitoyable,
Farouche de regards et d'armes effroyable,
Deschire le troupeau qui, humble, ne deffend
Sa vie que de cris : l'un perce, l'autre fend
L'estomach et le cœur, et les mains et les testes,
Qui n'ont fer que le pleur, et boucliers que requestes.
Les autres de flambeaux embrazent en cent lieux
Le temple, à celle fin que les aveugles feux
Ne sentent la pitié des faces gemissantes
Qui troublent, sans changer, les ames palissantes.

Là mesme, on void flotter un fleuve dont le flanc
Du chrestien est la source, et le flot est le sang.
Un cardinal sanglant, les trompettes, les prestres,
Aux places de Vassi, et au haut des fenestres,
Attisent leur ouvrage, et, meurtriers de la voix,
Guettent les eschappez pour les montrer aux doigts.
Les grands, qui autrefois avoient gravé leurs gloires
Au dos de l'Espagnol, recerchent pour victoires
Les combats sans parti, recevans pour esbats
Des testes, jambes, bras, et des corps mis à bas;
Et de peur que les voix tremblantes, lamentables,
Ne tirent la pitié des cœurs impitoyables,
Comme au taureau d'airain du subtil Phalaris,
L'airain de la trompette oste l'air à leurs cris.
Après se void encor une grand troupe armée
Sur les agneaux de Dieu qui passe, envenimée,
La vieillesse, l'enfant et les femmes au fil
De leur acier trenchant : celuy est plus subtil,
Le plus loué de tous qui, sans changer de face,
Pousse le sang au vent avec meilleure grace,
Qui brise sans courroux la loi d'humanité.
L'on void dedans le sein de l'enfant transporté
Le poignard chaud qui sort des poulmons de la mere :
Le filz s'oppose au plomb, foudroyé pour le pere,
Donne l'ame pour l'ame, et ce traict d'amitié
Des brutaux impiteux est mocqué sans pitié.
Et toy, Sens insensé, tu appris à la Seine
Premier à s'engraisser de la substance humaine,
A faire sur les eaux un bastiment nouveau,
Presser un pont de corps, les premiers cheuts dans l'eau,
Les autres sur ceux-là. La Mort ingenieuse
Froissoit des tests les tests; sa maniere doubteuse

Faisoit une dispute aux plaies du martyr
De l'eau qui veut entrer, du sang qui veut sortir.
Agen se monstre là, puante, environnée
Des charongnes des siens, bien plustost estonnée
De voir l'air pestifere empoisonné de morts,
Qu'elle ne fut puante à estrangler les corps.
Cahors y represente une insolente audace
D'un peuple desbauché, une nouvelle face
Des ruisseaux cramoisis, la pasle Mort courant,
Qui crie à despecher son foible demeurant.
Puis Satan, eschauffant la bestise civille
A fouler soubs les pieds tout l'honneur de la ville,
N'espargne le couteau sur ceux mesme des leur
Qui, malheureux, cuidoient moderer le malheur.
Mais du tableau de Tours la marque plus hideuse
Effaçoit les premiers, auquel, impetueuse,
Couroit la multitude aux brutes cruautez
Dont les Scytes gelez feussent espouvantez.
Là, de l'œil tout-puissant brilla la claire veüe,
Pour remarquer la main et le couteau qui tüe.
C'est là qu'on void tirer d'un temple des faulz-bourgs
Trois cents liez, mi-morts, affamez par trois jours,
Puis delivrez ainsy, quand la bande bouchere
Les assomma, couplez, au bord de la riviere :
Là, les tragicques voix l'air sans pitié fendoient ;
Là, les enfans dans l'eau un escu se vendoient,
Arrachez aux marchands, mouroient sans connoissance
De noms, erreurs et temps, marques et differance.
Mais quel crime, avant vivre, ont-ils peu encourir ?
C'est assez, pour mourir, que de pouvoir mourir :
Il faut faire gouster les coups de la tüerie
A ceux qui n'avoient pas encor gousté la vie.

Ainsy, bramans, tremblants, traisnez dessus le port
Du fleuve, et de leurs jours estallez à la mort,
Ils avisoient percer les tetins de leurs meres,
Embrassoient les genoux des tueurs de leurs peres;
Leurs petits pieds fuioient le sang, non plus les eaux:
D'un nanny, *d'un* jamais, *ils chantoient aux bourreaux*
Que la verge, sans plus, supplice d'un tel aage,
Les devoit anoblir du sang et du carnage.
Des meres qu'on fendoit un enfant avorté
S'en alla sur les eaux, et sur elles porté,
Autant que les regards le pouvoient loing conduire,
Leva son bras au Ciel pour appaiser son ire.
Quelques uns, par pitié, vont reperçant les corps
Où les esprits et cœurs ont des liens trop forts.
Ces fendans aiant faict rencontre d'un visage
Qui de trop de beautez affligeoit leur courage,
Un moins dur laissa cheoir son bras et puis son fer;
Un autre le releve, et, tout plein de l'enfer,
Deffiant la pitié de pouvoir sur sa veüe,
Despouilla la beauté pour la deschirer nüe,
Prit plaisir à souiller la naifve couleur,
Voyant ternir en mort cette vive blancheur.
Les jeunes gens, repris autrefois de leur vice,
Fouilloient au ventre vif du chef de la justice
L'or qu'ils pensoient caché, comme on vid les Romains
Desmesler des Juifs les boyaux de leurs mains.
Puis on void esclatter, montant cette riviere,
Un feu rouge qui peint Loire, autrefois si claire;
L'eau d'Orleans devint un palais embrazé,
Par les cœurs attizez espris et attizé.
Ils brisent leurs prisons et leurs loix violées,
Pour y faire perir les ames desolées

Des plus paisibles cœurs, qui cerchoient en prison
Logis pour ne se voir tachez de trahison,
Trouvant dedans les bras de la fausse justice
Pour autel de refuge autel de sacrifice.
Là, vous voyez jetter des eslevez crenaux
Par les meres les filz, guettez en des manteaux;
L'arquebusier tirant celle qui prend envie
De laisser après soy une orpheline vie:
Puis les piquiers bandez, tellement affustez
Qu'ils recevoient aux fers les corps precipitez.

Tout ce que Loire, Seine, et la Garonne abbreuve,
Estoit par rang despeint comme va chaque fleuve;
Cinquante effects pareils flamboyoient en leurs lieux,
Attirans jusqu'à soy par la suitte des yeux.
Le Rhosne n'est exempt, qui par sa fin nous guide
A juger quelle beste est un peuple sans bride.

Je laisse à part un pont rempli de condamnez,
Un gouverneur, aiant ses amis festinez,
Qui leur donne plaisir de deux cents precipices.
En suivant, l'œil arrive où deux divers pourtraicts
Representent un peuple armé de divers traicts
Bandez pour deschirer, l'un Mouvant, l'autre Tende.
Il faut que la justice et l'un et l'autre rende
Aux ongles acharnés des affamez mutins.
Ceux-là veulent offrir leurs bergers aux mastins;
Mais les chiens, respectans le cœur et les entrailles,
Furent, comme chrestiens, punis par ces canailles,
Qui, en plusieurs endroicts, ont rosty et masché,
Savouré, avallé telz cœurs en plain marché.
Si quelqu'un refusoit, c'estoit à son dommage
Qu'il n'estoit pas bien né pour estre antropophage.

Point ne sont effacez, encor qu'ils soient plus vieux,

Les traits de Merindol et Cabrière en feux.
L'œil, suivant les desirs, aux montagnes s'eslongne
Qu'il voioit tapisser des beaux combats d'Angrongne :
Il contemploit changer en lions les agneaux,
Quand celuy qui jadis fut pasteur des troupeaux,
De l'agneau faict lion, admiral admirable,
Sachant en autre part la suitte espouvantable
Des succez de sa mort, à ce poinct arriva
Que le troupeau ravy sur ses erres trouva.
Mais il leur fit quitter, pour venir à nos aages,
Tels spectacles entiers qui, d'image en images,
De pas en pas menoient les celestes bourgeois
A voir Zischa, Bohême, enfin les Albigeois.
Ils quittent à regret cette file infinie
Des merveilles de Dieu pour voir la tragedie
Qui efface le reste. Estans arrivé là,
De propheticque voix son ame ainsy parla :
« *Venez voir comme Dieu chastia son Eglise,*
Quand sur nous, non sur luy, la force fut assize ;
Quand, devenus prudents, la paix et nostre foy
Eurent pour fondements la promesse du Roy.
Il se monstra fidel en l'orde perfidie
De noz haineux, et fit, en nous ostant la vie,
Rester si abbatu et foible son troupeau,
Qu'en terre il ne trainoit que les os et la peau.
Nous voulions contraster du peuple les finesses,
Nous enfans du royaume, et Dieu mit noz sagesses
Comme folie au vent ; encor l'homme obstiné,
Voiant tout ce qui est des hommes condamné
Et les effects du ciel loing de son esperance,
Ne peut jamais tirer du mortel sa fiance.
O humains insensez ! ô folz entendements !

O decrets bien certains des divins jugements! »
Telle resta l'Eglise, aux sangliers eschappée,
Que d'un champ tout foullé la face dissipée,
Dont les riches espics tout meurs et jaunissants
Languissent soubs les pieds des chevaux fracassans :
Ou bien ceux que le vent et la foule et la gresle
Ont haché à morceaux, paille et grain pesle-mesle.
Rien ne se peut sauver du millieu des sillons :
Mais bien quelques espics, levez des tourbillons
Dans les buissons plus forts, soubs qui la vive guerre
Que leur ont faicts les vents les a fichez en terre :
Ceux-cy, dessoubs l'abry de ces halliers espais,
Prennent vie en la mort, en la guerre la paix,
Se gardent au primtemps, puis leurs branches dressées,
Des tuteurs aubepins rudement caressées,
Font passer leurs espics par la fascheuse main
Des buissons ennemis, et parviennent en grain.
La branche qui s'oppose au passer de leurs testes
Les fache et les retient, mais les sauve des bestes.
C'est ainsy que seront gardez des inhumains,
Pour resemer l'Eglise encore quelques grains,
Armez d'afflictions. grains que les mains divines
Font naistre à la faveur des poignantes espines,
Moisson de grand espoir : car c'est moisson de Dieu
Qui la fera renaistre en son temps, en son lieu.
Jà les vives splendeurs des diversitez peintes
Tiroient, à l'approcher, les yeux des ames sainctes;
L'aspect, en arrivant, plus fier apparoissoit,
L'esclattante lueur près de l'œil accroissoit.
Premierement, entroit en Paris l'infidelle
Une trouppe funebre : on void au millieu d'elle
Deux princes, des chrestiens l'humain et foible espoir :

Pour presage et pour marque, ils se paroient de noir,
Sur le coup de poizon qui de la tragedie
Joüa l'acte premier, en arrachant la vie
A nostre Debora. Après est bien depeint
Le somptueux apprest, l'amas, l'appareil feint,
La pompe, les festins des doubles mariages
Qui desguisoient les cœurs et masquoient les visages.
La fluste qui joüa fut la publicque foy:
On pipa de la paix et d'amour de son roy,
Comme un pescheur, chasseur, ou oiseleur appelle,
Pour l'apas, le gaignage ou l'amour de femelle,
Soubs l'herbe, dans la nasse, aux cordes, aux gluaux,
Le poisson abusé, les bestes, les oiseaux.
Voicy venir le jour, jour que les destinées
Voioient, à bas sourcils, glisser de deux années,
Le jour marqué de noir, le terme des appasts,
Qui voulut estre nuict, et tourner sur ses pas :
Jour qui avec horreur parmy les jours se conte,
Qui se marque de rouge et rougit de sa honte.
L'aube se veut lever, aube qui eut jadis
Son teinct brunet orné des fleurs de Paradis:
Quand, par son treillis d'or, la rose cramoisie
Esclattoit, on disoit : « Voici ou vent, ou pluye. »
Cett' aube que la mort vient armer et coëffer
D'estincellans brasiers ou de tisons d'enfer,
Pour ne desmentir point son funeste visage,
Fit ses vents de souspirs, et de sang son orage;
Elle tire en tremblant du monde le rideau :
Et le soleil, voyant le spectacle nouveau,
A regret esleva son pasle front des ondes
Transy de se mirer en nos larmes profondes,
D'y baigner ses rayons, ouy, le pasle soleil

Presta non le flambeau, mais la torche de l'œil :
Encor, pour n'y montrer le beau de son visage,
Tira le voile en l'air d'un lousche, espais nuage.
Satan n'attendit pas son lever, car voicy,
Le front des spectateurs s'advise, à coup transy,
Qu'en paisible minuict, quand le repos de l'homme
Les labeurs et le soing en silence consomme,
Comme si du profond des esveillez enfers
Groüillassent tant de feux, de meurtriers et de fers,
La cité où jadis la loy fut reverée,
Qui, à cause des loix, fut jadis honorée,
Qui dispensoit en France et la vie et les droicts,
Où fleurissoient les arts, la mere de noz roys,
Vid et souffrit en soy la populace armée
Trepigner la justice, à ses pieds diffamée.
Des brutaux desbridés les monceaux herissez,
Des ouvriers mechanics les scadrons amassez
Diffament à leur gré trois mille cheres vies.
Tesmoings, juges et roys, et bourreaux et parties.
Icy les deux partis ne parlent que françois;
Les chefs qui, redoubtez, avoient faict autrefois
Le marchand, delivré de la crainte d'Espagne,
Avoir libre au traffic la mer et la campagne,
Par qui les estrangers, tant de fois combattus,
Le roy deprisonné de peur de leurs vertus,
Qui avoient entamé les batailles rangées,
Qui n'avoient aux combats cœurs ni faces changées,
L'appuy des vrais François, des traistres la terreur,
Moururent delaissez de force et non de cœur,
Ayant pour ceps leurs licts, detenteurs de leurs membres.
Pour geolier leur hoste et pour prisons leurs chambres,
Par les lievres fuiards, armez à millions,

Qui trembloient en tirant la main à ces lions,
De qui la main poltrone et la craintive audace
Ne les pouvoit, liez, tüer de bonne grace.
Dessoubs le nom du roy, parricide des loix,
On destruisoit les cœurs par qui les rois sont roys :
Le coquin possesseur de royalle puissance
Dans les fanges traînoit le senateur de France.
Tout riche estoit proscript; il ne falloit qu'un mot
Pour vanger sa rancoeur soubs le nom d'huguenot.
Des procès ennuieux fut la longueur finie :
La fille oste à la mere et le jour et la vie :
Là le frere sentit de son frere la main,
Le cousin esprouva pour bourreau son germain :
L'amitié fut sans fruict, la connoissance esteinte,
La bonne volonté utile comme feinte.
D'un visage riant, nostre Caton tendoit
Nos yeux avec les siens et le bout de son doigt
A se voir transpercé; puis il nous montra comme
On le coupe à morceaux; sa teste court à Rome;
Son corps sert de joüet aux badaux ameutez,
Donnant le bransle au cours des autres nouveautez.
La cloche qui marquoit les heures de justice,
Trompette des voleurs, ouvre aux forfaicts la lice :
Ce grand palais du droict fut contre droict choisy
Pour arborer au vent l'estendart cramoisy :
Guerre sans ennemy, où l'on ne trouve à fendre
Cuirasse que la peau ou la chemise tendre.
L'un se deffend de voix, l'autre assaut de la main :
L'un y porte le fer, l'autre y preste le sein :
Difficille à juger qui est le plus astorge,
L'un à bien esgorger, l'autre à tendre la gorge.
Tout pendart parle haut; tout equitable craint,

Exhalte ce qu'il hait; qui n'a crime le feint.
Il n'est garçon, enfant qui quelque sang n'espanche,
Pour n'estre veu honteux s'en aller la main blanche.
Les prisons, les palais, les chasteaux, les logis,
Les cabinetz sacrez, les chambres et les licts
Des princes, leur pouvoir, leur secret, leur sein mesme
Furent marquez des coups de la tüerie extreme.
Rien ne fut plus sacré quand on vid par le roy
Les autels violez, les pleiges de la foy.
Les princesses s'en vont de leurs licts, de leurs chambres,
D'horreur, non de pitié, pour ne toucher aux membres
Sanglants et detranchez que le tragicque jour
Mena cercher la vie au nid du faux amour.
Libithine marqua de ses couleurs son siege,
Comme le sang des faons rouille les dents du piege,
Ces licts, pieges fumans, non pas licts, mais tombeaux
Où l'Amour et la Mort troquerent de flambeaux.
Ce jour voulut monstrer au jour par telles choses
Quels sont les instruments, artifices et causes
Des grands arrests du Ciel. Or des-jà vous voyez
L'eau couverte d'humains, de blessez mi-noyez.
Bruiant contre ses bords, la detestable Seine,
Qui des poizons du siecle a ses deux chantiers pleine,
Tient plus de sang que d'eau; son flot se rend caillé,
A tous les coups rompus, de nouveau resouillé
Par les precipitez : le premier monceau noye,
L'autre est tué par ceux que derniers on envoye :
Aux accidents meslez de l'estrange forfaict,
Le tranchant et les eaux debattent qui l'a faict.
Le pont, jadis construit pour le pain de sa ville,
Devint triste eschaffaut de la fureur civille;
On void, à l'un des bouts, l'huis funeste choisi

Pour passage de mort, marqué de cramoisi;
La funeste vallée, à tant d'agneaux meurtriere,
Pour jamais gardera le titre de Misere.
Et tes quatre bourreaux porteront sur leur front
Leur part de l'infamie et de l'horreur du pont,
Pont, qui eus pour ta part quatre cents precipices,
Seine veut engloutir, louve, tes edifices.
Une fatale nuict en demande huict cents,
Et veut aux criminels mesler les innocents.
Qui marche au premier rang des hosties rangées?
Qui prendra le devant des brebis esgarées?
Ton nom demeure vif, ton beau teinct est terny,
Piteuse, diligente et devote Yverny,
Hostesse à l'estranger, des pauvres ausmoniere,
Garde de l'hospital, des prisons tresoriere.
Point ne t'a cet habit de nonain garenty,
D'un patin incarnat trahy et dementi :
Car Dieu n'approuva pas que sa brebis d'eslite
Devestit le mondain pour vestir l'hypocrite;
Et quand il veut tirer du sepulchre les siens,
Il ne veut rien de salle à conferer ses biens.
Mais qu'est-ce que je voy? Un chef qui s'entortille,
Par les volans cheveux, autour d'une cheville
Du pont tragicque, un mort qui semble encore beau,
Bien que pasle et transi demi caché en l'eau;
Ses cheveux, arrestans le premier precipice,
Levent le front en haut, qui demande justice.
Non, ce n'est pas ce poinct que le corps suspendu,
Par un sort bien conduit, a deux jours attendu;
C'est un sein bien aimé qui traîne encor en vie
Ce qu'attend l'autre sein pour chere compagnie.
Aussy voy-je mener le mary condamné,

Percé de trois poignards aussy tost qu'amené,
Et puis poussé en bas, où sa moitié pendüe
Reçeut l'aide de luy qu'elle avoit attendüe :
Car ce corps en tombant des deux bras l'empougna,
Avec sa douce prise accouplé se baigna.
Trois cents, precipitez droict en la mesme place,
N'aiant peu recevoir ni donner cette grace,
Apprens, homme de sang, et ne t'efforce point
A des-unir le corps que le Ciel a conjoint.

Je voy le viel Rameau à la fertille branche,
Chappes, caducs, rougir leur perruque si blanche,
Briou, de pieté comme de poil tout blanc,
Son vieil col embrassé par un prince du sang,
Qui aux coups redoublez s'oppose en son enfance;
On le perce au travers de si foible deffence :
C'estoit faire perir une nef dans le port,
Desrober le mestier à l'aage et à la mort.

Or, cependant qu'ainsy par la ville on travaille,
Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
Sert après d'eschaffaut, quand fenestres, creneaux
Et terrasses servoient à contempler les eaux,
Si encores sont eaux. Les dames, mi-coëffées,
A plaire à leurs mignons s'essayent eschauffées,
Remarquent les meurtris, les membres, les beautez,
Bouffonnent sallement sur leurs infirmitez.
A l'heure que le Ciel fume de sang et d'ames,
Elles ne plaignent rien que les cheveux des dames :
C'est à qui aura lieu à marquer de plus près
Celles que l'on esgorge et que l'on jette après.
Les unes qu'ils forçoient avec mortelles poinctes
D'elles mesmes tomber, pensant avoir esteintes
Les ames quand et quand que, Dieu ne pouvant voir

Le martyre forcé, prendoit pour desespoir
Le cœur bien esperant. Nostre Sardanapale
Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tantost pasle,
Spectateur, par ses cris tous enrouez, servoit
De trompette aux maraux; le hasardeux avoit
Armé son lasche corps; sa valeur estonnée
Fut, au lieu de conseil, de putains entournée;
Ce roy, non juste roy, mais juste arquebusier,
Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
Vantant ses coups heureux; il deteste, il renie,
Pour se faire vanter à telle compagnie.
On voioit par l'orchestre en tragicque saison
Des comicques Gnatons, des Taïs, un Trazon.
La mere avec son train hors du Louvre s'eslogne,
Veut jouir de ses fruicts, estimer la besongne.
Une de son troupeau trotte à cheval trahir
Ceux qui soubs son secret avoient pensé fuir.
En tel estat la cour, au jour d'esjouissance,
Se pourmeine au travers des entrailles de France.
Cependant que Neron amusoit les Romains,
Au theatre et au cirque à des spectacles vains,
Tels que ceux de Bayonne ou bien des Thuilleries,
De Bloys, de Bar-le-Duc, aux forts, aux mommeries,
Aux balets, carrousels, barrieres et combats,
De la guerre naissant les efforts, les esbats,
Il fit par boutte-feux Rome reduire en cendre :
Cet appetit brutal print plaisir à entendre
Les hurlemens divers des peuples affolez,
Rioit sur l'affligé, sur les cœurs desolez,
En attisant tousjours la braise mi-esteinte
Pour, sur les os cendreux, tyranniser sans crainte.
Quand les feux, non son cœur, furent saouls de malheurs,

Par les pleurs des martyrs il appaisa les pleurs
Des Romains abusez : car, de prisons remplies
Arrachant les chrestiens, il immola leurs vies,
Holocaustes nouveaux, pour offrir à ses Dieux
Les saincts expiateurs et causes de ses feux.
Les esbats coustumiers de ses après-disnées
Estoient à contempler les faces condamnées
Des chers tesmoings de Dieu, pour plaisirs consommez
Par les feux, par les dents des lyons affamez.
Ainsy l'embrazement des masures de France
Humilie le peuple, esleve l'arrogance
Du tyran : car au pris que l'impuissance naist,
Au pris peut-il pour loy prononcer : Il me plaist.
Le peuple n'a des yeux à son mal; il s'applicque
A nourrir son voleur en cerchant l'hereticque;
Il fait les vrais chrestiens, cause de peste et faim,
Changeant la terre en fer et le ciel en airain.
Ceux-là servent d'hosties, injustes sacrifices
Dont il faut expier de noz princes les vices,
Qui, fronçants en ce lieu l'espais de leurs sourcils,
Resistent aux souspirs de tant d'hommes transis :
Comme un Domitian, pourveu de telles armes,
Des Romains qui trembloient épouvantoit les larmes,
Devoyant la pitié, destournant autrepart
Les yeux à contempler son flamboiant regard.
Charles tournoit en peur, par des regards semblables,
De noz princes captifs les regrets lamentables,
Tuoit l'espoir en eux, en leur faisant sentir
Que le front qui menace est loing du repentir.
Aux yeux des prisonniers, le fier changea de face,
Oubliant le desdain de sa fiere grimace,
Quand, après la sepmaine, il sauta de son lict,

Esveilla tous les siens, pour entendre à minuict
L'air abboyant de voix, de tel esclat de plaintes
Que le tyran, cuidant les fureurs non esteintes,
Et qu'après les trois jours pour le meurtre ordonnez,
Se seroient les felons encores mutinez,
Il despescha par tout inutiles deffences.
Il void que l'air seul est l'echo de ses offences,
Il tremble, il faict trembler par dix ou douze nuicts
Les cœurs des assistants quels qu'ils fussent, et puis
Le jour effraie l'œil quand l'insensé decouvre
Les courbeaux noircissants les pavillons du Louvre.
Catherine, au cœur dur, par feinte s'esjouit,
La tendre Elisabeth tombe et s'esvanouit :
Du roy, jusqu'à la mort, la conscience immonde
Le ronge sur le soir, toute la nuict luy gronde,
Le jour siffle en serpent; sa propre ame luy nuit,
Elle mesme se craint, elle d'elle s'enfuit.
Toy, Prince, prisonnier, tesmoing de ces merveilles,
Tu as de tels discours enseigné noz oreilles;
On a veu à la table, en public, tes cheveux
Herisser en contant tels accidents affreux.
Si un jour, oublieux, tu en perds la memoire,
Dieu s'en souviendra bien à ta honte, à sa gloire.
L'homme ne fut plus homme, ains le signe plus grand
D'un excez sans mesure apparut quant et quant :
Car il ne fut permis aux yeux forcez du pere
De pleurer sur son filz; sans parolle, la mere
Voyoit traisner le fruict de son ventre et son cœur;
La plainte fut sa voix, muette la douleur.
L'espion attentif, redoubté, prenoit garde
Sur celuy qui, d'un œil moins furieux, regarde,
L'oreille de la mousche espie en tous endroicts

Si quelque bouche preste à son ame la voix.
Si quelqu'un va cercher en la barge commune
Son mort, pour son tesmoing il ne prend que la lune.
Aussy bien au clair jour ces membres destranchez
Ne se dicernent plus, fidellement cerchez.
Que si la tendre fille ou bien l'espouse tendre
Cerchent pere ou mary, crainte de se mesprendre,
En tirent un semblable, et puis disent : « Je tien,
Je baise mon espoux, ou du moins un chrestien. »
Ce fut crime sur tout de donner sepulture
Aux repoussez des eaux, somme que la nature,
Le sang, le sens, l'honneur, la loy d'humanité,
L'amitié, le debvoir et la proximité,
Tout esprit et pitié delaissez par la crainte
Virent l'ame immortelle à cette fois esteinte.
A ce luisant patron, au grand commandement
Pressé par les Amans, porté legerement,
Mille folles citez, à faces desguisées,
Se trouvent aussy tost à tuer embrazées.
Le mesme jour esmeut à mesmes choses Meaux
Qui, pour se delecter de quelques traicts nouveaux,
Parmy six cent noiez, victimes immolées,
Vit au pas de la mort vingt femmes violées.
On void Loire, inconneu tout farouche, laver
Les pieds d'une cité qui venoit d'achever
Seize cent poignardez, attachez à douzaines:
Le palais d'Orleans en vid les salles pleines
Dont l'amas fit une isle, une chaussée, un mont,
Lequel fit refouller le fleuve contremont,
Et dessus et dessoubs: et les mains et les villes
Qui n'avoient pas trempé dans les guerres civilles
Troublent à cette fois Loire d'un teinct nouveau,

Chacun aiant gagné dans ce rang un tableau.
Lion, tous les lions reffuserent l'office;
Le vil executeur de la haute justice,
Le soldat, l'estranger, les braves garnisons
Dirent que leur valeur ne s'exerce aux prisons;
Quand les bras et les mains, les ongles detesterent
D'estre les instruments qui la peau dechirerent,
Ton ventre te donna dequoy percer ton flanc,
L'ordure des boyaux se creva dans ton sang.
Voilà Tournon, Viviers et Vienne et Valance
Poussant avec terreur de Lyon l'insolence,
Troublez de mille corps qu'ils eslongnent; et puis
Arles, qui n'a chez soy ne fontaines ne puits,
Souffrit mourir de soif, quand du sang le passage
Dix jours leur deffendit du Rhosne le breuvage.
Icy, l'ange troisiesme espandit à son rang
Au Rhosne sa phiole, et ce fleuve fut sang.
Icy, l'ange des eaux cria : « Dieu qu'on adore,
Qui es, qui as esté et qui seras encore,
Icy tu as le droict pour tes saincts exercé,
Versant du sang à boire à ceux qui l'ont versé. »
Seine le rencherit; ses deux cornes distantes
Ne souffrirent leurs gents demeurer innocentes:
Troye d'un bout, Roüan de l'autre, se font voir
Qui ouvrent leurs prisons pour un funeste espoir,
Et puis, par divers jours et par le roolle, ils nomment
Huict cent testes qu'en ordre et desordre ils assomment.
Thoulouse y adjousta la foy du Parlement,
Fit crier la seurté, pour plus desloyaument
Conserver le renom de Royne des cruelles.
Mais tant d'autres citez jusques alors pucelles,
De qui l'air ou les arts amolissent les cœurs,

De qui la mort bannie hayssoit les douceurs,
N'ont en fin resisté aux dures influences
Qui leur donnent le bransle aux communes cadences.
Angers, tu l'as senti; mere des escoliers,
Tu l'as senti, courtois et delicat Poictiers;
Favorable Bourdeaux, le nom de favorable
Se perdit en suivant l'exemple abominable.
Dax suivit mesme jeu. Leurs voisins belliqueux
Prirent autre patron et autre exemple qu'eux.
Tu as (dis-tu) soldats, et non bourreaux, Bayonne;
Tu as de liberté emporté la couronne,
Couronne de douceur, qui, en si dur meschef,
De cloux de diamants est ferme sur ton chef.
Où voulez-vous, mes yeux, courir ville après ville,
Pour descrire des morts jusques à trente mille?
Quels mots trouverez-vous, quel style, pour nommer
Tant de flots renaissans de l'impiteuse mer?
Œil, qui as leu ces traicts, si tu escoute, oreille,
Encor un peu d'haleine à sçavoir la merveille
De ceux que Dieu tira des ombres du tombeau.
Nous changeons de propos. Voy encor ce tableau
De Bourges : on y connoist la brigade constante
De quelques citoyens, bien contez pour quarante,
Et recontez après, affinqu'il n'arrivast
Que par mesgarde aucun condamné se sauvast.
Au naistre du soleil, un à un on les tüe:
On les met cinq à cinq, exposez à la veüe
Du transy magistrat. Le conte, bien trouvé,
Acertena la mort que rien n'estoit sauvé.
Cette injuste justice, au tiers jours amassée,
Oit le son estouffé, la voix triste et cassée
D'un gosier languissant. Ceux qui, par plusieurs fois

Cerchèrent, curieux, d'où partoit cette voix,
Descouvrent à la fin qu'un viellard, plein d'envie
D'alonger les travaux, les peines et la vie,
S'estoit precipité dans un profond pertuis.
La faim fit resonner l'abysme de son puits,
Estant un des bouchers despesché en sa place.
Ces juges contemploient avec craintive face
Du siecle un vray pourtraict, du malheur un miroir;
Il luy donne du pain, pour en luy faire voir
Comment Dieu met la vie au peril plus extreme,
Parmy les os et nerfs de la mort pasle et blesme,
Releve l'estonné, affoiblit le plus fort,
Pour donner au meurtrier, par son couteau, la mort.
Caumont, qui à douze ans eus ton pere et ton frere
Pour cuirasse pesante, appren ce qu'il faut faire,
Quel prince t'a tiré, quel bras fut ton secours :
Tes pere et freres sont dessus toy tous les jours.
Nature vous forma d'une mesme substance,
La mort vous assembla comme fit la naissance,
Cousu, mort avec eux et vif, tu as de quoy
Tes compagnons de mort faire vivre par toy.
Ton sein est pour jamais teinct du sang de tes proches,
Dieu t'a sauvé par grace, ou bien c'est pour reproches :
Grace, en mettant pour luy l'esprit qui t'a remis;
Reproche, en te faisant serf de tes ennemis.
De pareille façon on void couché en terre
Celuy qu'en trente lieux son ennemy enferre :
Une troupe y accourt, dont chacun fut lassé
De repercer encor le sein des-jà percé:
Puis l'ennemy retourne et, couché face à face,
Il met de son poignard la poincte sur la place
Où il juge le cœur; en redoublant trois fois

Du gosier blasphemant luy sortit cette voix :
« Va t'en dire à ton Dieu qu'il te sauve à cette heure. »
Mais, homme, tu mentis, car il faut que tu meure
De la main du meurtry : certes le Dieu vivant
Pour ame luy donna de sa bouche le vent;
Et cette voix qui Dieu et sa force deffie
Donne mort au meurtrier et au meurtry la vie.
Voicy, de peur d'Achas, un prophete caché
En un lieu hors d'accez, en vain trois jours cerché.
Une poulle le treuve, et, sans fallir, prend cure
De pondre dans sa main trois jours de nourriture.
O chrestiens fugitifs, redoubtez-vous la faim?
Le pain est don de Dieu, qui sçait nourrir sans pain :
Sa main despeschera commissaires de vie,
La poulle de Merlin ou les corbeaux d'Helie.
Reniers eut tel secours et vid un corbeau tel,
Quand Vessin furieux, son ennemy mortel,
Luy fit de deux cents lieues escorte et compagnie;
Il attendoit la mort dont il reçeut la vie,
N'aiant, tout le chemin, ni propos ni devis
Sinon, au separer, ce magnificque advis :
« Je te reprocheray, Reniers, mon assistance
Si du faict de Paris tu ne prens la vengeance. »
Moy, qui rallies ainsy les eschappez de mort,
Pour prester voix et mains au Dieu de leur support,
Qui chante à l'advenir leurs frayeurs et leurs peines,
Et puis leurs libertez, me tairay-je des miennes?
Parmy ces apres temps, l'esprit, ayant laissé
Aux assassins mon corps en divers lieux percé,
Par l'ange consolant mes ameres blessures,
Bien qu'impur, fut mené dans les regions pures.
Sept heures luy parut le celeste pourpris

Pour voir les beaux secrets et tableaux que j'escris :
Soit qu'un songe au matin m'ait donné ces images,
Soit qu'en la pamoison l'esprit fit ces voyages,
Ne t'enquiers (mon lecteur) comment il vid et fit,
Mais donne gloire à Dieu en faisant ton profit;
Et cependant qu'en luy, extaticq, je me pasme,
Tourne à bien les chaleurs de mon enthousiasme.
Doncques, le front tourné vers le Midi ardent,
Paroissoient du zenith, panchant vers l'Occident,
Les spectacles passez qui tournoient sur la droicte.
Ce qui est audevant est cela qui s'exploicte.
Là esclattent encor cent pourtraicts eslongnez,
Où se montrent les filz du siecle embesognez :
On void qu'en plusieurs lieux les bourreaux refuserent
Ce que bourgeois, voisins et parents acheverent.
L'esprit, lassé par force, advisa le monceau
Des chrestiens condamnez qui (nuds jusqu'à la peau)
Attendent par deux jours quelque main ennemie
Pour leur venir oster la faim avec la vie.
Puis, voicy arriver secours aux enfermez :
Les bouchers, aux bras nuds, au sang accoustumez,
Armez de leurs couteaux qui apprestent les bestes,
Et ne font qu'un corps mort de bien quatre cent testes.
Les temples des Baalims estoient remplis de cris
De ceux de qui les corps, comme vuides d'esprits,
Vivans d'un seul sentir, par force, par paroles,
Par menaces, par coups s'inclinoient aux idoles;
Et, à pas regrettez, les infirmes de cœur,
Pour la peur des humains de Dieu perdoient la peur.
Ces desolez, transis par une aveugle envie
D'un vivre malheureux, quittoient l'heureuse vie,
La pluspart preparans, en se faisant ce tort,

Les ames à la gehenne et les corps à la mort,
Quand Dieu juste permit que ces piteux exemples
N'allongeassent leurs jours que sur le seuil des temples.
Non pourtant que son œil de pitié fust osté,
Que le Sainct-Esprit fust blessé d'infirmité :
Sa grace y mit la main. Tels estoient les visages
Des jugements à terme, accomplis en noz aages.
A la gauche du ciel, au lieu de ses tableaux,
Esblouissent les yeux les astres clairs et beaux,
Infinis millions de brillantes estoilles
Que les vapeurs d'en bas n'offusquent de leurs voiles.
En lignes, poincts et ronds, parfaicts ou imparfaicts,
Font ce que nous lisons après dans les effects.
L'ange m'en faict leçon (disant) : « Voilà les restes
Des hauts secrets du ciel : là les bourgeois celestes
Ne lisent qu'aux rayons de la face de Dieu:
C'est de tout l'advenir le registre. le lieu
Où la harpe royalle estoit lors eslevée
Qu'elle en sonna ces mots : Pour jamais engravée
Est dedans le haut ciel que tu creas jadis
La vraye eternité de tout ce que tu dis.
C'est le registre sainct des actions secrettes,
Fermé d'autant de sceaux qu'il y a de planettes.
Le prophete domteur des lyons indomptés
Le nomme en ses escrits l'escrit de verités.
Tout y est bien marqué, nul humain ne l'explicque
Ce livre n'est ouvert qu'à la troupe angelicque,
Puis aux esleus de Dieu, quand en perfection
L'ame et son corps goustront la resurrection.
Cependant ces pourtraicts leur mettent en presence
Les biens et maux presents de leur très-chere engeance. »
Je romps pour demander : « *Quoy! les resussitez*

Pourront-ils discerner de leurs proximitez
Les visages, les noms, se souvenans encore
De ceux-là que la mort, oublieuse, devore ? »
L'Ange respond : « *L'estat de la perfection*
Ravit à l'Eternel toute l'affection :
Mais puis qu'ils sont parfaicts en leur comble, faut croire
Parfaicte connoissance et parfaicte memoire.
Cependant sur le poinct de ton heureux retour,
Esprit, qui as de Dieu eu le zele et l'amour,
Vois-tu ce rang si beau de luisants caracteres?
C'est le cours merveilleux des succez de tes freres.
« *Voilà un camp maudit, à son malheur planté,*
Aux bords de l'Ocean, abbayant la cité,
La saincte Bethulie, aux agnelets deffence,
Des petits le bouclier, des hautains la vengeance.
Là finissent leurs jours, l'espoir et les fureurs,
Tués, mais non au lict, vingt mille massacreurs.
Dieu fit marcher, voulant delivrer sans armée
La Rochelle poudreuse et Sancerre affamée,
Les visages nouveaux des Sarmates razez
Secourables aux bons, pour eux mal advisez.
Que voy-je? L'Ocean, à la face inconnüe,
Qui, en contrefaisant la nourriciere nüe,
D'où le desert blanchit par les celestes dons
Veut blanchir le rivage abrié de sourdons.
Dites, physiciens, qui faictes Dieu nature,
Comment la mer, n'aiant mis cette nourriture
Dans ce havre jamais, trouva ce nouveau pain
Au poinct que dans le siege entroit la pasle faim?
Et pourquoi cette manne et pasture nouvelle,
Quand la faim s'en alla, s'enfuit avec elle?
Le ciel prend à plaisir, Rochelois, voz tableaux,

Memoire du miracle, et en faict de plus beaux.
« Vois-tu dessoubs noz pieds une flamme si nette,
Une estoille sans nom, sans cheveux un comette,
Phanal sur le Bethleem, mais funeste flambeau
Qui meine par le sang Charle-Herode au tombeau.
Jezabel par poizons et par prisons besongne
Pour sur le throsne voir le fuitif de Polongne :
Il trouve, à son retour, non des agneaux craintifs,
Mais des lyons trompez, retraitte aux fugitifs.
« De la mer du midy et des Alpes encore,
L'esprit va resveiller qui en esprit adore
Aux costeaux de la Clergue, aux Pirènes gelez,
Aux Sevennes d'Auvergne : en voylà d'appellez.
Les cailloux et les rocs prenent et forme et vie,
Pour guerroyer de Dieu la lignée ennemie,
Pour estre d'Abraham tige continuel,
Et relever sur pieds l'enseigne d'Israël;
Conduits par les bergers, destituez de princes,
Partagent par moitié du regne les provinces,
Contre la vanité les filz des vanitez
S'arment; leurs confidents par eux sont tourmentez.
« Je voy l'amas des rois et conseillers de terre
Qui changent une paix au progrez d'une guerre,
Un roy mangeant l'hostie et l'idolle, en jurant
D'achever des chrestiens le foible demeurant,
Ni espargner le sang du peuple ni la vie,
Les promesses, les voix, la foy, la perfidie.
« François, mauvais François, de l'affligé troupeau
Se faict le conducteur, et puis, traistre et bourreau,
Porte au septentrion ses infidelles trames;
Vaincu par les agneaux, il engage les ames,
Complices des autheurs de ses desseins pervers.

A paver en un jour de charongnes Anvers :
Car Dieu faict tout mentir, menaces et injures ;
Tant de subtils conseils font tous ces roys parjures,
Frappez d'estonnement, et bien punis dequoy
Ils ont mis en mespris la parolle et la foy.
Par la force il les rend perfides à eux-mesmes ;
Le vent fit un joüet de leurs braves blasphemes.
« *Voilà vers le midy trois rois en pieces mis,*
Les ennemis de Dieu pris par ses ennemis.
Le venin de la cour, preparé, s'achemine
Pour mener à Sanson Dalila Philistine.
« *Un roy, cerchant secours parmy les serfs, n'a rien*
Que pour rendre vainqueur le grand Iberien :
Celuy-là prend de l'or, en faict une semence
Qui contre les François reconjure la France ;
Ses peuples tost après contre luy conjurez,
Par contraintes vertus vengez et delivrez.
Celuy qui de regner sur le monde machine
S'engraisse par les poux, curée à la vermine.
« *Voy deux camps, dont l'un prie et souspire en s'armant,*
L'autre, presomptueux, menace en blasphemant.
O Coutras ! combien tost cette petite pleine
Est de cinq mille morts et de vengeance plaine !
« *Voicy Paris armé soubs les loix du Guysard :*
Il chasse de sa cour l'hypocrite renard,
Qui tire son chasseur après en sa tasniere.
Les noyeurs n'ont tombeau que la trouble riviere,
Les maistres des tueurs perissent de poignards,
Les supposts des bruslans par les brusleurs sont ards.
Loire, qui fut bourelle, aura le soing de rendre
Les brins esparpillez de leur infame cendre.
Aussy tost leur boucher, de ses bouchers pressé,

Des proscripts secouru, se void des siens laissé;
Son procureur, jadis des martyrs la partie,
Procure et meine au roy le trancheur de sa vie,
Au mois, jour et logis, à la chambre et au lieu
Où à mort il jugea la famille de Dieu.
Faict gibier d'un cagot, vilain porte-besace,
Il quitte au condamné ses fardeaux et sa place.
« Arques n'est oublié, ny le succez d'Yvry.
Connois par qui tu fus victorieux, Henry;
Tout ploye sous ton heur, mais il est predit comme
Ce qu'on debvoit à Dieu fut pour le Dieu de Rome.
« Paris, tu es reduitte à digerer l'humain;
Trois cent mille des tiens perissent par la faim
Dans le tour de dix lieües, qu'à chaque paix frivolle
Tu donnois pour limitte au pain de la parolle.
« Si tu pouvois connoistre, ainsy que je connois,
Combien je voy lier de princes et de roys,
Par les venins subtils de la bande hypocrite,
Par l'arsenic qu'espand l'engeance loyolite!
O Suede! o Mosco! Polongne, Austriche, helas!
Quels changements, premier que vous en soiez las!
« Que te diray-je plus? Ces estoilles obscures
Escrivent à regret les choses plus impures.
O qu'après long travail, long repos, longue nuict,
La lassitude en France et à ses bords produit!
Que te profitera, mon enfant, que tu voye
Quelque peu de fumée au fond de la Savoye,
Un sursaut de Geneve, un catharreux sommeil,
Venise voir du jour une aube sans soleil?
Quoy plus? La main de Dieu, douce, docte, et puis rude,
A parfaire trente ans l'entiere ingratitude,
Et puis à la punir : ô funestes apprests!

Flambeau laissant esteint ne void rien de plus près.
« *Tu verrois bien encor, après un tour de sphere,*
Un double deuil forcé, le filz de l'adultere,
Berceau, tombeau, captifs, gouster tout et vomir,
Albion, degenerée, endormie endormir,
Perdre les siens, et faire aux assassins la planche,
Perir tant de citez, et sur toutes la blanche;
Les Bataves après un faux pas relever:
Les Germains atterés, et leur reste sauver:
Ceux-là trouvent en soy l'abandonné remede:
Voy en Septentrion l'orient de Suede;
On tire d'Occident au lieu des morts les biens;
Un grand roy du Midy dechassé par les siens:
Vers l'Inde, une grandeur qui en naissant renverse
Celle des Ottomans, du Tartare et du Perse:
Voiez prendre, et coëffer au Cerbere d'enfer
De fer le caducée et la mitre de fer.
Lors la porque Italie à son rang fume et souffre
L'odeur qui luy faschoit de la mitre et du souphre,
Et l'Europe d'un coup peut porter et armer
Trente armées sur terre et sept dessus la mer.
Voy de Hierusalem la nation remise,
L'antechrist abbatu, en triomphe l'Eglise.
Holà! car le grand juge en son throsne est assis
Si tost que l'aere joinct à noz mille trois six.
« *Retourne à ta moitié, n'attache plus ta veüe*
Au loisir de l'Eglise, au repos de Capüe.
Il te faut retourner satisfaict en ton lieu,
Employer ton bras droict aux vengeances de Dieu.
Exerce tout le jour ton fer et ton courage,
Et ta plume de nuict, que jamais autre ouvrage,
Bien que plus delicat, ne te semble plaisant

Au prix des hauts secrets du firmament luisant.
Ne chante que de Dieu, n'oubliant que luy-mesme
T'a retiré : voilà ton corps sanglant et blesme,
Recueilly à Thalcy, sur une table, seul,
A qui on a donné pour suaire un linceul.
Rapporte-luy la vie en l'amour naturelle
Que, son masle, tu dois porter à ta femelle.
Tu m'as montré, ô Dieu, que celuy qui te sert
Sauve sa vie alors que pour toy il la perd.
Ta main m'a delivré, je te sacre la mienne;
Je remets en ton sein cette ame qui est tienne :
Tu m'as donné la voix, je te loueray, mon Dieu!
Je chanteray ton los et ta force, au millieu
De tes sacrez parvis; je feray tes merveilles,
Ta deffence et tes coups retentir aux oreilles
Des princes de la terre, et si le peuple bas
Sçaura par moy comment les tyrans tu abbats.
Mais, premier que d'entrer au prevoir et descrire
Tes derniers jugements, les arrests de ton ire,
Il faut faire une pause et finir ce discours
Par une vision qui couronne ses jours,
L'esprit aiant encor congé, par son extase,
De ne suivre, escrivant, du vulgaire la phrase.
L'Occean donc estoit tranquille et sommeillant
Au bout du sein breton, qui s'enfle en recueillant
Tous les fleuves françois, la tournoyante Seine,
La Gironde, Charente et Loire, et la Vilaine.
Ce vieillard refoulloit ses cheveux gris et blonds
Sur un lict relevé dans son paisible fonds,
Marqueté de coral et d'unions exquises,
Les sachets d'ambre gris dessoubs ses tresses grises.
Les vents les plus discrets luy chatouilloient le dos;

Les lymphes, de leurs mains, avoient faict ce repos,
La paillasse de mousse et le matras d'esponge :
Mais ce profond sommeil fut resveillé d'un songe;
La lame de la mer estant comme du laict,
Les nids des alcyons y nageoient à souhait :
Entre les flots sallez, et les ondes de terre
S'esmeut par accidens une subtile guerre :
Le dormant pense oüir un contraste de vents
Qui, du bout de la mer jusqu'aux sables mouvants,
Troubloient tout son royaume et, sans qu'il y consente,
Vouloient à son deçeut ordonner la tourmente.
« Comment, dit le vieillard, l'air volage et leger
Ne sera-il jamais lassé de m'outrager,
De ravager ainsy mes provinces profondes?
Les ondes font les vents, comme les vents les ondes,
Ou bien l'air pour le moins ne s'anime en fureurs
Sans le consentement des corps supérieurs :
Je pousse les vapeurs, causes de la tourmente,
L'air soit content de l'air, l'eau de l'eau est contente. »
Le songe le trompoit, comme quand nous voions
Un soldat s'affuster, aussytost nous oyons
Le bruict d'une fenestre ou celuy d'une porte,
Quand l'esprit va devant les sens : en mesme sorte
Le songeur print les sons de ces flots mutinez
Encontre d'autres flots, jappans, enfellonnez
Pour le trouble de l'air et le bruit de tempeste,
Il esleve en frottant sa venerable teste,
Premier un fer poinctu paroist, et puis le front,
Ses cheveux regrissez par sa colere en rond,
Deux testes de dauphins et les deux balais sortent
Qui nagent à fleur d'eau et sur leur dos le portent :
Il trouva cas nouveau, lorsque son poil tout blanc

Ensanglanta sa main ; puis, voyant à son flanc
Que l'onde refuiant laissoit sa peau rougie :
« *A moy! (dit-il) à moi ! pour me charger d'envie.*
A moy , qui dans mon sein ne souffre pas les morts,
La charongne, l'ordure, ains la jette à mes bords :
Bastardes de la terre, et non filles des nuës,
Fiebvres de la nature, allons, testes cornuës
De mes beliers armez, repoussez-les, heurtez,
Qu'ils s'en aillent ailleurs purger leurs cruautez. »
Ainsy la mer alloit, faisant changer de course
Des gros fleuves amont vers la coulpable source
D'où sortoit par leurs bords un deluge de sang,
A la teste des siens : l'Occean au chef blanc,
Vid les cieux s'entr'ouvrir, et les anges à troupes
Fondre de l'air en bas ayants en main des coupes
De precieux rubis qui plongez dedans l'eau,
En chantant rapportoient quelque present nouveau.
Ces messagers aislez, ces anges de lumière
Tiroient le sang meurtri d'avec l'onde meurtriere,
Dans leurs vases remplis, qui prenoient, heureux, lieu
Aux plus beaux cabinets du palais du grand Dieu :
Le soleil, qui avoit mis un espais nuage
Entre le vilain meurtre et son plaisant visage,
Ores de chauds rayons exhale à soy le sang,
Qu'il faut qu'en rouge pluie il renvoye à son rang.
L'Occean, du soleil et du troupeau qui vole
Ayant prins sa leçon, change advis et parolle.
« *Venez, enfants du ciel (s'escria le vieillard),*
Heritiers du royaume à qui le ciel despart
Son champ pour cimetiere : o saincts que je repousse!
Pour vous, non contre vous, juste, je me courrouce. »
Il s'avance dans Loire, il rencontre les bords,

Les sablons cramoisis, bien tapissez de morts.
Curieux, il assemble, il enleve, il endure
Cette chere despouille, au rebours de nature.
Ayant tout arrangé, il tourne, avec les yeux
Et le front serené, ces parolles aux cieux :
« *Je garderay ceux-cy, tant que Dieu me commande*
Que les filz du bonheur à leur bonheur je rende :
Il n'i a rien d'infect, ils sont purs, ils sont nets :
Voici les parements de mes beaux cabinets :
Terre qui les trahis, tu estois trop impure
Pour des saincts et des purs estre la sepulture. »
  A tant il plonge au fond, l'eau rid en mille rais,
Puis, aiant faict cent ronds, crache le sable après.
  Ha! que noz cruautez fussent ensevelies
Dans le centre du monde ! Ha! que noz ordes vies
N'eussent empuanty le nez de l'estranger!
Parmy les estrangers nous irions sans danger,
L'œil gay, la face haute, d'une brave asseurance
Nous porterions au front l'honneur ancien de France.
  Estrangers irritez, à qui sont les François
Abomination, pour Dieu, faictes le choix
De celuy qu'on trahit et de celuy qui tuë ;
Ne caressez chez vous d'une pareille veuë
Le chien fidel et doux et le chien enragé,
L'atheiste affligeant, le chrestien affligé.
Nous sommes pleins de sang, l'un en perd, l'autre en tire,
L'un est persecuteur, l'autre endure martyre :
Regardez qui reçoit ou qui donne le coup :
Ne criez sur l'agneau, quand vous criez au loup.
Venez, justes vengeurs, vienne toute la terre,
A ces Caïns françois, d'une mortelle guerre,
Redemander le sang de leurs freres occis :

Qu'ils soient connus par tout aux visages transis ;
Que l'œil lousche, tremblant, que la grace estonnée
Par tout produise en l'air leur ame empoizonnée.
Estourdis, qui pensez que Dieu n'est rigoureux,
Qu'il ne sçait foudroyer que sur les langoureux,
Respirez d'une pause, en souspirant pour suivre
La rude catastrophe et la fin de mon livre.
Les fers sont mis au vent, venez sçavoir comment
L'Eternel faict à point vengeance et jugement :
Vous sçaurez que toujours son ire ne sommeille,
Vous le verrez debout pour rendre la pareille,
Chastier de vervaine ou punir par le fer
Et la race du ciel et celle de l'enfer.





LIVRE SIXIÈME

VENGEANCES

OUVRE *tes grands thresors, ouvre ton sanctuaire.*
Ame de tout, soleil, qui aux astres esclaire:
Ouvre ton temple sainct à moi, Seigneur, qui veux
Ton sacré, ton secret enfumer de mes vœux :
Si je n'ay or ne myrrhe à faire mon offrande,
Je t'apporte du laict : ta douceur est si grande
Que de mesme œil et cœur tu vois et tu reçois
Des bergers le doux laict et la myrrhe des rois.
Sur l'autel des chetifs ton feu pourra descendre,
Pour y mettre le bois et l'holocauste en cendre,
Tournant le dos aux grands, sans oreilles, sans yeux
A leurs cris esclattans, à leurs dons précieux.
Or soient du ciel riant les beautez descouvertes,
Et à l'humble craintif ces grands portes ouvertes :

Comme tu as promis, donne, en ces derniers ans,
Songes à nos vieillards, visions aux enfans.
Faicts paroistre aux petits les choses inconnües,
Du vent de ton esprit trousse les noires nües,
Raviz-nous de la terre aux beaux pourpris des cieux
Commençant de donner autre vie, autres yeux
A l'aveugle mortel : car sa masse mortelle
Ne pourroit vivre et voir une lumiere telle.
Il faut estre vieillard, caduc, humilié,
A demi-mort au monde, à lui mortifié,
Que l'ame recommance à retrouver sa vie,
Sentant par tous endroicts sa maison demolie ;
Que ce corps rüiné de bresches en tous lieux,
Laisse voler l'esprit dans le chemin des cieux,
Quitter jeunesse et jeux, le monde et ses mensonges,
Le vent, la vanité, pour songer ces beaux songes.
Or je suis un enfant, sans aage et sans raison,
Ou ma raison se sent de la neufve prison ;
Le mal bourgeonne en moy, en moy fleurit le vice,
Un primtemps de pechés, espineux de malice :
Change-moy, refay-moy, exerce ta pitié,
Rend-moy mort en ce monde, oste la mauvaistié
Qui possede à son gré ma jeunesse première,
Lors je songeray songe et verray ta lumiere.
Puis il faut estre enfant pour voir des visions,
Naistre et renaistre après, net de pollutions ;
Ne sçavoir qu'un sçavoir, ce sçavoir sans science
Pour consacrer à Dieu ses mains en innocence ;
Il faut à ses yeux clairs estre net pur et blanc,
N'avoir tache d'orgueil, de rapine et de sang :
Car nul n'heritera les hauts cieux desirables
Que ceux-là qui seront à ces petits semblables,

Sans fiel et sans venin ; donc, qui sera-ce, ô Dieu,
Qui en des lieux si laids tiendra un si beau lieu?
Les enfants de ce siecle ont Satan pour nourrice,
On berce en leurs berceaux les enfants et le vice,
Nos meres ont du vice avec nous accouché,
Et en nous concevant ont conceu le peché.
// *Que si d'entre les morts, pere, tu as envie*
De m'esveiller, il faut mettre à bas l'autre vie,
Par la mort d'un exil, fay-moy revivre à toy;
Separé des meschants, separe-moy de moy ;
D'un sainct enthousiasme appelle au ciel mon ame,
Mets au lieu de ma langue une langue de flamme.
Que je ne sois qu'organe à la celeste voix
Qui l'oreille et le cœur anime des François :
Qu'il n'y ait sourd rocher qui entre les deux poles
N'entende clairement magnificques parolles
Du nom de Dieu : j'escris à ce nom triomphant
Les songes d'un vieillard, les fureurs d'un enfant.
L'esprit de verité despouille de mensonges
Ces fermes visions, ces veritables songes :
Que le haut ciel s'accorde en douces unissons
A la saincte fureur de mes vives chansons.
Quand Dieu frappe l'oreille, et l'oreille n'est preste
D'aller toucher au cœur, Dieu nous frappe la teste :
Qui ne fremit aux sons des tonnerres grondans
Fremira quelque jour d'un grincement de dents.
Icy le vain lecteur des-jà en l'air s'esgare ;
L'esprit mal preparé, fantastic, se prepare
A voir quelques discours de monstres inventez,
Un spectre imaginé aux diverses clartez
Qu'un nuage conçoit, quand un rayon le touche
Du soleil cramoisy, qui bizarre se couche :

Ou bien il cuide icy rassasier son cœur
D'une vaine caballe ; et ces esprits d'erreur
Icy ne saouleront l'ignorance maligne :
Ainsy dict le Sauveur: Vous n'aurez point de signe,
Vous n'aurez de nouveau (friands de nouveauté)
Que des abismes creux, Jonas resuscité;
Vous y serez trompez, la fraude profitable
Au lieu du desiré donne le desirable.
Et comme il renvoya les scribes, amassez
Pour voir des visions aux spectacles passez,
Ainsy les visions qui seront icy peintes
Seront exemples vrais de noz histoires sainctes,
Le roolle des tyrans de l'Ancien-Testament,
Leur cruauté sans fin, leur infini tourment.
Nous verrons dechirer, d'une couleur plus vive,
Ceux qui ont dechiré l'Eglise primitive;
Nous donnerons à Dieu la gloire de noz ans
Où il n'a pas encor espargné les tyrans.
Puis une pause après, clairon de sa venüe,
Nous les ferons oüir dans l'esclair de la nüe.
Encor faut-il, Seigneur, ô Seigneur qui donnas
Un courage sans peur à la peur de Jonas,
Que le doigt qui esmeut cest endormi prophete
Resveille en moy le bien qu'à demy je souhaitte,
Le zelle qui me faict du fer de verité
Fascher avec Satan, le fils de Vanité.
J'ay fuy tant de fois, j'ay desrobé ma vie
Tant de fois, j'ay suivi la mort que j'ay fuie,
J'ay faict un trou en terre et caché le talent,
J'ay senti l'esguillon, le remord violent
De mon ame blessée, et ouy la sentence
Que dans moy, contre moy chantoit ma conscience.

Mon cœur vouloit veiller, je l'avois endormi :
Mon esprit de ce siecle estoit bien ennemy.
Mais, au lieu d'aller faire au combat son office,
Satan le destournoit au grand chemin du vice :
Je m'enfuiois de Dieu, mais il enfla la mer,
M'abisma plusieurs fois sans du tout m'abismer :
J'ay veu des creux enfers la caverne profonde,
J'ay esté balancé des orages du monde;
Aux tourbillons venteux des guerres et des cours,
Insolent, j'ay usé ma jeunesse et mes jours :
Je me suis pleu au fer, David m'est un exemple
Que qui verse le sang ne bastit pas le temple :
J'ay adoré les rois, servi la vanité,
Estouffé dans mon sein le feu de vérité;
J'ay esté par les miens precipité dans l'onde,
Le danger m'a sauvé en sa panse profonde,
Un monstre de labeurs à ce coup m'a craché
Aux rives de la mer, tout souillé de peché.
J'ay faict des cabinets soubs esperances vertes,
Qui ont esté bien tost mortes et descouvertes,
Quand le ver de l'envie a percé de douleurs
Le quicajon seiché pour m'envoyer ailleurs.
Tousjours tels Simeis font aux Davids la guerre
Et sortent des vils creux d'une trop grasse terre
Pour d'un air tout pourry, d'un gosier enragé
Infecter le plus pur, sauter sur l'affligé :
Le doigt de Dieu me lève, et l'ame encore vive
M'anime à guerroyer la puante Ninive;
Ninive qui n'aura sac ne gemissement,
Pour changer le grand Dieu qui n'a de changement.
Voicy l'Eglise encor en son enfance tendre,
Satan ne fallit pas d'essayer à surprendre

Ce berceau consacré; il livra mille assauts
Et feint de sa jeunesse à l'enfant mille maux.
Les anges la gardoient en ces peines estranges;
Elle ne fut jamais sans que le camp des anges
La conduisit par tout, soit lors que dessus l'eau
L'arche d'election luy servit de berceau,
Soit lors qu'elle espousa la race de Dieu saincte,
Ou soit lors que de luy elle fuioit enceinte
Aux lieux inhabitez, aux effroiants deserts,
Chassée, et non vaincüe, en despit des enfers.
La mer la circuit, et son espoux luy donne
La lune soubs les pieds, le soleil pour couronne.
O bien-heureux Abel, de qui premier au cœur
Cette vierge esprouva sa premiere douleur!
De Caïn fugitif et d'Abel je veux dire
Que le premier bourreau et le premier martyre,
Le premier sang versé, on peut voir en eux deux,
L'estat des agneaux doux, des loups outrecuideux;
En eux deux on peut voir (beau pourtraict de l'Eglise)
Comme l'ire et le feu des ennemis s'attise
De bien fort-peu de bois, et s'augmente beaucoup.
Satan fit ce que faict en ce siecle le loup
Qui querelle l'agneau buvant à la riviere,
Luy au haut vers la source et l'agneau plus arriere:
L'Antechrist et ses loups reprochent que leur eau
Se trouble au contre-flot par l'innocent agneau.
La source des grandeurs et des biens de la terre
Descoulle de leurs chefs, et la paix de la guerre
Balancent à leur gré dans leurs impures mains;
Et toute fois alors que les loups inhumains
Veulent couvrir de sang le beau lict de la terre.
Les prétextes connus de leur injuste guerre

Sont noz autels sans fard, sans feinte, sans couleurs,
Que Dieu aime d'enhaut l'offerte de nos cœurs :
Cela leur croist la soif du sang de l'innocence.
Ainsi Abel offroit en pure conscience
Sacrifices à Dieu ; Caïn offroit aussy :
L'un offroit un cœur doux, l'autre un cœur endurcy ;
L'un fut au gré de Dieu, l'autre non aggreable :
Caïn grinça les dents, paslit, espouventable,
Il massacra son frere, et de c'est agneau doux
Il fit un sacrifice à son amer courroux.
Le sang fuit de son front et honteux se retire,
Sentant son frere sang que l'aveugle main tire ;
Mais quand le coup fut faict sa premiere pasleur
Au prix de la seconde estoit vive couleur :
Ses cheveux vers le Ciel herissez en furie,
Le grincement de dents en sa bouche flestrie,
L'œil sourcillant de peur descouvroit son ennuy :
Il avoit peur de tout, tout avoit peur de luy :
Car le Ciel s'affubloit du manteau d'une nüe
Si tost que le transy au Ciel tournoit sa veüe;
S'il fuioit aux deserts, les rochers et les bois,
Effrayez abboyoient au son de ses abbois.
Sa mort ne pût avoir de mort pour recompense :
L'enfer n'eut point de morts à punir cette offence,
Mais autant que de jours il sentit de trespas :
Vif, il ne vescut point ; mort, il ne mourut pas.
Il fuit d'effroy transi, troublé tremblant et blesme,
Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-mesme :
Les lieux plus asseurez luy estoit des hazards,
Les fueilles, les rameaux et les fleurs des poignards,
Les plumes de son lict des esguilles picquantes,
Ses habits plus aysez des tenailles serrantes,

Son eau jus de ciguë, et son pain des poizons;
Ses mains le menaçoient de fines trahisons :
Tout image de mort et le pis de sa rage
C'est qu'il cerche la mort et n'en void que l'image :
De quelqu'autre Caïn il craignoit la fureur :
Il fut sans compagnon et non pas sans frayeur :
Il possedoit le monde, et non une asseurance;
Il estoit seul partout, hors mis sa conscience,
Et fut marqué au front affin qu'en s'enfuiant
Aucun n'osast tüer ses maux en le tüant.
Meurtriers de vostre sang, apprehendez ce juge,
Apprehendez aussy la fureur du deluge.
Superbes esventez, tiercelets de geants,
Du monde espouvantaux, vous braves de ce temps,
Outrecuidez galands, ô fols à qui il semble,
En regardant le Ciel, que le Ciel de vous tremble,
Jadis voz compagnons, compagnons en orgueil,
(Car vous estes moins forts), virent venir à l'œil
Leur salaire des cieux : les cieux dont les vantailles,
Sans se forcer gagnoient tant de rudes batailles :
Babylon qui debvoit mi-partir les hauts cieux,
Aller baiser la lune et se perdre des yeux
Dans la voute du ciel, Babel de qui les langues
Firent en mesme jour tant de sottes harangues,
Sa hauteur n'eust servi, ni les plus forts chasteaux,
Ni les cedres gravis, ni les monts les plus hauts.
L'eau vint, pas après pas, combattre leur stature,
Va des pieds aux genoux, et puis à la ceinture.
Le sein enflé d'orgueil, souspire au submerger;
Ses bras roides, meurtriers, se lassent de nager
Il ne reste sur l'eau que le visage blesme;
La mort entre dedans la bouche qui blaspheme.

Et ce pendant que l'eau s'enfle sur les enflez,
En un petit troupeau les petits amassez
Se joüent sur la mort, pilotez par les anges;
Quand les geants hurloient, ne chantoient que louanges,
Disants les meschants flots qui, en executant
La sentence du Ciel, s'en vont precipitant
Les geants aux enfers, aux abismes les noient;
Ceux-là qui aux bas lieux ces charongnes convoient
Sont les mesmes qui vont dans le haut se mesler,
Mettent l'arche et les siens au supresme de l'air,
Laissent la nüe en bas, et si haut les attirent
Qu'ils vont baiser le ciel, le ciel où ils aspirent.
Dieu fit en son courroux pleuvoir des mesmes cieux,
Comme un deluge d'eaux, un deluge de feux:
Cet arsenal d'en haut, où logent de la guerre
Les celestes outils, couvrit toute la terre
D'artifices de feu, pour punir des humains,
Par le feu le plus net, les pechez plus vilains.
Un pays abbruty, plein de crimes estranges,
Vouloit, après tout droict, violer jusqu'aux anges:
Ils pensoient soüiller Dieu; ces hommes des-reiglez
Pour un aveugle feu moururent aveuglez;
Contr'eux s'esmeut la terre encore non esmeüe,
Si tost qu'elle eut appris sa leçon de la nüe:
Elle fondit en soy et cracha en un lieu,
Pour marquer à jamais la vengeance de Dieu,
Un lac, de son bourbier, là mit, à la mesme heure,
La mer par ses conduits ce qu'elle avoit d'ordure,
Et, pour faire sentir la mesme ire de l'air,
Les oyseaux tombent morts quand ils pensent voler
Sur ces noires vapeurs, dont l'espaisse fumée
Monstre l'ire celeste encores allumée.

Venez, celestes feux, courez, feux eternels,
Volez ; ceux de Sodome oncques ne furent tels :
Au jour du jugement ils leveront la face
Pour condamner le mal du siecle qui les passe,
D'un siècle plus infect ; notamment il est dit
Que Dieu de leurs pechez tout le comble attendit.
Empuantissez l'air, ô vengeances celestes,
De poizons, de venins et de volantes pestes.
Soleil, baille ton char aux jeunes Phaëtons,
N'anime rien çà bas, si ce n'est des Pythons ;
Vent, ne purge plus l'air ; brize, renverse, escraze,
Noie au lieu d'arrouser, sans eschauffer embraze.
Nos pechez sont au comble et, jusqu'au ciel montez,
Par dessus le boisseau versent de tous costez.
Terre, qui sur ton dos porte à peine noz peines,
Change en cendre et en os tant de fertiles plaines,
En bourbe noz gazons, noz plaisirs en horreurs,
En souphre noz guerets, en charongne noz fleurs.
Deluges, retournez, vous pourrez par vostre onde
Noier, non pas laver, les ordures du monde.
Mais ce fut vous encor, ô justicieres eaux,
Qui sceustes distinguer les lions des agneaux :
Moyse l'esprouva, qui pour arche seconde,
En un tissu de jonc se joüa dessus l'onde.
Eaux, qui devinstes sang et changeastes de lieu,
Eaux, qui oyez très-clair quand on parle de Dieu,
Ce fut vous, puis après lorsque les maladies,
Les gresles et les poux et les bestes choisies
Pour de petits moyens abbatre les plus grands,
Quand la peste, l'obscur et les eschecs sanglants
De l'ange foudroiant n'eurent mis repentance
Aux cœurs des Pharaons poursuivans l'innocence,

Ce fut vous, sainctes eaux, eaux qui fistes de vous
Un pont pour les agneaux, un piege pour les loups.
Les hommes sont plus sourds à entendre la voix
Du Seigneur des seigneurs, du Monarque des rois,
Que la terre n'est dure et n'est sourde à se fendre
Pour dans ses gouffres noirs les faux parjures prendre.
Le feu est bien plus prompt à partir de son lieu
Pour mettre à rien le rien des rebelles à Dieu.
Dathan et Abiron donnerent tesmoignage
De leur obeissance et de leur prompt ouvrage.
L'air fut obeissant à changer ses douceurs
En poizon respirée aux braves ravisseurs
De la chere alliance ; et Dieu en toute sorte
Par tous les elements a monstré sa main forte.
Quoi, mesme les demons, quoi que grinçants les dents
A la voix du grand Dieu logerent au dedans
De Saül enragé : quelles rouges tenailles
Sont telles que l'enfer qui fut en ses entrailles ?
Princes, un tel enfer est logé dedans vous,
Quand un cœur de caillou d'un fusil de courroux
Vous faict persecuter d'une haine mutine
Vos David triomphans de la gent philistine.
Absalon, qui faisoit delices de cheveux
Par eux enorgueilly, et puis pendu par eux,
Et son Achitofel, renommé en prudence,
Par elle s'est acquis une infame potence.
Dans le champ de Naboth, Achaz monstre à son rang
Que tout sang va tirant après soi d'autre sang ;
Jezabel marche après, et de près le veut suivre,
Bruslante en soif de sang, encor qu'elle en fut yvre ;
Jezabel, vif miroir des ames de noz grands,
Pourtraict des coups du ciel, salaire des tyrans.

Flambeau de ton païs, piege de la noblesse,
Peste des braves cœurs, que servit ta finesse,
Tes ruzes, tes conseils et tes tours florentins?
Les chiens se sont saoulez des superbes tetins
Que tu enflois d'orgueil, et cette gorge unie,
Et cette tendre peau fut des mastins la vie.
De ton sein sans pitié ce chaud cœur fut ravi,
Luy qui n'avoit esté de meurtres assouvy.
A faict crever les chiens : de ton fiel le carnage
Aux chiens osta la faim et leur donna la rage :
Vivante, tu n'avois aymé que le combat;
Morte, tu attisois encores du debat
Entre les chiens grondans qui donnoyent des batailles
Aux butins dissipez de tes vives entrailles;
Le dernier appareil de ta feinte beauté
Mit l'horreur sur le front, et fut precipité,
Aussy bien que ton corps, de ton haut edifice,
Ton ame et ton estat, d'un mesme precipice.
Quand le baston qui sert pour attiser le feu
Travaille à son mestier, il brusle peu à peu;
Il vient si noir, si court, qu'il n'y a plus de prise,
On le jette en la braize et un autre l'attise.
Athalia suivit le train de cette-ci,
Elle attisa le feu et fut bruslée aussy.
Après, de ce troupeau je sacre à la memoire
L'effroyable discours, la veritable histoire,
De cet arbre eslevé, refoullé par les cieux,
De qui les rameaux longs s'estendoient ombrageux
D'orient au couchant, du midy à la bize :
La terre large estoit en son ombre comprise,
Et fut ce pavillon de superbes rameaux
Des bestes le grand parc, le grand nid des oiseaux :

Ce tronc est esbranché, ce monstre est mis à terre;
Ce qui logeoit dedans miserablement erre
Sans logis, sans retraitte : un roy victorieux,
De cent princes l'idolle, enflammé, glorieux,
Ne connoissant plus rien digne de sa conqueste,
Levoit contre le ciel son orgueilleuse teste.
Dieu ne daigna lançer un des mortels esclats
De ses foudres volans, mais ploya contre-bas.
Ce visage eslevé; ce triomphant visage
Perdit la forme d'homme et de l'homme l'usage.
Noz petits geanteaux, par vanité, par vœux,
Font un bizarre orgueil d'ongles et de cheveux,
Et Dieu sur cettuy-cy, pour une peine dure,
Mit les ongles crochus et la grand chevelure.
Apprenez de lui, rois, princes et potentats,
Quelle peine a le ciel à briser voz estats.
Ce roy n'est donc plus roy, de prince il n'est plus prince;
Un desert solitaire est toute sa province;
De noble il n'est plus noble, et en un seul moment
L'homme des hommes roy n'est homme seulement;
Son palais est le souil d'une puante boüe,
La fange est l'oreiller parfumé pour sa joüe;
Ses chantres, les crapaux, compagnons de son lict,
Qui de cris enrouez le tourmentent la nuict;
Ses vaisseaux d'or ouvrez furent les ordes fentes
Des rochers serpenteux, son vin les eaux puantes;
Les faisans, qu'on faisoit galopper de si loin,
Furent les glands amers, la racine et le foin;
Les orages du ciel roullent sur la peau nüe;
Il n'a daix, pavillon ni tente que la nüe.
Les loups en ont pitié; il est de leur troupeau,
Et il envie en eux la durté de la peau,

Au bois où, pour plaisir, il se mettoit en queste,
Pour se joüer au sang d'une innocente beste,
Chasseur, il est chassé; il fit fuir, il fuit;
Tel qu'il a poursuivi maintenant le poursuit.
Il fut roy abbruty, il n'est plus rien en somme :
Il n'est homme ne beste et craint la beste et l'homme;
Son ame raisonnable irraisonnable fut.
Dieu refit ceste beste un roy quand il luy pleust.
Merveilleux jugement et merveilleuse grace
De l'oster de son lieu, le remettre en sa place!
Le doigt qui escrivit, devant les yeux du filz
De ce roy abesti, que Dieu avoit prefix
Ses vices et ses jours, sceust l'advenir escrire,
Luy-mesme executant ce qu'il avoit peu dire.
O tyrans, apprenez, voyez, resolvez-vous
Que rien n'est difficille au celeste courroux;
Apprenez, abbatus, que le Dieu favorable
Qui verse l'eslevé hausse le miserable;
Qui faict fondre dans l'air d'un Cherub le pouvoir,
De qui on sent le fer et la main sans la voir :
L'œil d'un Sennacherib void la lame enflammée
Qui faict en se joüant un hachis d'une armée;
Que c'est celuy qui faict, par secrets jugements,
Vaincre Ester en mespris les favoris Amans :
Sur le sueil de la mort et de la boucherie,
La chetifve receut le throsne avec la vie;
L'autre, mignon d'un Roy, tout à coup s'est trouvé
Enlevé au gibet qu'il avoit eslevé,
Comme le fol malin journellement appreste
Pour la teste d'autruy ce qui frappe sa teste.
Ainsy le doigt de Dieu avoit coupé les doigts
D'un Adonibesec qui a septante roys.

Il les avoit tranchez: j'ay laissé les vengeances
Que ce doigt exerça par les foibles puissances
Des femmes, des enfants, des valets desreiglez,
Des Gedeons choisis, des Samsons aveuglez;
Le desespoir d'Antioch et sa prompte charogne.
Mon vol impetueux d'un long desir s'eslogne
A la seconde Eglise, et l'outrageuse main
Que dès lors fit sortir le grand siege Romain.
Sortez, persecuteurs de l'Eglise premiere,
Et marchez enchainez au pied de la banniere
De l'agneau triomphant; vos sourcils indomptez,
Voz fronts, voz cœurs si durs, ces fieres majestez,
Du Lion de Juda honorent la memoire,
Traisnez au chariot de l'immortelle gloire.
Hausse du bas enfer l'aigreur de tes accents,
Hurle, en grinçant des dents, des enfants innocents
Herode le boucher; leve la main impure
Vers le ciel, du profond de ta demeure obscure:
Aujourd'huy, comme toy, les abusez tyrans
Pour blesser l'Eternel massacrent ses enfants,
Et sont imitateurs de la forcenerie,
Qui pensois ployer Dieu parmy la boucherie,
Les cheveux arrachez, les effroyables cris
Des meres qui pressoient à leur sein leurs petits,
Ces petits bras liez aux gorges de leurs meres,
Les tragicques horreurs et les raisons des peres,
Les voix non encor voix, bramantes en tous lieux,
Ne sonnoient la pitié dans leurs cœurs impiteux.
Des tueurs resolus point ne furent ouyes
Ces petites raisons qui demandoient leurs vies
Ainsy qu'elles sçavoient; quand ils tendoient leurs mains,
Ces menottes monstroient par signe aux inhumains,

Cela n'a point peché, cette main n'a ravie
Jamais le bien, jamais rançon, jamais la vie.
Mais ce cœur sans oreille et ce sein endurcy
Que l'humaine pitié, que la tendre mercy
N'avoient sceu transpercer, fut transpercé d'angoisses :
Ses cris, ses hurlemens, son soucy, ses addresses
Ne servirent de rien. Ces indomptez esprits,
Qui n'oyoient point crier, en vain jettent des cris.
Il fit tuer son filz et par luy fut esteinte
Sa noblesse, de peur qu'il ne mourut sans plainte.
Sa douleur fut sans pair. L'autre Herode, Antipas,
Après ses cruautez et avant son trespas,
Souffrit l'exil, la honte, une crainte Caïne,
La pauvreté, la fuitte et la fureur divine.

Puis le tiers triomphant, eslevé sur le haut
D'un peuple adorateur et d'un brave eschaffaut
Au poinct que l'on cria : O voix de Dieu, non d'homme!
Un gros de vers et poux l'attaque et le consomme.
La terre qui eut honte esventa tous les creux
Où elle avoit les vers ; l'air luy creva les yeux ;
Luy-mesme se pourrit et sa peau fut changée
En bestes, dont la chair de dessoubs fut mangée ;
Et comme les demons, d'un organe enroué,
Ont le sainct et sauveur par contrainte advoué,
Cettuy-cy s'escria au fonds de ses miseres :
« Voicy celuy que Dieu vous adoriez nagueres. »
Somme, au lieu de ce corps idolatré de tous
Demeurent ses habits, un gros amas de poux,
Tout regrouille de vers, le peuple esmeut s'eslogne :
On adoroit un roy, on fuit une charogne.

Charognes de Tyrans, balancez en haut lieu,
Fantasticques rivaux de la gloire de Dieu,

Que ferez-vous des mains, puis que voz foibles veües
Ne sceurent oncq passer la region des nües?
Vous ne disposez pas, magnificques mocqueurs,
Ni de voz beaux esprits, ni de voz braves cœurs;
Ces dons ne sont que prests, que Dieu tient par la longe;
Si vous en abusez, vous n'en usez qu'en songe.
Quand l'orgueil va devant, suivez-le bien à l'œil,
Vous verrez la ruine aux talons de l'orgueil.
Vous estes tous subjects, ainsy que nous le sommes,
A repaistre les vers des delices des hommes.
Paul, pape incestueux, premier inquisiteur,
S'est veu mangé des vers, salle persecuteur.
Philippe, incestueux et meurtrier, cette peste
T'en veut, puis qu'elle en veut au parricide inceste.
Neron, tu mis en poudre et en cendre et en sang
Le venerable front et la gloire et le flanc
De ton vieux precepteur, ta patrie et ta mere,
Trois que ton destin fit avorter en vipere,
Chasser le docte esprit par qui tu fus sçavant,
Mettre en cendre ta ville, et puis la cendre au vent;
Arracher la matrice à qui tu doibs la vie.
Tu debvois à ces trois la vie aux trois ravie,
Miroüer de cruauté, duquel l'infame nom
Retentira cruel, quand on dira Neron.
Homme tu ne fus poinct à qui t'avoit faict homme;
Tu ne fus pas Romain envers ta belle Rome;
Dont l'ame tu reçeus l'ame tu fis sortir.
Si ton sens ne sentoit, le sang debvoit sentir.
Mais ton cœur put vouloir, et put ta main meurtriere
Tuer, brusler, meurtrir precepteur, ville et mere.
Bourreau de tes amis, du meurtre seul amy,
Ta mort n'a sceu trouver amy ni ennemy :

Il fallut que ta main à ta fureur extresme,
Après tout violé, te violast toy-mesme.
Domitian morgueur, qui pris plaisir à voir
Combien la cruauté peut contre Dieu pouvoir,
Quand tu oyois gemir le peuple pitoyable,
Spectateur des mourants, tu ridois, effroyable,
Les sillons de ton front; tu fronçois les sourcils
Aux yeux de ta fureur; les visages transis
Laissoient là le supplice, et les tremblantes faces
Adoroient la terreur de tes fieres grimaces.
Subtil, tu desrobois la pitié par la peur.
On te nommoit le Dieu, le souverain Seigneur!
Où fut ta déité, quand tu te vids, infame,
Dejetté par les tiens, condamné par ta femme,
Ton visage foulé des pieds de tes valets?
Le peuple despouilla tes superbes palais
De tes infames noms, et ta bouche et ta joüe
Et l'œil adoré n'eut de tombeau que la boüe.
Tu sautois de plaisir, Adrian, une fois,
A remplir de chrestiens jusqu'à dix mille croix;
Dix mille croix après, dessus ton cœur plantées,
Te firent souhaitter les peines inventées :
Sanglant, ton sang coula; tu recerchas en vain
Les moyens de finir les douleurs par ta main;
Tu criois, on rioit; la pitié t'abandonne;
Nul ne t'en avoit faict, tu n'en fis à personne.
Sans plus, on delaissa les ongles à ta peau;
Altéré de poizon, tu manquas de couteau;
On laissa dessus toy joüer la maladie,
On refusa la mort ainsy que toy la vie.
Sevère fut en tout successeur d'Adrian,
En forfaict et en mort. Après, Herminian,

Armé contre le ciel, sentit en mesme sorte
La vermine d'Herode encore n'estre morte.
Perissant mi-mangé, de son dernier trespas
Les propos les derniers furent : « Ne dictes pas
La façon de mes maux à ceux qui Christ advoüent :
Que Dieu, mon ennemy, mes ennemis ne loüent. »
Tyrans, vous dresserez sinon au Ciel les yeux,
Au moins l'air sentira herisser voz cheveux.
Si quelqu'un d'entre vous à quelque heure contemple
Du vieux Valerian le specieux exemple,
N'agueres empereur d'un empire si beau,
Aussy tost marchepied, le fangeux escabeau
Du Perse Saporez. Quand cet abominable
Avoit sa face en bas, au montoüer de l'estable,
Se souvenoit-il point qu'il avoit tant de fois
Des chrestiens prosternez mesprisé tant de voix :
Que son front eslevé, si voisin de la terre,
Contre le filz de Dieu avoit osé la guerre;
Que ces mains, ores pieds, n'avoient faict leur devoir
Lors qu'elles emploioient contre Dieu leur pouvoir?
Princes, qui maniez dedans voz mains impures
Au lieu de la justice une fange d'ordures,
Ou qui, s'il faut ouvrer les ploiez dans vos seins,
Voyez de quel mestier devindrent ces deux mains :
Elles changeoient d'usage en traictant l'injustice,
La justice de Dieu a changé leur office.
Plus luy debvoit peser sang sur sang, mal sur mal,
Que ce roy sur son dos qui montoit à cheval,
Qui en fin l'escorcha, vif le despoüillant, comme
Vif il fut despoüillé des sentiments de l'homme.
Le haut Ciel t'advertit, pervers Aurelian;
Le tonnerre parla, ô Diocletian;

Ce trompette enroüé de l'effroyant tonnerre,
Avant vous guerroier, vous denonça la guerre;
Ce heraut vous troubla et ne vous changea pas;
Il vous fit chanceler, mais sans tourner vos pas:
Avant que se vanger, le Ciel cria vengeance;
Il vous causa la peur, et non la repentance.
Aurelian traictoit les hommes comme chiens;
Ce qu'il fit envers Dieu, il le receut des siens.
Et quel prince à bon droict se pourra vanter d'estre
Mesconnu par les siens, s'il mesconnoist son maistre?
Mesmes mains ont meurtry et servi cettuy-cy.
Le second fut vaincu d'un trop ardent soucy:
L'impuissant se tua, abbatu de la rage
De n'avoir peu dompter des chrestiens le courage.
Maximian, les feux de vingt mille enfermez,
La ville et les bourgeois en un tas consumez
Firent un si grand feu que l'espaisse fumée
Dans les nareaux de Dieu esmeut l'ire enflammée:
Des citoyens meurtris la charongue et les corps,
Empuantirent tout de l'amas de ces morts,
L'air estant corrompu te corrompit l'haleine,
Et le flanc respirant la vengeance inhumaine:
Ta puanteur chassa tes amis au besoing,
Chassa tes serviteurs, qui fuirent si loing
Que nul n'oioit tes cris, et faut que ta main torde
L'infame nœud, le tour d'une villaine corde.
Aussy puant que toi, Maximin frauduleux,
Forgeur de fausse paix, sentit saillir des yeux
Sa prunelle eschappée, et commença par celle
Qui ne vid onc pitié, la part la plus cruelle:
La premiere perit, on saoula de poisons
Le cœur qui ne fut onc saoulé de trahisons.

Ces bourreaux furieux eurent des mains fumantes
Du sang tiede versé. Mais voicy des mains lentes,
Voicy un faux meurtrier, un arsenic si blanc
Qu'on le gousta pour sucre; et sans tache de sang
L'ingenieux tyran, de qui la fraude a mise
A plus d'extremitez la primitive Eglise :
Il ne tacha de sang sa robbe ne sa main,
Il avoit la main pure, et le cœur fut si plain
De meurtres desrobez; il n'allumoit les flammes :
Ses couteaux et ses feux n'attaquoient que les ames :
Il n'attaquoit les corps, mais privoit les esprits
De pasture de vie : il semoit le mespris
Aux plus volages cœurs, estouffant par la crainte
La saincte deité dedans les cœurs esteinte.
Le chevalier du ciel, au milieu des combats,
Descendit de si haut pour le verser à bas.
L'apostat Julian son sang fuitif empoigne,
Le jette vers le ciel; l'air de cette charongne
Empoisonné fuma : puis l'infidelle chien
Cria : « Je suis vaincu par toy, Nazarien. »
Tu n'as eu point de honte, impudent Libanie,
De donner à ton Roy tel patron pour sa vie,
Exhaltant et nommant cet exemple d'erreurs
Des philosophes roy, maistre des empereurs.
Pacificques meurtriers, Dieu descouvre sa guerre
Et ne faict comme vous, qui cuidez de la terre
L'estouffer sans seigner, et de traistres appas
Empoizonner l'Eglise et ne la blesser pas.
Je laisse arrière-moy les actes de Commode
Et Valantinian, qui, de pareille mode,
Depouillerent sur Christ leurs courroux aveuglez,
Pareils en morts, tous deux par valets estranglez.

Galerian aussy rongé par les entrailles,
Et Decius, qui trouve au millieu des batailles
Un Dieu qui avoit pris le contraire parti,
Puis le gouffre tout prest dont il fut englouti.
Je laisse encore ceux qu'un faux nom catholicque
A logé dans Sion, un Zenon Izaurique,
Vif enterré des siens; Honorique pervers,
Qui eschauffoit sa mort en nourrissant les vers.
Constant, par trop constant à faire la doctrine
D'Arius, qui versa en une orde latrine
Ventre et vie à la fois, et luy, en pareil lieu,
En blasphemes pareils creva par le millieu
Tous ceux-là sont peris par des pestes cachées
Comme ils furent aussy des pestes embuschées,
Que le Sinon d'enfer establit par moyens
En cheval duratée, au rempart des Troyens.
Quand Satan guerroyoit d'une ouverte puissance
Contre le monde jeune et encor en enfance,
Il trompoit cette enfance, et ses traicts moins couverts
A ce siecle plus fin descouvroient les enfers
Dès la première veüe, et faut que la malice
D'un plus espais manteau cache le fond du vice.
Nous verrons cy après les effects moins sanglants,
Mais des coups bien plus lourds et bien plus violents
En ce troisiesme rang d'ennemis de l'Eglise,
Masquans leur noir couroux d'une douce feintize,
Satans vestus en anges et serpents enchanteurs,
De Julian le fin subtils imitateurs.
Ils n'ont pas trompé Dieu; leurs frivolles excuses,
La nuict qui les couvroit, les frauduleuses ruzes,
Leur feinte pieté et masque ne put pas
Rendre seiche leur mort, ni heureux leur trespas.

Il faut que nous voyons si les hautes vengeances
S'endorment au giron des celestes puissances,
Et si (comme jadis) le véritable Dieu
Distingua du gentil son heritage hebrieu,
S'il sépare aujourd'huy par les marques anciennes
Des troupes de l'enfer l'eslection des sienes.
O martyres aimez! ô douce affection!
Perpetuelle marque à la saincte Sion,
Tesmoignage secret que l'Eglise en enfance
Eut au front et au sein, à sa pauvre naissance,
Pour choisir du troupeau de ses bastardes sœurs
L'héritiere du ciel au milieu des malheurs!
Qui a leu aux romans les fatales miseres
Des enfants exposez de peur des belles-meres,
Nourris par les forests, gardez par les mastins,
A qui la louve ou l'ourse ont porté leurs tetins,
Et les pasteurs après du laict de leurs ouailles
Nourrissent, sans sçavoir, un prince et des merveilles?
Au milieu des trouppeaux on en va faire choix,
Le valet des bergers va commander aux rois,
Une marque en la peau où l'oracle descouvre
Dans le parc des brebis l'héritier du grand Louvre
Ainsy, l'Eglise ainsy accouche de son fruict;
En fuiant aux deserts le dragon la poursuit;
L'enfant chassé des rois est nourry par les bestes;
Cet enfant brisera de ces grands roys les testes
Qui l'ont proscript, banny, outragé, dejetté,
Blessé, chassé, battu de faim, de pauvreté.
Or ne t'advienne point, espouse et chere Eglise,
De penser contre Christ ce que dit sur Moyse
La simple Sephora, qui, voiant circoncir
Ses enfants, estima qu'on les vouloit occir:

Tu es mary de sang, ce dit la mere folle.
Temeraire et par trop blasphemante parole :
Car cette effusion qui luy desplaist si fort
Est arre de la vie, et non pas de la mort.
Venez donc, pauvreté, faim, fuittes et blessures,
Bannissements, prison, proscriptions, injures;
Vienne l'heureuse mort, gage pour tout jamais
De la fin de la guerre et de la douce paix.
Fuiez, triomphes vains, la richesse et la gloire,
Plaisirs, prosperité, insolente victoire,
O pieges dangereux et signes evidents
Des tenebres, du ver et grincements de dents!
Entrons dans une piste et plus vive et plus freische,
Du temps qu'au monde impur la pureté se presche,
Où le siecle qui court nous offre et va contant
Autant de cruautez, des jugements autant
Qu'aux trois mille ans premiers de l'enfance du monde,
Qu'aux quinze cens après de l'Eglise seconde.
Que si les derniers traicts ne semblent à noz yeux
Si hors du naturel et si malitieux
Que les plus eslognez, voions que les oracles
Des vives voix de Dieu, les monstrueux miracles
N'ont plus esté frequents dès que l'Eglise prit
En des langues de feu la langue de l'Esprit.
Si les pauvres Juifs les eurent en grand nombre,
Très apropos à eux, qui esperoient en ombre,
Ces ombres profitoient : nous vivons en clarté,
Et à l'œil possedons le corps de verité.
Ou soit que la nature en jeunesse, en enfance,
Fut plus propre à souffrir le change et l'inconstance,
Que quand ces esprits vieux, moins prompts, moins violents,
Jeunes, n'avortoient plus d'accidents insolents;

Ou soit que noz esprits, tous abbrutis de vices,
Les malices de l'air surpassent en malices,
Ou trop meslez au corps, ou de la chair trop plains,
Susceptibles ne soient d'enthousiasmes saincts,
Encore trouvons-nous les exprès tesmoignages
Que Nature ne peut avoüer pour ouvrages :
Encore le chrestien aura icy dedans
Pour chanter, l'atheiste en grincera les dents.
Archevesque Arondel, qui en la Cantorbie
Voulus tarir le cours des paroles de vie,
Ton sein encontre Dieu enflé d'orgueil souffla,
Ta langue blasphemante encontre Dieu s'enfla :
Et, lors qu'à verité le chemin elle bousche,
Au pain elle ferma le chemin et la bouche.
Tu fermois le passage au subtil vent de Dieu,
Le vent de Dieu passa, le tien n'eut point de lieu.
Au ravisseur de vie à ce poinct fut ravie,
Par l'instrument de vivre, et l'une et l'autre vie :
L'Eglise il affama ; Dieu lui osta le pain.
Voicy d'autres effects d'une bizarre faim,
L'affamé qui voulut saouler sa brute rage
Du nez d'un bon pasteur, l'arracher du visage,
Le casser de ses dents et l'avaller après,
Fut puni comme il faut, car il sortit exprès
Du plus secret des bois un loup qui du visage
Luy arrache le nez et luy cracha la rage :
Il fut seul qui sentit la vengeance et le coup
Et qui seul irrita la fureur de ce loup.
C'est faire son proffict de ces leçons nouvelles
De voir que tous pechez ont les vengeances telles
Que merite le faict, et que les jugements
Dedans nous, contre nous, trouvent les instruments.

De voir comme Dieu peint, par juste analogie,
Du crayon de la mort les couleurs de la vie.
Quand le comte Fœlix (nom sans felicité),
De colere et de vin yvre, se fut vanté
Qu'au lendemain ses pieds, prenants couleurs nouvelles,
Rougiroient les esprons dans le sang des fidelles,
Dieu entreprit aussy et jura à son rang:
Ce sanglant dès la nuict estouffa dans son sang.
Le stupide Mesnier, ministre d'injustice,
Tout pareil en desirs, sentit pareil supplice,
Supplice remarquable Et pleust au juste Dieu
Ne me sentir contrainct d'attacher en ce lieu
Deux semblables pourtraicts des princes de notre aage,
Princes qui comme jeu ont aymé le carnage,
Encontre qui Paris et Anvers tous sanglants
Solicitent le ciel de courroux violents.
Leur rouge mort aussy fut marque de leur vie,
Leur puante charongne et l'air empuantie
Partagèrent sortants de l'impudicque flanc
Une mer de forfaicts et un fleuve de sang.
Aussy bien qu'Adrian, aux morts ils s'esjouirent;
Comme Maximian, aux villes ils permirent
Le sac: leur sang coula ainsi que d'Adrian.
Ils ont eu des parfums du faux Maximian.
Quel songe ou vision trouble ma fantaisie,
A prevoir de Paris la fange cramoisie,
Traîner le sang d'un roy à la mercy des chiens,
Roy qui eut en mespris le sang versé des siens?
Qui veut sçavoir comment la vengeance divine
A bien sceu où dormoit d'Herode la vermine
Pour en persecuter les vers persecuteurs,
Qu'il voye le tableau d'un des inquisiteurs

De Merindol en feu. Sa barbarie extreme
Fut en horreur aux rois, aux persecuteurs mesme.
Il fut banny; les vers suivirent son exil,
Et ne put inventer, cest inventeur subtil,
Armes pour empescher cette petitte armée
D'empoizonner tout l'air de puante fumée;
Ce chasseur dechassa ses compagnons au loing,
Si qu'un seul d'enterrer ce demi-mort eut soing,
Luy jetta un crochet et entraisna le reste,
Des diables et des vers allumettes de peste,
En un trou : la terre eut horreur de l'estouffer,
Cette terre à regret fut son premier enfer,
Ce ver sentit les vers. La vengeance divine
N'employa seulement les vers sur la vermine.
Du-Prat fut le gibier des mesmes animaux :
Le ver qui l'esveilloit, qui luy contoit ses maux,
Le ver qui de long-temps picquoit sa conscience
Produisit tant de vers qu'ils percerent sa panse.
Voicy un ennemy de la gloire de Dieu
Qui s'esleve en son rang, qui occupe ce lieu :
L'Aubespin. qui premier, d'une ambition folle,
Cuida fermer le cours à la vive parolle,
Et qui, bridant les dents par des baaillons de bois,
Aux mourans refusa le soulas de la voix.
Voyant à ses costez cette petitte armée
Grouiller, l'ire de Dieu, en son corps animée,
Choisit pour ses parrains les ongles de la faim.
Lié par ses amis de l'une et l'autre main,
Comme il grinçoit les dents contre la nourriture,
Ses amis d'un baaillon en firent ouverture;
Mais avec les coulis de sa gorge coula
Un gros amas de vers qui à coup l'estrangla.

Le celeste courroux luy parut au visage.
Nul pour le deslier n'eut assez de courage :
Chacun trembla d'horreur et chacun estonné
Quitta ce baaillonneur et mort et baaillonné.
Petits soldats de Dieu, vous renaistrez encore
Pour destruire bien tost quelque prince mi-more.
O Roy, mespris du ciel, terreur de l'univers,
Herodes glorieux, n'attens rien que les vers :
Espagnol triumphant, Dieu vengeur à sa gloire
Peindra de vers ton corps, de mes vers ta memoire.
Ceux dont le cœur brusloit de rages au dedans,
Qui couvoient dans leur sein tant de flambeaux ardents
En attendant le feu preparé pour leurs ames,
Ces enflammez au corps ont ressenty des flammes.
Bellomente, bruslant des infernaux tisons,
Eut pour jeu les procès, pour palais les prisons,
Cachots pour cabinets, pour passe-temps les gehennes.
Dans les crottons obscurs, au contempler des peines,
Aux yeux des condamnez il prenoit ses repas :
Hors le seuil de la geole il ne faisoit un pas.
Le jour luy fut tardif et la nuict trop hastive
Pour haster les procès : la vengeance tardive
Contenta sa langueur par la severité,
Un petit feu l'atteint par une extrémité,
Et au bout de l'orteil; ce feu estoit visible.
Cet insensible aux pleurs ne fut pas insensible,
Et luy tarda bien plus que cette vive ardeur
N'eust faict le long chemin du pied jusques au cœur
Que les plus longs procès longs et facheux ne furent :
Tous les membres, de rang, ce feu vengeur reçeurent.
Ce hastif à la mort se mourut peu à peu,
Cet ardent au brusler fit espreuve du feu.

Pour un peché pareil, mesme peine evidente
Brusla Pont-cher, l'ardent chef de la chambre ardente.
L'ardeur de cettuy-cy se vid venir à l'œil.
La mort entre le cœur et le bout de l'orteil
Fit sept divers logis, et comme par tranchées
Partage l'assiegé; ses deux jambes haschées,
Et ses cuisses après servirent de sept forts;
En repoussant la mort, il endura sept morts,
L'evesque Castelan, qui, d'une froideur lente,
Cachoit un cœur bruslant de haine violente,
Qui, sans colere, usoit de flammes et de fer,
Qui pour dix mille morts n'eust daigné s'eschauffer.
Ce fier doux en propos, cet humble de col roide,
Jugeoit au feu si chaud d'une façon si froide :
L'une moitié de luy se glaça de froideur,
L'autre moitié fuma d'une mortelle ardeur.
Voyez quels justes poids, quelles justes balances
Balancent dans les mains des celestes vengeances,
Vengeances qui du ciel descendent à propos,
Qui entendent du ciel, qui ouirent les mots
De l'imposteur Picard, duquel à la semonce
La mort courut soudain pour luy faire response :
« Vien, mort, vien, prompte mort (ce disoit l'effronté),
Si j'ay rien prononcé que saincte verité,
Venge ou approuve Dieu, le faux ou veritable. »
La mort se resveilla, frappa le detestable
Dans la chaire d'erreur : quatre mille auditeurs,
De ce grand coup du ciel abbrutis spectateurs,
N'eurent pas pour ouir de fidelles oreilles
Et n'eurent des vrays yeux pour en voir les merveilles.
Lambert, inquisiteur, ainsy en blasphemant
Demeura bouche ouverte, emporté au couvent,

Fut trouvé, sans sçavoir l'autheur du faict estrange,
Aux fossez du couvent noyé dedans la fange.
Maint exemple me cerche, et je ne cerche pas
Mille nouvelles morts, mille estranges trespas
De noz persecuteurs; ces exemples m'ennuient,
Ils poursuivent mes vers et mes yeux qui les fuient.
Je suis importuné de dire comme Dieu
Aux rois, aux ducs, aux chefs, de leur camp au millieu.
Rendit, exerça, fit droict, vengeance et merveille,
Crevant, poussant, frappant l'œil, l'espaule et l'oreille;
Mais le trop long discours de ces notables morts
Me faict laisser à part ces vengeances des corps,
Pour m'envoler plus haut et voir ceux qu'en ce monde
Dieu a voulu arrer de la peine seconde :
De qui l'esprit frappé de la rigueur de Dieu
Desja sentit l'enfer au partir de ce lieu.
La justice de Dieu par vous sera loüée,
Vous donnerez à Dieu vostre voix enroüée,
Demons desesperez, par qui, victorieux,
Le cruel desespoir fut vainqueur dessus eux
Le desespoir, le plus des peines eternelles
Ennemy de la foy, vainquit les infidelles.
Le Rhosne en a sonné, alors qu'en hurlements
Renialme et Revet desgorgeoient leurs tourments.
« J'ay (dict l'un) condamné le sang et l'innocence. »
Ce n'estoit repentir, c'estoit une sentence
Qu'il prononçoit enflé et gros de mesme esprit
Du demon qui, par force, avoüa Jesus-Christ.
Ce mesme esprit, preschant en la publicque chaire,
Fit escrier Latome à sa fureur derniere :
« Le grand Dieu m'a frappé en ce publicque lieu,
Moy qui publicquement blasphemois contre Dieu. »

Noz yeux mesmes ont veu, en ces derniers orages,
Où cet esprit immonde a semé de ses rages.
C'est luy qui a ravy le sens aux insolents,
A Bezihy, Cosseins, à Tavanes sanglants:
Le premier de ces trois a galoppé la France
Monstrant ses mains au ciel, bourrelles d'innocence :
« Voicy (ce disoit-il) l'esclave d'un bourreau
Qui a sur les agneaux desployé son couteau :
Mon ame pour jamais en sa memoire tremble,
L'horreur et la pitie la deschirent ensemble. »
Le second fut frappé aux murs des Rochelois.
On a caché le fruict de ses dernieres voix :
La verité pressée a trouvé la lumiere,
Car on n'a peu celer sa sentence derniere :
Du style du premier, et pour mesme action
Il prononça mourant sa condamnation.
Le tiers, qui fut cinquiesme au conseil des coulpables,
Bavoit plus abbruty : il a semé ses fables
A l'entour de Paris, et le changement d'air
Ne le faisant jamais qu'en condamné parler.
Il fut lié, mais plus gehenné de conscience,
Satan fut son conseil, l'enfer son esperance.
Le cardinal Polus, plein de mesme demons,
Fut jadis le miroüer de ces trois compagnons.
Nous en sçavons plusieurs que nos honteuses veües
Ont veus nuds et bavans et hurlans par les rües,
Prophetes de leur mort, confesseurs de leurs maux,
Des nostres presageurs enseignements très-beaux.
Il ne faut point penser que vers, couteaux ni flammes
Soient tels que les flambeaux qui attacquoient les ames.
Rien n'est si grand que l'ame, il est très-evident
Qu'à l'esgard du subject s'augmente l'accident,

Comme, selon le bois, la flamme est perdurable.
Ces barbares avoient au lieu d'une ame un diable,
Duquel la bouche plaine a par force annoncé
Les crimes de leurs mains, le sang des bons versé,
Le desespoir minant qui leur tient compagnie,
Rongeant cœur et cerveau jusqu'en fin de la vie.
Que tu viens à regret, charlatan Florentin,
Qui de France as sucé puis mordu le tetin,
Comme un cancer mangeur et meurtrier insensible,
Un cancer de sept ans, à toy, aux tiens horrible,
T'oste esprit, sens et sang; un traistre et lent effort,
Traiste, lent, te faisant charongne avant ta mort,
Empuanty de toy, et t'atteint la vengeance
Au poinct qui donna trefve au repos de la France.
Excellente duchesse, icy la verité
A forcé les liens de la proximité,
Dans mon sein allié tu as versé tes plaintes
Du malheur domesticque, qui ne seroient esteintes,
Non plus que la clameur qui donna gloire à Dieu,
Lors que le condamné publia par adveu
Qu'en luy, cinquiesme autheur de l'inicque journée,
La vengeance de Dieu s'en alloit terminée.
Mais voicy les derniers sur lesquels on a veu
Du Dieu fort et jaloux le courroux plus esmeu,
Quand de ses jugements les principes terribles
A ces cœurs endurcis se sont rendus visibles.
Crescence, cardinal, qui à ton pourmenoir
Te vis accompagné du funebre chien noir,
Chien qu'on ne put chasser, tu conneus ce chien mesme
Qui t'abbayoit au cœur de rage si extresme
Au concile de Trente : et ce mesme demon
Dont tu ne sçavois pas la ruse, bien le nom,

Ce chien te fit prevoir, non pourvoir à ta perte :
Ta maladie fut en santé descouverte ;
Il ne te quitta plus du jour qu'il t'eust faict voir
Ton mal, le mal la mort, la mort le desespoir.
Je me haste à porter dans le fond de ce temple
D'Olivier, chancelier, le tableau et l'exemple :
Cettuy-cy, visité du cardinal sans pair,
Sans pair en trahison, sentit saillir d'enfer
Les hostes de Saül ou du cardinal mesme,
Quand son corps, plus changé que n'estoit la mort blesme,
Ce corps sec, si caduc qu'il ne levoit la main
De l'estomach au front, aussy tost qu'il fut plain
Des dons du cardinal, du bas jusques au feste
Enlevoit les talons aussy-tost que la teste,
Tomboit, se redressoit, mit en pièces son lict,
S'escria de deux voix : « O cardinal maudit,
Tu nous fais tous damner ! » Et, à cette parolle,
Cette peste s'en va et cette ame s'envolle.
Cette force inconnüe et ces bonds violents
Eurent mesme moteur que ces grands mouvements
Que sent encor la France, ou que ceux qui parurent
Quand dans ce cardinal tous les diables moururent :
Au moins eussent plustost supporté le tombeau
Que de perdre en ce monde un organe si beau :
On a celé sa mort et caché la fumée
Que ce puant flambeau de la France allumée,
Esteint, aura rendu ; mais le courroux des Cieux
Donna de ce spectacle une idée à nos yeux.
L'air, noirci de demons ainsy que de nuages,
Creva des quatre parts d'impetueux orages ;
Les vents, les postillons de l'ire du grand Dieu,
Troublez de cet esprit, retroublerent tout lieu;

Les deluges espaiz des larmes de la France
Rendirent l'air tout eau de leur noire abondance.
Cest esprit boutte-feu, au bondir de ces lieux,
De foudres et d'esclairs mit le feu dans les cieux.
De l'enfer tout fumeux la porte desserrée
A celuy qui l'emplit prepara cette entrée;
La terre s'en creva, la mer enfla ses monts,
Ses monts et non ses flots, pour couler par ses fonds
Mille morts aux enfers, comme si par ces vies
Satan goustoit encor des vieilles inferies
Dont l'odeur lui plaisoit, quand les anciens Romains
Sacrifioient l'humain aux cendres des humains.
La terre en triompha, l'air et la terre et l'onde
Refaisant le cahos qui fut avant le monde.
Le combat des demons à ce butin fut tel
Que des chiens la curée au corps de Jezabel,
Ou d'un prince françois qui, d'un clas de la sorte,
Fit sonner le maillet de l'infernalle porte.
Scribes, qui demandez aux tesmoignages saincts
Qu'ils fascinent voz yeux de voz miracles feints,
Si vous pouvez user des yeux et des oreilles,
Voyez ces monstres hauts, entendez ces merveilles.
Y a-il rien commun? Trouvez-vous de ces tours
De la sage nature en l'ordinaire cours?
Le meurtrier sent le meurtre, et le paillard attise
En son sang le venin fruict de sa paillardise;
L'irrité contre Dieu est frappé de courroux;
Les eslevez d'orgueil sont abbatus de poux;
Dieu frappe de frayeur le fendant temeraire,
De feu le boutte-feu, de sang le sanguinaire.
Trouvez-vous ces raisons en la chaisne du sort,
Telle proportion de la vie à la mort?

Est-il vicissitude ou fortune qui puisse
Fausse et folle trouver si à poinct la justice?
Tels jugements sont-ilz d'un esgaré cerveau
A qui voz peintres font un ignorant bandeau?
Sont-ce là des arrests d'une femme qui roulle
Sans yeux, au gré des vents, sur l'inconstante boulle :
Troubler tout l'univers pour ceux qui l'ont troublé:
D'un diable emplir le corps d'un esprit endiablé;
A qui espere au mal arracher l'esperance;
Aux prudents contre Dieu la vie et la prudence;
Oster la voix à ceux qui blasphemoient si fort;
S'ils adjuroient la mort leur envoyer la mort;
Trancher ceux à morceaux qui detranchoient l'Eglise :
Aux exquis inventeurs donner la peine exquise :
Frapper les froids meschants d'une froide langueur;
Embrazer les ardents d'une boüillante ardeur;
Brider ceux qui bridoient la loüange divine;
La vermine du puits estouffer de vermine;
Rendre dedans le sang les sanglants submergez,
Livrer le loup au loup, le fol aux enragez;
Pour celuy qui enfloit le cours d'une harangue
Contre Dieu, l'estouffer d'une enflure de langue?
J'ay crainte, mon lecteur, que tes esprits, lassez
De mes tragicques sens, ayent dict : C'est assez!
Certes, ce seroit trop si noz ameres plaintes
Vous contoient des romans les charmeresses feintes.
Je n'escris point à vous, enfants de vanité,
Mais recevez de moi, enfants de verité,
Ainsy qu'en un faisceau les terreurs demi-vives,
Testaments d'Antioch, repentances tardives,
Le sçavoir prophané, les souspirs de Spera
Qui sentit ses forfaicts et s'en desespera;

Ceux qui, dans Orleans, sans chiens et sans morsures,
Furent frappez de rage, à qui les mains impures
Des peres, meres, sœurs et freres et tuteurs
Ont apporté la fin, tristes executeurs;
De Lizet l'orgueilleux la rude ignominie,
De luy, de son Simon la mortelle manie,
La lepre de Romma et celle qu'un plus grand
Pour les siens et pour soy perpetuelle prend;
Le despoir des Morins, dont l'un à mort se blesse,
Les foyers de Ruzé et de Faye d'Espesse.
Icy le haut tonnant sa voix grosse hors met,
Et guerre, et soulphre et feu sur la guerre transmet,
Faict la charge sonner par l'airain du tonnerre.
Il a la mort, l'enfer, souldoyez pour sa guerre:
Monté dessus le dos des Cherubins mouvans,
Il vole droict, guindé sur les aisles des vents.
Un temps, de son Eglise il soustint l'innocence,
Ne marchant qu'au secours, et non à la vengeance;
Ores aux derniers temps et aux plus rudes jours,
Il marche à la vengeance, et non plus au secours.





LIVRE SEPTIÈME

JUGEMENT

BAISSE *donc, Eternel, tes hauts cieux pour descendre,*
Frappe les monts cornus, fais-les fumer et fendre.
Loge le pasle effroy, la damnable terreur,
Dans le sein qui te hait et qui loge l'erreur;
Donne aux foibles agneaux la salutaire crainte.
La crainte, et non la peur, rende la peur esteinte.
Pour me faire instrument à ces effects divers,
Donne force à ma voix, efficace à mes vers:
A celui qui t'advoüe, ou bien qui te renonce.
Porte l'heur ou malheur, l'arrest que je prononce.
Pour neant nous semons, nous arrousons en vain,
Si l'esprit de vertu ne porte dans sa main
L'heureux accroissement. Pour les hautes merveilles,
Les Pharaons ferrez n'ont point d'yeux, ni d'oreilles,

Mais Paul et ses pareils à la splendeur d'en haut
Prennent l'estonnement pour changer comme il faut.
Dieu veut que son image en nos cœurs soit emprainte,
Estre craint par amour, et non aimé par crainte;
Il hait la pasle peur d'esclaves fugitifs,
Il ayme ses enfants amoureux et craintifs.

Qui seront les premiers sur lesquels il desploye
Ce pacquet à malheur ou à parfaicte joye?
Je viens à vous, des deux fidelle messager,
De la gehenne sans fin à qui ne veut changer,
Et à qui m'entendra, comme Paul Ananie,
Ambassadeur portant et la veüe et la vie.

A vous la vie, à vous qui pour Christ la perdez,
Et qui, en la perdant, très seure la rendez,
La mettez en lieu fort, imprenable, en bonn'ombre,
N'attachans la victoire et le succez au nombre;
A vous, soldats sans peur, qui presque en toutes parts
Voyez vos compagnons par la frayeur esparts,
Ou, par l'espoir de l'or, les frequentes revoltes,
Satan qui prend l'yvroye et en faict ses recoltes,
Dieu tient son van trieur pour mettre l'aire en poinct
Et consumer l'esteule au feu qui ne meurt point.
Ceux qui à l'eau d'Oreb feront leur ventre boire
Ne seront point choisis compagnons de victoire.
Le Gedeon du Ciel, que ses freres vouloient
Mettre aux mains des tyrans alors qu'ils les fouloient,
Destruisant par sa mort un angelicqu' ouvrage,
Aymants mieux estre serfs que suivre un haut courage;
Le grand Jerobaal n'en tria que trois cents,
Prenant les diligents pour dompter les puissants,
Vainqueur maugré les siens, qui par poltronnerie
Refusoient à son heur l'assistance et la vie.

Quand vous verrez encor les asservis mastins
Dire : « Nous sommes serfs des princes philistins »,
Vendre à leurs ennemis leurs Sansons et leurs braves,
Sortez trois cents choisis et de cœurs non esclaves.
Sans conter Israel, lappez en haste l'eau,
Et Madian sera deffaict par son couteau.
Là trente mille avoient osté l'air à vos faces :
A vos fronts triomphants ils vont quitter leur place.
Vos grands vous estouffoient, magnanimes guerriers :
Vous leverez en haut la cime à vos lauriers.
Du fertil champ d'honneur Dieu cercle ses espines
Pour en faire succer l'humeur à vos racines.
Si mesmes de vos troncs vous voyez assecher
Les rameaux vos germains, c'est qu'ils souloient cacher
Et vos fleurs, et vos fruicts, et vos branches plus vertes,
Qui plus rempliront l'air estant plus descouvertes.
Telle est du sacré mont la generation
Qui au sein de Jacob met son affection.
Le jour s'approche auquel auront ses debonnaires
Fermes prosperitez, victoires ordinaires:
Voire dedans leurs licts il faudra qu'on les oye
S'esgayer en chantant de tressaillante joye.
Ilz auront tout d'un temps à la bouche leurs chants,
Et porteront au poing un glaive à deux tranchants
Pour fouller à leurs pieds, pour destruire et deffaire
Des ennemis de Dieu la canaille adversaire,
Voire pour empongner et mener prisonniers
Les empereurs, les roys et princes les plus fiers,
Les mettre aux ceps, aux fers, punir leur arrogance
Par les effects sanglants d'une juste vengeance:
Si que ton pied vainqueur tout entier baignera
Dans le sang qui du meurtre à tas regorgera,

Et dedans le canal de la tuerie extresme
Les chiens se gorgeront du sang de leur chef mesme.

Je retourne à la gauche, ô esclaves tondus!
Aux diables faux marchands et pour neant vendus,
Vous leur avez vendu, livré, donné en proye,
Ame, sang, vie, honneur! Où en est la monnoye?

Je vous voy là cachez, vous que la peur de mort
A faict si mal choisir l'abysme pour le port,
Vous dans l'esprit desquels une frivolle crainte
A la crainte de Dieu et de l'enfer esteinte,
Que l'or faux, l'honneur vain, les serviles estats
Ont rendu revoltez, parjures, apostats ;
De qui les genoux las, les inconstances molles,
Ploient au gré des vents aux pieds de leurs idolles :
Les uns, qui de souspirs montrent ouvertement
Que le fourneau du sein est enflé de tourment ;
Les autres, devenus stupides par usance,
Font dormir, sans tuer, la pasle conscience,
Qui se resveille et met, forte par son repos,
Ses aiguillons crochus dans les moëlles des os.
Maquignons de Satan, qui, par espoirs et craintes,
Par feintes pietez et par charitez feintes,
Diligents charlatans, pipez et maniez
Noz rebelles fuitifs, non excommuniez,
Vous vous esjouissez, estants retraicts des vices
Et puants excrements. Gardez nos immondices,
Nos rongneuses brebis, les pestes du troupeau,
Ou galles que l'Eglise arrache de sa peau.

Je vous en veux à vous, apostats degenères,
Qui lechez le sang frais tout fumant de voz peres
Sur les pieds des tueurs : serfs qui avez servy
Les bras qui ont la vie à voz peres ravy.

Voz peres sortiront des tombeaux effroyables;
Leurs images au moins paroistront venerables
A vos sens abbattus, et vous verrez le sang
Qui mesle sur leurs chefs les touffes de poil blanc,
Du poil blanc herissé de vos poltronneries;
Ces morts reprocheront le present de vos vies.
En lavant, pour disner avec ces inhumains,
Ces peres saisiront vos inutiles mains
En disant : « Voy-tu pas que tes mains faineantes
Lavent soubz celles-là qui, de mon sang gouttantes,
Se purgent dessus toy et versent mon courroux
Sur ta vilaine peau, qui se lave dessous?
Ceux qui ont retranché les honteuses parties,
Les oreilles, les nez, en triomphe des vies,
En ont faict les cordons des infames chappeaux,
Les enfans de ceux-là caressent tels bourreaux!
O esclave coquin! celuy que tu saluës
De ce puant chappeau espouvante les rües
Et te salüe en serf : un esclave de cœur
N'achepteroit sa vie à tant de deshonneur.
Fais pour ton pere, au moins, ce que fit pour son maistre
Un serf (mais vieux Romain), qui se fit mesconnoistre
De coups en son visage, et puis si bel effort
De venger son Posthume avec si belle mort!»
Vous armez contre nous, vous aymez mieux la vie
Et devenir bourreaux de vostre compagnie;
Vilains marchands de vous, qui avez mis à prix
Le libre respirer de vos puants esprits;
Assassins pour du pain, meurtriers pasles et blesmes,
Couppe-jarets, bourreaux d'autruy et de vous-mesmes.
Vous cerchez de l'honneur, parricides bastards :
Or, courez aux assauts et volez aux hazards:

Vous baverez en vin le vin de vos bravades;
Cerchez, gladiateurs, en vain les estocades;
Vous n'auriez plus d'honneur, n'osant vous ressentir
Ou d'un soufflet receu ou d'un seul dementir.
Desmentir ne soufflet ne sont tel vitupere
Que d'estre le valet du bourreau de son pere.
Vos peres ont changé en retraicts les hauts lieux.
Ils ont foulé aux pieds l'hostie et les faux dieux:
Vous apprendrez, valets, en honteuse vieillesse,
A chanter au lestrain et respondre à la messe.
Trois Bourbons, autrefois de Rome la terreur,
Pourroient-ils voir du ciel, sans ire et sans horreur,
Leur ingrat successeur quitter leur trace et estre
Rinceur de la canette, humble valet d'un prestre,
Luy retordre la queüe, et d'un cierge porté
Faire amende honorable à Satan redouté?
Que dirois-tu, Bourbon, de ta race honteuse?
Tu dirois, je le sçay, que l'engeance est doubteuse.
Ils ressusciteront, ces peres triomphants:
Vous ressusciterez, detestables enfants:
Et honteux, condamnez, sans fuittes ni refuges,
Vos peres de ce temps alors seront vos juges.

Vray est que les tyrans, avec inicque soing,
Vous mirent à leurs pieds, en rejettant au loing
La veritable voix de tous clients fidelles.
Avec art vous privant de leurs seures nouvelles,
Ils vous ont empesché d'apprendre que Louys,
Et comment il mourut pour Christ et son païs;
Ils vous ont desrobé de vos ayeuls la gloire,
Imbu vostre berceau de fables pour histoire,
Choisi, pour vous former en moines et cagots
Ou des galands sans Dieu, ou des pedans bigots.

Princes qui, vomissans la salutaire grace,
Tournez au ciel le dos et à l'enfer la face;
Qui, pour regner icy, esclaves vous rendez,
Sans mesurer le gain à ce que vous perdez,
Vous faictes esclatter aux temples voz musicques,
Vostre cheute fera hurler voz domesticques;
Au jour de vostre change on vous pare de blanc,
Au jour de son courroux Dieu vous couvre de sang
Vous avez pris le ply d'atheistes prophanes,
Aymé pour paradis les pompes courtisanes;
Nourris du laict d'esclave, ainsy assubjectis,
Le sens vainquist le sang et vous fit abbrutis
Ainsy de Scanderbeg l'enfance fut ravie
Soubs de tels precepteurs, sa nature asservie
En un serrail coquin; de delices friand,
Il huma pour son laict la grandeur d'Orient;
Par la voix des muphtis on emplit ses oreilles
Des faicts de Mahomet et miracles des vieilles;
Mais le bon sens vainquit l'illusion des sens,
Luy faisant mespriser tant d'arborez croissans
(Les armes qui faisoient courber toute la terre),
Pour au grand empereur oser faire la guerre
Par un petit troupeau ruiné et mal en poinct;
Se fit le chef de ceux qu'il ne connoissoit point.
De là tant de combats, tant de faicts, tant de gloire,
Que chacun les peut lire, et nul ne les peut croire.
Le ciel n'est plus si riche à noz nativitez,
Il ne nous depart plus de generositez,
Ou bien nous trouverions de ces engeances hautes,
Si les maistres du siecle y faisoient moins de fautes.
Ces œufs en un nid ponds, en un autre couvez,
Se trouvent œufs d'aspic quand ils sont esprouvez :

Plus tost ne sont esclos que ces mortels viperes
Fichent l'ingrat fisson dans le sein de faux peres,
Ou c'est que le regne est à servir condamné,
Ennemy de vertu et d'elle abandonné.
Quand le terme est escheu des divines justices,
Les cœurs abastardis sont infectez de vices :
Dieu frappe le dedans, oste premierement
Et retire le don de leur entendement ;
Puis, sur le coup qu'il veut nous livrer en servage,
Il faict fondre le cœur et secher le courage.
Or cependant voicy que promet seurement,
Comme petits pourtraicts du futur jugement,
L'Eternel aux meschants, et sa colere ferme
N'oublie, ains par rigueur se payera du terme.
Il n'y a rien du mien ni de l'homme en ce lieu.
Voicy les propres mots des organes de Dieu :
« *Vous qui persecutez par fer mon heritage,*
Vos flancs ressentiront le prix de vostre ouvrage :
Car je vous frapperai d'espais aveuglements,
De playes de l'Egypte et de forcenements.
Princes qui commettez contre moy felonnie,
Je vous arracheray le sceptre avant la vie ;
Vos filles se vendront à vos yeux impuissants,
On les violera ; leurs effroys languissants
De vos bras enferrez n'auront point d'assistance,
Vos valets vous vendront à la brute puissance
De l'avare achepteur, pour tirer en sueurs
De vos corps goutte à goutte autant ou plus de pleurs
Que vos commandements n'en ont versé par terre.
Vermisseaux impuissants, vous m'avez faict la guerre,
Vos mains ont chastié la famille de Dieu,
O verges de mon peuple ! et vous irez au feu.

Vous, barbares citez, quittez le nom de France
Attendants les esprits de la haute vengeance :
Vous qui de faux parfums enfumastes Leté,
Qui de si bas avez pû le ciel irriter,
Il faut que ces vengeurs en vous justice rendent,
Que pour les recevoir vos murailles se fendent
Et comme en Hiericho vos bastions soient mis
En poudre aux yeux, aux voix des braves ennemis.
Vous, sanglantes citez (Sodomes aveuglées),
Qui, d'aveugles courroux contre Dieu desreiglées,
N'avez transy d'horreur aux visages transis,
Puantes de la chair, du sang de mes occis. »
Entre toutes, Paris, Dieu en son cœur imprime
Tes enfans qui crioient sur la Hierosolyme,
A ce funeste jour que l'on la destruisoit.
L'Eternel se souvient que chacun d'eux disoit :
« *A sac, l'Eglise, à sac, qu'elle soit embrazée*
« *Et jusqu'au dernier pied des fondements razée!* »
Mais tu seras un jour labourée en sillons,
Babel, où l'on verra les os et les charbons,
Reste de ton palais et de ton marbre en cendre.
Bien heureux l'estranger qui te sçaura bien rendre
La rouge cruauté que tu as sçeu cercher;
Juste le reistre noir, volant pour arracher
Tes enfans acharnez à ta mamelle impure,
Pour les froisser brisez contre la pierre dure;
Maudit sera le fruict que tu tiens en tes bras,
Dieu maudira du ciel ce que tu beniras :
Puante jusqu'au ciel, l'œil de Dieu te deteste,
Il attache à ton dos la devorante peste
Et le glaive et la faim dont il fera mourir
Ta jeunesse et ton nom pour tout jamais perir.

Soubs toy, Hierusalem meurtriere, revoltée,
Hierusalem qui es Babel ensanglantée,
Comme en Hierusalem, diverses factions
Doubleront par les tiens tes persecutions;
Comme en Hierusalem, de tes portes rebelles
Tes mutins te feront prisons et citadelles;
Ainsy qu'en elle encor, tes bourgeois affolez,
Tes bouttefeux, prendront le faux nom de zelez.
Tu mangeras, comme elle, un jour la chair humaine,
Tu subiras le joug pour la fin de ta peine,
Puis tu auras repos : ce repos sera tel
Que reçoit le mourant avant l'accez mortel.
Juifs, Parisiens, très-justement vous estes;
Comme eux traistres, comme eux massacreurs des prophetes.
Je voy courir les maux, approcher je les voy,
Au siege languissant par la main de ton roy.

Citez yvres de sang et de sang alterées,
Qui avez soif de sang et de sang enyvrées,
Vous sentirez de Dieu l'espouvantable main;
Voz terres seront fer, et vostre ciel d'airain :
Ciel qui au lieu de pluye envoye sang et poudre,
Terre de qui les bleds n'attendent que le foudre.
Vous ne semez que vent en steriles sillons,
Vous n'y moissonnerez que volants tourbillons
Qui à voz yeux pleurants, folle et vaine canaille,
Feront piroüetter les esprits et la paille.
Ce qui en restera et deviendra du grain
D'une bouche estrangere estanchera la faim :
Dieu suscite de loing, comme une espaisse nüe,
Un peuple tout sauvage, une gent inconüe,
Impudente de front, qui n'aura, triomphant,
Ni respect du vieillard ni pitié de l'enfant,

A qui ne servira la piteuse harangue.
Tes passions n'auront l'usage de la langue :
De tes faux citoyens les detestables corps
Et les chefs traineront exposez au dehors :
Les corbeaux resjouis, tous gorgez de charogne,
Ne verront à l'entour aucun qui les eslogne :
Tes ennemis feront, au milieu de leur camp,
Foire de tes plus forts, qui, vendus à l'encan,
Ne seront encheris : aux villes assiegées,
L'œil have et affamé des femmes enragées
Regardera la chair de leurs maris aymez;
Les maris forcenez lançeront affamez
Les regards alouvis sur les femmes aimées,
Et les deschireront de leurs dents affamées.
Quoy plus : celles qui lors en deuil enfanteront,
Les enfants demi-nais du ventre arracheront,
Et du ventre à la bouche, affin qu'elles survivent,
Porteront l'avorton et les peaux qui le suivent.
Ce sont du jugement à venir quelques traicts,
De l'enfer preparez les debiles pourtraicts;
Ce ne sont que miroërs des peines eternelles :
O quels seront les corps dont les ombres sont telles !
Atheistes vaincus, vostre infidelité
N'amusera le cours de la Divinité;
L'Eternel jugera et les corps et les ames,
Les benits à la gloire et les autres aux flammes.
Le corps, cause du mal, complice du peché,
Des verges de l'esprit est justement touché;
Il est cause du mal : du juste la justice
Ne versera sur l'un de tous deux le supplice.
De ce corps les cinq sens ont esmeu les desirs;
Les membres, leurs valets, ont servy aux plaisirs.

Encor plus criminels sont ceux-là qui incitent.
Or, s'il les faut punir, il faut qu'ils ressuscitent.
Je dis plus, que la chair par contagion rend
Violence à l'esprit, qui long-temps la deffend.
Elle, qui de raisons son ame pille et prive,
Il faut que pour sentir la peine elle revive.
N'apportez point icy, Saduciens pervers,
Les corps mangez des loups : qui les tire des vers
Des loups les tirera. Si on demande comme
Un homme sortira hors de la chair de l'homme
Qui l'aura devoré, quand l'homme par la faim
Aux hommes a servi de viande et de pain,
En vain vous avez peur que la chair devorée
Soit en dispute à deux : la nature ne crée
Nulle confusion parmy les elements;
Elle sçait distinguer d'entre les excrements
L'ordre qu'elle se garde. Ainsy, elle demande
A l'estomach entiere et pure la viande :
La nourriture impropre est sans corruption
Au feu de l'estomach par l'indigestion,
Et Nature, qui est grand principe de vie,
N'a-elle le pouvoir qu'aura la maladie?
Elle qui du confus de tout temperament
Faict un germe parfaict tiré subtilement,
Ne peut-elle choisir de la grande matiere
La naissance seconde ainsy que la premiere?
Enfans de vanité, qui voulez tout poly,
A qui le style sainct ne semble assez joly,
Qui voulez tout coulant et coulez perissables
Dans l'eternel oubly, endurez mes vocables
Longs et rudes; et, puis que les oracles saincts
Ne vous esmeuvent pas, aux philosophes vains

Vous trouverez encor, en doctrine cachée,
La resurrection par leurs escrits preschée.
Ils ont chanté que quand les esprits bien-heureux,
Par la voye du laict, auront faict nouveaux feux,
Le grand moteur fera, par ses metamorphoses,
Retourner mesmes corps au retour de leurs causes.
L'air, qui prend de nouveau tousjours de nouveaux corps,
Pour loger les derniers met les premiers dehors.
Le feu, la terre et l'eau en font de mesme sorte.
Le depart eslogné de la matiere morte
Faict son rond et retourne encor en mesme lieu,
Et ce tour rend tousjours la presence de Dieu.
Ainsy le changement ne sera la fin nostre :
Il nous change en nous-mesme, et non point en un autre.
Il cerche son estat, fin de son action.
C'est au second repos qu'est la perfection.
Les elements muants en leurs reigles et sortes,
Rapellent, sans cesser, les creatures mortes
En nouveaux changements. Le but et le plaisir
N'est pas là, car changer est signe de desir.
Mais, quand le ciel aura achevé la mesure,
Le rond de tous ses ronds, la parfaicte figure ;
Lors que son encyclie aura parfaict son cours
Et ses membres unis pour la fin de ses tours,
Rien ne s'engendrera : le temps, qui tout consomme,
En l'homme amenera ce qui fut faict de l'homme.
Lors la matiere aura son repos, son plaisir,
La fin du mouvement et la fin du desir.
Quant à tous autres corps qui ne pourront renaistre,
Leur estre et leur estat estoit de ne plus estre.
L'homme, seul raisonnable, eut l'ame de raison ;
Cette ame unit à soy d'entiere liaison

Ce corps essentié du pur de la nature,
Qui doit durer autant que la nature dure.
Les corps des bestes sont de nature excrement,
Desquels elle se purge et dispose autrement,
Comme materielle estant leur force, et pource
Que de matiere elle a sa puissance et sa source,
Cette puissance mise en acte par le corps.
Mais l'ame des humains toute vient du dehors,
Et l'homme, qui raisonne une gloire eternelle
(Hoste d'eternité), se fera tel comme elle.
L'ame, toute divine, eut inclination
A son corps, et cette ame à sa perfection.
Pourra-elle manquer de ce qu'elle souhaitte,
Oublier ou changer, sans se faire imparfaicte?
Ce principe est très-vray que l'instinct naturel
Ne souffre manquement qui soit perpetuel.
Quand nous considerons l'airain qui s'achemine
De la terre bien cuitte en metal, de la mine
Au fourneau; du fourneau on l'affine; l'ouvrier
Le meine à son dessein pour fondre un chandelier.
Nul de tous ces estats n'est la fin, sinon celle
Qu'avoit l'entrepreneur pour but en sa cervelle.
Nostre efformation, nostre dernier repos,
Est, selon l'exemplaire, et le but et propos
De la cause premiere, ame qui n'est guidée
De prototype, estant soy-mesme son idée.
L'homme à sa gloire est faict : telle creation
Du but de l'Eternel prend efformation.
Ce qui est surceleste et sur nos connoissances
Partage du très-pur et des intelligences.
Si lieu se peut nommer sera le sacré lieu
Annobly du changer, habitacle de Dieu.

Mais ce qui a servi au monde sousceleste,
Quoyque très-excellent, suivra l'estat du reste.
L'homme de qui l'esprit et penser est porté,
Dessus les Cieux des Cieux, vers la divinité
A servir, adorer, contempler et connoistre,
Puis qu'il n'y a mortel que l'abject du bas estre,
Est exempt de la loy qui soubs la mort se rend,
Et de ce privilege a le Ciel pour garand.
Si aurez-vous, payens, pour juges voz pensées,
Sans y penser au vent par vous-mesmes poussées
En voz laborieux et si doctes escrits,
Où entiers vous voulez, compagnons des esprits,
Avoir droict quelque jour. De voz sens le service
Et voz doigts auroient-ils faict un si haut office
Pour n'y participer? Nenny : voz nobles cœurs
Pour des esprits ingrats n'ont semé leurs labeurs.
Si voz sens eussent creu s'en aller en fumée,
Ils n'eussent tant sué pour la grand renommée.
Les poinctes de Memphis, ses grands arcs triomphaux,
Obelisques logeant les cendres aux lieux hauts,
Les travaux sans utile eslevez pour la gloire,
Promettoient à voz sens part en cette memoire.
Qu'ay-je dit de la cendre eslevée en haut lieu?
Adjoustons que le corps n'estoit mis au milieu
Des bustes ou buchers, mais en cime à la poincte,
Et, pour montrer n'avoir toute esperance esteinte,
La face descouverte, ouverte vers les cieux,
Vuide d'esprit, pour soy esperoit quelque mieux.
Mais à quoy pour les corps ces despences estranges,
Si ces corps n'estoient plus que cendres et que fanges?
A quoy tant pour un rien? A quoy les rudes loix
Qui arment les tombeaux de franchises et droicts

Dont vous aviez orné les corps morts de voz peres?
Appellez-vous en vain sacrez voz cimitieres?
Ces pourtraicts excellens, gardez de pere en filz,
De bronze pour durer, de marbre, d'or exquis,
Ont-ils pourtraict les corps, ou l'ame qui s'envolle?
La royne de Carie a mis pour son Mausole
Tant de marbre et d'yvoire, et qui plus est encor
Que l'yvoire et le marbre, ell' a pour son thresor
En garde à son cher cœur cette cendre commise :
Son sein fut un sepulchre, et la brave Artemise
A de l'antiquité les proses et les vers.
Elle a faict exalter par tout cet univers
Son ouvrage construit d'estoffe nonpareille:
Vous en avez dressé la seconde merveille.
Voz sages auroient-ils tant escrit et si bien
A chanter un erreur, à exalter un rien?
Vous appelez divins les deux où je veux prendre
Ces axiomes vrais : oyez chanter Pymandre,
Apprenez dessoubs luy les secrets qu'il apprend
De Mercure, par vous nommé trois fois très-grand.
De tout la gloire est Dieu : cette essence divine
Est de l'universel principe et origine :
Dieu, Nature et pensée, est en soy seulement
Acte, necessité, fin, renouvellement.
A son poinct il conduit astres et influences
En cercles moindres, grands soubs leurs intelligences,
Ou anges par qui sont les esprits arrestez
Dès la huictiesme sphere à leurs corps apprestez,
Demons distributeurs des renaissantes vies
Et des arrests qu'avoient escrit les ancyclies.
Ces officiers du ciel, diligents et discrets
Administrent du ciel les mysteres secrets,

Et insensiblement mesnagent en ce monde
De naistre et de finir toute cause seconde.
Tout arbre, graine, et fleur, et beste, tient de quoy
Se resemer soy-mesme et revivre par soy :
Mais la race de l'homme a la teste levée,
Pour commander à tout cherement reservée :
Un tesmoing de Nature à discerner le mieux,
Augmenter, se mesler dans les discours des dieux.
A connoistre leur estre et nature et puissance,
A prononcer des bons et mauvais la sentence.
Cela se doit resoudre et finir hautement
En ce qui produira un ample enseignement,
Quand des divinitez le cercle renouvelle,
Le monde a conspiré que Nature eternelle
Se maintienne par soy, puisse, pour ne perir,
Revivre de sa mort et seiche refleurir.
Voyez dedans l'ouvroir du curieux chimicque :
Quand des plantes l'esprit et le sel il praticque,
Il reduit tout en cendre, en faict lessive, et faict
De cette mort revivre un ouvrage parfaict :
L'exemplaire secret des idées encloses
Au sepulchre ranime et les lis et les roses,
Racines et rameaux, tiges, feuilles et fleurs
Qui font briller aux yeux les plus vives couleurs,
Ayants le feu pour pere et pour mere la cendre :
Leur resurrection doibt aux craintifs apprendre
Que les bruslez desquels on met la cendre au vent
Se relevent plus vifs et plus beaux que devant.
Que si nature faict tels miracles aux plantes
Qui meurent tous les ans, tous les ans renaissantes,
Elle a d'autres secrets et thresors de grand prix
Pour le prince estably au terrestre pourpris ;

Le monde est animant, immortel ; il n'endure
Qu'un de ses membres chers autant que luy ne dure.
Ce membre de haut prix, c'est l'homme raisonnant,
Du premier animal le chef-d'œuvre eminent ;
Et quand la mort dissout son corps, elle ne tüe
Le germe non mortel qui le tout restitüe.
La dissolution qu'ont soufferte les morts
Les prive de leur sens, mais ne destruit le corps :
Son office n'est pas que ce qui est perisse,
Bien que tout le caduc renaisse et rajeunisse :
Nul esprit ne peut naistre : il paroist de nouveau.
L'esprit n'oublie point ce qui reste au tombeau.
Soit l'image de Dieu l'éternité profonde,
De cette éternité soit l'image le monde,
Du monde le soleil sera l'image et l'œil,
Et l'homme est en ce monde image du soleil.
Payens, qui adorez l'image de Nature,
En qui la vive voix, l'exemple et l'escriture
N'authorise le vray, qui dites: « Je ne croy,
Si du doigt et de l'œil je ne touche et ne voy »,
Croyez comme Thomas, au moins apres la veüe :
Il ne faut point voler au dessus de la nue ;
La terre offre à voz sens dequoi le vray sentir
Pour vous convaincre assez, sinon vous convertir.
La terre en plusieurs lieux conserve sans dommage
Les corps, si que les filz marquent de leur lignage
Jusques à cent degrez les organes parez
A loger les esprits qui furent separez :
Nature ne les veut frustrer de leur attente.
Tel spectacle en Aran à qui veut se presente.
Mais qui veut voir le Caire et en un lieu prefix
Le miracle plus grand de l'antique Memphis,

Justement curieux et pour s'instruire prenne
Autant ou un peu moins de peril et de peine
Que le bigot seduit, qui de femme et d'enfans
Oublie l'amitié, pour abbreger ses ans
Au labeur trop ingrat d'un sot et long voyage.
Si de Syrte et Charibde il ne tombe au naufrage,
Si de peste il ne meurt, du mal de mer, du chaud
Si le corsaire Turc le navire n'assaut,
Ne met à sa chiorme et puis ne l'endoctrine
A coups d'un roide nerf à ployer par l'eschine,
Il void Hierusalem et le lieu supposé
Où le Turc menteur dict que Christ a reposé,
Rid et vend cher son ris; les sottes compagnies
Des pelerins s'en vont, affrontez de vanies.
Ce voyage est facheux, mais plus rude est celuy
Que les faux musulmans font encore aujourd'hui,
Soit des deux bords voisins de l'Europe et d'Azie,
Soit de l'Archipelage ou de la Natolie.
Ceux qui boivent d'Euphrate ou du Tygre les eaux
Auxquels il faut passer les perilleux monceaux
Et percer les brigands d'Arabie deserte,
Ou ceux de Tripoli, de Panorme, Biserte,
Le riche Ægyptien et les voisins du Nil :
Ceux-là vont mesprisant tout labeur, tout peril
De la soif sans liqueur, des tourmentes de sables
Qui enterrent dans soy tous vifs les miserables,
Qui à pied, qui sur l'asne ou lié comme un veau
A ondes va pelant les bosses d'un chameau,
Pour voir le Mecque ou bien Talnaby de Medine :
Là cette caravanne et bigotte et badine
Adore Mahomet dans le fer estendu
Que la voute d'aymant tient en l'air suspendu :

Là se crève les yeux la bande musulmane
Pour, après lieu si sainct, ne voir chose prophane.
Je donne moins de peine aux curieux payens,
Des chemins plus aisez, plus faciles moyens.
Tous les puissants marchands de ce nostre hemisphere
Content pour pourmenoir le chemin du grand Caire.
Là prez est la coline où vont de toutes parts,
Au point de l'equinoxe, au vingte-cinq de mars,
La gent qui, comme un camp, loge dessous la tente,
Quand la terre paroist verte, ressuscitante,
Pour voir le grand tableau qu'Ezechiel depeint,
Merveille bien visible et miracle non feint :
La resurrection ; car de ce nom l'appelle
Toute gent qui court là, l'un pour chose nouvelle,
L'autre pour y cercher avec la nouveauté
Un bain miraculeux, ministre de santé.
L'œil se plaist en ce lieu, et puis des mains l'usage
Redonne aux yeux troublez un ferme tesmoignage.
On void les os couverts de nerfs, les nerfs de peau,
La teste de cheveux ; on void à ce tombeau
Percer en mille endroicts les arenes bouillantes
De jambes et de bras et de testes grouillantes.
D'un coup d'œil on peut voir vingt mille spectateurs
Soupçonner ce qu'on void, muets admirateurs.
Ravis en contemplant ces œuvres nonpareilles,
Levent le doigt en haut vers le Dieu des merveilles.
Quelqu'un d'un jeune enfant, en ce troupeau, voyant
Les cheveux crespelus, le teinct fraiz, l'œil riant,
L'empoigne ; mais, oyant crier un barbe grise,
Ante matharafde kali, *quitte la prise.*
De pere en filz, l'Eglise a dit qu'au temps passé
Un trouppeau de chrestiens, pour prier amassé,

Fut en pièces taillé par les mains infidelles
Et rendit en ce lieu les ames immortelles,
Qui, pour donner au corps gage de leurs amours,
Leur donne tous les ans leur presence trois jours.
Ainsy le Ciel d'accord uni à vostre mere :
Ces deux (filz de la Terre) en ce lieu veulent faire
Vostre leçon, daignans en ce poinct s'approcher
Pour un jour leur miracle à voz yeux reprocher.
    Doncques chacun de vous, pauvres payens, contemple,
Par l'effort de raison ou celuy de l'exemple,
Ce que jadis sentit le troupeau tant prisé
Des escrits où nature avoit thesaurisé :
Bien que du sens la taye eust occupé leur veüe,
Qu'il y ait tousjours eu le voile de la nüe
Entr'eux et le soleil, leur marque, leur défaut
Vous fasse desirer de vous lever plus haut :
Haussez-vous sur les monts que le soleil redore,
Et vous prendrez plaisir de voir plus haut encore.
Ces hauts monts que je dis sont prophètes, qui font
Demeure sur les lieux où les nuages sont.
C'est le cayer sacré, le palais des lumières,
Les sciences, les arts ne sont que chambrieres.
Suivez, aimez Sara, si vous avez dessein
D'estre filz d'Abraham retirez en son sein :
Là les corps des humains et les ames humaines,
Unis au grand triomphe aussy bien comme aux peines,
Se rejoindront ensemble et prendront en ce lieu
Dans leurs fronts honorez l'image du grand Dieu.
    Resjouissez-vous donc, ô vous, ames celestes!
Car vous vous referez de voz piteuses restes :
Resjouissez-vous donc, corps gueris du mespris!
Heureux, vous reprendrez voz plus heureux esprits.

Vous voulustes, esprits, et le ciel et l'air fendre
Pour aux corps preparez du haut ciel descendre;
Vous les cerchastes lors, ore ils vous cercheront,
Ces corps par vous aymez encor vous aimeront :
Vous vous fistes mortels pour voz pauvres femelles,
Elles s'en vont pour vous et par vous immortelles.
Mais quoy! c'est trop chanter, il faut tourner les yeux,
Esblouis de rayons, dans le chemin des cieux :
C'est faict : Dieu vient reigner; de toute prophetie
Se void la periode à ce poinct accomplie.
La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux
Naissent des enterrez les visages nouveaux :
Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places
Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.
Icy, les fondements des chasteaux rehaussez
Par les ressuscitans promptement sont percez;
Icy, un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poictrine ;
Là, l'eau trouble bouillonne, et puis, s'esparpillant,
Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.
Comme un nageur venant du profond de son plonge,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
Les corps par les tyrans autrefois deschirez
Se sont en un moment à leurs corps asserrez,
Bien qu'un bras ait vogué par la mer escumeuse.
De l'Affricque bruslée en Tyle froiduleuse,
Les cendres des bruslez volent de toutes parts ;
Les brins, plus tost unis qu'ils ne furent espars,
Viennent à leur posteau en cette heureuse place,
Riants au ciel riant d'une aggreable audace.
Le curieux s'enquiert si le vieux et l'enfant
Tels qu'ils sont jouiront de l'estat triomphant,

Leurs corps n'estans parfaicts ou deffaicts en viellesse:
Sur quoy, la plus hardie ou plus haute sagesse
Ose presupposer que la perfection
Veut en l'aage parfaict son elevation,
Et la marquent au poinct des trente-trois années
Qui estoient en Jesus closes et terminées
Quand il quitta la terre et changea, glorieux,
La croix et le sepulchre au tribunal des cieux.
Venons de cette douce et pieuse pensée
A celle qui nous est aux saincts escrits laissée.
Voicy le filz de l'homme et du grand Dieu le filz,
Le voicy arrivé à son terme prefix.
Des-jà l'air retentit et la trompette sonne,
Le bon prend asseurance et le meschant s'estonne;
Les vivants sont saisis d'un feu de mouvement,
Ils sentent mort et vie en un prompt changement;
En une periode ils sentent leurs extrêmes,
Ils ne se trouvent plus eux-mesmes comme eux-mesmes:
Une autre volonté et un autre sçavoir
Leur arrache des yeux le plaisir de se voir;
Le ciel ravit leurs yeux : du ciel premier l'usage
N'eust peu du nouveau ciel porter le beau visage.
L'autre ciel, l'autre terre ont cependant fuy;
Tout ce qui fut mortel se perd esvanouy.
Les fleuves sont seichez, la grand mer se desrobe :
Il falloit que la terre allast changer de robbe.
Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantements,
Vous fuiez comme agneaux, ô simples elements!
Cachez-vous, changez-vous; rien mortel ne supporte
La voix de l'Eternel, ni sa voix rude et forte.
Dieu paroist: le nuage d'entre luy et nos yeux
S'est tiré à l'escart, il est armé de feux;

Le ciel neuf retentit du son de ses louanges ;
L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.
Tout l'air n'est qu'un soleil ; le soleil radieux
N'est qu'une noire nuict au regard de ses yeux ;
Car il brusle le feu, au soleil il esclaire,
Le centre n'a plus d'ombre et ne suit sa lumière.
Un grand ange s'escrie à toutes nations :
« Venez respondre icy de toutes actions :
L'Eternel veut juger. » Toutes ames venües
Font leurs siéges en rond en la voute des nües,
Et là les cherubins ont au milieu planté
Un throsne rayonnant de saincte majesté :
Il n'en sort que merveille et qu'ardente lumière.
Le soleil n'est pas faict d'une estoffe si claire ;
L'amas de tous vivans en attend justement
La desolation ou le contentement.
Les bons du Sainct-Esprit sentent le tesmoignage ;
L'aise leur saute au cœur et s'espand au visage,
Car, s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a faict don :
Ils sont vestus de blanc et lavez de pardon.
O tribus de Juda! vous estes à la dextre :
Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre.
Les tyrans, abbatus, pasles et criminels,
Changent leurs vains honneurs aux tourments eternels.
Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace,
Ils souffrent en tremblant l'imperieuse face,
Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez
Le chef, les membres saincts qu'ils avoient transpercez.
Ils le virent lié, le voicy les mains hautes :
Ces severes sourcils viennent conter leurs fautes.
L'innocence a changé sa crainte en majestés,
Son roseau en acier tranchant des deux costés,

Sa croix au tribunal de presence divine.
Le Ciel l'a couronné, mais ce n'est plus d'espine :
Ores viennent trembler à cest acte dernier
Les condamneurs aux pieds du juste prisonnier.
Voicy le grand herault d'une estrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort eternelle.
Qui se cache? qui fuit devant les yeux de Dieu?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu?
Quand vous auriez les vents collez soubs vos aisselles
Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,
Les monts vous ouvriroient le plus profond rocher,
Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,
Vous enceindre la mer, vous enlever la nüe,
Vous ne fuiriez de Dieu ni le doigt ni la veüe.
Or voicy les lyons de torches acculez,
Les ours à nez percez, les loups emmuzelez :
Tout s'eslève contre eux : les beautez de Nature,
Que leur rage troubla de venin et d'ordure,
Se confrontent en mire et se lèvent contr'eux.
« Pourquoy (dira le Feu) avez-vous de mes feux,
Qui n'estoient ordonnez qu'à l'usage de vie,
Faict des bourreaux, valets de vostre tyrannie? »
L'Air encor une fois contr'eux se troublera,
Justice au juge sainct, trouble, demandera,
Disant : « Pourquoy, tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes,
Des corps de vos meurtris? » — « Pourquoy, diront les Eaux.
Changeastes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux? »
Les Monts, qui ont ridé le front à vos supplices :
« Pourquoy nous avez-vous rendu vos precipices?
— Pourquoy nous avez-vous, diront les Arbres, faicts
D'arbres delicieux, execrables gibets? »

Nature, blanche, vive et belle de soy mesme,
Presentera son front ridé, fascheux et blesme
Aux peuples d'Italie et puis aux nations
Qui les ont enviez en leurs inventions,
Pour, de poison meslé au milieu des viandes,
Tromper l'amere mort en ses liqueurs friandes,
Donner au meurtre faux le mestier de nourrir,
Et soubs les fleurs de vie embuscher le mourir.
La Terre, avant changer de lustre, se vient plaindre
Qu'en son ventre l'on fit ses chers enfants esteindre,
En les enterrant vifs, l'ingenieux bourreau
Leur dressant leur supplice en leur premier berceau
La Mort tesmoignera comment ils l'ont servie;
La Vie preschera comment ils l'ont ravie;
L'Enfer s'esveillera; les calomniateurs
Cette fois ne seront faux prevaricateurs :
Les livres sont ouverts; là paroissent les roolles
De noz salles pechez, de noz vaincs parolles,
Pour faire voir du pere aux uns l'affection,
Aux autres la justice et l'execution.
Conduicts, Esprit très sainct, en cet endroict ma bouche.
Que par la passion plus exprès je ne touche
Que ne permet ta reigle, et que, juge leger,
Je n'attire sur moy jugement pour juger.
Je n'annonçeray donc que ce que tu annonce,
Mais je prononce autant comme ta loy prononce :
Je ne marque de tous que l'homme condamné
A qui mieux il vaudroit n'avoir pas esté né.
Voicy donc, Antechrist, l'extraict des faicts et gestes,
Tes fornications, adulteres, incestes,
Les pechez où Nature a tourné à l'envers,
La bestialité, les grands bourdeaux ouverts,

Le tribut exigé, la bulle demandée
Qui a la Sodomie en esté concedée;
La place de tyran conquise par le fer,
Les fraudes qu'exerça ce grand tison d'enfer,
Les empoisonnements, assassins, calomnies,
Les degasts des pays, des hommes et des vies,
Pour attraper les clefs; les contracts, les marchez
Des diables stipulans subtilement couchez;
Tous ceux-là que Satan empoigna dans ce piége,
Jusques à la putain qui monta sur le siége.
L'aisné filz de Satan se souviendra, maudit,
De son throsne eslevé d'avoir autrefois dit :
« La gent qui ne me sert, ains contre moy conteste,
Pourrira de famine et de guerre et de peste.
Roys et roynes viendront au siége où je me sieds,
Le front embas, lescher la poudre soubs mes pieds;
Mon regne est à jamais, ma puissance eternelle;
Pour monarcque me sert l'Eglise universelle;
Je maintiens le Papat tout-puissant en ce lieu,
Où, si Dieu je ne suis, pour le moins vice-Dieu. »
Filz de perdition, il faut qu'il te souvienne
Quand le serf commandeur de la gent Rhodiene,
Veautré, baisa tes pieds, infame serviteur,
Puis chanta se levant : « Or laisse, createur. »
Appollyon, tu as en ton impure table
Prononcé, blasphemant, que Christ est une fable;
Tu as renvoyé Dieu, comme assez empesché,
Aux affaires du ciel, faux homme de peché.
Or il faut à ses pieds ses blasphemes et tiltres
Poser, et avec eux les tiares, les mitres,
La banniere d'orgueil, fausses clefs, fausses croix,
Et la pantouffle aussy qu'ont baisé tant de rois.

Il se voit à la gauche un monceau qui esclatte
De chappes d'or, d'argent, de bonnets d'escarlatte :
Prelats et cardinaux là se vont despouiller
Et d'inutiles pleurs leurs despouilles mouiller.
Là faut representer la mitre hereditaire
Dont Jules tiers ravit le grand nom de mystere
Pour, mentant et cachant ses tiltres blasphemants,
Y subroger le sien escrit en diamands.
A droicte, l'or y est une despouille rare :
On y void un monceau des haillons du Lazare.
Enfants du siècle vain, filz de la vanité,
C'est à vous à traîner la honte et nudité,
A crier enrouez, d'une gorge embrazée,
Pour une goutte d'eau l'ausmosne refusée :
Tous voz refus seront payez en un refus.
Les criminelz adonc par ce procès confus,
La gueule de l'enfer s'ouvre en impatience
Et n'attend que de Dieu la derniere sentence,
Qui, à ce poinct, tournant son œil benin et doux,
Son œil tel que le montre à l'espouse l'espoux,
Se tourne à la main droicte, où les heureuses veües
Sont au throsne de Dieu sans mouvement tendües,
Extaticques de joye et franches de soucy.
Leur Roy donc les appelle et les faict roys ainsy :
« *Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure,*
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain,
Venez, races du ciel, venez, esleus du pere ;
Voz pechez sont esteints, le juge est vostre frere.
Venez donc, bien-heureux, triompher à jamais
Au royaume eternel de victoire et de paix. »

A ce mot, tout se change en beautez eternelles,
Ce changement de tout est si doux aux fidelles :
Que de parfaicts plaisirs! ô Dieu, qu'ils trouvent beau
Cette terre nouvelle et ce grand ciel nouveau!
Mais d'autre part, si tost que l'Eternel faict bruire
A sa gauche ces mots, les foudres de son ire,
Quand ce juge, et non pere, au front de tant de rois,
Irrevocable, pousse et tonne cette voix :
« Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Aux gouffres tenebreux des peines eternelles. »
Lors ce front qui ailleurs portoit contentement
Porte à ceux-cy la mort et l'espouvantement.
Il sort un glaive aigu de la bouche divine,
L'enfer, glouton bruyant, devant ses pieds chemine.
D'une laide terreur les damnables transis,
Mesmes dès le sortir des tombeaux obscurcis
Virent bien d'autres yeux le ciel suant de peine,
Lors qu'il se preparoit à leur peine prochaine :
Et voicy de quels yeux virent les condamnez
Les beaux jours de leur regne en douleur terminez.
Ce que le monde a veu d'effroyables orages,
Des gouffres caverneux et de monts de nuages,
De double obscurité, dont au profond milieu
Le plus creux vomissoit des aquilons de feu,
Tout ce qu'au front du ciel on vid onc de coleres,
Estoit serenité; nulles douleurs ameres
Ne troublent le visage et ne changent si fort
La peur, l'ire et le mal, que l'heure de la mort

Ainsy les passions du ciel autrefois veües
N'ont peint que son courroux dans les rides des nües :
Voicy la mort du ciel en l'effort douloureux
Qui luy noircit la bouche et faict seigner les yeux.
Le Ciel gemit d'ahan ; tous ses nerfs se retirent ;
Ses poulmons près à près sans relasche respirent.
Le Soleil vest de noir le bel or de ses feux ;
Le bel œil de ce monde est privé de ses yeux.
L'ame de tant de fleurs n'est plus espanouye ;
Il n'y a plus de vie au principe de vie.
Et, comme un corps humain est tout mort terrassé
Dès que du moindre coup au cœur il est frappé,
Ainsy faut que le monde et meure et se confonde
Dès la moindre blessure au Soleil, cœur du monde.
La Lune perd l'argent de son teint clair et blanc,
La Lune tourne en haut son visage de sang ;
Toute estoille se meurt ; les prophetes fidelles
Du Destin vont souffrir eclypses eternelles ;
Tout se cache de peur ; le feu s'enfuit dans l'air,
L'air en l'eau, l'eau en terre ; au funebre mesler
Tout beau perd sa couleur ; et voicy tout de mesmes
A la pasleur d'en haut tant de visages blesmes
Prennent l'impression de ces feux obscurcis,
Tels qu'on void au fourneau paroistre les transis.
Mais plus, comme les filz du ciel ont au visage
La forme de leur chef, de Christ la vive image,
Les autres de leur pere ont le train et les traicts,
Du prince Belzebud veritables pourtraicts.
A la premiere mort ils furent effroyables,
La seconde redouble, où les abominables
Crient aux monts cornus : « O Monts, que faictes-vous ?
Esbranlez vos rochers et vous crevez sur nous :

Cachez-nous, et cachez l'opprobre et l'infamie
Qui, comme chiens, nous met hors la cité de vie ;
Cachez-nous pour ne voir la haute majesté
De l'Agneau triomphant sur le throsne monté. »
Ce jour les a pris nuds, les estouffe de craintes
Et de pires douleurs que les femmes enceintes.
Voicy le vin fumeux, le courroux mesprisé
Duquel ces filz de terre avoient thesaurisé.
De la terre leur mere ils regardent le centre :
Cette mere en douleurs sent mi-partir son ventre,
Où les serfs de Satan regardent fremissants
De l'enfer abbayant les tourments renaissans,
L'estang de soulphre vif qui rebrusle sans cesse.
Les tenebres espais plus que la nuict espaisse :
Ce ne sont des tourments inventez des cagots
Et presentez aux yeux des infirmes bigots,
La terre ne produit nul crayon qui nous trace
Ni du haut paradis ni de l'enfer la face.
   Vous avez dict, perdus : « Nostre nativité
N'est qu'un sort ; nostre mort, quand nous aurons esté,
Changera nostre haleine en vent et en fumée.
Le parler est du cœur l'estincelle allumée :
Ce feu esteint, le corps en cendre deviendra,
L'esprit, comme air coulant, parmy l'air s'espandra ;
Le temps avallera de nos faicts la memoire,
Comme un nuage espais estend sa masse noire,
L'esclaircit, la despart, la desrobbe à nostre œil :
C'est un brouillard chassé des rayons du soleil.
Nostre temps n'est rien plus qu'un ombrage qui passe,
Le sceau de tel arrest n'est point subject à grace. »
   Vous avez dit, brutaux : « Qu'il y a en ce lieu
Pis que d'estre privé de la face de Dieu? »

Ha! vous regretterez bien plus que vostre vie
La perte de vos sens, juges de telle envie :
Car, si vos sens estoient tous tels qu'ils ont esté,
Ils n'auroient un tel goust, ni l'immortalité;
Lors vous sçaurez que c'est de voir de Dieu la face,
Lors vous aurez au mal le goust de la menace.
O enfans de ce siecle, ô abusez mocqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans mercy.
Vostre ame à sa mesure enflera de soucy.
Qui vous consolera? L'amy qui se desole
Vous grincera les dents au lieu de la parolle.
Les Saincts vous aimoient-ils? Un abisme est entr'eux;
Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
Mais n'esperez-vous point fin à vostre souffrance?
Point n'esclaire aux enfers l'aube de l'esperance?
Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci?
Qui a peché sans fin souffre sans fin aussy.
La clemence de Dieu faict au ciel son office,
Il desploye aux enfers son ire et sa justice.
Mais le feu ensouphré, si grand, si violent,
Ne destruira-t-il pas les corps en les bruslant?
Non, Dieu les gardera entiers à la vengeance,
Conservant à cela et l'estoffe et l'essence,
Et le feu qui sera si puissant d'operer
N'aura pouvoir d'esteindre, ains de faire durer,
Et servira par loy à l'eternelle peine.
L'air corrupteur n'a plus sa corrompante haleine,
Et ne faict aux enfers office d'element;
Celuy qui le mouvoit, qui est le firmament,

Ayant quitté son bransle et motives cadences,
Sera sans mouvement, et de là sans muances.
Transis, desesperez, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port.
Que si voz yeux de feu jettent l'ardente veüe
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tüe.
Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tüer, vous saisir.
Voulez-vous du poison? en vain cest artifice.
Vous vous precipitez? en vain le precipice.
Courez au feu brusler, le feu vous gelera;
Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera:
La peste n'aura plus de vous misericorde;
Estranglez-vous, en vain vous tordez une corde;
Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.
Vous vous peigniez des feux: combien de fois vostre ame
Desirera n'avoir affaire qu'à la flamme!
Voz yeux sont des charbons qui embrazent et fument,
Voz dents sont des cailloux qui en grinçants s'allument.
Dieu s'irrite en voz cris et aux faux repentir,
Qui n'a peu commancer que dedans le sentir.
Ce feu, par voz costez ravageant et courant,
Fera revivre encor ce qu'il va devorant;
Le chariot de Dieu, son torrent et sa gresle,
Meslent la dure vie et la mort pesle-mesle.
Abbayez comme chiens, hurlez en voz tourments,
L'abisme ne respond que d'autres hurlements;
Les Satans descouplez d'ongles et dents tranchantes
Sans mort deschireront leurs proies renaissantes;
Ces Demons tourmentans hurleront tourmentez:
Leurs fronts seillonneront ferrez de cruautez;

Leurs yeux estincellans auront la mesme image
Que vous aviez baignans dans le sang du carnage;
Leurs visages transis, tyrans, vous transiront,
Ils vengeront sur vous ce qu'ils endureront.
O malheur des malheurs, quand tels bourreaux mesurent
La force de leurs coups aux grands coups qu'ils endurent!
Mais de ce dur estat le poinct plus ennuyeux,
C'est sçavoir aux enfers ce que l'on faict aux cieux,
Où le camp triomphant gouste l'aize indicible,
Connoissable aux meschants, mais non pas accessible;
Où l'accord très-parfaict des douces unissons
A l'univers entier accorde ses chansons,
Où tant d'esprits ravis esclattent de loüanges.
La voix des saincts unis avec celles des anges,
Les orbes des neuf cieux, des trompettes le bruict,
Tiennent tous leur partie à l'hymne qui s'ensuit :
« *Sainct, sainct, sainct, le Seigneur! O grand Dieu des armées,*
De ces beaux cieux nouveaux les voutes enflammées
Et la nouvelle terre, et la neufve cité,
Hierusalem la saincte, annoncent ta bonté.
Tout est plein de ton nom. Syon la bienheureuse
N'a pierre dans ses murs qui ne soit precieuse,
Ne citoyen que sainct, et n'aura pour jamais
Que victoire, qu'honneur; que victoire, que paix.
« *Là nous n'avons besoing de parure nouvelle,*
Car nous sommes vestus de splendeur eternelle;
Nul de nous ne craint plus ni la soif ni la faim,
Nous avons l'eau de grace et des anges le pain;
La pasle mort ne peut accourcir cette vie
Plus n'y a d'ignorance et plus de maladie,
Plus ne faut de soleil : car la face de Dieu
Est le soleil unicque et l'astre de ce lieu.

Le moins luisant de nous est un astre de grace,
Le moindre a pour deux yeux deux soleils à la face;
L'Eternel nous prononce et crée de sa voix
Roys, nous donnant encor plus haut que nom de roys :
D'estrangers il nous faict ses bourgeois, sa famille,
Nous donne un nom plus doux que de filz et de filles. »
Mais aurons-nous le cœur touché de passions
Sur la diversité ou choix des mansions?
Ne doibt-on poinct briguer la faveur demandée
Pour la droicte ou la gauche au filz de Zebedée?
Non, car l'heur d'un chacun en chacun accomply
Rend de tous le desir et le comble remply;
Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne devale,
Pareille imparité en difference esgalle.
Icy bruit la Sorbonne, où les docteurs subtils
Demandent : « Les esleus en leur gloire auront-ilz,
Au contempler de Dieu, parfaicte connoissance
De ce qui est de luy et toute son essence? »
Ouy de tout, et en tout, et non totalement.
Ces termes sont obscurs pour nostre enseignement:
Mais disons simplement que cette essence pure
Comblera de chacun la parfaicte mesure.
Les honneurs de ce monde estoient hontes au prix
Des grades eslevez au celeste pourprix;
Les thresors de là haut sont bien d'autre matière
Que l'or, qui n'estoit rien qu'une terre estrangère.
Les jeux, les passe-temps et les esbats d'icy
N'estoient qu'amers chagrins, que colere et soucy
Et que gehenes, au prix de la joye eternelle,
Qui sans trouble, sans fin, sans change, renouvelle.
Là sans tache on verra les amitiez fleurir :
Les amours d'icy bas n'estoient rien que haïr

Au prix des hauts amours dont la saincte armonie
Rend une ame de tous en un vouloir unie :
Tous nos parfaicts amours reduicts en un amour,
Comme nos plus beaux jours reduicts en un beau jour
On s'enquiert si le frere y connoistra le frere,
La mere son enfant et la fille son pere,
La femme le mary : l'oubliance en effect
Ne diminuera poinct un estat si parfaict.
Quand le Sauveur du monde en sa vive parolle
Tire d'un vray subject l'utile parabole,
Nous presente le riche en bas precipité,
Le Mendiant Lazare au plus haut lieu monté,
L'abysme d'entre deux ne les fit mesconnoitre,
Quoy que l'un fust hideux, enluminé pour estre
Seiché de feu, de soif, de peines et d'ahan,
Et l'autre rajeuni dans le sein d'Abraham.
Mais plus ce qui nous faict en ce royaume croire
Un sçavoir tout divin surpassant la memoire,
D'un lieu si excellent il parut un rayon,
Un portraict raccourcy, un exemple, un crayon,
En Christ transfiguré : sa chere compagnie
Connut Moyse non veu et sçeut nommer Elie;
L'extaze les avoit dans le ciel transportez,
Leurs sens estoient changez, mais en felicitez.
Adam, aiant encor sa condition pure,
Connut des animaux les noms et la nature,
Des plantes le vray suc, des metaux la valeur,
Et les esleus seront en un estre meilleur.
Il faut une aide en qui cest homme se repose,
Les saincts n'auront besoing d'aide ni d'autre chose
Il eut un corps terrestre et un corps sensuel,
Le leur sera celeste et corps spirituel.

L'ame du premier homme estoit ame vivante,
Celle des triomphans sera vivifiante ;
Adam pouvoit pecher et du peché perir,
Les saincts ne sont subjets à pecher ni mourir.
Les saincts ont tout ; Adam receut quelque defense,
Satan put le tenter ; il sera sans puissance.
Les esleus sçauront tout, puis que celuy qui n'eut
Un estre si parfaict toute chose connut.
Diray-je plus ? à l'heur de cette souvenance,
Rien n'ostera l'acier des ciseaux de l'absence.
Le triomphant estat sera franc anobly
Des larecins du temps, des ongles de l'oubly :
Si que la connoissance et parfaicte et seconde
Passera de beaucoup celle qui fut au monde.
Là sont frais et presents les bienfaicts, les discours,
Et les plus chauds pensers, fusils de nos amours.

Mais ceux qui en la vie et parfaicte et seconde
Cerchent les passions et les storges du monde,
Sont esprits amateurs d'espaisse obscurité
Qui regrettent la nuict en la vive clarté :
Ceux-là, dans le banquet où l'espoux nous invitte,
Redemandent les aulx et les oignons d'Ægypte,
Disants, comme bergers : « Si j'estois roy, j'aurois
Un aiguillon d'argent plus que les autres rois. »

Les Apostres ravis en l'esclat de la nüe
Ne jettoient plus ça bas ni memoire ni veüe :
Femmes, parents, amis, n'estoient pas en oubly,
Mais n'estoient rien au prix de l'estat anobly
Où leur chef rayonnant de nouvelle figure
Avoit haut enlevé leur cœur et leur nature,
Ne pouvant regretter aucun plaisir passé,
Quand d'un plus grand bonheur tout heur fut effacé

Nul secret ne leur peut estre lors secret, pource
Qu'ils puisoient la lumiere à sa premiere source :
Ils avoient pour miroir l'œil qui faict voir tout œil,
Ils avoient pour flambleau le soleil du soleil.
Il faut qu'en Dieu si beau toute beauté finisse,
Et, comme on feinct jadis les compagnons d'Ulysse
Avoir perdu le goust de tous friands appas,
Ayant faict une fois de Lothos un repas,
Ainsy nulle douceur, nul pain ne faict envie
Après le Man, le fruict du doux arbre de vie :
L'ame ne souffrira les doubtes pour choisir,
Ni l'imperfection que marque le desir.
Le corps fut vicieux qui renaistra sans vices,
Sans taches, sans porreaux, rides et cicatrices ;
En mieux il tournera l'usage des cinq sens.
Veut-il souefve odeur? il respire l'encens
Qu'offrit Jesus en croix, qui, en donnant sa vie,
Fut le prestre, l'autel et le temple et l'hostie.
Faut-il des sons? le Grec qui jadis s'est vanté
D'avoir ouy les cieux, sur l'Olympe monté,
Seroit ravy plus haut quand cieux, orbes et poles
Servent aux voix des saincts de luths et de violes.
Pour le plaisir de voir, les yeux n'ont point ailleurs
Veu pareilles beautez ni si vives couleurs.
Le goust qui fit cercher des viandes estranges
Aux nopces de l'Agneau trouve le goust des Anges
Nos metz delicieux, tousjours prests sans apprests :
L'eau du rocher d'Oreb, et le Man tousjours frais :
Nostre goust, qui à soif, est si souvent contraire,
Ne goustra l'amer doux, ni la douceur amère;
Et quel toucher peut estre, en ce monde, estimé
Au prix des doux baisers de ce filz bien aimé?

Ainsy, dedans la vie immortelle et seconde
Nous aurons bien les sens que nous eusmes au monde,
Mais, estans d'actes purs, ils seront d'action
Et ne pourront souffrir infirme passion :
Purs en subject, tres purs en Dieu, ils iront prendre
Le voir, l'odeur, le goust, le toucher et l'entendre ;
Au visage de Dieu seront nos saincts plaisirs,
Dans le sein d'Abraham fleuriront nos desirs,
Desirs, parfaicts amours, hauts desirs sans absence,
Car les fruicts et les fleurs n'y font qu'une naissance.
Chetif, je ne puis plus approcher de mon œil
L'œil du ciel ; je ne puis supporter le soleil.
Encor tout esbloüy, en raisons je me fonde
Pour de mon ame voir la grand' ame du monde,
Sçavoir ce qu'on ne sçait et qu'on ne peut sçavoir,
Ce que n'a ouy l'oreille et que l'œil n'a peu voir :
Mes sens n'ont plus de sens, l'esprit de moy s'envolle,
Le cœur ravy se taist, ma bouche est sans parolle :
Tout meurt, l'ame s'enfuit et, reprenant son lieu,
Extaticque, se pasme au giron de son Dieu.

FIN DES TRAGIQUES.







ADDITIONS[1]

A la Chambre dorée, p. *134* v°, v. 16, après *marotte :*

Souffrirons-nous un jour d'exposer nos raisons
Devant les habitants des petites maisons?
Que ceux qui ont été liés pour leurs manies
De là viennent juger et nos biens et nos vies;
Que telles gens du roy troublent de leur caquet,
Procureurs de la mort, la cour et le parquet :

1. Ces additions sont sur une feuille volante, qui, dans notre manuscrit, se trouve placée avant l'*Avis aux Lecteurs* (ci dessus, p. 3).

La même feuille volante contient 1° des *Interpretations des mots en blanc qui sont dans les Tragiques*, lesquelles (au nombre de vingt-quatre) ont été mises à profit dans notre texte; 2° des *Mots à corriger*, corrections qui (au nombre de neuf) ont été faites; enfin 3° le sonnet imprimé ci-dessus, p. 13, mais avec ce titre plus explicite : *Sonnet de Anne de Rohan à Promethée sur son larçin.* Il est à remarquer que le texte de ce sonnet présente ici plusieurs variantes avec celui donné plus haut, lesquelles le rendent conforme à la version publiée par d'Aubigné en tête de l'édition sans date.

La liste des *Interprétations* et des *Mots à corriger* se rapporte (ainsi que les pages et lignes de renvoi permettent de le constater) à l'édition de 1616. Il faut en conclure qu'elle fut dressée en vue de la deuxième édition, celle sans date. — Quant aux trois *Additions,* la première avait déjà été insérée dans l'édition de 1616, et M. L Lalanne l'a reproduite, p. 135 de son édition. Les deux autres additions étaient restées inédites.

Que de sainct Mathurin le fouët et voyage
Loge ces pelerins dedans l'aréopage.

A la Chambre dorée, p. 154 v°, v. 24, après *donnent :*

Mais comme il n'y a rien sous le haut firmament
Perdurable en son estre et franc de changement,
Souïsses et Grisons, et Anglois et Bataves,
Si l'injustice un jour vous peut voir ses esclaves,
Si la vile chicane administre vos loix,
Alors Grison, Souïsse et Batave et Anglois,
N'aïes point que la peur en ton esprit se jette
Par le regard affreux d'un menaçant comète :
Pren ta mutation pour comète au malheur,
Ainsi que tu l'as su pour astre de bonheur.

Aux Vengeances, p. 264, v. 24, après *dessus l'onde :*

Se joüa sur la mort, pour se joüer encor
Des joyaux d'un grand Roy, de la couronne d'or
Que dessus ce beau front pour essai il fit mettre :
Dans le poing de l'enfant fut adjousté le sceptre,
Que l'innocente main mit par terre à morceaux.
Vous r'appristes bientost, ô decevantes eaux,
La leçon de noyer par le déluge apprise,
Vous l'oubliastes lors que vous portiez Moyse.

INTERPRÉTATION DES MOTS EN BLANC

QUI SONT DANS LES TRAGIQUES[1]

Page		ligne	
Page	25,	ligne 21,	*florentin*
—	26,	— 4,	*Florence*
—	—	— 13,	*Italie*
—	—	— 14,	*Ton fils*
—	—	dernière,	*Florentin*
—	27,	— 14,	*Florence*
—	—	— 16,	*Medicis*
—	—	— 18,	*Catherine*
—	29,	dernière,	*Catherine*
—	32,	— 15,	*florentines*
—	65,	— 9,	*mol tyran*
—	71,	— 1,	*meschans, cruels sont*
—	—	— 11,	*mère impudique*
—	181,	— 15,	*Florentine*
—	—	18 *et* 26,	*femme*
—	213,	— 3,	*Jesabel*
—	233,	— 19,	*Florentins*
—	352,	— 9,	*Florentin*
—	359,	pénultième,	*Bourbons*
—	360,	— 1,	*Leur ingrat successeur*
—	—	— 2,	*Rinseur de la canette, humble*
—	—	— 3,	*retordre la queüe*
—	—	— 4,	*Que dirois-tu, Bourbon, de ta race honteuse?*
—	—	— 5,	*Tu dirois, je le scay, que ta race est doubteuse.*

1. Il s'agit ici de la première édition, celle de 1616, et c'est bien aux pages de cette édition que se rapportent les renvois. — Dans la troisième édition, donnée par M. Lalanne, on trouve les interprétations que lui ont fournies deux exemplaires où elles sont ajoutées à la main, exemplaires appartenant, l'un à M. Beaupré, l'autre à M. Maxime du Camp. J'ai eu également à ma disposition un exemplaire de l'édition de 1616 appartenant à M. William Martin, et où les interprétations manuscrites sont à peu près semblables. — On a maintenant sous les yeux celles de d'Aubigné lui-même.

MOTS A CORRIGER[1]

Page 88,	ligne 6,	au lieu de	*grace*,	lis	*garce*[2]
— 94,	— 9,	—	*lems*,	—	*les*
— 169,	— 1,	—	*perelins*,	—	*pelerins*
— 180,	— 23,	—	*forme*,	—	*force*
— 198,	— 4,	—	*ronger*,	—	*beuger*
— 210,	— 10,	—	*paroissoit*,	—	*paroissoyent*
— 241,	— 6,	—	*guerrée*,	—	*guerre*
— —	— 8,	—	*employent*,	—	*employeyent*
— 242	— 7,	—	*l'espece*,	—	*l'espaisse*

1. Dans la première édition des *Tragiques*.

2. C'est à ce vers (ci-après, p. 110, v. 3) :

Voila pour devenir grace *du Cabinet.*

Mais, par une singulière inadvertance, cet *erratum* ne relève pas la même métathèse qui s'était produite quelques pages plus haut (V. p. 107, v 7), et qui se retrouve, même dans l'édition de 1857, à ce vers :

Des graces *du Huleu*. . . . .

FIN DU MANUSCRIT.





APPENDICE[1]

AU LECTEUR

L'imprimeur est venu se plaindre à ce matin de n'avoir que deux vers pour sa dernière feuille; j'ay mis la main sur l'inscription que vous verrez. Il advint que Henry le Grand, voulant poser en quelque lieu deux tableaux, l'un de sa guerre, l'autre de sa paix, il demanda ce present à trois personnes choisies en son royaume. Nostre aucteur accepta le premier, faisant trouver bonne au roy cette response: « Sire, vous trouverez assez en vostre Cour d'historiens de paix et de pilottes d'eaue douce; je vous supplie vous contenter que je rapporte vos tourmentes et victoires, desquelles j'ai esté partie et tesmoing » C'est ce que je vous presente contre ceux qui disent que mon maistre n'a sçeu que blasmer : à la verité il a eschappé contre les grands qui n'ont porté le hausse-col qu'en parure, desnaturez en vengeances comme en voluptez,

1. Afin de ne rien omettre de ce qui se trouvait dans les éditions antérieures, nous donnons ici en appendice trois morceaux additionnels qui ne font pas partie de notre manuscrit genevois. C'est, comme le déclare l'auteur, un remplissage, et il était coutumier du fait, comme on peut le voir dans l'*Histoire universelle* et ailleurs : il avait horreur des pages blanches. Mais ces ajoutages de vers ou de prose ont toujours de l'intérêt avec un original tel que d'Aubigné. Ils contiennent le plus souvent quelque apologie ou revendication personnelle, à la façon du *sic vos non vobis*.

mais il a bien sçeu (et icy et par son Histoire) eslever son prince, qui surpassa la nature en courage et ne l'excedera jamais ny en haines ny en amours.

PROMETHÉE.

A LA FRANCE DÉLIVRÉE
SOIT POUR JAMAIS SACRÉ
HENRY QUATRIESME
TRÈS AUGUSTE, TRÈS VICTORIEUX.

L'AN 1553, au solstice d'hyver (poinct plus heureux de toutes nativitez), fut donné du Ciel à la France sur les racines des Pyrénées (bornes naturelles de l'Espagne), pour devenir une barriere plus seure que les montagnes : nourry en lieux aspres, teste nuē et pieds nuds, par Henry son ayeul, preparant un coin d'acier aux nœuds serrez de nos difficultez. Son aage seconde veid son pere mort, sa mere fuitive, ses proches condamnez, ses serviteurs bannis. Il se trouve armé à quatorze ans en un party miserable, affoibly de trois batailles perduēs, n'ayant de reste que la vertu. Sa jeunesse eut pour entrée des nopces funestes : trente mille des siens massacrez et sa prison redoublée. Sa liberté le faict chef des pieces ramassées d'un party rogné, dans lequel, maistre pour le soin, compagnon pour les perils, il finit sept guerres desesperées par sept heureuses paix. Pour à quoy parvenir, il luy falut respondre à quarante cinq armées royales, desquelles il en a eu pour une fois neuf bien équipées sur les bras. L'aube de son esperance parut à Coutras, où ayant digeré les angoisses du general, porté la vigilance du mareschal de camp, le labeur de sergent de bataille, il prit la place de soldat hazardeux. Après, ayant par-

tagé la Guyenne, fait part de ses exploits au Dauphiné, au Languedoc, conquis le Poictou, entamé l'Anjou, voyant le duc de Guise mort, ses adversaires divisés, le roy à l'extremité, il remit à la France ses injures, ses blessures et le dernier accès. Redressoit le roy, quand le royaume en pièces se laissa choir dans ses bras victorieux. Ce grand roy fait homme porta des labeurs plus que d'homme; en courant aux feux divers du royaume, il rencontra autant de charges que de traites, et de sieges que de logis. Ses partisans, envieux de sa vertu avant qu'estre delivrés par elle, bastissent divers partis dans les ruines de l'estat, si bien qu'il les falloit vaincre pour les mener vaincre leurs ennemis: c'est ce qui fit trouver à l'indomtable les combats du cabinet, ses angoisses, ceux de la campagne, ses voluptés. Or, après avoir monstré devant Arques son esperance contre espoir, le secours du ciel à ses prieres, à Yvry sa vertu contre l'imparité du nombre, sa resolution à relever les batailles esbranlées; après que l'Italie et l'Espagne eurent jetté sur les bras du règne divisé quatre armées differentes, et qu'estant venu et ayant veu et vaincu, il leur fit trouver à grand gain et honneur d'en remmener les pièces, de là en avant chacun de ses coups fut amorce du second, chaque victoire instrument de la suivante. Il fit perdre à ses ennemis leurs pretextes, l'espoir et les partis. Enfin, pour loyer de sept batailles, de vingt rencontres d'armées, de cent vingt-cinq combats enseignes deployées, de deux cent sieges heureusement exploictés par sa presence ou sous ses auspices, il se vainquit soy mesme, donna à ses ennemis biens et vies, aux siens le repos, la paix à tous, comme ployant en un chapeau d'olive les cimes esgarées de ses palmes et lauriers à couronner d'un diademe bien composé son chef victorieux.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

J'ai eu plaisir de voir couronner le livre de cette pièce rare, et n'ai peu souffrir que tu ne saches que cet eloge, eschantillon du style de l'autheur en tous ses escrits, fut incontinent contrefait et tout à la fois par des personnes fort estimées, qui n'eurent point honte d'en prendre les lignes entières. Un advocat de la Cour (qui merite bien d'estre juge, comme amateur de rendre le droit à chacun) fit imprimer la pièce originaire et les imitations, rendant à l'autheur l'honneur qui lui appartenoit, bien qu'il n'en eust point de connoissance. De plus, la traduction en estant venue d'Italie, Père Cotton, qui la voyoit à regret bien venue à la Cour, porta l'italien au roy pour taxer l'inventeur de n'estre que traducteur. Ce que sachant bien, Lecteur, j'ai voulu que tu le sceusses. A Dieu, jusqu'au premier de mes labeurs[1].

1. On voit que d'Aubigné a profité de l'occasion pour dénoncer un plagiaire et pour éventer une mèche de son ennemi intime, le Père Cotton. Il signale aussi l'ouvrage d'un « advocat de la Cour », qui avait reconnu sa paternité au sujet du petit panégyrique de Henri IV. Cet ouvrage est évidemment le petit recueil intitulé : *Florilegium rerum ab Henrico IIII immortaliter gestarum*, Paris, Saugrain, 1609, in-8° de 84 pp. On y trouve, en effet, la pièce qui précède, avec traduction (*ex gallico Aubignerii*), et, à la suite, une autre pièce qui en est la paraphrase, par Ange Cappel, sieur du Luat. Ce dernier était un huguenot, secrétaire de Henry IV et ami de Sully. L'Estoile nous apprend dans son Journal (à la date du mois de mars 1599) qu'il eut maille à partir avec la justice « pour un discours au Roi, intitulé *le Confident*, qu'il avoit fait imprimer chez M. Patisson, où il y avoit dedans quelque traict contre la maison du Connestable ».





NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES ET PHILOLOGIQUES

Ne quid nimis.

P. xv, l. 33. — *A la Bibliothèque de Zurich.* — Il est probable que cet exemplaire fut un des premiers distribués, et qu'il fut envoyé par d'Aubigné lui-même, car le volume manuscrit que possède le *British Museum* (et dont je parle dans la note suivante) contient, p. 70, parmi les épigrammes françaises, la suivante, adressée *Aux Seigneurs de Zurich, qui demandoient à l'autheur de ses œuvres pour leur bibliothèque, avec ses armes et son pourtraict :*

Vous trezorizez en louanges
Et des humains et des saints anges,
Si par vos mains nous est rendu
Ce que Heideberg a perdu.
Mais ce thrésor, dès sa naissance,
Prend du Vatican le chemin
S'il n'ha point d'autre résistance
Qu'en papier et qu'en parchemin.

P. xvij, note, l. 9. — Le tome 1216 des *Harleian* mss., au *British Museum*, a appartenu à Agrippa d'Aubigné. On lit sur le feuillet de garde : « *Feu monsieur Dobigni, peu de jours devant sa mort, me commanda de faire tenir se livre à son trèscher et honoré frère, lequel il a prié de garder en tesmoignage de son affection.* » Cette note doit être de la main de Renée Burlamacchi, sa veuve, et la présence du volume à Londres atteste que le vœu de d'Aubigné avait été accompli par elle.

Ce manuscrit des *Tragiques* contient les trois sonnets, après la préface « Aux lecteurs », et les additions qui se rencontrent dans la deuxième édition. A la fin de chaque livre est indiqué le nombre de vers qu'il renferme. Ainsi : Livre I, 1,380 vers. — Livre II, 1,530. — Livre III, 1,044. — Livre IV, 1,416. — Livre V, 1,564. — Livre VI, 1,122. — Livre VII, 1,218. Une autre main a ajouté : « Et en tout 9,698 », total qui doit être erroné, car il est en réalité de 9,274. — A

la fin du volume, aux pages 517 et 518, on trouve, d'une autre main que le reste, les trois *Additions* de notre ms. (Voir p. 331.)

Le ms. Harléien peut donc être considéré comme entièrement conforme au nôtre. Il a été écrit par un copiste, et on y remarque des corrections de la main de l'auteur.

Le volume a 518 pages in-4, dont les 393 premières sont occupées par les *Tragiques*. Après viennent : le *Discours par stances avec l'esprit du feu roy Henry* (Voir ci-après, note sur P. 11, l. 3), et deux suites d'*Epigrammes* françaises et latines. Il a été acquis par le comte d'Oxford vers 1715, et sans doute d'un nommé Backford, qui avait formé de belles collections. On lit au feuillet de garde : « *Backford,* nº 6 ».

P 1, l. 4. — *Donné à l'imprimeur le* 5 *aoust.* (Voir l'Avant-Propos, p. xvj, § 6.)

Page 4, ligne 25. — Ainsi d'Aubigné, né en 1552, avait vingt-cinq ans quand il commença ses *Tragiques.* C'est en 1577, alors que, grièvement blessé, il était retenu au lit à Castel-Jaloux. Il les continua par la suite, « à cheval et dans les tranchées » (p. 6, l. 11). Il dit lui-même au début du livre I (p. 33, v. 27) : *Nous avortons ces vers au milieu des armées.* Les deux ou trois premiers livres purent se trouver terminés avant la mort de Henri III, être lus par Henri IV, et courir en manuscrit lors de la Ligue, qu'ils contribuèrent à ruiner, à ce que rapporte l'auteur en son *Hist. univ.* Le reste fut composé ou terminé sous le règne de Henri IV, ou même plus tard, ainsi que le dénotent les allusions qu'on y rencontre à des faits contemporains. D'Aubigné avait soixante-quatre ans lorsqu'il se décida, en 1616, l'année de la paix de Loudun, à publier son poëme, mais en employant le subterfuge d'un « larcin de Prométhée », c'est-à-dire en supposant la publication faite à son insu par un sien serviteur, qui lui aurait dérobé son manuscrit et l'aurait déchiffré tant bien que mal.

P. 5, l. 15. — Cette « édition seconde » a vu le jour (Voir l'Avant-propos, p. xiv), et certaines lacunes (deffauts) y ont été en effet remplies par d'assez nombreuses additions (400 vers environ, intercalés çà et là dans les sept livres) ; mais malheureusement l'auteur n'y a pas joint ces « quelques annotations » qu'il annonçait ici et dont il sentait déjà si bien lui-même l'utilité « pour esclaircir les lieux les plus difficiles ». Aussi a-t-il préparé à ses lecteurs, et aux Saumaises futurs, de terribles tortures.

P. 5, l. 29. — Ce *Traité de la douceur des afflictions* était considéré comme perdu, inconnu qu'il était des bibliographes, lorsqu'en 1856 M. F.-L. Fréd. Chavannes me le signala et m'envoya d'Amsterdam la copie d'un exemplaire qu'il avait retrouvé. Je l'ai publié dans le *Bulletin de la Soc. d'Hist. du protest. franç.*, et à part, chez Aubry, avec une lettre de M. Lud. Lalanne, qui préparait alors une édition des *Tragiques,* et pour qui cette heureuse découverte était des plus opportunes. — Depuis lors un autre exemplaire du même opuscule m'a été signalé. Il porte cette rubrique : *Imprimé nouvellement*, 1601, et présente des additions et des variantes. C'est donc une autre édition, jusqu'ici inconnue. — On y trouve deux passages du livre IV, et entre

autres celui sur Jane Gray (V. p. 166), dont deux vers ont été, en effet, copiés textuellement par P. Matthieu, qui les applique à Marie Stuart:

Prisonnière ça bas, mais princesse là haut...
Changeant son royal throsne au sanglant échaffaut.

(*Tablettes de la Vie et de la Mort,* éd. de 1616, nº 41.)

P. 9, l. 24. — C'est la réitération de cette même promesse déjà faite, mais qui n'a malheureusement été tenue qu'en partie. Combien eussent été précieux pour nous ces « commentaires de tous les points difficiles » qui nous renvoient « à une pénible recherche de l'histoire »! Quelle lumière nous eût fournie une table « onomastique » faite par l'auteur!

P. 11, l. 3. — *Une pièce qui paroistra parmi les* Meslanges. — Ces *Meslanges* n'ont point paru, ou, s'il faut entendre par là les *Petites Œuvres meslées* qui furent imprimées en 1629, la pièce dont il est question n'y figure point. Mais d'Aubigné en a inséré *neuf* stances, qu'il appelle « Stances du style du siècle », dans le Corollaire de son *Histoire universelle* (III, 538, etc.). Ce tome III de l'*Histoire* est de 1620). La pièce entière, en 57 stances ou 354 vers, se trouve au British Museum, *Harleian mss.*, nº 1216, et a été publiée dans le *Bulletin de la Société d'Histoire protest.* en 1866, p. 226. Les citations faites ici sont des stances 46, 50, 52 et 54.

P. 12, l. 1 — Daniel Chamier, célèbre ministre huguenot (auteur du grand ouvrage de controverse intitulé: *Panstratia catholica*), sur qui j'ai publié en 1858 un volume de biographie documentaire, était né en 1564, et fut tué en 1621 par un boulet de canon qui l'atteignit au siége de Montauban. — J'avais déjà relevé ces deux sonnets à l'honneur de l'auteur des *Tragiques,* et constaté, en éclaircissant divers passages de d'Aubigné et du Journal de l'Estoile, plusieurs rencontres de Chamier avec d'Aubigné à Paris en 1607 et 1610. On comprend qu'ils se tenaient l'un l'autre en estime singulière. Plusieurs années après, j'ai découvert et déchiffré, non sans peine, parmi les brouillons presque illisibles qui font partie des manuscrits de d'Aubigné conservés dans la famille Tronchin, une belle épitaphe latine dressée en l'honneur de Daniel Chamier par l'auteur des *Tragiques*. Semblable à l'éloge de Simon Goulart, Senlisien, qui termine les *Petites œuvres meslées* de d'Aubigné (Genève, 1630), elle est encore inédite, et je la donne ici à titre de document curieux :

PALAM FIAT ET POSTERIS ET SÆCULIS S.

CHAMIERUS, *fidus Pastor et S. Theologiæ Professor*, *cum*, *Gallicæ Synodi mandato et delectu*, *suscepisset responsiones integras ad omnes controversiarum libros quos Cardinalis Bellarminus et 30 sociorum*, *qui Pontifici Maximo operas suas 25 annorum locaverant, immensis laboribus coegerat, cum singuli in singulos pugnarent*, *unus se omnibus composuit. Cumque ab penultima controversia in postremam pergeret*, *Mars iniquior eum flagrantem artium studio a polemicis litterariis ad obsi-*

dionis Montalbanicæ pericula et labores evocavit. Hic juvenibus, quibus in studiis militiæ sacræ præiverat, addens animos, animosus ipse, et inter tormentorum fumos et fulmina se ducem et præcursorem præbens, majoris katapultæ globo ictu occubuit.

TH. AG. ALBINEUS, OLIM FIDUS FIDO COMES
IN NEGOTIIS PRO REP. CHRISTI
COLL. COLLEGÆ
SIMUL EXULTANS IN DEO
AT SECUNDUM
AFFECTUS
HUMA
NOS
M. P.

P. 17, v. 14 à 19. — *Tu déniaises son aisnesse*, c.-à-d. tu *primes* l'ouvrage « déjà né de moi, tout à la fois pire et plus heureux » : tu es publié avant lui. — Allusion de d'Aubigné aux vers (encore aujourd'hui inédits) qu'il avait composés sept ans auparavant, lorsqu'il était amoureux de Diane, fille de Salviati, sieur de Talcy. Il en fit plus tard un recueil que, dans ses *Mémoires*, il appelle son *Printemps* (comme plus tard aussi il nomma son *Hiver* un petit nombre de pièces publiées dans les *Petites œuvres meslées*, 1629). Mais ce recueil, préparé par lui pour l'impression, et consistant en trois livres (sonnets, stances et odes), n'a pas vu le jour. J'en possède une copie originale et presque complète que je me propose de publier. — Il y a dans les *Tragiques* d'autres allusions à ces mêmes poésies d'amour, ses premiers-nés, qu'il condamnait alors. Voir ci-après, p. 33, v. 12, et p. 76, v. 22 ; voir aussi, p. 250, v. 4, un souvenir du temps où il avait été « recueilli à Talcy », presque mourant.

P. 19, v. 16. — *Vallons d'Angrongne*. Une des vallées du Piémont, où furent si cruellement persécutés, en 1560, les Vaudois qui s'y étaient réfugiés. (Voir ce qui est dit ci-dessus, p. 3, l. 12, d'un vieil pasteur d'Angrongne. — Voir aussi p. 227, v. 3.)

P. 22, v. 11. — *Purent les chiens*... Pour *repurent* (de *paître*) : var. de notre ms., au lieu de *furent*, qui n'avait pas de sens.

P. 26, v. 17. — Voir ce qui est dit ci-dessus, p. 9, sur cette stance et sur ce qui suit.

P. 33, v. 12. — Voir la note ci-dessus, sur p. 17, v. 14

P. 34, v. 14. — M. Lalanne nous a signalé, en 1860, le sonnet suivant, daté de 1576, qu'il venait de trouver dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (collect. Gaignières, 566, 1, 4) :

La France alaicte encor deux enfans aujourd'huy,
Dont l'un à ses deux mains tient les bouts de sa mère,
Et à grands coups de pieds veut empescher son frère
D'avoir sa nourriture aussi bien comme luy.

Le plus jeune, fasché d'avoir jeusné meshuy,
Se deffend, affamé, et tous deux, en cholère,
S'arrachent les deux yeux. Lors, ô douleur amère!
La mère perd son laict et sustance, d'ennuy;

Elle vole des mains aux cheveux et aux tresses,
Et dit à ses deux fils, les regardant en pièces :
« O malheureux enfans, d'exécrable nature !

Vous m'ostez donc le laict qui vous a alaicté !
Vous polluez de sang mon seing et ma beauté !
Vous n'aurez que du sang pour vostre nourriture. »

Rapprochant ce sonnet anonyme du passage des *Tragiques* dont il s'agit ici, M. Lalanne n'hésitait pas à l'attribuer à d'Aubigné. (*Bull. de la Soc. d'Hist. du Protest. franç.*, IX, 393.)

P. 34, v. 27. — *Besson*, jumeau (*bis* — *son*).

P. 36, v. 7. — *Discrasie*. L'édition Jannet dit en note : « Probablement : dissension, du grec δικρατής, qui est gouverné par deux chefs ». M. Mérimée n'admettait pas cette explication. C'est, en effet, au grec qu'il faut recourir, mais à celui d'Hippocrate. Le dictionnaire de Littré nous dit bien : « *Dyscrasie* (δυσκρασία, δυς, mal, κρασίς, mélange), mauvais mélange des humeurs, mauvaise constitution. »

P. 36, v. 23. — *Bourde*, béquille. Dans une épigramme du *Baron de Fœneste* (l. II, ch. 5), d'Aubigné joue sur ce mot. Il l'emploie dans ce sens et dans celui de fadaise (ital. *burla*, moquerie, *bourle* ou bourde). « Bons contes, bourdes vraies », dit-il encore dans *Fœneste* (l. II, ch. 14, et préf. du livre III).

P. 37, v. 18. — *Authochyre : manu propria*, du grec αὐτόχειρ. (V. aussi p. 184, v. 11.)

P. 37, v. 19. — Vaincre *à la cadméenne*, à la façon de Cadmus, qui tua le dragon, mais vit s'entre-tuer les hommes nés des dents du monstre qu'il avait semées sur la terre. (V. aussi p. 217, v. 10.)

P. 39, v. 28. — *L'argolet*, pour argoulet, cavalier armé, ou carabin, chevau-léger, soldat pillard ; synonyme de *coupe-jarret*, dans la Dédicace de la *Confession de Saucy*.

P. 41, v. 11. — *Allouvis*, ayant faim comme des loups. (Voir aussi p. 42, v. 24, et p. 50, v. 30.)

P. 42, v. 16. — *Crottons*, vieux mot, pour *cachots*. (V. aussi p. 196, v. 30 ; p. 209, v. 8 ; p. 282, v. 18.)

P. 42, v. 26. — *Cimois*, cordons, lisières d'enfant. (Voir aussi p. 47, v. 22.)

P. 45, v. 31. — *Partir*, pour répartir, partager.

P. 48, v. 18. — *Il pousse trois fumeaux*, c'est-à-dire fumées, ou haleines, respirations. « Les hocquets et derniers fumeaux » (de la vie), dit d'Aubigné dans son Éloge de Simon Goulart, *Petites Œuvres meslées*, p. 175.

P. 49, v. 7. — *Le rideau de Timante*, le voile que le peintre grec de ce nom jeta sur le visage d'Agamemnon, pour exprimer qu'il se sentait impuissant à rendre la douleur du père prêt à sacrifier sa fille.

P. 50, v. 6. — C'est peut-être un des endroits dont il est question ci-dessus, dans l'avis aux lecteurs, p. 8 : « prédictions de choses avenues avant l'œuvre clos, que l'auteur appeloit en riant ses *apophéties* » (prophéties faites après coup) ; mais il se peut aussi qu'il ait écrit ces vers « avant la chose avenue », à l'adresse du roi de Navarre, qui lisait les *Tragiques* en manuscrit.

P. 50, v. 29. — *Au rumeau*, c'est-à-dire *in extremis;* familièrement : au bout du rouleau.

P. 50, v. 30. — *On l'abeche* avec l'eau. Abéquer, c'est donner la becquée, on lui met de l'eau aux lèvres avec un bout de plume. (Voir aussi p. 156, v, 30.)

P. 51, v. 10. — *Aux forains :* aux étrangers.

P. 53, v. 30. — *Bée douteusement.* Baye, reste là, bouche béante. Du vieux verbe *béer*, aujourd'hui *bayer*.

P. 53, v. 31. — *Lousche :* borgne, douteux, obscur (*luscus*). Dans ses *Instructions à ses filles* (manuscrit de la collection Tronchin, encore inédit), d'Aubigné dit, au sujet de deux livres qu'une dame de Saintonge lui avait fait faire : « L'autre estoit des comettes, qu'elle me contraignit d'escrire sur l'explication de ce distique qui est aux *Tragiques :*

Ce comette menace, et promet à la terre
Lousche, pasle, flambant, peste, famine ou guerre. »

Malheureusement d'Aubigné déclare que ces deux livres ont été perdus.

P. 53, v. 32. — *A ces trois...* calamités.

P. 54, v. 11. — *Parangon,* modèle, type de comparaison, du grec *παράγειν.*

P. 56, v. 28. — Consoleront tes *plains...* ou *plaints,* pour *plaintes.*

P. 56, v. 30. — Notre manuscrit supprime ici un vers qui, répétant le mot *teste*, triplait la rime féminine. C'était un rajoutage défectueux de la seconde édition, qui se trouve ainsi régularisé. (V. éd. Jannet, p. 56, v. 8.)

P. 58, v. 30. — *Accravante*, pour *aggravante :* écrasant.

P. 59, v. 2. — *Arc-boutant qui fulcre* : c'est-à-dire qui étaye, de *fulcrum*, support.

P. 59, v. 2 à 5. — Vers nouveaux fournis par notre ms.

P. 60, v. 8. — *Leurs tais.* Aujourd'hui *test*, ou *têt*, crâne. (Voir aussi huit vers plus loin.)

P. 60, v. 20. — *Céraste*, serpent à cornes, de *κερας.*

P. 61, v. 9. — *D'efficace d'erreur :* par la vertu, l'efficacité, le pouvoir de l'erreur.

P. 65, v. 21. — *Au roole des juments.* Dans le sens littéral du latin *iumenta,* bêtes de somme, bêtes de joug.

P. 66, v. 14. — *Naims*, pour *nains.*

P. 67, v. 28. — Fermes sur leur *rondelle*, fond de cuir des haut-de-chausses, ici pour signifier : fermes sur leur *derrière.*

P. 68, v. 4 et 5. — Vers nouveaux fournis par notre ms. (Il y avait ici quatre rimes fém. à la suite.)

P. 72, v. 19. — On dresse quelque *fuye.* Fuie, refuge, ou petit colombier pour les pigeons. Du latin *fuga.*

P. 73, v. 5. — D'os de morts *asserrez.* Variante de notre ms. Ailleurs, *massacrez.*

P. 74, l. 1. — Le prince de Condé (le fils), qui n'aimait pas d'Aubigné, suggéra au duc d'Epernon de lire les *Tragiques* et lui exposa le sujet du second livre comme écrit pour luy. « D'où celui-ci jura la mort de l'autheur, comme aussi elle fut pratiquée de là et d'ailleurs en plusieurs façons. » (*Mém.* de d'Aubigné, p. 123, éd. Lalanne.)

P. 76, v. 10. — *Veritas, sicuti virtus, — laudatur et alget.* (Horace.)

P. 81, v. 12. — *Et, propter vitam, vivendi perdere causas !* (Juvénal.)

P. 83, v. 27. — *Change un pseaume en chanson.* Florimond de Rœmond rapporte que Henri II avait adopté le psaume *Ainsi qu'on oyt le cerf bruire*, qu'il chantait à la chasse, sans doute sur un air de fanfare; que Diane de Poitiers avait pris pour elle, c'est-à-dire pour son royal amant, le psaume *Du fond de ma pensée*, qu'elle chantait en volte (sorte de valse); que la reine avait choisi *Ne veuillez pas, ô Sire*, qu'elle chantait sur le « chant des bouffons ». (*Hist. de la naissance de l'Hérésie*, 1610, *in*-4, p. 1043.)

P. 84, v. 5. — *Refronché*, renfrogné.

P. 89, v. 9. — *Courbeaux* enfarinez : variante, *Corbeaux.*

P. 89, v. 30. — *Forçaires*, c'est-à-dire *forçats.*

P. 93, v. 22. — M. Lalanne dit ici en note qu'il a dû renoncer à trouver de ce vers une explication satisfaisante. Il nous semble qu'en voici une plausible et que facilite d'ailleurs une correction due à notre manuscrit : selon une ancienne croyance populaire, le castor poursuivi coupait avec ses dents le sac contenant le parfum auquel en voulait le chasseur ; de même, le riche sauve sa vie au moyen de son or, qu'il abandonne ou qu'on lui enlève, pour le distribuer aux courtisans et aux favoris.

P. 96, v. 11. — Rétablir, après ce vers, celui-ci :

Domptant l'ambition, volage et impuissante.

P. 97, v. 25. — Inadvertance de l'auteur : quatre rimes masculines se suivant.

P. 97, v. 28. — Vers substitué par notre ms. à celui des éd. préc.

P. 101, v. 17. — De petits *Olinvilles*. La terre d'Olinville, près d'Arpajon (Seine-et-Oise), où Henri III fit bâtir un château. Ici pour maison de plaisance et de débauche. (Voir aussi p. 100, v. 21.)

P. 102, v. 1. — *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet.* (Tacite, *Hist.*, I.)

P. 103, v. 20. — *Chicot* et *Hamon* : le premier, bouffon aimé de Henri III; le second, austère précepteur de Charles IX, martyrisé pour cause de religion. Ils sont ici pris pour types de ceux que les Nérons ont en amour et en haine.

P. 106, v. 2. — *Marmiteux*, gens à l'air piteux, gueux.

P. 107, v. 7 — *Des garces du Hulleu*, c'est-à-dire de la rue du *Grand* ou du *Petit-Hurleur* (qu'on prononçait *Huleu* par corruption), rue, comme celle du *Cœur-Volant* et autres, consacrée aux filles de mauvaise vie. — Par suite d'une singulière *coquille* (ou métathèse), d'où résulte ici une étrange antiphrase, les trois éditions antérieures portent *graces* au lieu de *garces*, que donne dûment notre manuscrit. L'errata de notre texte pour l'édition de 1616 (ci-dessus, p. 334) ne relève pas ce mot (V. p. 79), tandis qu'il corrige le même mot pareillement estropié (p. 88) au vers : *Voilà pour devenir grace du cabinet* (p. 116 de cette édit., v. 3).

P. 108, v. 15. — « *Saint François* et frère *Macé*, son mignon », sont donnés comme patrons des Cordeliers de Paris, dans la *Confession de Sancy*, au livre I, ch. 2, *Des Traditions*, et ch. 7, qui traite *per ironiam* « Des reliques et dévotions du feu roy » Henri III.

P. 108, v. 20. — *Pasquils*, brocards, traits piquants, épigrammes, placards satiriques, pamphlets. — D'Aubigné était passé maître sur cet article. — L'Estoile dit *pasquiller*, pour *brocarder*.

P. 109, v. 18 à 22. — Vers nouveaux fournis par notre ms.

P. 110, v. 1. — *Carmes*, vers, chants, *carmina* : un de ces mots du vieux vocabulaire employé par Ronsard et répudié par Malherbe.

P. 110, v. 18. — *Morgans*, fiers, arrogants, ayant de la morgue.

P. 110, v. 29. — *S'il trousse l'épigramme ou la stance bien faicte.* — Vers tout à fait digne de l'humoristique d'Aubigné et qui lui est bien applicable. Nul ne « troussait » mieux l'épigramme, le quatrain satirique, le pasquil, à tout propos. Combien ont couru de quatrains anonymes, qui étaient de lui ! Il en a semé partout dans ses écrits, et j'en ai rencontré beaucoup d'inédits et de bien salés parmi ses papiers posthumes. — On lui a parfois rendu la pareille, témoin le quatrain, dans son genre, qu'une main inconnue a anciennement tracé sur la garde d'un exemplaire de l'édition de 1616, appartenant aujourd'hui à M. William Martin :

La vérité est dans ce livre,
Mais il se faut bien engarder
De la voloir à chascun dire,
Sous peine de trop s'azarder.

P. 111, v. 1. — *Saltain-bardelle:* de la force d'un écuyer de profession dans le sens de *saute-en-selle.* Mot formé de l'italien, comme *saltimbanque. Bardelle* est une sorte de selle.

P. 112, v. 13. — *Rezeul,* réseau, vêtement à mailles.

P. 115, v. 1 à 5. — Notre ms. donne ces cinq vers conformément à la seconde édition, tandis que la première n'avait ici qu'un seul vers :

Pour sembler vertueux, comme un singe fait l'homme.

P. 117, v. 22. — Les soixante-quatorze vers qui suivent furent ajoutés à la seconde édition. Ils se retrouvent dans les *Petites œuvres meslées*, p. 161, sous ce titre : *Imitation d'un Italien.* Reste à savoir quel italien d'Aubigné a imité.

P. 118, v. 31. — *Sans fisson,* sans aiguillons, sans dards. (Voir aussi p. 120, v. 1; p. 298, v. 2.)

P. 119, v. 11. — *Baume secoux :* baume qu'on secoue sur la tête.

P. 119, v. 15. — *Picquons,* épines.

P. 120, v. 1 et 4. — *Psylles,* charmeurs de serpents en Afrique : de Ψύλλος.

P. 120, v. 31 — Ici quatre vers de la 2e édition sont retranchés par notre manuscrit :

Ne porte envie à ceux de qui l'estat ressemble
A un tiede printemps, qui ne sue et ne tremble.
Les pestes de nos corps s'eschauffent en esté,
Et celle des espritz en la prospérité.

P. 121, v. 6. — Ce vers et les sept suiv. sont fournis par notre ms

P. 121, v. 20. — *Anange :* Ἀνάγκη, la Nécessité.

P. 132, v. 13. — *Matras,* matelas. Encore aujourd'hui en anglais *matrass.* (Voir aussi p. 142, v. 6.)

P. 134, v. 2. — *Omnia serviliter pro dominatione.* (Tacite.)

P. 134, v. 9. — Notre ms. donne *estripper,* au lieu d'*estriper.* C'est ôter les trippes d'un animal qu'on éventre, dit bien le Dictionnaire de Trévoux; mais il a tort d'ajouter que ce mot vient d'*extirpare.*

P. 134, v. 16. — Huit vers, supprimés ici dans notre ms., se retrouvent aux Additions. (Voir p. 331.)

P. 136, v. 9. — *Astorge,* dur, insensible, ἄστοργος (Voir aussi p. 143, v. 9; p 231, v. 30; p. 327, v. 18.)

P. 136, v. 17 :

. . . . . . *L'ignorance*
Ride son front estroit, offusqué de cheveux,
Présents des courtisans, la chevesche du reste...

Chevesche, aujourd'hui *chevèce*, espèce de chouette, signifiait aussi dans l'ancien français, *tête*, *capuchon*, *capuce*. C'est là qu'il faut sans doute chercher le sens de ce vers très-obscur.

P. 138, v. 7. — *Berlan*, brelan, par métathèse.

P. 139, v. 5. — *Porque*, porc au féminin, truie.

P. 139, v. 16. — *Le vent se joue en l'air du mot* IRRÉVOCABLES... Ne semble-t-il pas que d'Aubigné pressentît la révocation de l'*irrévocable* Édit de Nantes?

P. 140, v. 23. — Après le nom de *Thurin*, dans l'édition de 1616 (la première), est un tiret qui laisse le vers inachevé. Il en est de même des trois vers suivants et du premier hémistiche du quatrième, qui se termine par : *et autres que je laisse*. Ces blancs ont disparu, sans être remplis, dans la seconde édition ainsi que dans notre manuscrit.

P. 140, v. 24. — *Immunes de ces maux* : exempts, du latin *immunes*.

P. 140, v. 31. — *Le noir Théta qui tue*. Ce mot *Théta*, que donne notre ms., était omis dans les éditions antérieures, et cette omission rendait le vers faux et inintelligible. Il est évident que c'est ici le *Théta*, lettre initiale de Θάνατος (la mort), et qui la symbolise.

P. 142, v. 29. — Les édit. antér. et notre ms. portent : *quelque plus vieil soldat*, ce qui rime mal aujourd'hui avec *étendart*. On a admis *soudard*, que donne une correction ancienne, faite à la main sur l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal ; mais il eût peut-être été préférable d'adopter *soldart*, qui se disait alors. En 1605 parut un pamphlet intitulé : *l'Anti-Soldart*.

P. 142, v. 41. — *Sambenitz*, san-bénito (de l'espagnol) : sac béni, vêtement expiatoire, sac jaune dont l'Inquisition affublait ses victimes pour les supplicier.

P. 143, v. 10. — *Tetric*, sombre, lugubre, *tetricus*.

P. 144, v. 9. — *Ces doctes brigands*... Ne dirait-on pas, en vérité, que d'Aubigné avait comme un pressentiment de l'invasion de 1870 et qu'il voulait rimer à *Allemands?*... Justement un poëte parlait naguère de ces *savants bandits*, sans se douter que l'auteur des *Tragiques* l'avait prévenu, il y a trois siècles, avec ses *doctes brigands*.

P. 146, v. 13. — *Exoines*, excuses légitimes, certificats d'impossibilité de comparoir en justice.

P. 148, v. 30. — *De l'arée*, de la charrue, du labourage, *arare*, *aratrum*.

P. 149, v. 17. — *Les lis en pillules changer*. Les armes de France changées contre celles des Médicis, qui portaient d'or à cinq boules (*pillules*) de gueules.

P. 149, v. 19. — Au lieu des quatre vers qui précèdent, et qui sont

de la seconde édition, il n'y avait dans l'édition de 1616 que ce vers-ci, avec cette variante :

Dans ces justes cerveaux, *entre ces mains fidèles*, etc.

P. 150, v. 16. — *Abria*, abrita, couvrit. (V. aussi p. 167, v. 31.)

P. 151, v. 6. — *Hasmal*, mot hébreu : ambre, *electrum*.

P. 152, v. 23. — *Chevestre*, licou, *capistrum*.

P. 154, v. 24. — Les dix vers suivants de la 2e édition sont absents de notre manuscrit, mais figurent aux Additions (V. p. 333).

P. 154, v. 29. — Ces huit vers se retrouvent, cités par l'auteur, dans une « Méditation sur le psaume 84 », publiée aux *Petites œuvres meslées*, p. 35. — Le quatrième :

Qui fit un tribunal d'un funeste échaffaut

présente seul une variante : *céleste*, au lieu de *funeste*.

P. 155, v. 12. — *Oüeilles*, pour *ouailles*, brebis.

P. 155, v. 15. — *Dorne*, le tablier, le devant de la robe d'une vierge, où, selon une légende, vient s'endormir la licorne (il s'agit ici des armes d'Angleterre). *Dorne* est un mot poitevin. (Voir l'*Avis aux lecteurs*, p. 6, l 31.)

P. 155, v. 20. — *Exercites*, armées, *exercitus*.

P. 163, v. 13. — *Chaz*, trou d'une aiguille.

P. 166, v. 1. — Ce sont là quatorze vers que d'Aubigné avait insérés dans son *Traité de la douceur des afflictions*, publié vers 1600, et dont deux ont été plagiés par P. Matthieu, l'auteur des « doctes *Tablettes* », dont parle *Gorgibus* dans la scène 1re de *Sganarelle* (V. plus haut, note sur la p. 5, l. 29) :

Les quatrains de Pibrac et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu : l'ouvrage est de valeur, etc.

P. 169, v. 15. — *Escoce*, lisez *escorce*.

P. 170, v. 28. — C'est *Ibycus*, non *Irus*, qu'a voulu dire d'Aubigné. On connaît l'histoire des grues dont la vue fut cause que le meurtrier du poëte Ibycus se dénonça lui-même. Par une autre et singulière inadvertance, on lit : les « grues de *Pyrrhus* », dans la *Confession de Sancy*, II, ch. 8.

P. 172, v. 16. — *Tramontane*, vent de la montagne; parfois, dans d'Aubigné, le mistral.

P. 177, v. 25. — *D'une Caille*. D'Aubigné joue ici sur le nom de Marguerite Le Riche, dite dame de la Caille. Voir le Martyrologe de Crespin, fol. 965, et d'Aubigné lui-même, *Hist. univ.*, I, 122.

P. 177, v. 27. — M. Benj. Fillon nous apprend, dans sa brochure *l'Eglise réformée de Fontenay*, 1872, in-4, qu'en tête d'un volume

publié à la Rochelle en 1583, in-8 (*Le Testament et Codicille de maître Jehan Imbert, lieut. crim. de Fontenay-le-Comte*), se trouvent plusieurs pièces de vers en l'honneur de ce jurisconsulte, entre autres ce quatrain, signé Esther Imbert, fille de Jacques :

Combien plus efficace est la voix qui console,
Quand joinct le saint prescheur l'exemple à la parolle,
Comme fist une foys cest Imbert courageux,
Qui de l'ardent buscher osa braver les feux!

On voit que d'Aubigné aurait transcrit ici les deux premiers vers de ce quatrain et arrangé les deux derniers pour les appliquer à Anne Dubourg, — à moins que ce ne soit l'inverse, puisque les *Tragiques* coururent longtemps en manuscrit.

P. 178, v. 30. — Après ce vers, il y en a, dans les deux premières éditions, quatre que notre ms. a laissés de côté :

Montalchine, l'honneur de Lombardie, il faut
Qu'en ce lieu je t'eslève un plus brave eschafaut
Que celuy sur lequel, aux portes du grand temple,
Tu fus martyr de Dieu, et des martyrs l'exemple.

Voir ci-après, p. 81, v. 16. Il s'agit de Jean Molle, de Montalchino en Toscane, un des martyrs dont parlent Crespin et d'Aubigné lui-même (*Hist. univ.*, I, 104).

P. 187, v. 6. — *Et Le Brun, Dauphinois...* Un exemplaire de la première édition (Bibl. de l'Institut), qui porte : *Et le Brun*, a ici, en note anciennement écrite à la main : *M. de Montbrun*. C'est donc « le brave » Dupuy-Montbrun, décapité à Grenoble le 12 août 1575. On sait que ce héros subit la mort avec une constance et une fermeté incroyables.

P. 190, v. 24. — Ce vers et les deux suivants, qui sont de la première édition, remplacent dans notre ms. sept autres de la seconde édition que voici :

Le subject du massacre, et non pas la furie,
Laissoit dedans Paris reposer les cousteaux,
Les lames, et non pas les âmes des bourreaux :
D'entre les sons piteux de la grand'boucherie
Un père avoit tiré sa misérable vie;
Sa femme le suivit, et hors des feux ardans
Sauva le moins aagé de trois de ses enfans.

P. 191, v. 30. — *Ce ses tendres brebis,* lisez *De...*

P. 195, v. 20. — *Rengreger,* variante, pour *desguiser.*

P. 195, v. 20. — *Périlles.* Pérille, inventeur du taureau d'airain de Phalaris.

P. 198, v. 1. — Les feux de la canicule.

P. 198, v. 6. — *Barriquez*, barricadés.

P. 198, v. 17. — Sachons grand gré à d'Aubigné d'avoir transmis à

la postérité ce trait sublime. Il l'a encore raconté dans sa *Confession de Sancy* (II, 7) en ces termes : « Que direz-vous du pauvre potier M. Bernard, à qui le roi parla un jour de cette sorte : « Mon bon-« homme, il y a quarante-cinq ans que vous estes au service de la « Reine ma mère et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vescu en « vostre religion, parmi les feux et les massacres. Maintenant, je suis « tellement pressé par ceux de Guise et mon peuple, qu'il m'a fallu « malgré moi mettre en prison les deux femmes et vous. Elles seront « demain bruslées, et vous aussi, si vous ne vous convertissez. — Sire, « respond Bernard, le comte de Maulevrier vint hier de vostre part pour « promettre la vie à ces deux sœurs si elles vouloient vous donner « chacune une nuict. Elles ont respondu qu'encores qu'elles seroient « martyres de leur honneur comme de celui de Dieu. Vous m'avez « dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, mais moi j'ai pitié de « vous, qui avez prononcé ces mots : *J'y suis contrainct*. Ce n'est pas « parler en roi ! Ces filles et moi, qui avons part au royaume des cieux, « nous vous apprendrons ce langage royal que les Guisards, tout votre « peuple, si vous ne sçauriez contraindre un potier à fléchir les genoux « devant des statues. »

« Voyez l'impudence de ce bélistre, ajoute d'Aubigné. Vous diriez qu'il auroit lu ce vers de Sénèque : *Qui mori scit, cogi nescit.* » — Oui, certes, *la France avoit mestier* (besoin)

Que ce potier fût roi, que ce roi fût potier!

P. 198, v. 29. — Ces vingt-deux vers avaient été insérés par d'Aubigné, comme ceux ci-dessus (note sur la p. 166, v. 1), dans le *Traité de la douceur des afflictions*, imprimé vers 1600 ; mais il les a remaniés depuis et assez notablement modifiés, comme on en jugera en comparant les vingt-quatre vers primitifs que voici :

Nature s'employant à ceste trinité,
A ce poinct vous para d'angelique beauté;
Et pour ce qu'elle avoit en son sein préparées
Des beautés pour vous rendre en vos jours honorées,
Elle prit tout d'un coup l'amas fait pour tousjours,
Et, donnant à un jour l'apprest de tous vos jours,
Elle prit à deux mains les beautés sans mesure,
Beautés que vous donnez au Roy de la nature,
Et à ce coup prodigue en vous, ses chers enfans,
Ce qu'elle reservoit pour le cours de vos ans.
Ainsi le beau soleil monstre un plus beau visage
Dans le centre plus clair sous l'espais du nuage,
Et ce par regretter et par desirs aimer,
Quand ses rayons du soir se plongent en la mer.
Ce coucher en beaux draps que le soleil décore
Promet le lendemain une plus belle aurore :
Aussi ce beau coucher tesmoigne à ces martyrs
La resurrection sans pluye et sans soupirs.
Ces martyrs s'avançoient d'où retournoit Moïse,
Quand sa face parut si belle et si exquise.
D'entre les couronnés le premier couronné
De tels rayons se vit le front environné :
Tel en voyant son Dieu fut veu le grant Estienne
Quand la face de Dieu brilla dedans la sienne.

P. 200, v. 17. — *Carquans*, colliers.

P. 200, v. 18. — *Jaserans*, aujourd'hui *jaserons*, chaînes et bracelets d'or, bijoux de femme.

P. 213, v. 16. — Même observ. que pour la p. 142, v. 29, ci-dessus

P. 216, v. 7. — Même observation.

P. 216, v. 18. — Ce n'est pas au massacre de Wassy que se rapporte ce passage, comme le dit en note l'édit. Jannet, mais aux exécutions qui suivirent la conjuration d'Amboise. C'est là qu'eut lieu le fait relaté plus loin, au vers 25.

P. 217, v. 10. — Voir ci-dessus la note sur p. 37, v. 19.

P. 220, v. 32. — *L'estamine linomple...* Les édit. antérieures portaient *ninomple*, et M. Lalanne, après de vains efforts, avait renoncé à l'expliquer. La première lettre changée dans notre ms. éclaircit tout. « *Linon*, on dit aussi *linomple*, toile de fin lin, pour rabats et manchettes, » lit-on dans le Dict. de Furetière et dans celui de Trévoux.

P. 221, v. 27. — Inadvertance de l'auteur. Quatre rimes féminines.

P. 226, v. 19, — Il y a ici un vers omis à rétablir :

Nous voyons de tels sauts représailles, justices.

P. 229, v. 32. — Ce vers et les trois suivants, qui sont dans la première édition et dans notre ms., ont été remplacés dans la seconde par ceux-ci :

De rougir ses rayons le pur et beau soleil
Y presta, condamné, la torche de son œil,
Encor, pour n'y monstrer le beau de son visage,
Tira le voile en l'air d'un louche et noir nuage.

P. 233, v. 7. — M. Lalanne a pensé qu'il fallait évidemment lire *Louvre*, au lieu de *louve*, quoique les deux éditions primitives portent ce dernier mot. Notre ms. le donne de même. — *Louve* n'est-il pas ici une métaphore pour apostropher Catherine de Médicis et lui dire que la Seine veut engloutir ses édifices, les Tuileries, etc. ?

P. 234, v. 10. — D'Aubigné joue ici sur le nom de *Ramus*, le célèbre Pierre La Ramée, lecteur au Collége de France.

P. 234, v. 26. — Vers que Sainte-Beuve admirait tant. (V. p. xxij.)

P. 239, v. 21. — Au lieu de ces deux vers donnés par notre ms., il y avait dans l'édition de 1616 :

Puis ces coups tant blamez enfin par ces citez
Furent à moins de nombre à regret imitez.

P. 242, v. 15. — D'Aubigné a cité ces deux vers dans une de ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 105) :

Dieu nous despechera, commissaires de vie,
La poule de Merlin et les corbeaux d'Elie.

P. 243, v. 9. — *Baalims*, Baalins, sectateurs de Baal.

P. 245, v. 13. — *Abbayant*, baignant. De là, *baie*.

P. 248, v. 19. — *L'engeance loyolite :* de Loyola, l'ordre des jésuites.

P. 248, v. 30. — *Venise voit du jour une aube sans soleil.* Allusion à la ferme attitude que la République Vénitienne avait prise dans le différend qui s'était élevé entre elle et la cour de Rome, au sujet des immunités ecclésiastiques. L'intervention du roi de France avait amené un arrangement contraire aux espérances de schisme que les protestants avaient pu concevoir.

P. 249, v. 5. — Ce vers et les quatorze suivants remplacent, dans notre ms., un même nombre d'autres vers qui avaient été la plupart ajoutés dans la seconde édition, et que voici :

Je voy jetter des bords de l'infidèle terre
La planche aux assassins aux costes d'Angleterre ;
La peste des esprits qui arrive à ses bords
Pousse devant la mort et la peste des corps.
[*Révolte en l'Occident, au plus loin de la terre,*
Les François impuissans et de paix et de guerre.
Un prince Apollyon, un Pericle en sermens,
Fait voir au grand soleil les anciens fondemens
De ses nobles cités qu'il réduit en masures.
Roy de charbons, de cendre, et morts sans sépultures,
[*Les Bataves pipez, Ottoman combatu,*
Les Allemans par eux contraincts à la vertu.
Quoi! la porque Italie à son rang fume et souffre
L'odeur qui luy faschoit de la flamme et du soufre.]

Les vers qui étaient seuls dans l'édition primitive de 1616 sont ici entre crochets.

P. 249, v. 27. — *L'aere* (l'ère) *joint à nos mille trois six*, c'est-à-dire l'an mil six cent soixante-six (1666). *Numerus bestiæ sexcenti sexaginta sex*, dans l'Apocalypse. C'est le nombre de l'Antechrist : son avénement et la fin du monde étaient annoncés pour cette année-là.

P. 250, v. 10. — Ce vers et les quatre suivants, que donne notre ms., ont été ajoutés dès la seconde édition. Celle de 1616 n'en avait qu'un seul :

Ta main m'a délivré, je te loueray, mon Dieu.

P. 250, v. 30. — *D'unions exquises.* Perles en forme de poires, en latin *unio*.

P. 254. — Après le dernier vers de ce livre, p. 221 de la première édition (de 1616), se trouve placée en fin de page, et en guise de cul-de-lampe, une petite vignette ovale gravée sur bois, dont la légende imprimée au-dessous est : *Virtutem claudit carcere pauperies.* — Cette même vignette figure trois fois, également en cul-de-lampe, dans la première édition de l'*Histoire universelle* de d'Aubigné, imprimée de

1616 à 1620 à Maillé. (Voir le t. I, p. 365; le t. II, p. 328, *in fine* après la table des chapitres, et le t. III, p. 105, fin du premier livre.) Mais



ici la légende circulaire est en français : *Povreté empeche les bons espritz de parvenir.* — Le sujet est, dans les deux cas, un homme dont la main droite est alourdie et attirée vers le sol par une pierre qui est attachée à son avant-bras, tandis que la main gauche, qui est libre et allégée par des ailes fixées au poignet, s'élève vers le ciel, où l'on aperçoit la figure du Père éternel fendant la nue. —Cette vignette avait servi de marque au titre du premier ouvrage de Bernard Palissy, publié à La Rochelle en 1563 (*Recepte véritable*, etc.), et l'on a cru longtemps que ce sujet et sa mélancolique devise étaient propres au pauvre potier; mais on en a signalé d'autres exemples (*Bull. du Protest. fr.*, XI, 323; XIII, 277), et j'en ai rencontré tout récemment un analogue, au titre d'un *Traité de la Sphère*, publié à Rouen, chez Jacques Cailloué, 1651, pet. in-4. Là c'est l'emblème tel qu'il est donné par Alciat, dès 1531, avec sa légende primitive : *Paupertas summis ingeniis obesse ne provehantur.* Seulement on l'a estropiée; Alciat avait dit : *Paupertatem...* — Ajoutons que M. Benj. Fillon a aussi donné des renseignements, dans son beau travail *l'Art de terre chez les Poitevins* (1864, in-4), sur cette marque que l'imprimeur Barthélemy Berton, de La Rochelle, semble s'être appropriée, avec la devise : *Povreté empeche*, etc.

Quant à d'Aubigné, il avait sans nul doute approvisionné à la Rochelle le matériel de l'imprimerie établie par lui à Maillé. La vignette en venait probablement, et elle aura servi comme un fleuron banal, ce qui confirme d'ailleurs la présomption que la première édition des *Tragiques*, celle de 1616, a été faite à Maillé.

La vignette réduite que nous reproduisons ici, pour illustrer cette note, est celle qui orne le titre d'un petit volume in-18 intitulé : *Traicté pour consoler les malades*, etc., *par M. I. D. L. A la Rochelle, par Jean Portau*, 1588.

P. 259, v. 22. — *Le Quicajon.* Le kikajon, espèce de palma-christi, arbuste que Dieu donne pour abri à Jonas, et qu'il fait sécher sur pied, afin d'éprouver sa foi. (*Jonas*, IV, 6 à 11.)

P. 262, v. 13. — *Tiercelets.* Oiseau de proie mâle, plus petit d'un tiers que la femelle. Au figuré, petit individu; ici, diminutifs de géants.

P. 264, v. 24. — Notre ms. intercale ici huit vers nouveaux. (Voir ci-dessus, p. 333.)

P. 265, v. 2. — Après ce vers, les éditions antérieures donnent ces deux-ci, que supprime notre ms. :

> *Le Jourdain, vostre filz, entr'ouvrit ses entrailles*
> *Et fist, à vostre exemple, au peuple des murailles.*

C'est évidemment une omission de notre ms., car ces deux vers, qu'il ne remplace pas, sont nécessaires entre les quatre rimes masculines

P. 265, v. 32. — Après ce dernier vers notre ms. retranche ces deux-ci, qui sont de la première édition :

> *Donne gloire au grand Dieu et te monstre à ton rang,*
> *Jezabel altérée et puis ivre de sang.*

L'omission ici est motivée, car il y avait quatre rimes masculines à la suite, irrégularité due sans doute à une addition mal faite d'une édition à l'autre.

P. 276, v. 16. — *En cheval duratée.* Le cheval de bois (*durateus*, δουράτεος), qui amena la prise de Troie.

P. 284, v. 14. — *Arrer*, arrher, donner des arrhes.

P. 288, v. 10. — *Inféries*, sacrifices offerts aux mânes, *inferiæ*. (V. le *Corollaire de l'Hist. univ.* de d'Aubigné, III, 540.)

P. 289, v. 31. — *Spera*, pour *Spiera*, avocat italien, qui adopta la Réforme, puis y renonça, et se laissa mourir de faim en 1548.

P. 292, v. 13. — Les cinquante-huit vers qui suivent ont été ajoutés à la seconde édition.

P. 292, v. 23. — *L'esteule*, la paille.

P. 293, v. 20. — Inadvertance de l'auteur : quatre rimes féminines.

P. 296, v. 10. — *Lestrain*, lutrin.

P. 296, v. 11, 13, 14, 15. — Ces mots : *Bourbons — leur ingrat successeur — Rinceur de la cannette, humble — retordre la queue* — étaient remplacés par des tirets dans les éditions antérieures. (Voir p. 333.)

P. 296, v. 14. — *Rinceur de la canette*, qui nettoie la burette.

P. 296, v. 17 et 18. — Ces deux vers ont été ajoutés dès la seconde édition, sauf le mot *Bourbon*, remplacé par un tiret.

P. 299, v. 1. — Ce vers et les huit qui suivent sont une addition de notre ms.

P. 305, v. 3. — Les six vers suivants ont été cités par d'Aubigné dans une de ses *Méditations* (Pet. œuv. mesl., p. 113), avec ces variantes :

> *L'homme de qui l'esprit à penser est porté*
> *Dessus les cieux des cieux vers* ta *divinité*
> *A servir, adorer,* résonner *et cognoistre,*
> Juger pour le plus haut ce qui est au bas estre, etc.

Le reste comme dans notre texte.

P. 305, v. 18. — Les six vers qui précèdent sont déjà ajoutés dans la seconde édition. Dans celle de 1616, il n'y avait que ces deux vers :

> *Participer un jour : de vos sens le service*
> *Pour soy avec autruy a presté son office.*

P. 307, v. 17. — Ce vers et les quinze suivants sont une addition de notre ms.

P. 309, v. 14. — *Affrontez de vanies*, d'avanies.

P. 310, v. 30. — *Ante matarafde Kali*... L'exemplaire de la Biblioth. de l'Institut (prem. édit. de 1616) a ici une note anciennement écrite à la main, qui renvoie aux *Histoires admirables* (de Simon Goulart), t. I, fol. 42. On y trouve en effet le récit de résurrections d'ossements qui avaient lieu, près du Caire, tous les ans, le 25 mars. « Comme un témoin de ces scènes vouloit se saisir d'une teste chevelure d'enfant, un homme du Caire s'écria : *Kali, Kali, ante matarafde*, c'est-à-dire *laisse, laisse, tu ne sçais que c'est de cela !* »

P. 315, v. 19. — *En mire*, en face, vis-à-vis.

P. 320, v. 5. — *Ahan*, grand effort, lassitude. Onomatopée.

P. 323, v. 18 à 26. — Double inadvertance de l'auteur : quatre rimes féminines et quatre masculines à la suite.

P. 324, v. 7. — Ces dix vers ont été cités par d'Aubigné dans une de ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 61), où la citation est ainsi amenée : « Nous lisons en quelque escrit de ce temps une peinture de l'estat des damnez, auquel est apporté cette comparaison en ces termes :

> *Or, de ce dur estat le point plus envieux...* »

Ce dernier mot *envieux* est ici substitué à *ennuyeux* de notre texte, et à *plus fascheux* des précédentes éditions.

P. 325, v. 8. — *Mansions*, demeures, séjours, *mansio*, *manere*.

P. 325, v. 14. — Encore deux vers que d'Aubigné s'est plu à citer dans ses *Méditations* (*Pet. œuv. mesl.*, p. 118), en amenant ainsi sa citation : « Or, voici le comble de joie et de liesse : c'est que cette félicité estant departie en diverses mansions, remplira chacun selon sa mesure, afin que chacun soit heureux parfaitement ; et pource que les bienfaits de Dieu sont sans borne et sans repentance de son costé, ses

grâces surpassent nos mesures : donc, au lieu de raser, il verse au comble jusques à ce que le boisseau en laisse aller la surabondance à la perfection de tous; que, s'il y a du plus ou du moins, c'est pourtant le tout en tout, dont nous lisons en quelque lieu :

> *Nul ne monte trop haut, nul trop bas ne desvale,*
> *Pareille imparité en difference esgale.*

P. 327, v. 16. — *Fusils,* autrefois briquets en fer, à pierre et à détente, pour allumer l'amadou : d'où, pierre à fusil. — L'ancien *fusil,* à qui le nom en demeura si longtemps, n'était autre que le mousquet, où l'on avait remplacé la mèche primitive par le briquet à ressort, dit *fusil.* Lorsque le piston eut à son tour remplacé le fusil, on continua à dire improprement *fusil à piston;* et ne dit-on pas encore aujourd'hui *fusil à aiguille, fusil Chassepot?* Nous sommes pourtant loin du pauvre briquet qui seul pouvait motiver, dans l'origine, ce nom de *fusil* donné, par ellipse, au mousquet à pierre. Mais, en fait de langue, c'est l'usage, souvent irréfléchi, qui fait loi : *Si volet usus.*

P. 327, v 18. — *Storges,* affections, soucis, soins.

P. 328, v. 10. — *Le Man,* la manne.



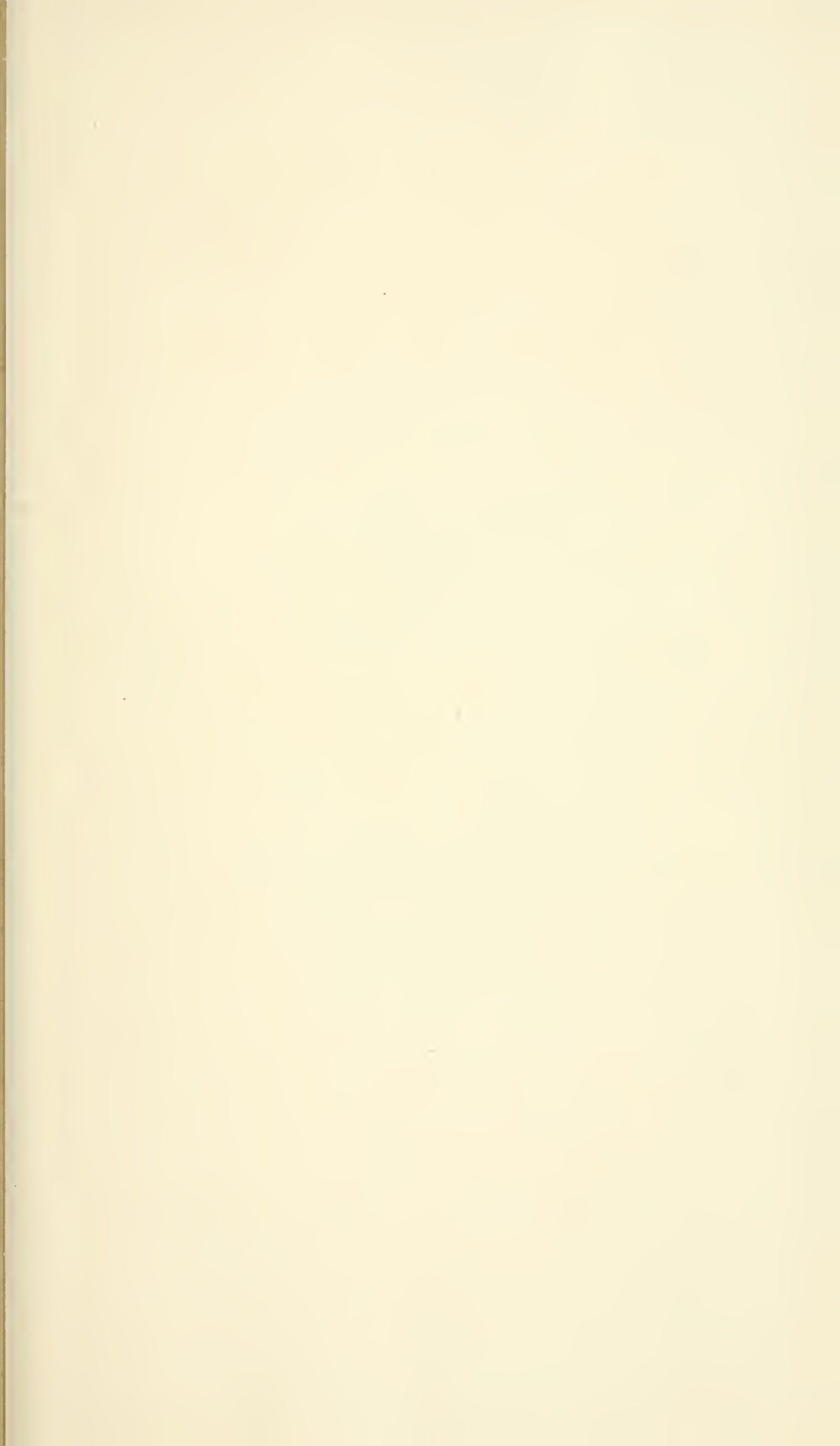




TABLE DES MATIÈRES

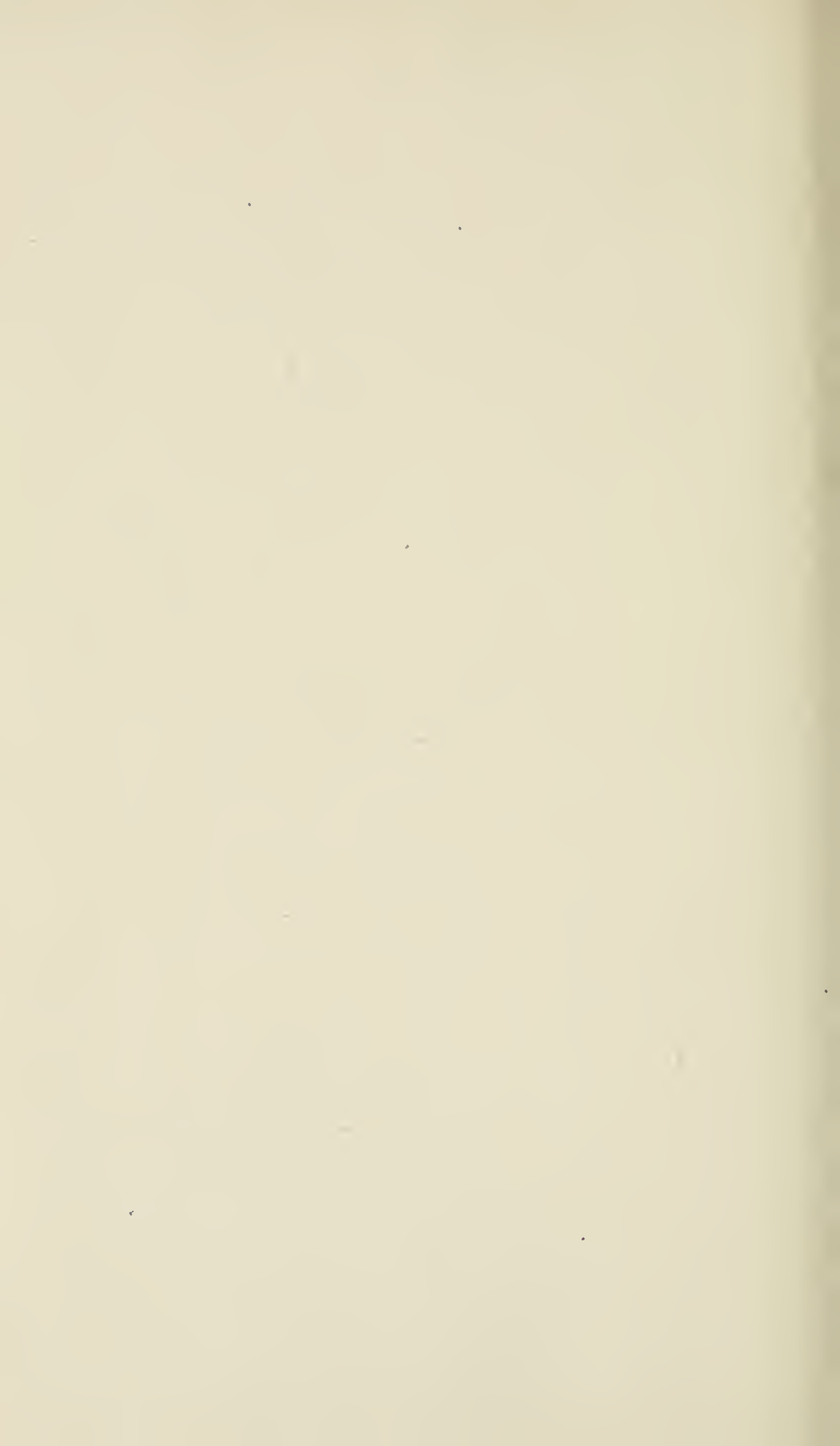


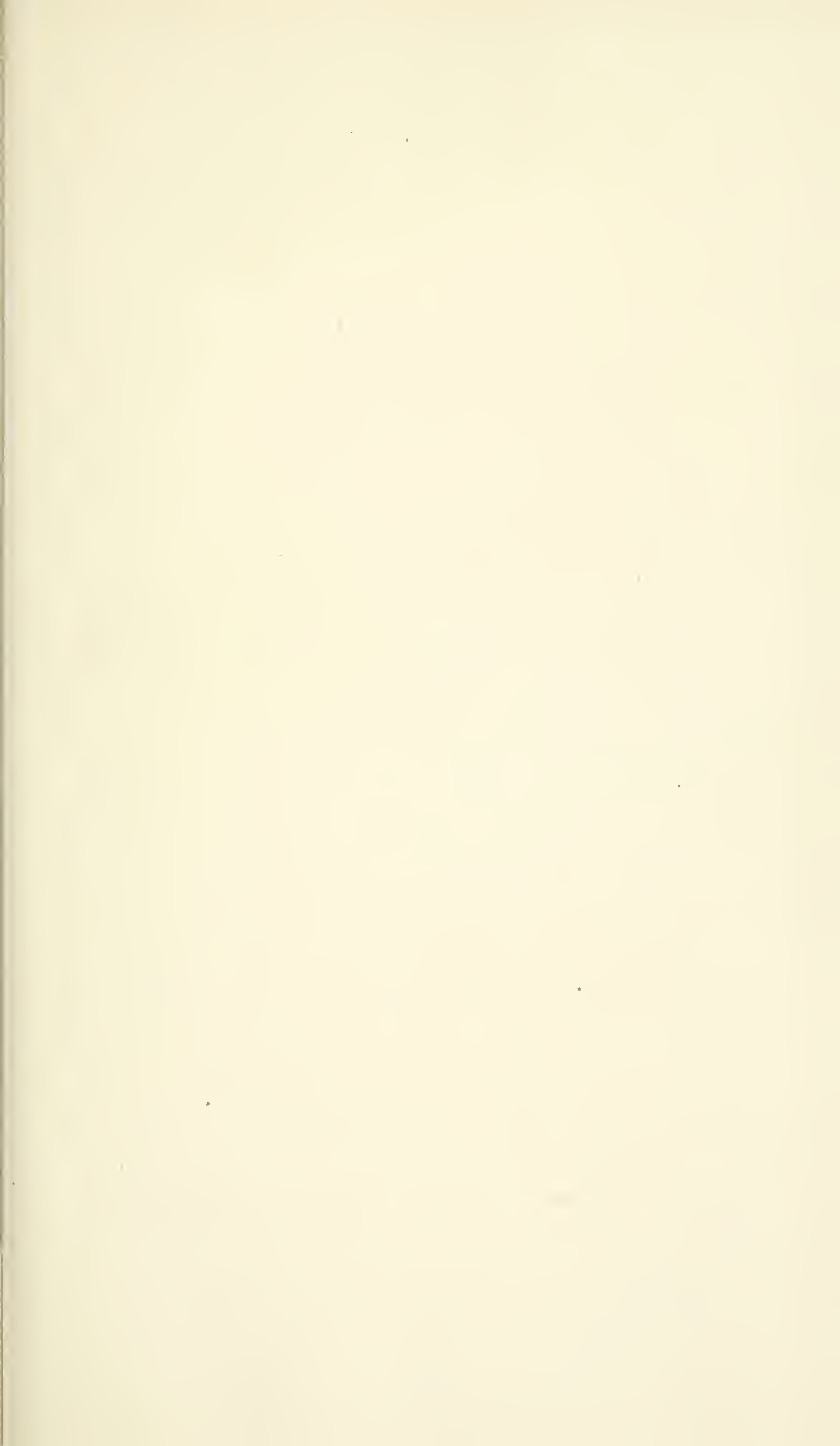
Imp. JOUAUST, à Paris.













22



